


via veritas vita

ANATOMIE

DES

FORMES EXTÉRIEURES

DU CORPS HUMAIN,

APPLIQUÉE

A LA PEINTURE, A LA SCULPTURE ET A LA CHIRURGIE;

PAR. P.-N. GERDY,

PROFESSEUR D'ANATOMIE, DE PHYSIOLOGIE ET DE CHIRURGIE,
AGRÉGÉ A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS,
CHIRURGIEN EN SECOND DE L'HÔPITAL DE LA PITIÉ,
MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES.

L'anatomie, venant au secours de nos yeux, donne, pour ainsi dire, de la transparence à la peau, et montre. à l'intelligence de l'artiste, ce qui est à la surface du corps, par le souvenir des parties cachées sous le voile qui les couvre. (Introd., p. XIII.)

Les formes extérieures, par leurs relations avec les formes intérieures, montrent, à l'intelligence du chirurgien, ce qui est caché dans la profondeur du corps, par ce qui est visible à sa surface. (Introd., p. XXVIII.)

PARIS,
CHEZ BÉCHET JEUNE, LIBRAIRE,
PLACE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE, N° 4;
BRUXELLES,
AU DÉPOT DE LIBRAIRIE MÉDICALE FRANÇAISE.
1829.



AVERTISSEMENT.

L'ouvrage que j'ai l'honneur d'offrir au public se compose de trois parties : 1° de la description des formes extérieures, ainsi que de leur explication anatomique ; 2° de l'exposition des différences qu'elles présentent suivant les âges, les sexes, les tempéramens ou les constitutions, les climats, le repos, les mouvemens ou les passions qui les modifient ; 3° de la description des os, de leurs articulations, des muscles, des veines superficielles, du tissu cellulaire sous-cutané, de quelques autres parties qui font relief à l'extérieur et de la peau qui les enveloppe toutes.

Les personnes les plus étrangères à l'anatomie y suivront aisément, j'en ai l'assurance, la description des formes, parce que chacun en a le modèle sur soi-même ; et, si l'explication anatomique leur en échappe en partie, du moins elles apprendront à les mieux connaître ; en effet, les descriptions, en arrêtant successivement l'attention sur la situation, sur l'étendue, sur la direction, sur la figure des formes, les montrent en détail et les gravent plus solidement dans l'esprit, par leur méthode analytique, que ne le peut faire la simple observation, l'observation ordinaire. Elles en retireront encore ce précieux avantage que, plus tard, lorsque nous décrirons les os, les articulations, les muscles qui produisent ces formes,

elles comprendront mieux les rapports que nous signalerons entre ces parties sous-cutanées et les formes extérieures qui leur seront alors parfaitement connues.

Il eût été plus logique, peut-être, de commencer par la troisième partie, après l'avoir fait précéder, toutefois, d'une description abrégée des principales formes extérieures; mais une foule de travaux divers et surtout d'obstacles particuliers m'ayant sans cesse arrêté, les figures qu'elle exige étant assez nombreuses, et la première partie se trouvant prête à être publiée, je crois devoir, pour répondre enfin, autant que je le puis en ce moment, aux instances de mes élèves, faire paraître, sans plus de retard, l'histoire des formes extérieures. En publiant cet ouvrage par parties, je cède encore à leurs désirs, car il m'ont cent fois prié de le donner par livraison, pour leur laisser plus de facilités à se le procurer. Par le même motif, je diviserai la troisième partie, qui sera aussi considérable que les deux premières ensemble, et formera, à elle seule, un second volume in-8°.

Voilà pour l'ouvrage entier; un mot, maintenant, pour la première partie. Je montre, dans une introduction rapide et nécessaire, quelle exactitude, quelle précision l'anatomie peut donner aux arts du dessin, quelles vives lumières l'anatomie des formes peut répandre sur la chirurgie, et combien à cet égard notre ignorance est restée profonde jusqu'à ce jour. Passant ensuite à l'histoire des

formes, je les décris et je les explique jusque dans leurs plus minutieux détails, persuadé que c'est au fond des choses que se trouve la partie la plus positive et la plus féconde en applications certaines.

Comme nous n'avons point encore d'anatomie des formes extérieures du corps, et qu'il n'y a point de nomenclature adoptée à cet égard, j'ai cru devoir en créer une méthodique et régulière. Je désigne donc toutes les formes, et autant que la délicatesse de notre langue peut le permettre, d'après les parties qui les produisent, et en terminant leurs dénominations en *ère* ou en *aire*.

En même temps que je décris ces formes, je me livre, dans des notes, à de nombreuses observations critiques sur les chefs-d'œuvre que renferment les Musées du Louvre, et l'atelier de moulage qu'on a établi dans le palais.

Ces notes prouveront, je l'espère, jusqu'à l'évidence, combien les historiens et les anatomistes eux-mêmes se sont trompés, dans les jugemens trop favorables qu'ils ont portés sur l'exactitude anatomique des chefs-d'œuvre de l'antiquité. Elles montreront, je crois, que, si ces monumens du goût et du génie des anciens restent encore sans rivaux, c'est par la beauté, la grâce, l'élégance et le grandiose des formes et du dessin. Et peut-être les anciens doivent-ils ces qualités précisément à ce qu'ils s'occupaient beaucoup plus d'embellir la nature que de l'imiter. Ces observations concourent à éclairer l'histoire de l'esprit humain chez les Grecs. Elles

montrent que leur imagination ardente, libre e souvent audacieuse, ne pouvant se soumettre a joug de la vérité, ils négligèrent l'observation de l nature pour s'abandonner aux conceptions de leu esprit. Poëtes, philosophes, artistes de tous le genres, ils aimèrent mieux inventer le monde qu de le découvrir.

Comme on peut désirer connaître les statues e les tableaux cités dans les notes, j'en donnerai la fin de la seconde partie, qui complétera le pre mier volume de cet ouvrage, une explication abré gée. Je me permettrai en même temps de les juge sous le point de vue de leur exactitude anatomique laissant aux artistes à les apprécier sous d'autre rapports; comme à cet égard leurs jugemen sont infiniment supérieurs aux miens, je les pri de ne pas faire attention à ceux qui pourraien m'échapper. Pour des raisons de convenance, qu tout le monde appréciera sans doute, j'ai cru de voir m'abstenir d'analyser les ouvrages des auteu vivans, mais je me suis plusieurs fois expliqué d'un manière générale, sur leur exactitude, que je pla au-dessus de tout ce qui a été fait jusqu'à ce jour.

Outre les notes critiques sur les ouvrages des art j'en ai composé beaucoup d'autres pour montr aux chirurgiens les rapports des formes extérieur avec les parties profondes de notre organisation, les conséquences importantes qui en découlen Pour que les artistes et les élèves en médecine pui sent choisir au premier coup d'œil celles de c

notes qui peuvent les intéresser, je les ai constamment distinguées par leurs lettres de renvoi. Les notes sur les arts sont indiquées par des lettres majuscules, et celles de chirurgie par de petites italiques.

Les médecins qui liront ces dernières regretteront que l'*anatomie des formes* n'ait point été cultivée par des mains plus habiles ; ils regretteront surtout qu'elle ait été inconnue aux jeunes chirurgiens, d'ailleurs si distingués, qui ont écrit tout récemment sur l'anatomie des *régions*, car elle appartient essentiellement à cette science; aussi, je l'avoue, je ne comprends pas comment, en se livrant à la rédaction de leurs ouvrages, ils ne se sont pas aperçus de la nécessité d'étudier les formes extérieures. Je le comprends d'autant moins, que c'est précisément en m'occupant de recherches sur l'anatomie des régions, recherches annoncées dans ma thèse en 1823, que j'ai été conduit à préparer l'ouvrage dont je commence aujourd'hui la publication. Je saisirai cette occasion pour remercier MM. Velpeau et Blandin, mes collègues, de m'avoir fait l'honneur de profiter, dans leur anatomie des régions, de mes travaux sur les gaînes aponévrotiques des muscles. Par leur empressement à en faire usage sans me citer, ils ont donné plus de prix à mes recherches que je n'aurais osé y en attacher moi-même. C'est un avantage dont un auteur ne jouit ordinairement que lorsque le temps a sanctionné ses observations et qu'elles n'ont plus

besoin du témoignage de leur auteur. Je crois donc convenable de prévenir le lecteur que ces observations sont nouvelles et qu'elles ont besoin d'être vérifiées pour prendre place dans la science. En effet, mes recherces ne datent que de quelques années. J'en ai publié les premiers résultats dans la partie de ma thèse inaugurale où je traite de l'anatomie des régions (*Rech. d'anat.*, etc. pag. 45, chez Béchet, place de l'Ecole de Médecine), et comme des anatomistes distingués ne purent y croire, je fis préparer toutes les gaînes du membre inférieur par M. Roux, mon prosecteur et mon ami, actuellement en Espagne, à Madrid, et je déposai la pièce en 1824, à la Faculté de médecine, où tout le monde a pu la voir. J'ai fait moi-même une semblable préparation pour le membre supérieur. Elle a été brûlée par un accident, ainsi que beaucoup d'autres, dans le séchoir de l'Ecole. MM. Blandin et Velpeau, alors aides d'anatomie, comme moi, à la Faculté l'y ont vue. Depuis, en 1825 j'ai publié un article dans le journal de M. de Ferussac (tome 4, pag. 97, n° de février), sur les aponévroses en général, où j'ai décrit d'une manière abrégée les gaînes des muscles, et où j'ai avancé et prouvé que *presque tous les muscles des membres sont enveloppés chacun dans une gaîne spéciale*. C'est six mois plus tard que M. Velpeau en a parlé dans son *Traité d'anatomie des régions*, et après la mort de Béclard, arrivée le 16 mai. Dans sa préface, l'auteur déplore, en effet, la perte que l'enseignement venait de faire dans la

personne de l'illustre professeur. Je regrette d'ailleurs d'être obligé de dire que les descriptions de M. Velpeau et même celles de M. Blandin, publiées, un an après, sont à la fois fort incomplètes et fort inexactes.

INTRODUCTION.

L'homme est, pour lui-même, un sujet inépuisable d'études et d'observations. Les uns y étudient seulement l'homme moral, les autres y étudient à la fois l'homme moral et l'homme physique, jusque dans leurs rapports les plus secrets et les plus mystérieux.

Parmi les premiers, le théologien y cherche des passions à dompter par la crainte des peines d'une autre vie, et le moraliste, des penchans à contenir, ou à diriger par la raison.

L'auteur comique y cherche des vices à corriger par le ridicule, et le poëte tragique des caractères à faire détester par l'horreur du crime ou admirer par l'éclat de la vertu. Une multitude d'auteurs divers y cherchent des défauts à flétrir, et des qualités à exalter; mais le philosophe et l'idéologue en étudient à la fois le cœur et l'intelligence, les passions, les pensées et les caractères.

Parmi les seconds, le dessinateur, le peintre, le sculpteur, le graveur y cherchent des formes à imiter, des caractères à rendre, des passions à exprimer et à animer; le médecin et le chirurgien y cherchent des guides pour les diriger dans les sentiers souvent obscurs et toujours difficiles de leur art; mais le physiologiste, s'éclairant des travaux du théologien, du moraliste, des littérateurs de tous les genres, des artistes et des médecins, réfléchit, sur toutes ces observations, la lumière de celles qui lui sont propres pour montrer l'homme à l'homme, tel qu'il est, au physique comme au moral, et dans la nature comme dans la société. Tous, d'ailleurs, y font à chaque instant, par leurs recherches, des remarques précieuses; et chacun, suivant son attention et sa

sagacité, y découvre des faits inaperçus encore, surtout lorsqu'envisageant ce vaste sujet, sujet de tant d'études, sous un point de vue nouveau, il se fraie une route vers un but qu'on n'a jamais cherché.

Ce sont des observations de ce genre qui ont donné naissance à cet ouvrage. Nous y considérons l'homme physique par une face à peu près nouvelle pour les anatomistes, quoiqu'on ait déjà publié un assez grand nombre d'ouvrages d'anatomie pour les peintres, et nous espérons y décrire beaucoup de choses encore inconnues, ou qu'au moins nous n'avons vues indiquées nulle part.

Nous nous proposons, dans cette Introduction, après avoir défini l'anatomie en général, de montrer quelle est en particulier *l'anatomie des formes* que nous nommerons anatomie des beaux-arts, quand nous l'envisagerons dans son application aux arts. Nous tâcherons d'expliquer comment elle les éclaire par ses lumières; nous dirons quelles sont les parties de l'anatomie qui leur rendent le plus de services; nous rechercherons quel est le meilleur plan à adopter pour un traité d'anatomie des beaux-arts, et quel est l'ordre à suivre dans la description des diverses parties et des diverses formes du corps.

Enfin nous déterminerons l'utilité de la science des formes extérieures pour les beaux-arts et aussi pour la chirurgie.

I. L'anatomie est la science de la structure, c'est-à-dire, de la disposition matérielle des êtres qui jouissent ou qui ont joui de la vie. L'anatomie humaine, en particulier, est l'histoire de l'organisation de l'homme, et l'anatomie des formes est la science des formes extérieures et des diverses parties qui concourrent à les produire ; c'est enfin la science des rapports qui existent entre les unes et les autres.

II. Il ne suffit pas de dire que l'anatomie éclaire les beaux-arts d'une vive lumière, il faut montrer comment elle devient un flambeau secourable pour l'artiste dont elle règle l'imagination, dont elle guide et retient la main dans les voies de la nature et de la vérité.

L'artiste étranger aux mystères de l'organisation de l'homme reste à chaque instant indécis sur les formes qu'il observe. Sans cesse il est obligé de s'assurer, par le toucher, de ce que lui montrent ses yeux, de lui demander compte des clairs et des ombres qu'il aperçoit, et qui feignent parfois des saillies ou des creux qui ne sont que des illusions.

L'artiste privé des connaissances de l'anatomie est à celui qu'elle éclaire, ce que seraient l'un à l'autre deux peintres, dont l'un prenant son point de vue d'une montagne élevée, voudrait dessiner une vaste campagne sans l'avoir parcourue en détail, et dont l'autre, prenant sa vue du même point, la dessinerait aussi, mais après avoir pratiqué les chemins qui la divisent et la sillonnent, suivi, dans tous leurs détours et leurs replis, les ruisseaux et la rivière qui l'arrosent, battu les bois qui la couvrent, et visité enfin ses ruines et ses hameaux. Le premier, toujours incertain, serait, à chaque instant, arrêté par une foule de difficultés de détail qu'il ne pourrait jamais vaincre, souvent même en s'aidant du secours des lunettes qui, en abrégeant les distances, grossissent les objets : tantôt il croirait voir un chemin là où il n'existerait pas ; d'autres fois, il ne le verrait pas lorsqu'il serait sous ses yeux ; ici, il réunirait deux rivières seulement rapprochées ; là, trompé par un circuit rétrograde, il ferait couler dans des lits différens leurs eaux confondues ; ailleurs, il enchaînerait l'un à l'autre deux bois voisins que séparerait un village, parce que le hameau flanqué d'arbres se

perdrait dans ces bois au milieu de l'obscurité de leur ombrage, et échapperait entièrement à des yeux qui ne le connaîtraient pas ; ailleurs, des ruines aux formes indécises, élevant leurs murailles dépouillées ou parfois couvertes d'une draperie flottante de verdure, tromperaient encore l'attention de l'artiste. Enfin, pour n'en pas dire davantage, des accidens de terrain et de lumière, des carrières, des amas de pierres grisâtres, fruits de l'industrie des hommes ou de l'activité toujours changeante du temps, pourraient être la source d'une infinité d'illusions, et montrer un village où il n'y en aurait tout au plus que les élémens.

Voilà comment les yeux ne voient qu'à travers un nuage ce que l'esprit ne comprend pas, comment même, un point échappe entièrement à des yeux inaccoutumés à le voir, ou qui ne l'ont jamais vu que de loin, et comment, pour prendre un exemple dans un fait vulgaire qui rendra, du moins, cette vérité frappante, nous revoyons toujours sur nos vêtemens une tache légère qui échappe à tous les regards.

Tandis que le premier des deux peintres que nous avons supposés, abusé par tant d'illusions, arrêté par tant d'obstacles, hésiterait, oscillerait, incertain, le second, plus éclairé, marcherait avec assurance au milieu de difficultés qui n'existeraient pas pour lui, ou du moins, au premier embarras, sa mémoire savante, venant au secours de l'impuissance de ses yeux, analyserait les formes les plus indécises, les recomposerait aussitôt et avec assez de précision pour dissiper toute illusion et toute incertitude. Telle est aussi la puissance de l'anatomie. Dans les cas difficiles, ou soit par le jeu de la lumière et des ombres, soit par la perspective des choses, soit par la maigreur ou l'embonpoint des

sujets, soit par quelque variété individuelle, les formes se montrent si mal dessinées ou tellement changées que l'artiste ne peut plus les reconnaître ; alors, la science des parties sous-cutanées, dont les formes sont toujours tranchées, donne plus de précision aux formes extérieures en en rappelant la structure. Elle rend distinctes ces formes sous-cutanées, malgré la peau qui les voile, tout comme la connaissance des traits d'une figure vue dans l'éloignement, y apporte de la netteté, malgré la distance qui les affaiblit et les confond ; ainsi l'anatomie, venant au secours des yeux, donne de la transparence à la peau et montre à l'intelligence de l'artiste les formes de la surface du corps par le souvenir des parties cachées sous le voile qui les couvre. L'anatomie est, pour ainsi dire, encore un verre grossissant qui rend ces formes sensibles jusque dans les plus minces détails, en sorte qu'éclairé par elle, l'artiste voit beaucoup mieux, beaucoup plus vite, et rend avec plus de fidélité des formes distinctes à ses yeux, parce qu'elles sont claires à son esprit.

III. Mais toutes les parties de la science ne jettent pas un éclat également vif sur la théorie des formes : les grandes divisions du corps, le tronc, les membres et leurs diverses parties tiennent à l'arrangement des os et des muscles; mais la plupart des formes de détail, les saillies et les creux répandus à la surface du corps, sont dus presque toutes à la structure des muscles. Après ces organes, les os et le tissu cellulaire graisseux concourent à la détermination des formes extérieures plus qu'aucune autre partie, et ils y concourent en proportion inverse. En effet, chez les gens maigres, le tissu adipeux, pour ainsi dire atrophié, permet aux os de se dessiner dans mille endroits différens; et, chez les

personnes grasses, au contraire, il arrondit les formes et les dissimule partout. Néanmoins, comme les os constituent la charpente de toutes les parties, de toutes les fractions du corps et des membres, ils me paraissent bien plus importans encore que le tissu cellulaire graisseux dans les formes extérieures. Si la peau, exactement accolée aux parties qu'elle recouvre, ne se plissait pas à leur surface par sa laxité, si elle n'en modifiait pas les formes en certains points par son épaisseur, elle ne ferait que traduire fidèlement celles des parties qu'elle nous cache sans concourir à leur production; mais il n'en est point ainsi. Elle les modifie heureusement en certains endroits, elle les altère dans d'autres, et partout elle les voile. Ces observations suffisent pour montrer que son étude doit inspirer de l'intérêt aux artistes. A ces diverses parties, ajoutons les veines sous-cutanées. Elles se traduisent souvent au dehors chez l'homme et concourent à la production des formes extérieures.

Voilà incontestablement les élémens de l'organisation qui jouent le plus grand rôle dans les formes du corps. J'ai, par conséquent, indiqué les branches de l'anatomie les plus riches en applications pour les beaux-arts; mais je dois dire qu'il en est d'autres encore, qui, bien que moins importantes, méritent aussi notre attention.

Ce sont, par exemple: les poils répandus sur divers points de la peau, les ongles qui arment nos doigts, les yeux qui brillent à la face par leur éclat et l'animent par leur mouvement; les parties extérieures de la génération qui diversifient les sexes; le sein de la femme qui lui donne tant de charmes.

Les autres parties de l'organisation n'ayant plus d'importance pour les beaux-arts, les branches de

l'anatomie, qui s'y rapportent, perdent également la leur.

IV. Disons maintenant quel plan on doit adopter dans un traité d'anatomie des beaux-arts.

Deux plans se présentent à notre choix : 1° on pourrait, après une description abrégée des principales formes extérieures, passer à celle des os et de leurs dépendances, des muscles et du tissu cellulaire, de la peau, des poils et des ongles, des veines, des yeux, des organes de la génération et de quelques autres, ce qui composerait la première partie de l'ouvrage. Dans la seconde on ferait la description détaillée des formes extérieures, et on rappellerait les élémens dont se composent les diverses régions auxquelles elles appartiennent. La troisième comprendrait l'histoire des nombreuses modifications des formes chez la femme, chez les hommes de tempéramens différens, chez les habitans de climats divers, et mille autres modifications que les formes peuvent revêtir dans l'agitation des mouvemens, dans l'orage des passions, et dans les révolutions de l'accroissement aux différens âges. J'y rattache même les principales différences que présentent les quadrupèdes mammifères, pour montrer la dégradation progressive de formes humaines, et préparer, s'il est possible, des combinaisons idéales entre les formes de l'homme et de la bête, plus justes et plus naturelles que les combinaisons des anciens, quelque grâce et quelque beauté qu'ils aient su répandre sur des compositions souvent bizarres. Voilà autant de choses qui doivent servir de complément à un traité d'anatomie appliquée aux beaux-arts, bien que les mouvemens, les passions, les changemens de l'âge soient des phénomènes de la vie, et, conséquemment, appartiennent à la physiologie, qui en est la science.

On peut encore, ainsi que nous le faisons dans cet ouvrage, commencer par la seconde partie, continuer par la troisième, et terminer par la première de l'ordre que nous venons d'indiquer.

V. Pour arriver à des applications réelles et nombreuses, il faut s'assujettir dans ses descriptions à une méthode qui, par son étendue et par son exactitude, puisse embrasser successivement *chacun des caractères matériels dont la traduction au déhors concourt à la production des formes extérieures;* et cette méthode ne doit pas craindre de les suivre dans les détails les plus minutieux s'ils conduisent à l'explication des formes.

Nous entendons, par caractères matériels, les diverses manières d'être, les divers états sous lesquels se présentent les corps, leur situation, leur forme, leur couleur, par exemple. Ils se réduisent, par l'analyse, à un assez petit nombre de genres, quoique la variété de leur nomenclature voilant leur identité, les fasse paraître beaucoup plus nombreux. C'est ainsi que l'*adhérence* des os du crâne les uns avec les autres, et les *attaches* des muscles, ne sont que des connexions très-intimes de contiguité; que la *naissance* et la *terminaison* des artères et des nerfs, le *commencement* et la *fin* des différentes portions du canal intestinal ne sont que des connexions de continuité; c'est ainsi encore, pour prendre un exemple hors de l'anatomie, que le *gisement* des minéraux, les *habitations* des plantes et des animaux ne sont autre chose que des rapports de situation, bien que tous ces caractères, de même nature, soient exprimés par des dénominations différentes.

Parmi les caractères matériels, les uns sont *relatifs* au système, c'est-à-dire à l'ensemble dont un corps fait partie, les autres sont *essentiels* et existent

indépendamment d'aucun autre corps que celui auquel ils appartiennent. Les premiers sont ceux de nombre ou de multiplicité, de situation et de connexion, d'étendue relative et de direction; les seconds sont ceux de la forme, de l'étendue propre évaluée par des mesures connues, des propriétés sensibles qui tombent spécialement sous un des sens soit de l'œil, soit du toucher, etc.; ce sont ceux enfin de la composition visible, c'est-à-dire de la structure ou de l'organisation.

Ces caractères matériels s'observent dans les diverses parties de l'économie animale, ainsi que dans tous les corps de la nature; et il n'en est aucun, chez l'homme, qui ne puisse se traduire au dehors. Dès lors ils méritent tous l'attention des artistes. Les exemples que je vais exposer en fourniront, par avance, des preuves irrécusables.

Le *nombre* des parties qui sont doubles mérite l'attention des artistes, parce qu'elles répètent les mêmes formes à droite et à gauche.

La *situation* et l'*étendue relative* sont du nombre des caractères qui doivent être étudiés avec soin, parce qu'ils se dessinent très-souvent et d'une manière très-visible à travers la peau. Ainsi le crâne s'abaisse visiblement derrière l'oreille jusqu'au niveau de la base du nez et du conduit auditif. Ce conduit répond assez exactement au milieu de la distance qui s'étend, de l'aile du nez, jusque derrière le crâne; et la mâchoire inférieure, en se portant jusqu'à l'oreille, mesure, d'avant en arrière, la moitié des côtés latéraux de la tête; l'os large de l'épaule n'atteint pas tout-à-fait en haut le niveau de l'apophyse osseuse la plus saillante, en arrière et en bas du cou. Il descend, d'ailleurs, aussi bas que les mamelles. La saillie des dernières côtes, en bas, se montre ordinairement à deux travers de doigt au-

dessus du niveau de l'ombilic, et à un travers de doigt en dedans d'une ligne verticale qui passerait, par l'angle antérieur de l'os de la hanche, à l'extrémité supérieure du pli de l'aine. Cet angle, lui-même, répond à un travers de doigt environ en dedans d'une ligne verticale que l'on abaisserait du mamelon. Dans les bras pendans d'un homme debout, le coude atteint les deux dernières côtes et le niveau de l'ombilic. Les os de l'avant-bras, dans le même cas, se prolongent jusqu'à l'articulation de la hanche; et ceux des dernières phalanges des doigts atteignent le milieu de la longueur de la cuisse. Une saillie osseuse proémine au-dessus de la base du pouce, sur la paume du poignet, à une ou deux lignes plus bas que la saillie osseuse visible au-dessus des chairs du petit doigt; les saillies osseuses, sensibles en dehors du genou, ont toutes des connexions constantes et appréciables. Il en est de même de celles des malléoles.

Parmi les divers muscles du corps, deux forment, au ventre, des plans allongés et aplatis qui se portent de chaque côté de la ligne médiane, depuis la poitrine jusqu'au bassin. Un muscle volumineux embrasse l'articulation de l'épaule et se prolonge en pointe anguleuse en dehors et vers le milieu du bras. Le plus grand des muscles de la fesse descend jusqu'au pli de cette partie et se porte en dedans jusqu'à la rainure qui la sépare de l'opposée. Un muscle aplati se prolonge visiblement de l'angle antérieur de la hanche jusqu'à deux travers de doigt au-dessous de la saillie produite par son articulation. Un autre descend, en dedans du genou, jusqu'au niveau de la rotule saillante, au-devant de cette jointure. Une autre masse musculaire descend, en dehors, jusqu'à deux travers de doigt au-dessus du genou et de la rotule. Des deux muscles superficiels

du mollet, l'interne se prolonge toujours plus bas que l'externe. Toutes ces dispositions de situation et d'étendue sont sensibles à l'extérieur.

Comme la manière de déterminer la situation des parties peut être arbitraire, je dois, avant de passer à un autre caractère, prévenir le lecteur que je désignerai toujours comme *postérieures*, parmi les parties comparées les unes aux autres, celles qui se porteront vers le derrière du corps; comme *externes* celles qui se dirigeront vers l'un des côtés latéraux du corps, l'homme supposé debout, le pouce de la main dirigé en dedans et un peu en avant, ainsi qu'il l'est naturellement dans l'homme et chez tous les animaux. Alors le bord de l'avant-bras, du poignet et de la main, correspondant au pouce, en deviendra le *bord interne*, et la surface antérieure en deviendra la *postérieure* et réciproquement

La *direction* des parties sous-cutanées est souvent si distincte qu'elle ne saurait échapper à des regards attentifs, et que l'anatomie ne peut se dispenser de la préciser, alors, avec la plus rigoureuse exactitude. Ainsi, la direction de la clavicule, si souvent horizontale, si rarement dirigée en haut et en dehors; la direction différente des arcs des côtes, surtout visibles dans leur portion antérieure; la direction du dos et des reins, qui est sinueuse; la direction oblique, en haut et en avant, du bassin; la direction, alternativement oblique en sens inverse, du bras, de l'avant-bras et de la main; la direction de la cuisse, oblique en bas et en dedans sur la jambe; l'obliquité des muscles qui occupent, de haut en bas, le milieu du ventre et déterminent un sillon médian au-dessus de l'ombilic, par leur écartement, et une saillie médiane au-dessus du pubis, par leur rapprochement; l'obliquité des cordes tendineuses qui occupent le milieu de la surface palmaire de

l'avant-bras et se portent obliquement au poignet du côté du pouce; celle des tendons des muscles postérieurs de la cuisse, qui se portent en dedans et en dehors du genou; la direction d'une foule d'autres parties sous-cutanées, enfin, se trahit si souvent par la peau, qu'il serait impardonnable de n'en pas faire mention dans une description particulière.

La *forme* des os, des muscles et de quelques autres parties, se traduit parfois au dehors, avec tant d'exactitude et dans des détails si déliés, que l'anatomie des beaux-arts doit, alors, la décrire aussi jusque dans ses plus minutieux détails. Ainsi, la surface extérieure du front, ses bosses latérales ou sa bosse médiane unique, la dépression qui vient immédiatement au-dessous, les arcades orbitaires et sourcilières qui s'y voient au-dessus des yeux; toutes ces formes appartiennent à l'os frontal; les saillies du menton et de l'angle de la mâchoire sont des formes qui dépendent surtout de celles de l'os de la mâchoire inférieure; la saillie transversale que l'on observe sur le sillon médian de la poitrine; les saillies qui se montrent latéralement chez les gens maigres; celles des épaules et des hanches; l'angle du coude demi-fléchi; les renflemens osseux du poignet, ceux des articulations des doigts chez les personnes qui ont peu d'embonpoint; la saillie de la rotule devant le genou, des malléoles sur les côtés du coude-pied, sont autant de formes extérieures qui dépendent de celles des os. Ainsi, encore, les digitations anguleuses empreintes sur les côtés de la poitrine, la saillie fusiforme du bras en avant; la même forme au-devant de la cuisse; l'échancrure qui sépare inférieurement les muscles superficiels du mollet, leur extrémité inférieure arrondie, sont autant de formes qui se dessinent souvent de la ma-

nière la plus évidente et qui appartiennent à des muscles sous-cutanés.

La forme provenant de la circonscription d'un corps et la circonscription résultant de l'arrangement, de la réunion des surfaces, des bords, des angles d'un corps, il en résulte que les surfaces, les bords ne sont que les élémens des formes. Or, l'anatomie des arts doit, pour étudier exactement les formes, en analyser les élémens et décrire successivement leurs surfaces, leurs bords, leurs angles, leurs extrémités, comme si c'étaient des organes particuliers.

De toutes les propriétés sensibles, il n'y a que la couleur de la peau et de ses dépendances, la couleur des veines sous-cutanées modifiée par la peau, la consistance des diverses formes du corps qui puissent se manifester aux yeux et rentrer dans les connaissances qui intéressent les arts. Ce que je dis de la couleur de la peau et de ses dépendances est si évident pour la peinture, que je n'ai pas besoin d'y insister. Quant à la consistance des parties, il ne faut pas croire que, parce qu'elle ne tombe immédiatement que sous le sens du toucher, elle ne s'apprécie pas au moyen des yeux; ce serait une erreur. Comme elle sert de soutien aux formes, elle devient par l'intermédiaire des yeux du corps, sensible aux yeux de la raison, suivant qu'elle cède ou résiste à la pression ou à la pesanteur. En effet, les parties qui ont de la fermeté conservent leurs formes dans toutes les positions du corps; et certaines positions altèrent ces formes dans toutes les parties qui manquent de consistance : c'est ainsi que la fermeté du sein lui conserve ses formes arrondies et ses contours gracieux tant que l'affaiblissement de la santé, l'amaigrissement, les grossesses répétées, les maladies, la vieillesse ou le liberti-

nage, ne viennent point les lui ravir. Mais aussitôt qu'il a perdu la fermeté qui en fait le charme, le sein n'en conserve l'apparence qu'au moyen de soutiens étrangers. Abandonné à lui-même, sa pesanteur l'entraîne en bas, le déplace, l'allonge et le déforme. Des chairs qui ont de la consistance s'altèrent peu par la pression; c'est le contraire lorsqu'elles en sont privées. Tout le monde sait que les fesses comprimées s'affaissent lorsqu'on est assis; eh bien! il est des sujets chez lesquels cet affaissement n'existe pas, ou du moins, chez lesquels il n'est pas sensible. Je me rappelle avoir vu, dans l'atelier de M. le sculpteur Petitot, un jeune homme qui prenait le titre d'*Hercule de Hollande*, et chez qui les fesses ne s'affaissaient pas sensiblement, sous le poids du corps lorsqu'il s'était assis.

La structure, *l'arrangement des élémens constituans* d'une partie est le dernier caractère matériel qui doive arrêter l'attention de l'anatomie des formes; mais ce n'est pas le moins important, peut-être même est-il le plus intéressant. Du moins, il n'en est pas qui modifie davantage et plus souvent les formes extérieures. Néanmoins, je dois m'empresser d'avouer qu'il n'y a que les muscles, parmi les parties sous-cutanées, dont la structure produise cet effet; et cet effet provient de ce que les parties ligamenteuses, tendons ou aponévroses, ayant peu d'épaisseur et de volume, et les parties charnues en ayant bien davantage, surtout au moment de la contraction, les muscles diminuent de volume et se dépriment vers leurs tendons et leurs aponévroses; c'est, pour ainsi dire, une loi générale pour les formes extérieures. Aussi, presque toutes les dépressions de la surface du corps répondent-elles, à des parties ligamenteuses ou à des os; et presque toutes les saillies, à des portions

charnues; ainsi, les sillons médians de la poitrine et du ventre, les sillons latéraux qu'on observe à quatre ou cinq travers de doigt en dehors de la ligne médiane sur ce dernier, le méplat ovalaire ou rhomboïdal qui se dessine au bas du cou et au commencement du dos, le sillon médian de cette partie, les sillons latéraux qui s'y dessinent à quatre ou cinq doigts en dehors, le sillon médian des reins, un sillon latéral des fossettes lombaires latérales et médianes, qu'on observe dans la même région, sont autant de dépressions qui répondent au tissu ligamenteux des muscles. Ainsi, encore, un méplat considérable s'observe au-dessus du pli du coude, parce que les fibres charnues s'arrêtent là, presque toutes à la fois, sur un tendon aplati. Un méplat très-distinct remonte depuis le coude, sur le dos du bras, jusqu'au milieu de sa hauteur, et il correspond au tendon inférieur du muscle postérieur de ce membre. Une grande ligne courbe embrasse le côté *radiaire* de l'articulation du coude, en se prolongeant depuis le cinquième inférieur du bras jusqu'au milieu du bord radiaire de l'avant-bras, où elle finit brusquement, en donnant naissance à une ligne droite. Cette double disposition tient à des masses de fibres charnues, qui finissent toutes à peu près au même point sur leurs tendons aplatis que la peau recouvre immédiatement. Au bord opposé où l'on ne voit, au contraire, qu'une seule et grande ligne courbe qui va finir graduellement et insensiblement en dehors du poignet; au-dessus du petit doigt, on trouve aussi une organisation différente de celle que nous venons de signaler. On y trouve un muscle dont les fibres charnues, au lieu de s'arrêter toutes ensemble vers le milieu de la longueur du membre, descendent

successivement jusqu'au poignet, le long du tendon où elles se fixent.

Si maintenant nous jetons les yeux sur le bassin et sur les membres inférieurs, nous y retrouverons d'autres exemples de la même loi. La fesse présente constamment une dépression en dehors, dans l'homme debout. Cette dépression provient de ce que l'aponévrose antérieure du grand muscle de la fesse, alors tirée en arrière de la saillie formée par l'articulation de la hanche, est loin d'égaler en épaisseur la portion charnue du même muscle, rendue d'ailleurs plus épaisse en ce moment par sa contraction. Un méplat se montre au-dessus de la rotule; il est dû à ce qu'en ce point l'extenseur de la jambe est réduit à un tendon aplati que surmontent d'un relief, à l'entour, les fibres charnues du muscle. Le mollet présente sur le milieu de sa largeur une saillie verticale, parce qu'il n'est formé là que par des fibres charnues. Il présente au contraire, sur les côtés de cette saillie, deux méplats distincts, parce que la peau y est appliquée sur deux tendons épanouis en aponévrose.

Tant de faits prouvent suffisamment qu'il n'est pas de caractère matériel qui ne puisse concourir à la détermination des formes extérieures, et qu'il n'en est aucun, par conséquent, qui ne doive arrêter l'attention de l'anatomie des beaux-arts; aussi doit-elle rechercher sans cesse le rapport des formes sous-cutanées avec les formes extérieures qu'elles produisent et qu'elles expriment; c'est là un de ses principaux objets; et, c'est là, seulement, qu'elle trouvera des applications *réelles* et nombreuses. Toute autre méthode ne l'y conduira jamais.

Tel est, je crois, l'ordre à suivre dans la description particulière d'un os, d'un muscle ou de tout autre organe; tel est aussi l'ordre à suivre dans la description des formes extérieures. C'est, du moins, la marche que nous nous sommes imposée pour cet ouvrage. Nous avons même décrit le profil de certaines formes en même temps que nous exposions les divers plans que l'on y aperçoit, lorsqu'on les observe en face. Ainsi, après avoir parlé de la surface du front, nous avons fait remarquer les deux plans qu'il présente en profil de haut en bas. Ainsi la poitrine, dont le profil suit une ligne fort oblique en bas et en avant; le tronc, qui offre, depuis le cou jusqu'au bassin, une grande ligne onduleuse par-derrière; le profil antérieur du ventre qui rentre depuis la base de le poitrine jusqu'à l'ombilic, pour ressortir et se porter en avant jusqu'aux organes de la génération; le profil des côtés du tronc, qui rentre vers le flanc, à peu près au niveau de l'ombilic, nous ont paru dignes d'être mentionnés. Nous avons décrit également les profils des côtés principaux de nos membres. Ainsi, pour en citer quelques exemples, nous avons montré comment la ligne courbe du côté radiaire de l'articulation du coude embrasse la moitié de la longueur du bord radiaire de l'avant-bras; comment la ligne du côté cubitaire, partant d'un peu plus bas au côté opposé, embrasse le coude et le bord externe de l'avant-bras jusqu'au poignet; comment la ligne du côté extérieur de la cuisse s'étend parfois depuis le pli du flanc, parfois depuis la hanche, parfois depuis la saillie de son articulation jusqu'en dehors du genou; comment la ligne du côté interne s'étend depuis le pubis jusqu'au tiers inférieur de la cuisse environ; comment la ligne du côté interne du genou succède immédiatement à

celle-ci, embrasse l'articulation en dedans et se prolonge jusqu'au-dessous, en dépassant de beaucoup l'extrémité inférieure de la ligne externe de la cuisse; comment la ligne interne et supérieure de la jambe embrasse le bord interne du mollet, tandis que la ligne inférieure se prolonge jusqu'à la malléole; comment la ligne externe de la jambe s'étend sans interruption, depuis le dehors du genou où elle commence, tantôt jusqu'à la malléole externe, tantôt seulement, jusqu'au niveau de l'extrémité inférieure de la ligne interne du mollet où elle offre une légère dépression pour se relever aussitôt et projetter enfin sa courbure jusque vers la malléole externe.

Voilà encore quelques-unes de ces observations minutieuses que doit recueillir, avec le plus vif intérêt, l'anatomie des beaux-arts.

J'ose espérer qu'après tant d'exemples accumulés dans cette introduction pour donner une idée des faits qui appartiennent à l'anatomie qui nous occupe, personne ne la regardera désormais comme une anatomie abrégée, frivole, inexacte et sans précision. Si je puis me permettre d'en juger par ce que j'ai appris, ou par ce que je crois avoir appris dans les études auxquelles je me suis livré jusqu'à ce jour, je puis dire que c'est une science bien peu connue des anatomistes.

VI. Il me reste à exposer comment la science des formes extérieures en particulier, science qui fait plus spécialement le sujet de cette première partie de mon *Anatomie des beaux-arts*, peut guider le pinceau ou le ciseau de l'artiste, et même, dans un art indépendant du dessin, l'instrument du chirurgien.

L'anatomie des formes, en faisant, de celles-ci, le sujet spécial de ses démonstrations, y arrête beau-

coup mieux l'attention par ses remarques, les fixe plus sûrement dans la mémoire par ses descriptions, et en grave plus profondément les caractères dans le souvenir, par sa méthode et par ses explications, que ne le pourrait faire la simple observation de la nature. La simple observation ne voit jamais qu'imparfaitement les choses ; et, si elle suffisait pour bien voir, si elle suppléait entièrement à l'anatomie des formes, les artistes célèbres ne se seraient jamais trompés à cet égard, et surtout ils ne seraient pas tombés dans une erreur qu'ils auraient déjà évitée. Ainsi, ils n'auraient pas, ou, du moins, ils n'auraient peut-être pas détruit ou changé les rapports naturels de la fosse sous-claviculaire, du mamelon, des digitations du grand dentelé de la poitrine, de la saillie des dernières côtes en bas, du sillon latéral du ventre, et de l'angle antérieur de l'ilium, comme on en trouve des exemples dans les formes conventionnelles de la plupart des statues antiques ; ils n'auraient probablement pas tronqué l'angle du deltoïde, comme on le voit dans le Centaure et sur d'autres figures ; ils n'auraient pas donné, aux muscles et aux tendons qui occupent le milieu du ventre de l'avant-bras, tantôt leur obliquité naturelle, et tantôt une direction parallèle au membre, comme on en trouve des exemples, non-seulement dans les antiques, mais même dans les peintures de David et de Girodet ; ils n'auraient pas élevé, au même niveau, la saillie des éminences thénar et hypothénar de la main, comme l'ont fait, dans l'antiquité, une foule de statuaires, comme l'ont fait, de nos jours, Girodet, qui est presque constamment tombé dans cette faute, et David même, quoiqu'il l'ait presque toujours évitée, car la main prend alors une forme carrée peu agréable ; ils n'auraient pas tous reproduit, comme à l'envi, chez l'enfant ou l'adolescent,

comme chez l'adulte, dans des genoux fléchis, comme dans des genoux étendus, ce pli oblique qui se montre quelquefois, chez l'adulte et le vieillard, au-dessus et en dedans de la rotule, et seulement dans l'extension ou la demi-extension de la jambe ; ils ne l'auraient point dessiné chez des jeunes gens, parce qu'ils ne l'ont pas encore, et chez des hommes dont les genoux sont fléchis, parce que la flexion de cette jointure les efface. Cette dernière faute, qui me paraît grave, se trouve pourtant dans les genoux du Laocoon, et dans ceux de l'homme adulte de la Scène du déluge, par Girodet. Enfin, si la simple observation eût pu suppléer entièrement aux connaissances anatomiques qui leur manquaient, les anciens statuaires de la Grèce et de Rome ne se seraient pas égarés dans les formes de l'aisselle et des épaules, dans celles de la surface externe de l'avant-bras et de la jambe, et ils n'auraient pas employé leurs talens à changer certaines formes de la nature en des formes conventionnelles, qu'il est impossible d'observer et de justifier. Leur génie aurait pu les embellir encore, mais il n'en aurait pas autant altéré la vérité, et ils n'auraient jamais oublié des détails que les descriptions de la science auraient signalés à leur attention, et qu'au besoin elles auraient rappelé à leur souvenir, parce qu'encore une fois, les descriptions gravent lesc hoses plus profondément dans la mémoire par leur méthode, que ne peut le faire la simple observation de la nature.

VII. Voyons maintenant quelles lumières la chirurgie, à son tour, peut retirer de la connaissance des formes. Je l'ai dit dans mon épigraphe, les formes extérieures, par leurs relations avec les formes intérieures, montrent à l'intelligence du chirurgien ce qui est caché dans la profondeur du corps, par ce

qui est visible à la surface. J'en vais citer quelques exemples, qui ne laisseront, je crois, aucun doute. L'arcade surcilière, qui est visible au-dessus et en dedans de l'arcade orbitaire, dont elle est très-distincte et par sa proéminence et par sa largeur, et par le sourcil qui la recouvre, et enfin par la dépression sus-orbitaire qui la sépare de cette arcade orbitaire, répond précisément au sinus frontal où le chirurgien ne doit appliquer le trépan que par nécessité, et avec des précautions toutes particulières. La dépression sus-orbitaire est un guide pour en couper le nerf à sa sortie de l'orbite. On la distingue à la vue, lorsque l'arcade surcilière est très-visible; on la retrouve par le toucher au-dessus d'une ligne verticale qui passerait à peu près par la première molaire supérieure, et quelquefois par la seconde. Ces deux premières molaires se rapprochent aussi plus ou moins dans chacune des mâchoires correspondantes d'une ligne verticale qui passerait par les trous sous-orbitaire et mentonnier; et la deuxième molaire en particulier s'en rapproche davantage. L'apophyse mastoïde a un rapport si voisin avec le nerf facial et la veine jugulaire interne placée à une ou deux lignes en dedans, qu'un instrument glissé directement en dedans ne manquerait pas de l'atteindre à environ cinq lignes de profondeur, à moins qu'il ne fût arrêté par une apophyse *styloïde*, que l'os occipital présente assez fréquemment sur son apophyse jugulaire, et dont je ne connais pas de description. La fossette sus-sternaire, celle du sterno-mastoïdien, la moitié interne de la fosse sous-clavière, ont des rapports très-importans avec les artères brachio-céphalique, carotide et sous-clavière, et avec le sommet de la plèvre, les nerfs pneumo-gastriques et les nerfs diaphragmatiques. La fosse sous-clavière offre, encore,

un guide pour parvenir promptement à l'axillaire par la paroi antérieure de l'aisselle. La saillie naturelle de l'articulation scapulo-claviculaire doit être présente à notre souvenir quand nous annonçons une luxation externe de la clavicule. Le plan de l'acromion et la saillie de la tête de l'humérus suffiraient à un aveugle pour désarticuler le bras. La fossette *radiaire* conduit directement à l'articulation huméro-cubitale. La fossette *cubitaire* mérite l'attention de la chirurgie par ses connexions avec le nerf cubital qu'elle renferme. Une ligne prolongée au milieu de la largeur de la tubérosité cubitaire de l'humérus, en dedans du pisiforme immédiatement, trace précisément la direction à suivre pour découvrir et lier l'artère cubitale. Une autre ligne, partant du bord externe du tendon du biceps, et venant au bas de la dépression radiaire de l'avant-bras, suit exactement la direction de l'artère radiale. Une incision faite le long du bord radiaire du grand palmaire, aboutit sur le bord correspondant du fléchisseur sublime ; et, si on repousse celui-ci vers le cubitus, on arrive directement sur l'interosseuse antérieure des auteurs. Par la rainure qui sépare les tendons des grand palmaire et palmaire grêle, on découvre le rameau cutané du nerf médian, ce nerf lui-même, et plus loin encore la même artère interosseuse. Des lignes prolongées de bas en haut, dans la direction des tendons des grand et petit palmaires, du cubital antérieur des auteurs, donneraient la direction de ces muscles et de leur gaîne ligamenteuse. De semblables lignes, conduites depuis les tendons de chacun des muscles superficiels du dos et du bord radiaire de l'avant-bras jusqu'à la tubérosité externe de l'humérus, indiqueraient, avec précision, le trajet de ces muscles, de leurs gaînes, et offriraient, au besoin, des guides sûrs pour

les ouvrir et pour lier l'interosseuse postérieure, accolée sur la cloison qui sépare, en dedans, l'extenseur commun du radial externe. La saillie du tendon du grand extenseur du pouce a des rapports remarquables avec l'artère radiale à son entrée dans l'anneau fibreux, qu'une dissection minutieuse découvre à la base du premier interosseux dorsal, et qui la conduit dans la paume de la main. L'éminence thénar correspond, dans son tiers inférieur, à la gaîne palmaire interne; l'hypothénar, dans toute sa longueur, aux gaînes des muscles du petit doigt, et le milieu de la paume de la main à la gaine palmaire moyenne. Les dépressions du dos de la main répondent aux interosseux et à leurs gaînes ligamenteuses. Les plis de la paume de la main ont des rapports avec l'arcade palmaire superficielle. Les plis articulaires que les doigts présentent dans leur flexion, offrent des rapports assez constans avec l'articulation des phalanges pour que l'on puisse les prendre pour guides dans les amputations des phalanges.

La saillie de l'articulation des cartilages sternaux avec la portion osseuse des côtes a, du côté gauche, des rapports prochains avec les attaches du médiastin antérieur qui peuvent intéresser le chirurgien dans les abcès placés sous le sternum. La saillie des articulations de ces mêmes cartilages avec le sternum n'a pas des connexions moins importantes à connaître avec l'artère mammaire interne. Le sillon médian du ventre correspond aux points les plus larges de la ligne blanche, et explique pourquoi les hernies médianes du ventre sont plus nombreuses au-dessus qu'au dessous de l'ombilic. Le sillon latéral du ventre répond aux points les plus minces des parois abdominales, point où l'on ne trouve que des aponévroses; dis-

position qui rend compte des hernies ventrales qu'on y observe. Le milieu du pli de l'aine, mesuré de l'épine du pubis à l'angle antérieur de l'ilium, tombe précisément et immédiatement en dehors de l'artère inguinale. La saillie inguinaire du psoas et de l'iliaque se trouve aussi immédiatement en dehors de ce vaisseau. Enfin la division du pli de l'aine en une branche supérieure qui suit le pubis et une inférieure qui descend en devant de la cuisse, répond encore assez exactement à cette artère. La fossette antérieure de la cuisse a des connexions avec l'articulation coxo-fémorale et l'artère articulaire antérieure. L'artère fessière sort du bassin au milieu de l'intervalle qui sépare la fossette lombaire latérale d'avec la tubérosité de l'ischion, et une incision horizontale, en cet endroit, permet d'y reconnaître le bord supérieur de l'échancrure sciatique, et d'y lier l'artère placée sous ce bord osseux. Des plans particuliers et souvent distincts traduisent, à l'extérieur, le couturier, le droit antérieur de la cuisse, le vaste interne, le grêle interne, le troisième adducteur, le muscle du fascia-lata, le vaste externe et la masse des muscles postérieurs de la cuisse; aussi serait-il aisé d'en ouvrir les gaînes particulières au besoin. Un sillon articulaire interne conduit directement dans l'articulation du genou. Il existe, à l'extrémité supérieure du tibia, un tubercule antérieur et externe qui a, je crois, échappé à l'attention des ostéologistes; ce tubercule a des connexions importantes à connaître avec l'articulation du genou, la tête du péroné et l'artère tibiale antérieure. Ses rapports avec cette artère donnent beaucoup de facilité pour la découvrir et la lier. La tête du péroné a aussi des connexions avec le nerf sciatique poplité externe. Le nerf saphène externe passe dans

l'échancrure du mollet. Le milieu de la gouttière qui sépare le tendon d'Achille du bord voisin du tibia répond exactement à l'artère tibiale postérieure, et le milieu de la voûte creusée sous la malléole interne, au commencement de l'artère plantaire.

Vous voyez, par ces exemples, que les formes extérieures n'ont pas seulement des relations avec les parties sous-cutanées qui les déterminent, mais qu'elles en ont encore avec les parties profondes qui ne jouent aucun rôle dans leur organisation. De ces relations les premières sont directes, immédiates, nécessaires, et leur connaissance intéresse tous les anatomistes dont elles agrandissent et perfectionnent la science; les secondes sont des relations éloignées, mais positives, dont la connaissance intéresse non-seulement les anatomistes, mais aussi les chirurgiens qu'elles éclairent dans leur art et dont elles perfectionnent les opérations.

EXPLICATION DES SIGNES

EMPLOYÉS DANS LES NOTES.

Cet ouvrage contient trois espèces de notes, que j'ai indiquées par trois espèces de signes.

Celles qui portent un chiffre, comme (1), (2), etc., sont des renvois aux planches.

Celles qui sont marquées par de petites lettres italiques, comme (*a*), (*b*), sont des remarques de chirurgie.

Celles qui sont précédées d'une lettre majuscule, comme (A), (B), sont des notes critiques sur les ouvrages de l'art. Les chiffres qui accompagnent la citation de ces monumens des arts renvoient aux numéros, sous lesquels ils sont inscrits dans les musées du Louvre. Mais les statues antiques sont indiquées par des chiffres sans crochets, comme 1, 2, 3; les tableaux par des chiffres entre crochets, comme [1], [2], [3]; et les statues modernes par le titre de sculpture moderne placé en tête de la note.

N. B. Comme il était difficile d'éviter des erreurs dans les numéros d'ordre des statues et des tableaux cités dans les notes, j'ai donné, à la fin de l'ouvrage, une liste de ces statues et de ces tableaux, qui permettra de rectifier ces erreurs.

CONSIDÉRATIONS PRÉLIMINAIRES
SUR L'HOMME.

L'HOMME est le seul, entre tous les animaux, qui, marchant sur deux pieds, ait aux membres supérieurs, deux mains caractérisées par un pouce opposable aux autres doigts. Seul entre tous il a le privilège de la raison, ou tout au moins, descend-il de parens doués de cette raison qui l'éclaire et lui soumet tous les êtres. Le caractère de l'origine, caractère immuable, que les accidens où les maladies ne sauraient lui ravir, le distingue toujours et définitivement de toutes les espèces, comme il distingue toutes les espèces les unes des autres; c'est en effet par l'origine seule qu'un crétin lubrique, qu'un idiot marmoteur, qu'un monstre qui n'a pas la figure humaine, appartiennent encore à notre espèce, et ne peuvent en être distraits. Il peut être pénible de les compter parmi nos frères, mais la nature l'a voulu ainsi, soit qu'elle se joue des lois de nos sciences et des prétentions de notre orgueil, soit que, pour les êtres vivans, elle se plaise à varier les individus de la même espèce, et ne s'assujettisse, pour ainsi dire, qu'à la règle de l'inconstance.

L'homme se montre par toute la terre : il n'y a pas de pays si reculé, de recoin si caché, de climat si âpre, qu'il n'y ait établi ses habitations, ou qu'au moins il n'y soit parvenu, et que sa curiosité ou son industrie n'en ait interrogé la solitude dans l'intérêt des sciences et du commerce. Les

pôles seuls lui paraissent interdits par la nature, comme si elle avait voulu y placer ses secrets et ses mystères, sous la garde du froid qui nous en ferme les passages. Mais, si l'homme est le cosmopolite de la terre, s'il peut naître, vivre et se reproduire sous tous les climats, il ne peut pas se soustraire entièrement à leur influence. Du moins, en conservant partout son unité d'organisation, partout aussi, il porte l'empreinte des lieux où il demeure : les caractères nationaux des différens peuples en sont des signes vivans et manifestes, et si les grandes différences que nous présentent les diverses races humaines dans les traits de la physionomie et les formes de leurs corps, dans les caractères de leur chevelure et la teinte de leur peau, ne dépendent point des cieux sous lesquels ils vivent, au moins observe-t-on une coïncidence entre ces traits, ces formes, ces couleurs et les lieux qu'ils habitent, et les artistes qui veulent être fidèles à la vérité, ne sauraient négliger ces connaissances sans peindre du roman pour de l'histoire.

L'homme, en se dispersant sur toute la terre, ne s'est pourtant pas également multiplié partout. Il ne se montre que par moment dans les déserts de sable des pays chauds, et dans les régions glacées qui avoisinent les pôles. Il vit dispersé dans les contrées stériles, en quelque lieu et sous quelque latitude qu'elles se trouvent placées. Il se rassemble au contraire en multitudes innombrables dans ces pays fortunés qu'un soleil favorable féconde de sa chaleur et de sa lumière, qu'un ciel propice rafraîchit de ses pluies modérées, que les sources des montagnes arrosent de leurs eaux, et où la terre fertile se couvre de fruits pour le nourrir, de gras pâturages pour les animaux qui doivent lui donner le vêtement ou servir à ses travaux et à ses plaisirs (1).

(1) Voyez à ce sujet l'excellent ouvrage d'économie po-

Promenez vos regards sur les régions hyperboréennes : leur étendue est infinie, et leurs habitans si rares, si dispersés, qu'ils sont pour ainsi dire perdus au milieu de leur immensité et qu'on n'en peut apprécier le nombre. Ainsi on manque de renseignemens précis sur la population des pays septentrionaux de l'Europe et de l'Asie, sur celle du Spitzberg, de la Terre de Feu et de la Patagonie. Dans ces climats affreux, où règne un froid inhospitalier, de grandes terres restent entièrement désertes : telle est l'île de la Nouvelle-Zemble, telles sont les côtes septentrionales de l'Amérique du nord. Et du moment qu'en descendant vers le midi la population devient sensible et peut se compter, elle se montre d'abord si faible, que l'on ne trouve pas un habitant par mille carré (de soixante au degré de l'équateur, c'est-à-dire un peu moins d'une demi-lieue). Dans les vastes plaines de l'Asie septentrionale, où la Russie ne peut faire un recensement exact des peuples dont elle se dit la maîtresse, et qui ne lui sont pas plus soumis que ne le sont à nous les bêtes sauvages de nos forêts, on évalue la population à environ 0,8 d'habitans, sur l'immense surface de 4,006,000 milles carrés. Le grand-duché de Finlande, qui a 102,500 milles carrés, ne compte encore que 13,1 habitans par mille, et la Russie d'Europe seulement 37 sur une étendue de 1,535,700 milles carrés. Si nous passons, de ces pays désolés par la rigueur d'un froid excessif, aux lieux brûlés par l'ardeur d'un soleil insupportable, qu'une source, qu'un arbre ne rafraîchit jamais, nous n'y trouverons pas des peuples plus nombreux. C'est ainsi que les

---

itique de Malthus, *Essai sur le principe de population*, traduit de l'anglais par Prevost (Genève, 1809); et vous apprécierez l'énorme influence de la fécondité de la terre sur la multiplication de notre espèce.

déserts de sable de l'Afrique et de l'Arabie sont moins habités que parcourus dans quelques points seulement par quelques troupes de voyageurs. Et comment l'homme pourrait-il se multiplier dans leur atmosphère étouffante, noyé dans cet océan de lumière et de feu ! C'est par les mêmes causes que la Tartarie chinoise, couverte de déserts ou de hautes montagnes stériles, n'offre qu'une population si peu considérable qu'on ne l'estime guère qu'à dix habitans par lieue sur une surface de 300,000 lieues carrées (1). C'est-à-dire un peu plus de quatre par mille, sur une étendue de 1,739,760 milles.

Voyez, au contraire, quelles foules s'agitent et se pressent où la fertilité du sol et la température de l'air favorisent la multiplication de notre espèce.

La Chine compte, dit-on, quarante-deux habitans par mille sur une étendue de 4,070,000 milles, et il y en a au moins cent soixante par mille en Allemagne, deux cents en France, deux cent cinquante en Angleterre, et trois cents dans les Pays-Bas. Si l'on trouve une population beaucoup moins considérable en Espagne et en Turquie, cette différence tient, pour la première, à ses anciennes migrations coloniales, et pour l'une et l'autre, au despotisme du clergé et des institutions politiques qui éteignent les lumières et étouffent l'industrie (2).

Enfin, si l'homme ne fréquente pas également toutes les

---

(1) W. Guthrie, *Abrégé de la Nouvelle Géographie*, deuxième partie, page 224, in-8°.

(2) Nous avons emprunté toutes ces évaluations aux recherches statistiques de M. A. Balbi. En les citant ici, ce n'est pas que nous les croyons rigoureusement exactes. Nous pensons comme M. Bory-de-Saint-Vincent (*Essai zool. sur le genre humain*. t. II, § v), que la géographie et l'histoire na-

régions du globe, il ne fréquente pas non plus également les diverses parties d'une même région. Vous le voyez rarement se rassembler au milieu des terres et loin des eaux; c'est, au contraire, à la source des fontaines, le long des rivières et des fleuves, autour des lacs et sur les côtes de la mer que vous trouvez ses habitations, ses hameaux, ses villages et ses cités populeuses, l'ornement et la gloire des pays civilisés.

Ces observations ne sont peut-être pas sans intérêt pour les artistes. Elles rappellent au paysagiste qu'on ne voit des foules d'hommes, des villes considérables ni dans les glaces du nord, ni dans les sables ardens du midi; elles lui apprennent qu'on ne peut jamais y rien rencontrer d'analogue à cette activité commerciale qui anime nos marchés : elles lui annoncent encore qu'il ne pourrait y peindre ces expressions vives de la joie et du plaisir qui règnent dans nos réunions et dans nos fêtes. Ainsi, là une nature âpre et triste, une plage désolée et sans végétation, un sauvage chétif et misérable, errant, isolé ou réuni à une femelle dans de vastes solitudes; tel est le tableau des régions polaires des deux continens, et de toutes les terres stériles abandonnées à la domination absolue du froid et des vents; ici des sables, tantôt soulevés en tourbillons, tantôt roulés comme les flots d'une mer agitée, tantôt immobiles et découvrant une étendue sans limites, où l'on n'aperçoit que par moment quelques caravanes voyageuses; tel est l'aspect de la zone torride qu'un ardent soleil embrase de ses feux continuels.

---

turelle sont incapables de donner une évaluation précise de la population des principaux états du monde; mais nous pensons aussi qu'on peut arriver pour ceux-ci, à des évaluations approximatives, et c'est comme telles que nous avons cité celles de M. Balbi.

Des philosophes qui, à force de réfléchir et de raisonner, raisonnent quelquefois plus mal que le vulgaire, qui conçoit les choses telles que la nature les lui présente, les redit naïvement telles qu'il les voit, sans s'efforcer de deviner ce que la nature ne dit pas elle-même; ces philosophes se sont avisés de proclamer que l'homme, qui marche partout la tête élevée vers le ciel, et foulant la terre de ses pieds, ne doit cette majestueuse attitude qu'à la civilisation, et que, dans la vie sauvage, il repose sur le sol par ses quatre membres, comme les animaux quadrupèdes. J'aimerais autant dire que le kanguroo, qui ne court jamais qu'en sautant sur ses deux membres de derrière, tandis qu'il marche toujours sur ses quatre membres, le doit aussi à quelque mauvaise habitude que ne lui avait point donnée la nature. Je ne rappellerai pas ici les mille et mille inductions d'anatomie et de physiologie que l'on a invoquées pour démontrer combien serait difficile pour nous la marche des bêtes. Peut-être vaudrait-il mieux inviter les partisans de ce mode de progression à en essayer l'usage dans l'espoir que l'expérience les persuaderait bien plus sûrement que la foule des raisons probables des anatomistes et des physiologistes, raisons qui ne sont nullement convaincantes, ainsi que nous le démontrerons dans l'ouvrage de physiologie que nous espérons publier bientôt. Aussi, nous bornerons-nous à énoncer en principe que les attitudes choisies et adoptées par l'homme et par les animaux dans le repos, la marche, ou la course, sont constamment les plus commodes pour eux; à cet égard ils n'obéissent qu'à l'instinct, et il n'y a pas de motifs pour qu'ils préfèrent les attitudes les plus pénibles et les plus fatigantes. C'est même pour obéir à cette loi de la nature que l'homme, au matin de la vie, se traîne sur ses genoux et sur ses mains; mais alors même, il ne marche pas plus comme les autres animaux qu'il ne le

fera par la suite. Remarquez, en effet, que le poids de son corps ne repose point sur ses pieds, qu'il se traîne sur ses genoux et sur ses jambes, et que, pour marcher ainsi, ses pieds et ses jambes ne lui sont pas seulement inutiles, mais très-embarrassans. Aussi, les auteurs qui ont comparé la marche de l'enfant à celle des quadrupèdes n'ont pas même fait une comparaison juste et rigoureuse, et lorsqu'ils en ont conclu que l'homme avait primitivement la marche des quadrupèdes, ils ont appuyé une erreur sur une erreur.

Ces remarques ne fourniront aucune application aux beaux-arts; mais du moins elles les justifieraient, s'ils en avaient besoin, d'avoir conservé partout et à tous les hommes, aux tribus sauvages comme aux nations policées, l'attitude que la nature leur a donnée.

C'est vainement encore que l'exagération des voyageurs a rapetissé les Lapons et agrandi les habitans de la Patagonie. L'exagération ne peut pas plus ajouter que retrancher à la nature. Les géans des temps passés ne sont pas plus avérés que les géans de nos jours, les nains ne sont pas des peuples de la terre, et la grandeur la plus commune est de cinq pieds à cinq pieds et demi.

L'homme, dans son orgueil, peut se regarder comme le plus beau des animaux; mais je doute qu'ils voulussent y souscrire s'ils avaient en partage la raison qui permet d'en juger. Je crois bien qu'il l'emporte sur tous par les traits et par l'expression de sa physionomie; mais l'emporte-t-il également par les autres parties du corps? L'emporte-t-il par l'immobilité de ses oreilles aplaties en lames irrégulières, sur le cheval, sur le chat, dont les oreilles figurées en un cornet plein de grâce ont une mobilité si animée et si expressive? L'emporte-t-il par la brièveté de son cou sur le cou si majestueux et si fier du cheval rongeant le frein qui modère sa fougue et son ardeur? L'emporte-t-il par les for-

mes de son corps sur ce superbe animal ? Par ses membres lourds et volumineux, par l'énorme largeur de son pied, surpasse-t-il en élégance et en beauté les gazelles légères ? A-t-il plus de souplesse et plus de grâce dans ses amusemens que le chat, la panthère ou le jaguar dans leurs jeux ? Paraît-il plus beau et plus terrible dans ses combats que le tigre et le lion dans leur fureur ? Enfin, pour n'en pas dire davantage, efface-t-il par le teint de sa peau, par la couleur de sa chevelure, les riches et admirables couleurs que la nature a répandues à profusion sur le plumage d'une foule d'oiseaux, sur les écailles d'un nombre infini de poissons, sur des multitudes d'insectes et de coquillages, où elle semble avoir épuisé les trésors de sa palette ?

Dépouillons-nous de nos préjugés, dépouillons-nous de ces idées d'orgueil que nous ont insinuées des auteurs qui prennent de la vanterie pour de l'éloquence, et nous reconnaîtrons, je crois, que la supériorité absolue de la beauté de l'espèce humaine sur celle des autres espèces de l'univers n'est ni aussi manifeste, ni aussi incontestable, que notre vanité pourrait le désirer ou feindre de le croire. Néanmoins si l'homme, sous ce rapport, n'occupe pas le premier rang parmi les animaux, au moins est-il vrai de dire qu'il y tient un rang fort élevé, surtout par la femme, dont les grâces et la beauté rehaussent l'éclat de notre espèce.

Quatre membres et un torse modelés d'une manière toute spéciale donnent à l'homme la figure et la forme qui lui sont propres. Cette forme est composée comme celle de la presque totalité des animaux, parce qu'elle résulte de la réunion des diverses parties que nous venons de dire. Mais ces parties sont composées elles-mêmes de plusieurs autres, le tronc ou le torse : de la tête, du cou, de la poitrine, du ventre ou abdomen et du bassin; les membres supérieurs ou pectoraux : de l'épaule, du bras, de l'avant-bras et de la main;

les membres inférieurs : de la cuisse, de la jambe et du pied.

Quoique toutes ces différentes fractions semblent, au premier coup d'œil, ajoutées les unes aux autres, elles sont alternativement inclinées les unes sur les autres en sens opposé. Cette disposition donne à l'ensemble du corps une souplesse apparente, et par là même une grâce naturelle qu'il perdrait si toutes ces parties se suivaient dans la même direction; et les figures exécutées de cette dernière manière offrent un aspect de raideur qui les rend choquantes aux yeux des artistes.

Les diverses parties de la surface du torse et des membres présentent d'ailleurs plusieurs régions et plusieurs surfaces distinctes, quoique souvent les limites qui les circonscrivent soient si faibles qu'elles en sont le plus fréquemment insensibles, et nous obligent, pour en faire une exposition claire et fidèle, d'y poser des bornes arbitraires. Enfin, des plans ou méplats superficiels, des creux et des saillies prononcées couvrent ces surfaces, en rompent l'uniformité et la régularité, et réclament l'attention la plus minutieuse pour être modelés avec exactitude et avec vérité. Nos descriptions les signaleront à l'attention des artistes, et les graveront par là profondément dans leur souvenir. Nous supposerons l'homme à l'âge adulte, se tenant debout et ayant les muscles légèrement contractés, comme ils pourraient l'être chez un homme qui s'apprête ou qui commence à lancer une boule en l'air. Nous prenons ce cas pour type et pour base de nos descriptions, parce que, dans le repos parfait des muscles, leurs plans ne sont pas assez distincts, et que les formes restent trop indécises pour pouvoir être décrites avec précision, et surtout pour pouvoir être comprises avec facilité.

DES FORMES EN PARTICULIER.

DE LA TÊTE.

La tête est la partie du corps la plus apparente, parce qu'elle en est la plus élevée. C'en est aussi la plus noble. C'est, pour ainsi dire, l'homme lui-même, et tout le reste ne semble fait que pour la porter et la servir. Aucune autre partie ne nous inspire autant d'intérêt et de curiosité. Si nous voulons connaître un étranger, c'est à la tête que se dirigent nos yeux. Si nous voulons nous le rappeler, nous recherchons dans notre souvenir les traits de sa figure, parce que l'homme se peint jusqu'à un certain point dans sa physionomie, et s'y réfléchit comme dans un miroir.

La tête repose sur le cou. De même qu'une sphère sur une colonne d'un diamètre plus petit qu'elle-même, elle en dépasse la circonférence surtout par devant, où proémine la saillie du menton. Libre et arrondie en haut, elle est presque partout confondue avec le cou par en bas. Artistement sculptée en avant, sur la face, elle l'est encore, quoique avec moins de détails, sur les côtés.

La surface supérieure de la tête est arrondie et ovoïde. Elle est couverte par les cheveux qui en cachent les formes, lui donnent, par la souplesse et le contraste de leur couleur, une sorte de beauté difficile à exprimer, et fournissent au goût délicat des femmes l'ornement le plus gracieux et le plus séduisant par les masses légères, les guirlandes flexueuses, les boucles arrondies qu'elles en composent, et par les mille arrangemens que suggère à leur imagination l'amour ou l'art de plaire. Mais la tête, se dépouillant

avec l'âge, de la chevelure qui l'embellissait, ne présente plus, dans la vieillesse, qu'une surface nue et luisante, où l'on entrevoit quelquefois la trace des sutures frontales et pariétales (*a*).

La portion de la tête qui reste libre en bas est la région *sous-mentonnière*, région toujours saillante sur la ligne médiane (1), toujours creusée latérament de deux dépressions *sous-mentonnières* distinctes chez les personnes maigres (2).

(*a*) Le rapport des sutures frontales, fronto-pariétale et pariétale, avec les traces légères qui les décèlent, peut servir au chirurgien à distinguer une suture d'avec une fêlure des os, et lui rappeler qu'on ne doit pratiquer le trépan sur ces traces que dans les cas de nécessité absolue, et à cause de l'adhérence intime de la dure-mère aux sutures, et à cause de l'excès d'épaisseur qu'on y rencontre dans les os, ce qui expose la couronne du trépan à blesser le cerveau sur les côtés de la suture, et à cause de la présence du sinus longitudinal qu'on pourrait léser sous la suture pariétale ou la frontale médiane, quand elle existe. Ces contre-indications s'évanouissent devant la nécessité, parce que, quelquefois, la dure-mère est entièrement détachée des os par un épanchement, comme Volpilière, Garangeot et d'autres paraissent en avoir trouvé des exemples (*V.* Quesnay, *Mém. de l'Ac. de Chir.*, t. I, 192, in-8°); parce que des milliers de faits attestent que la surface du cerveau peut être lésée impunément; parce qu'enfin les plaies du sinus longitudinal supérieur ne sont pas fort graves, comme le prouvent la douzième observation de Scultet, la quatrième observation de Marchettis (*V.* Bonet, *Bib. de méd.*, t. III, part. II, p. 213.), celles de Sharp, de Warner, de Pott, de Callisen, *System. chir. hodier.*, part. I, p. 652, 1798, et surtout le Mémoire de Lassus qui en contient plusieurs. (Voy. les *Mém. de l'Ac. roy. de chir.*, t. V, p. 54 et suiv.)

(1) P. III, 22. — (2) P. III, 21.

Ces gouttières sont dues à ce que les muscles mylo-hyoïdiens, qui en forment le fond, remontent s'attacher à plus d'un travers de doigt au-dessus du bord inférieur de la mâchoire, en dedans de son os, et à ce qu'avec la glande il ne se trouve plus que du tissu cellulaire graisseux et non graisseux pour remplir le vide que produit cette disposition (*a*).

Si la tête est libre dans si peu d'étendue en bas, si elle

(*a*) Le rapport des gouttières sous-mentonnières avec les ganglions sous-maxillaires qui s'enflamment souvent; leur rapport avec les glandes sous-maxillaires qui s'enflamment rarement, mais qui peuvent éprouver un engorgement salivaire par l'oblitération ou le rétrécissement de leur canal (*V.* Sabatier, édit. Dupuytren, t. II, p. 271; Boyer, t. VI, p. 284, 1822); les rapports médiats de ces fosses sous-mentonnières avec les conduits des glandes sous-maxillaire et sous-linguale qui peuvent devenir le siége d'une grenouillette, unique ou double du même côté, compliquée ou non d'un kyste voisin (*V.* Lafaye, dans *Dionis, Operat. pour la langue*; Louis, dans *Mém. de l'Ac. de chir. sur les Tum. des gl. max. et subling.*, *observation* 1re, t. III, p. 422, in-8°; et Breschet, *Consid. sur la Ranule*, dans *Jour. univ. des Sc. méd.*, t. VIII, p. 296); ces rapports, dis-je, expliquent les tumeurs qui peuvent s'y montrer et y prendre un accroissement énorme, même dans le cas de grenouillette, comme on en trouve des exemples dans F. de Hilden, Marchettis, Tulpius (*Bib. de Bonet*, t. II, p. 42; t. III, p. 256; t. IV, p. 16); dans Louis (*loc. cit.* et t. V, p. 280-81), etc.

Les rapports que nous venons de rappeler obligent le chirurgien à ne porter l'instrument tranchant, dans les dépressions sous-mentonnières, qu'avec une extrême précaution, surtout en arrière, à cause de la glande maxillaire et de l'artère faciale. Les blessures de la première pourraient occasioner une fistule difficile à guérir (Boyer, t. VI, p. 282).

est si peu accessible aux yeux dans ce sens, rien au contraire ne la dérobe aux regards par devant, où la face laisse percer à travers la physionomie jusqu'aux plus secrètes émotions de l'âme. La face n'est point uniforme comme le haut de la tête : bombée au front, elle est saillante comme une pyramide au nez; symétriquement sinueuse à la bouche, arrondie au menton, elle est creusée aux yeux, bouffie ou creusée aux joues. De là autant de régions qui réclament chacune en particulier notre attention.

Le front, qui domine tout l'édifice de la face, est limité en haut par les cheveux chez l'adulte, et chez le vieillard, par la trace qui rappelle la ligne de leur implantation. La racine du nez, les sourcils, qui appartiennent aux yeux; les tempes, qui se montrent sur les côtés de la tête, le circonscrivent nettement en bas et en dehors. Il est saillant dans les antiques, surtout dans le milieu de sa largeur, où il s'avance beaucoup au-dessus du nez et au-dessus des yeux qu'il couvre. Les Grecs ont si généralement adopté cette forme, et leurs portraits, en médaille particulièrement, la justifient si peu, qu'il n'est pas douteux que ce ne soit une forme de convention (A). Sa surface, quoique généralement bombée, offre des nuances. Sur la ligne médiane de sa figure symétrique (1) se dessinent souvent une bosse en haut (B), et une dépression *frontaire*, triangulaire, en bas,

---

(A) La saillie du front est évidente sur toutes les têtes grecques antiques; mais elle l'est notamment dans le Jupiter olympien de Phidias; le Laocoon; le Discobole; l'Ariane du Capitole; le Xénophon, etc., où cette disposition semble se prononcer progressivement de plus en plus.

(1) P. I, III, 1.

(B) Cette bosse médiane du front s'observe sur le Jupiter olympien, où elle prend une étendue et une forme tout idéa-

entre les têtes des sourcils (1). Cette dépression frontaire est quelquefois linéaire et verticale ou transversale, quelquefois arrondie, lorsque la bosse *frontaire* médiane manque et se divise en deux bosses latérales (A). Chez la femme,

---

les; sur l'Apollon du Belvédère; sur l'Hercule de Farnèse, où elle se rapproche de celle du Jupiter olympien; sur le Prophète-Roi du Dominiquin [954]; sur le portrait de Monna Lisa, par L. de Vinci [1066]; sur la tête de Jean-Baptiste, tableau de Salomé, par Solari [1195]; sur la tête de face, dans les portraits de Raphaël et de son maître d'armes [1154]; sur le portrait de Bandinelli, par Sébastien [1192]; sur celui de Balthasar, évêque d'Avila [1156]; sur celui d'un inconnu [1158], tous deux par Raphaël; sur saint Bruno endormi, [150]; en partie sur le Léonidas, et tout entière sur son frère assis au-dessous de lui, dans le tableau de Léonidas aux Thermopyles, par David [38].

(1) P. I, III, 2.

(A) Les anciens ont rejeté cette dépression frontaire de la plupart des têtes de femmes, des têtes d'Apollon, de Bacchus, et de jeunes gens, comme de l'Antinoüs en Hercule, 234; et ils ont donné au front une grande uniformité dans la surface de sa courbure. On en trouve des exemples dans toutes leurs Vénus, dans la Diane à la biche, et beaucoup d'autres; mais ils l'ont souvent remplacée par une forme de convention, par un sillon profond comme on le voit dans l'Apollon du Belvédère, dans le Jupiter olympien, ou par une dépression triangulaire, dont la base tournée en bas embrasse la racine du nez, comme on en trouve un exemple sur l'Hercule Farnèse. Ils ont aussi déprimé le front sur la ligne médiane au-dessus et entre les têtes des sourcils sur le Gladiateur, 262; sur l'Esculape, 233; sur le Sylène, 709, où cette dépression est très-exacte; sur le Jason, où elle est excessivement légère, 710; sur le Nil, 547; sur le Tibre, où elle s'éloigne un

cette dépression est superficielle ou nulle. Chez les enfans, une saillie linéaire parcourt de haut en bas le milieu du front. Elle provient de ce que l'os qui en fait le fondement est partagé en deux pièces latérales, et de ce que les os du crâne sont généralement plus épais à leurs bords que partout ailleurs. Elle disparaît avec l'âge, parce que cet excès d'épaisseur disparaît lui-même par la réunion des deux pièces de l'os du front en une seule (*a*).

Sur les côtés de la ligne médiane s'élèvent les bosses frontaires latérales, moins distinctes chez l'homme adulte, où elles semblent effacées, que chez l'enfant et chez la femme, qui ont tant de rapport l'un avec l'autre au physique et au moral.

L'arcade du sourcil et celle de l'orbite se montrent im-

---

peu de la nature, 249. Elle manque au contraire sur les Isis, 359, 569, et sur les autres statues égyptiennes que l'on trouve à la salle de l'Isis, au musée du Louvre; elle manque même sur le Germanicus, dont le front a été peu étudié. Les peintres l'ont souvent dessinée. On la distingue sur le Prophète-Roi du Dominiquin [954]; sur Monna Lisa de L. de Vinci [1066]; sur la tête de saint Jean-Baptiste, dans le Salomé de Solari [1195]; sur le maître d'armes de Raphaël, peint par Raphaël [1154]; sur le portrait de Bandinelli, par Sébastien [1192]; sur celui de Balthasar, par Raphaël [1156]; sur celui d'un inconnu, par le même peintre [1158]; sur le saint Bruno endormi [150]; sur le même saint parlant à ses disciples [149], tous deux par Lesueur; sur le portrait de Bourdon, par lui-même [7]; sur le Léonidas de David, et sur le frère du roi, assis au-dessous [38]; sur le Tatius du même peintre, dans son tableau des Sabines [39].

(*a*) Il ne faut pas oublier que la suture frontale peut se conserver fort long-temps, car on pourrait la prendre pour une fracture. (Sabatier, *Anat.*, art. *Frontal.*)

médiatement au-dessous de la bosse latérale du front (1). Je distingue la première de la seconde, parce qu'elle est distincte chez l'adulte par une dépression *sus-orbitaire* que je décrirai plus bas (A). Par arcade du sourcil j'entends

---

(1) P. I, III, 3.

(A) Les arcades frontaire et orbitaire sont confondues en une seule ligne courbe saillante dans toutes les Vénus antiques, dans la Diane à la biche, dans la plupart des têtes de femme antiques, et, à la vérité, elles sont très-rarement distinctes chez le sexe. Les anciens ont étendu cette forme aux têtes d'Apollon, de Bacchus, et même de l'Antinoüs en Hercule, 234, et du Jupiter, 415, dont le front manque, par cela même, de l'expression que l'on cherche dans l'image du maître du tonnerre. On les distingue au contraire sur l'Apollon du Belvédère, sur l'Hercule Farnèse, sur le Gladiateur, 262; sur le Tibre, où l'arcade sourcilière est peut-être trop remontée, 249; sur l'Esculape, 233; sur le Nil, 347, où elles produisent un grand effet; sur l'Hercule, 432, dont le front n'en est pas moins très-négligé; sur le Jupiter, 703, où les arcades sourcilières se touchent; sur le Silène, 709, où elles ne sont pas très-exactes; sur le Jason, 710, où elles sont excessivement légères, comme on les voit chez un jeune homme de 18 ans, bien que cette statue indique un âge plus avancé. — Elles sont confondues comme dans les Vénus, dans les têtes égyptiennes de la salle de l'Isis. Elles sont au contraire assez distinctes sur le Prophète-Roi du Dominiquin [954]; sur le portrait de Monna Lisa, par L. de Vinci [1066]; sur le saint Jean-Baptiste de Solari dans son tableau de Salomé [1195]; sur la tête de face des portraits de Raphaël et de son maître d'armes [1154]. On les sent sur le saint Michel du même peintre [1159]; sur le portrait de Bandinelli [1192], par Sébastien; sur celui de Balthasar [1156], et sur celui d'un inconnu [1158], tous deux par Raphaël; sur une tête du Christ couronné d'épines, par le Guide, [1036]; sur saint.

cette arcade sur laquelle repose la tête et la moitié interne du sourcil. Elle est assise au-dessus de l'orbite, sur son bord même et en dedans, en sorte qu'elle se confond là avec l'arcade orbitaire, mais elle s'en sépare en dehors en se portant un peu au-dessus. Cette disposition est due à ce que l'arcade *sourcilière* prend une légère obliquité en haut et en dehors, et à ce qu'elle est là plus étroite qu'en dedans, tandis que enfin l'arcade de l'orbite est elle-même plus saillante en dehors qu'en dedans. L'arcade du sourcil forme, dans une belle tête d'adulte, un plan large un peu courbé dans sa longueur comme le sourcil lui-même, et se dessine franchement. Le développement de ce plan correspond exactement au sinus frontal, et proémine en proportion du sinus (*a*). C'est à la saillie qu'il forme avec celui du côté

Bruno parlant à ses disciples [149], et sur le même saint endormi [150], tous deux par Le Sueur. Ces arcades sont peu apparentes sur le Léonidas de David, un peu plus sur le frère du guerrier [38]; peu encore sur le Tatius du même auteur, dans son tableau des Sabines [39]. On ne distingue que celle du sourcil sur le portrait de Bourdon [7].

(*a*) Les rapports du sinus frontal avec l'arcade sourcilière expliquent les déformations dont elle est susceptible à la suite d'un choc assez violent pour briser et enfoncer la paroi antérieure du sinus; ils expliquent le gonflement gazeux qui peut se manifester dans la région qu'elle occupe, la difformité des cicatrices profondes qui s'y observent quelquefois, le dégagement de l'air qui s'échappe des plaies ou des caries vénériennes dont elle peut être affectée; ils expliquent comment il peut s'y faire un écoulement d'une matière puriforme analogue à la substance cérébrale en suppuration (Obs. de Maréchal dans Quesnay, *Mém. de l'Ac. roy. de chir.*, t. I, p. 247, in-8), comment on peut y voir, au fond d'une plaie, une membrane osciller par la respiration (*ib.*); pourquoi les plaies y sont,

opposé, qu'est due la dépression triangulaire du front, dont j'ai parlé un peu plus haut. Ces deux plans sont largement et admirablement exprimés dans la tête de Napoléon par Chaudet. Ils le sont en partie aux dépens de la dépression frontaire que les artistes sacrifient souvent au développement de ces saillies, disposition qui me semble donner à la physionomie plus de pensée, plus de profondeur et plus d'expression de sévérité, parce que la réflexion et un mouvement de sévérité produisent quelque chose d'analogue par le rapprochement des sourcils.

L'arcade *orbitaire* dépasse l'arcade sourcilière en dehors; elle correspond à l'arcade osseuse du même nom, et en dehors de l'orbite où elle est le plus prononcée, elle répond précisément à l'angle orbitaire externe de l'os du front.

---

dans certains cas, très-difficiles à guérir (Boyer, t. VI, p. 174.); comment un polype peut déformer cette partie (Levret, *Obs. sur la cure radic. de plus. polypes*, etc. p. 235; Portal, *Anat. médic.*, art. *Frontal;* Boyer, t. VI, p. 176.); comment des corps étrangers, la pointe d'un fuseau, des balles, etc., peuvent se loger dans l'arcade sourcilière sans occasioner de graves accidens (*Voy.* les Ephémér. et Haller). Les rapports du sinus frontal avec l'arcade sourcilière montrent encore que l'on peut, dans le cas d'enfoncement de la paroi antérieure du sinus, espérer de la relever et d'effacer au moins en partie la difformité; que l'on peut y appliquer le trépan perforatif dans le cas d'abcès du sinus produit par l'oblitération de son canal nasal; que l'on peut ensuite ouvrir au liquide, et par le sinus même, un passage dans les fosses nasales, comme dans l'opération de la fistule lacrymale; que l'on ne peut appliquer le trépan à couronne sur l'arcade sourcilière que dans des cas de nécessité absolue, et avec des précautions toutes particulières. (Larrey, *Mém. de chir. militaire*, t. II, p. 136-138; S. Cooper, t. II, p. 498, art. *Pl. de tête*, et 522, art. *Tréphine.*)

La dépression sus-orbitaire sépare plus ou moins l'une de l'autre les arcades sourcilière et sus-orbitaire (A). Cette dépression se montre sous la forme d'un sillon qui commence au trou sus-orbitaire, vers le milieu ou le tiers interne de la longueur du bord supérieur de l'orbite, et de là se dirige obliquement en haut et en dehors (*a*).

Telles sont les diverses formes sensibles sur le front vu de face, chez un adulte dont les traits sont fortement prononcés, ce qui est toujours assez rare. Mais, lorsqu'on l'observe de profil, on n'y voit plus que deux lignes courbes, le parcourant de haut en bas. La première embrasse la bosse ou les bosses du front, et finit à la dépression frontaire et vers l'arcade sourcilière; la seconde embrasse cette arcade et finit à l'échancrure du nez et à l'orbite. Elle est constamment beaucoup plus courte que la première; en effet, elle ne mesure guère que le quart de la hauteur totale du front. La saillie de sa courbure proémine aussi davantage sur la face. Quelquefois, mais cette disposition est rare chez l'homme, le front dessine, de-

---

(A) Le sillon sus-orbitaire est rendu conventionnellement trop profond et trop distinct sur une foule de têtes antiques, et notamment sur l'Hercule de Farnèse, le Laocoon, le Monte-Cavallo et le Jupiter Olympien surtout, où il divise le front en trois parties, dont celle du milieu fait au-dessus du nez une saillie si exagérée qu'on ne peut rien voir d'analogue dans la nature.

(*a*) La dépression qui correspond à l'échancrure sus-orbitaire, se dessinant à travers la peau, et étant surtout sensible au toucher, il serait aisé d'arriver au nerf qui y passe, s'il était nécessaire de le couper. On pourrait encore s'aider un peu du rapport du trou sus-orbitaire avec les dents canines, quoique ce rapport ne soit pas très-précis.

puis les cheveux jusqu'à la racine du nez, une seule ligne courbe régulière (A).

Le nez ne s'élève pas toujours perpendiculairement sur la face; souvent il s'incline légèrement à droite ou à gauche : cette inclinaison correspond-elle constamment à la main dont on se sert pour se moucher? on le dit, mais je n'oserais affirmer que ce fût rigoureusement vrai. Il a la forme d'une pyramide à trois côtés, qui serait adossée à la face par un

---

(A) Les anciens ont renfermé le front de leurs Vénus, et de beaucoup d'autres statues, dans une seule ligne courbe verticale. Ils l'ont au contraire partagé en deux plans, l'un supérieur correspondant à la bosse frontaire, l'autre inférieur répondant à la saillie des arcades sourcilières, dans la plupart de leurs têtes d'adultes ou de vieillards, et particulièrement dans le Jupiter olympien, l'Hercule de Farnèse, l'Apollon du Belvédère, l'Apollon lycien, 188; l'Esculape, 233; le Nil, 347; le Jupiter, 703; le Silène, 709; le Jason, 710, où la chose est pourtant peu marquée.

Les deux plans du front se sentent aussi sur le Prophète-Roi du Dominiquin [954]; sur le portrait de Monna Lisa par L. de Vinci [1066]; sur la tête de face des portraits de Raphaël et de son maître d'armes [1154]; sur les portraits de Jeanne d'Aragon [1155] et de Balthazar [1156], par le même peintre; sur le David de Roselli [1172]; sur Léonidas, sur son frère et sur le grand-prêtre, dans le Léonidas aux Thermopyles, par David [38]; sur la belle brune agenouillée au premier plan du tableau des Sabines, par le même peintre [39].

On voit ces deux plans de profil et les deux lignes qu'ils engendrent sur le père de l'Enfant prodigue, dans le tableau de Spada [1199]; sur une grande figure à gauche, dans la Cène de Champaigne [593]; sur le Prêtre officiant pendant la résurrection de Raimond, par Le Sueur [146]; sur le Bélisaire de David [46].

de ses côtés, et dont le sommet tiendrait au front : ce point de continuité a été aussi appelé *la racine du nez*. Tantôt, et c'est le cas le plus commun dans la nature, une échancrure assez profonde sépare ces deux parties (1) (A). D'autres fois l'échancrure est nulle, ou pour ainsi dire effacée : ce trait n'est pas rare chez nos femmes. C'est la forme adoptive qu'ont surtout suivie les sculpteurs de l'antiquité. J'ai vu des artistes exagérer tellement cette disposition dans des profils de femme, qu'au lieu d'une échancrure, la racine du nez formait une saillie. Je crois que c'est dépasser les limites que l'imagination ou le génie ne doivent jamais franchir dans les modifications qu'ils impriment aux formes de la nature.

La base du nez, libre et tournée en bas, se montre percée des deux ouvertures des narines, séparées par une cloison médiane. Elle est renflée sur les côtés, et souvent même en avant, au bout du nez.

Les deux renflemens des côtés en sont les *ailes;* un sillon

---

(1) Pl. III, 8.

(A) L'échancrure du nez est à peine sensible sur la Diane, 178, et sur toutes les Vénus qui l'entourent dans la salle qu'elle occupe. La même forme s'observe sur les Apollons, sur les Bacchus de la même salle, sur le Jupiter, 703. Elle est un peu plus profonde sur le Gladiateur, 262 ; davantage aussi sur le Faune, 403 ; sur le Silène, 709 ; sur le Jason, 710; sur le Nil, où elle est un peu abaissée, forme suivie quelquefois chez les antiques. Elle est exacte sur le Germanicus. Les statues égyptiennes de la salle de l'Isis présentent toutes aussi cette échancrure. David, s'inspirant sur les modèles de la Grèce, l'indique à peine sur la plupart des têtes de son tableau de Léonidas [38], sur les frères Horaces, dans le tableau où il célèbre leur serment, mais il l'exprime fortement sur le père des Horaces [37], sur son Bélisaire [46], et sur les trompettes du tableau de Léonidas [38].

en demi-cercle les sépare en haut du reste du nez, et des joues en arrière. La cloison des narines est dirigée à peu près horizontalement du bout du nez vers la lèvre, chez la plupart des hommes : elle est chez quelques-uns échancrée (A), chez d'autres coupée obliquement en haut et en arrière, en sorte que le bout du nez, incliné vers le menton, semble suspendu sur la bouche (B). Chez quelques autres la base du nez, coupée au contraire obliquement en haut et en avant, montre dans ce sens les narines toujours ouvertes, et forme un nez retroussé que l'on n'adopte pas dans les compositions graves de l'histoire (C).

On a quelquefois désigné le bout du nez sous le nom de lobe. Singulièrement varié dans ses formes, tantôt il est mince, maigre, sec, et alors laisse sentir en avant deux saillies étroites où la lumière se réfléchit vivement. Ces saillies sont de petits détails que doit négliger un peintre d'histoire, mais que ne doit pas dédaigner un peintre de portrait, surtout quand le portrait, étant petit, est destiné à être vu de près. Elles sont dues à deux cartilages qui entourent l'ouverture des narines chacun de leur côté, et qui laissent en avant dans leur intervalle un petit creux que l'on sent

---

(A) Une échancrure s'observe sous la cloison du nez sur le Gladiateur, 262, bien qu'elle y soit peu sensible, et aussi sur le Bélisaire de David [46].

(B) La base du nez présente évidemment une coupe oblique sur le portrait de Raphaël [1158]; sur le père des Horaces dans le serment des Horaces par David [37]; sur les trompettes de son tableau de Léonidas [38]; mais on ne l'observe guère sur les belles têtes, parce qu'en effet cette forme n'est pas belle.

(C) Le nez retroussé ne s'observe pas sur les belles têtes grecques qui nous viennent de l'antiquité; mais on en trouve des exemples sur la plupart des têtes égyptiennes de la salle de l'Isis, têtes où la base du nez est d'ailleurs large et épatée.

toujours au doigt sur le milieu du bout du nez (A). D'autres fois, et c'est le cas le plus commun, le lobe du nez, un peu plus riche d'embonpoint, est uniformément arrondi. Chez l'un, il est long et effilé comme un poinçon; chez l'autre, il est tronqué; chez tout le monde enfin, il semble revêtir des caractères propres à chacun.

Les narines ont des ouvertures ovales, plus étroites en devant, ainsi que la base du nez elle-même. La cloison qui les sépare, descendant toujours ou presque toujours plus bas que la portion externe de leur bord, elles s'ouvrent à la fois en bas et en dehors, et se découvrent aisément dans une tête de profil.

Les surfaces latérales du nez sont diversement inclinées sur la face, ou, si l'on veut, elles s'unissent sous un angle plus ou moins aigu au dos de l'organe. Ces différences en apportent de proportionnelles dans la largeur ou la minceur du corps du nez.

Le dos de cet organe en est une des parties les plus remarquables, et, parce qu'il est très-saillant et parce-qu'il est très-varié dans sa direction ainsi que dans sa forme, et parce que vu de face ou de trois-quarts, il se montre toujours vivement éclairé, et tout blanc de lumière. Chez les uns il est presque vertical, comme dans beaucoup de têtes antiques. Voyez de profil les belles têtes de nos femmes, et vous y retrouverez assez souvent cette heureuse disposition. Vous la rencontrerez au contraire rarement chez l'homme. Chez d'autres, le dos du nez se mon-

(A) On peut voir un exemple de ces saillies des cartilages du nez sur plusieurs portraits, mais entre autres sur celui de Kratzer, par J. Holbein le fils [494]; sur celui d'Arnaud [387], par Champaigne; sur celui du Cardinal de Richelieu, par le même [386]; sur celui de Jeaurat par Greuze [88].

tre beaucoup plus oblique en avant (A), et forme sur la face une saillie choquante par sa longueur, qui offre à la malignité un sujet inépuisable de plaisanteries. Tantôt il est d'une rectitude parfaite dans toute sa longueur, et il est en même temps vertical, réunion de formes sévères, souvent adoptées dans les grandes et belles compositions (B); tantôt il est régulièrement courbé et convexe, ainsi qu'on l'observe souvent dans les Espagnols; tantôt il est anguleux, saillant et bossu à l'union des os du nez avec les cartilages qui les suivent. Cette disposition, due à l'obliquité de ces os sur les cartilages, produit, lorsqu'elle est peu marquée, une ondulation legère, et agréable (C), et lorsqu'elle est très-prononcée, une saillie choquante et difforme (D). Tantôt, au contraire, le dos du nez est légèrement concave depuis le haut jusqu'en bas, comme si le bout en eût été relevé. Ces deux dernières formes, indignes des compositions graves, ne sont suivies ni par les peintres d'histoire, ni par les sculp-

---

(A) Le dos du nez est par exemple très-oblique dans toutes les têtes égyptiennes de la salle de l'Isis; il l'est aussi, mais moins, dans le Germanicus.

(B) Telles sont les formes suivies dans toutes les Vénus antiques, dans la Diane à la biche, 174, dans les têtes d'Apollon, dans le Jupiter olympien, dans le Jupiter, 703, et sur les tableaux des artistes modernes, dans le Saint Michel de Raphaël [1159], dans presque toutes ces belles têtes dont David a rempli son tableau des Sabines [39] et celui de Léonidas [38].

(C) On trouve rarement le dos du nez onduleux sur les antiques; il offre cependant un peu ce caractère sur le Gladiateur, 262, sur le Nil, 347, sur le Jason, 710. Cette disposition est plus sensible sur le portrait de François Ier par le Titien [1213], sur l'Endymion de Girodet [82].

(D) On en trouve un exemple dans une figure placée à l'extrême gauche dans la Cène de Champaigne [393].

teurs, à moins qu'elles n'appartiennent à des portraits (*a*). Étroit à sa racine, plus large à l'union des os et des cartilages, le dos du nez reprend une largeur nouvelle au bout de l'organe. Trop étroit à sa racine, les yeux se rapprochent et rappellent les traits du singe; trop large, les yeux s'écartent, et reprennent un caractère d'un autre genre d'animalité.

La surface du nez est parsemée chez l'adulte et surtout chez l'homme d'une foule de petites ouvertures qui sont les orifices des follicules de la peau, espèce de petites vessies toujours plus développées sur le nez que sur les autres parties de la face (*b*).

La bouche s'aperçoit sous la saillie pyramidale de l'organe de l'odorat. On n'y voit, lorsqu'elle est fermée, que deux lèvres à bords rosés qui s'embrassent mutuellement

---

(*a*) La saillie du nez l'expose beaucoup aux violences extérieures, soit par suite de coups, soit par suite de chutes. Ses connexions avec la lame carrée de l'ethmoïde, et par celle-ci avec la lame criblée du même os; celles des os nasaux avec le frontal semblent propres à expliquer les phénomènes de commotion et de compression cérébrales que l'on a observées dans les fractures du nez; car si l'on en croit certains auteurs, on a quelquefois trouvé la lame criblée de l'ethmoïde enfoncée vers le crâne. (S. Cooper, art. *Fractures des os du nez.*) — Les connexions du nez avec le canal nasal par l'apophyse sus-maxillaire expliquent comment la fracture de cet os peut resserrer le canal excréteur des larmes et occasioner une tumeur et une fistule lacrymales. (*Voy.* une obs. dans Boyer, t. III, ch. 2.)

(*b*) L'humeur qui se forme sans cesse dans ces follicules s'y accumule assez souvent au point de donner lieu à de petites tumeurs qui déforment le nez : ce sont des loupes ou des tannes. (*Voy.* Civadier, *Mém. de l'Ac. roy. de ch.* t. III, p. 456, in-8; ou Boyer, t. VI, p. 61, 1822.)

dans leurs contours arrondis; mais, lorsqu'elle vient à s'ouvrir, les deux rangées des dents brillent à l'entrée du fond obscur de sa cavité.

Des deux lèvres, la supérieure a sa surface externe creusée d'une gouttière *sous-nasaire*, dont les bords forment sur cette surface deux colonnes saillantes, que la lumière accuse avec vivacité. Une gouttière analogue, mais plus légère, sillonne la lèvre inférieure. Les bords vermeils de ces organes offrent des formes régulières fort remarquables. Celui de la première a au milieu de sa longueur une saillie gracieuse, qui est reçue dans une échancrure de la seconde, et celui de la seconde a deux saillies latérales que reçoivent à leur tour deux échancrures latérales de la première. Une *lisière* sinueuse, ferme au toucher, toujours vivement éclairée, marque tout le long de ces organes l'endroit où leur bord rouge s'unit avec la peau sur laquelle il tranche par le contraste de sa couleur (*a*). Une *commissure* cachée au fond d'un pli agréable confond les lèvres en dehors, à peu près sur le

---

(*a*) Ces formes sont si apparentes, qu'il faut toujours tenter de les conserver, en réunissant les plaies qui divisent les lèvres dans toute leur épaisseur. C'est pourquoi l'on doit toujours employer la suture entortillée. Cette suture affronte si exactement les bords de la plaie entre l'aiguille qui les soutient en arrière et l'emplâtre de fil qui les presse par-devant qu'on ne peut employer de moyens unissans plus sûrs, et il importe pour les plaies des lèvres qu'il en soit ainsi; car, pour peu que la réunion ne soit pas bien soutenue, leur mobilité y occasione des cicatrices difformes, qui quelquefois encore altèrent la prononciation. On doit d'ailleurs, en pratiquant la suture entortillée, tâcher, s'il y a lieu, d'obtenir quelque chose d'analogue à la saillie médiane du bord libre de la lèvre supérieure, et affronter parfaitement la surface, le bord et les lisières de chacune des divisions de la lèvre. (*V.* Roux, *Méd. opér.*, page 448.)

trajet d'une ligne verticale que l'on abaisserait de la pupille de chacun des yeux. Le pli de la commissure fait un relief plus ou moins prononcé. Il descend obliquement en bas et en dehors (1), borné en dedans par la commissure des lèvres mêmes, et en dehors par un sillon oblique qui, de l'aile du nez, se porte sur le côté de la bouche (2).

Les dents ne prêtent pas seulement à la face l'éclat de leur blancheur lorsque la bouche est ouverte, elles l'agrandissent encore d'une partie de leur hauteur, elles soutiennent les lèvres qui les cachent lorsque la bouche est fermée, et leur absence imprime à la physionomie du vieillard les changemens les plus profonds, ainsi que nous le verrons plus loin. Elles forment par leur ensemble deux arcades qui se meuvent l'une sur l'autre et s'embrassent en partie l'une l'autre. La supérieure est toujours plus large que l'inférieure, surtout en avant, où elle embrasse la série des dents inférieures qu'elle croise, comme une lame de ciseaux la lame du côté opposé. Il résulte de cette disposition que la première offre une courbe plus étendue, et que par suite ses dents sont plus régulièrement arrangées qu'on ne le voit à la seconde, où elles semblent serrées dans une courbure trop étroite. Sur les côtés et en arrière, l'arcade supérieure dépasse encore en dehors l'inférieure, mais de si peu de chose qu'on n'y a jamais fait attention. Il y a des gens dont les dents ne se croisent point; alors ces os se rencontrent par leur bord; la face s'allonge, le menton devient plus saillant, parce que la mâchoire inférieure se trouve plus avancée que d'habitude. Les dents supérieures se portent directement en bas chez les peuples de la race caucasienne; les dents inférieures et surtout celles qui occupent les côtés de la bouche

(1) P. I, III, 19.
(2) P. I, III, 17.

sont toutes obliques en haut et en dedans, disposition qui ne permet pas d'apercevoir à la fois la surface interne de toutes dents latérales inférieures et on laisse voir au contraire la surface externe (*a*).

Toutes ces observations ne sont peut-être pas sans intérêt pour les artistes, car, lorsqu'on aperçoit la bouche légèrement ou largement ouverte, on distingue avec un peu d'attention, les différences de courbure que je viens de signaler dans les arcades des dents, et dans ces organes les diverses directions dont je viens de parler aussi.

Si les dents offrent d'aussi sensibles différences sous ces deux points de vue, elles en présentent de plus manifestes encore dans leur forme. Cependant elles ont sous ce rapport des analogies évidentes les unes avec les autres. Toutes en effet sont composées d'une couronne qui est libre, d'un rétrécissement circulaire qu'embrasse la gencive, et qu'on nomme le collet, enfin d'une racine qui est plongée dans l'alvéole et qu'on ne voit en aucune manière chez l'adulte, mais qui devient visible dans la vieillesse, où les dents sont chassées de leurs alvéoles qui s'effacent et des gencives qui se rétractent. Néanmoins comme on ne les voit qu'à cet âge, je n'en dirai rien de plus dans ce que je vais ajouter sur l'histoire des dents.

Encore qu'on ne voie que les couronnes des dents chez l'homme adulte, il est aisé de reconnaître, par leur seule forme, qu'il y en a de quatre espèces fort différentes que je dois exposer ici, puisqu'étant accessibles aux yeux elles

---

(*a*) Ces remarques doivent toujours être présentes à l'esprit du dentiste pour donner aux dents, au moment de leur développement, la direction qui leur est naturelle. Peut-être ne sont-elles pas inutiles pour déterminer le meilleur procédé à mettre en usage dans leur arrachement.

peuvent devenir l'objet de l'attention des artistes. Les premières sont les dents *incisives* ou *cunéiformes*; les secondes les dents *canines* ou *coniques*; les troisièmes, les *petites molaires*; les quatrièmes, les *grosses molaires*, et toutes sont à peu près au même niveau (*a*).

Les dents cunéiformes sont les premières qui se montrent en avant. Il y en a deux de chaque côté du milieu des arcades dentaires, huit en tout, par conséquent; elles ont la forme d'un coin dont le bord mince serait libre. Celles de la mâchoire d'en haut sont beaucoup plus larges, plus longues que celles d'en bas, disposition qui se lie à l'étendue considérable de l'arcade dentaire supérieure. Ce caractère est si constant, au moins pour les deux incisives du milieu, qu'il me semble devoir être conservé dans les imitations des arts.

A côté des cunéiformes se voient les dents conoïdes ou canines. Il y en a une de chaque côté des deux mâchoires, et quatre en tout; elles forment des cônes dont on aurait enlevé une tranche en dedans et dont le sommet serait libre. Ces dents sont, avec les incisives, les plus longues des arcades dentaires, parce que celles d'une mâchoire s'entrecroisent avec celles de la mâchoire opposée, tandis que les suivantes ne s'entrecroisent pas.

Les petites molaires viennent après les canines; elles sont au nombre de deux de chaque côté, huit en tout; leur couronne, quoique arrondie dans sa circonférence, semble offrir quatre côtés. Sa surface libre est hérissée de deux tu-

(*a*) Un grand changement dans le niveau des dents annonce ordinairement une fracture de la mâchoire avec déplacement des fragmens, et le chirurgien doit toujours les remettre de niveau et les y maintenir dans le traitement des fractures.

bercules plus grands et plus pointus dans les petites molaires supérieures que dans les inférieures; encore le tubercule interne de la première de celles d'en bas est-il beaucoup moins sensible que l'externe.

Les grosses molaires viennent aux derniers rangs des arcades dentaires. Il y en a trois de chaque côté et douze en tout; elles ne dépassent guère les gencives, surtout les inférieures. Leur couronne est quadrilatère dans sa circonférence, mais elle est à peu près carrée dans les inférieures et rhomboidale dans les supérieures. Leur surface est hérissée de tubercules. On en trouve quatre séparées par un sillon crucial assez régulier dans les inférieures, cinq sur une d'entre elles au moins, et le sillon y conserve encore la figure d'une croix. Alors de ces cinq tubercules, il y en a trois en dehors et deux en dedans, et le côté interne de la couronne est un peu moins étendu que l'externe. Il y a ordinairement quatre tubercules seulement dans les molaires supérieures; les sillons qui les séparent sont irréguliers, et n'affectent guère la figure d'une croix. Les tubercules internes des molaires supérieures sont arrondis et émoussés; les tubercules internes des molaires inférieures sont pointus et saillans; les tubercules externes des molaires supérieures sont aigus et plus saillans que les internes des dents inférieures; les tubercules externes des molaires inférieures sont plus émoussés que les internes des supérieures, et tellement usés en dehors par l'action des tubercules externes des dents opposées, que la couronne de ces dents en est altérée, et porte là un caractère qui suffit souvent pour distinguer les molaires d'en bas d'avec celles d'en haut. Ce caractère est si tranché que je suis étonné que les anatomistes n'en aient point encore fait la remarque.

J'entre dans ces détails, bien qu'ils soient indignes des beaux-arts, parce que toutes ces dispositions sont assez

constantes, et parce qu'étant extérieures, elles sont toutes visibles, et enfin, surtout, parce qu'ils sont précieux dans des dessins anatomiques (*a*).

(*a*) Les petites molaires ont des connexions assez précises avec les trous sous-orbitaire et mentonnier : ces trous semblent osciller d'avant en arrière, autour de la ligne qui les sépare : tantôt en effet ils correspondent à la première, tantôt ils correspondent à la seconde de ces dents. Néanmoins, ces rapports, quoiqu'un peu vagues, suffisent pour que l'on puisse arriver du premier coup de bistouri, aux nerfs qui passent par les trous sous-orbitaire et mentonnier, en se dirigeant sur l'intervalle des petites molaires. Les deux supérieures ont aussi des connexions très-importantes à connaître avec le fond du sinus maxillaire; mais la troisième et la quatrième dent molaires en ont ordinairement de plus intimes encore parce que c'est le plus souvent au-dessus de ces dernières dents que se rencontre le point le plus déclive de la cavité. Néanmoins, lorsque les dents sont saines et solides on ne doit jamais, quoiqu'on le recommande encore aujourd'hui, les arracher ni les unes ni les autres dans le cas d'hydropisie ou d'abcès du sinus maxillaire pour évacuer le fluide qui le distend, en perçant le fond de leurs alvéoles, comme l'a pratiqué le célèbre Cooper (Drake, *Anthropol. nova*), parce que l'arrachement d'une ou de plusieurs dents saines est toujours une opération cruelle par la douleur qu'elle cause, et pénible par la perte irréparable qu'elle entraîne. Il vaut beaucoup mieux ouvrir le sinus au-dessus de la troisième dent molaire, au-dessus de la cloison qui la sépare de la seconde ou immédiatement au-devant du bord inférieur de l'éminence malaire de l'os sus-maxillaire, et non au-dessous, comme l'a proposé Lamorier, parce qu'il est plus difficile d'y appliquer l'instrument, et que l'os y a plus d'épaisseur (Bordenave, *Mém. de l'Ac. de chir.*, t. IV, p. 360, in-8). On pourrait tout aussi bien l'ouvrir dans la fosse canine comme le voulait Dessault. En opérant par l'un ou l'autre procédé on parviendrait quelquefois dans le point le plus

Peut-être, néanmoins, n'aurais-je dû parler ici que des dents antérieures, des incisives et des canines, comme étant les seules que l'écartement des lèvres laisse habituellement découvrir; mais je n'ai pas voulu tronquer l'histoire des dents, et j'ai mieux aimé pécher par excès que par défaut, si toutefois j'ai commis une faute en m'arrêtant à des formes que les artistes peuvent avoir besoin de dessiner. Je ne dirai rien cependant de la cavité de la bouche, quoiqu'on puisse quelquefois en apercevoir le fond.

Le menton, qui termine la figure, proémine au-dessous de la bouche. Arrondi chez l'un, pointu chez l'autre, creusé chez celui-ci, saillant chez celui-là jusqu'à menacer le bout du nez, il participe par ses variétés aux formes variées du visage.

Il doit ses formes au tissu cellulaire sous-cutané, ferme, dense, peu graisseux, qui entre dans sa composition, et à

---

déclive, ou, un peu plus souvent, à une fraction de ligne au-dessus de ce point. Croirait-on que c'est pour cette fraction de ligne qu'on n'a pas craint de préférer l'opération douloureuse de l'arrachement de plusieurs des grosses dents molaires à l'opération simple, facile et sans douleur de la perforation du sinus que l'on peut exécuter en une minute au moyen d'un scalpel! Celle-ci est encore la seule qui convienne, si les dents sont saines, pour pratiquer une contre-ouverture nécessaire à la guérison d'une carie qui verse ses fluides dans le sinus maxillaire, comme les 12e, 13e et 14e observations du mémoire de Bordenave, cité plus haut, en fournissent des exemples; et pour attaquer et détruire un polype du sinus maxillaire: mais elle est quelquefois insuffisante, comme le prouvent encore les observations rassemblées par l'académicien dont je viens de parler et beaucoup d'autres répandues dans une foule d'auteurs que je n'ose citer.

la saillie mentonière de la mâchoire inférieure. Aussi, il s'altère fort peu par l'amaigrissement. Si même le menton s'effile et s'allonge quelquefois, c'est alors surtout par l'aplatissement des joues sur la mâchoire inférieure que cet effet est produit.

Sur les parties latérales de la ligne médiane et au-dessous du front, les yeux se montrent d'abord. Ils sont dirigés à l'horizon, et peuvent embrasser à volonté la vaste étendue des cieux. Couronnés par l'arc du sourcil, cachés par les paupières, et liés à ces voiles membraneux par la conjonctive, ils brillent enchâssés dans leur orbite, et répandent tant d'éclat et de lumière au milieu de la figure par leur transparence, par le contraste de leur couleur, par leur mobilité et surtout par celle des paupières, qui les cachent et les remontrent tour à tour, qu'ils dominent toutes les parties de la physionomie.

L'orbite ne se dessine à l'extérieur que sous la forme d'un cercle à quatre côtés, dont l'œil avec les paupières remplissent inégalement le vide chez les différens sujets. Ce cercle est dû à la saillie que fait sentir autour de l'œil le contour de l'orbite à sa base. Le côté supérieur de ce contour appartient au front, et l'inférieur, formé par les bords correspondans des os de la pommette et de l'os maxillaire, s'incline au dehors. Le premier est un peu plus saillant que le deuxième. Le côté externe est plus reculé, et l'interne est confondu avec les plans latéraux du nez. Quand ces quatre côtés dessinent un contour dans lequel l'œil est parfaitement embrassé et bien enchâssé, comme le disent les artistes, il présente un beau caractère, qui appartient aux compositions graves (A).

(A) Les têtes antiques offrent de beaux exemples de ces yeux profondément enchâssés : c'est ainsi qu'on les voit dans le Ti-

Jetés à la limite du front et des orbites sur les yeux qu'ils protégent, les sourcils forment une des parties de la face les plus saillantes par leur position, et les plus tranchées par leur couleur. Ils reposent sur l'arcade sourcilière, dont ils font partie et que nous avons décrite plus haut.

Les paupières, qui oscillent sans cesse l'une vers l'autre au devant de l'œil, sont flexibles et si minces que l'œil distingue le jour d'avec la nuit à travers leur épaisseur. Courbées sur le globe de cet organe, elles en reproduisent légèrement la saillie sphéroïdale. La surface de la supérieure présente un ou deux plis qui suivent assez exactement la courbure de son bord libre. La surface de l'inférieure offre quelques rides légères, qui de l'angle interne de l'œil se portent obliquement en bas et en dehors (*a*). Leur bord libre est dirigé horizontalement ou à

---

bre, 249; dans le Nil surtout, 347; dans le Mars, 411, où la tête offre un beau caractère; dans l'Hercule, 432; dans le Silène, 709; dans le Jason, 710, quoique ce soit bien peu sensible dans cette statue, et dans le Centaure, où cette forme est très-évidente et très-propre à l'étude. Il n'en est pas de même des têtes égyptiennes de la salle de l'Isis. Elles offrent généralement à cet égard un caractère tout différent au moins pour celles de l'ancien style.

Bien que les artistes modernes aient moins suivi cette forme que ceux de l'antiquité, on l'observe dans le portrait de Raphaël et de son maître d'armes [1154], et dans celui de Balthazar [1156]; dans le Léonidas et son frère, tableau du Léonidas aux Thermopyles, par David [38], et dans le Tatius et la brune agenouillée de son tableau des Sabines [39].

(*a*) Lorsqu'il existe un abcès ou un kyste sous-cutané aux paupières, et qu'on ne peut les attaquer que par la surface externe de ces organes, il faut les inciser suivant la direction

peu près horizontalement en dehors, et garni de cils plus longs et plus beaux à la paupière supérieure qu'à l'inférieure. Ce bord présente une légère courbure dans cette dernière. Il y est coupé obliquement en bas et en avant, incliné dans ce sens avec la paupière elle-même, et il montre en perspective toute son épaisseur éclairée. Examiné de près, on le voit briller très-vivement tout le long de l'insertion des cils, reluire encore davantage en arrière à l'endroit où il touche la surface humide de l'œil; enfin on trouve sa surface plus sombre entre les deux points extrêmes de sa largeur (A). Le bord libre de la paupière supérieure offre une disposition inverse à celle du précédent. Caché derrière les longs cils qui l'embellissent, il est d'ailleurs entièrement soustrait à la lumière et reste dans l'obscurité; enfin il décrit un arc beaucoup plus courbé que celui de la paupière inférieure (B). La paupière supérieure finit en haut par un sillon qui correspond au-dessous de la portion

---

des plis courbes qui s'y observent. Leur mobilité exige que dans les plaies qui les divisent dans toute leur épaisseur, on les réunisse par une suture entortillée.

(A) Le bord libre de la paupière inférieure n'est bien qu'à droite, dans le Tibre, 249 ; il est trop courbé dans le Nil, 347 ; il me paraît peu exact dans le Silène, 709 ; il est trop courbé à gauche dans le Jason, 710; plus courbé à droite qu'à gauche dans le Germanicus, 712 ; il est bien fait dans le Centaure, 134 ; il n'est pas moins exact dans une des figures du portrait de Raphaël et de son maître d'armes [1154] ; dans celui de la maîtresse du Titien [1212] ; dans celui de Balthasar, par Raphaël [1156] ; il a une direction parfaite dans le Léonidas et dans son frère, par David [37].

(B) Le bord libre de la paupière supérieure est trop épais dans la Pallas de Vellctri, 310.

supérieure du bord de l'orbite. Cette dépression, inégalement profonde chez les divers individus, mais toujours plus profonde chez les personnes maigres que chez les personnes grasses, est due, et à la saillie du bord orbitaire de l'os frontal, et aussi en partie au peu d'embonpoint du tissu adipeux de l'orbite et à sa rétraction. La paupière inférieure finit en bas sur la portion inférieure du bord de l'orbite par une dépression légère contrastant avec le sillon profond qui limite la précédente.

Des deux angles des paupières, l'interne est une sorte d'échancrure allongée, étroite, arrondie, quelquefois anguleuse, dont les bords s'unissent en dehors par un angle obtus aux bords libres des paupières (A). Cette échancrure aboutit en dedans à une saillie linéaire, formée par le tendon d'un muscle désigné sous le nom d'orbiculaire des paupières ou de palpébral (B). La lumière l'éclaire toujours vive-

---

(A) L'angle interne de l'œil a été très-négligé chez les artistes de l'antiquité, et beaucoup encore chez une infinité de peintres modernes. Tel est le caractère qu'il présente dans le Tibre, 249, où il est trop enfoncé dans l'orbite; dans le soleil, 406; dans le Bacchus, 152; dans la Vénus marine, 174; dans le Bacchus, 203, où il est plus bas à droite qu'à gauche; néanmoins il est bien dans le Jason, 710; dans le Germanicus, 712; dans le Centaure, 134; dans la Diane, où cependant il me paraît un peu plus bas à gauche qu'à droite, 179; il est, pour ainsi dire, supprimé et remplacé par une belle forme adoptive dans le Bacchus, 174; Raphaël l'a bien étudié dans la première figure de ses portraits [1154], et dans celle du portrait de Balthasar [1156]; peut-être est-il un peu trop allongé dans le portrait de la maîtresse du Titien; il est d'une grande exactitude dans le Léonidas et son frère, par David.

(B) Le tendon palpébral est peut-être sensible à droite sur

ment, aussi bien que les bords de l'échancrure (*a*). La peau s'enfonce légèrement au-dessus et au-dessous du relief qu'il présente. Au fond même de cet angle s'observe la saillie rougeâtre de la caroncule lacrymale. L'angle externe des paupières est, je crois, constamment un peu plus élevé que l'interne. Cette disposition, très-sensible chez les Chinois aux yeux obliques, exagérée dans les animaux comme on le voit dans le chat et dans une infinité d'autres, est ordinairement peu sensible chez nous. Cependant, si l'on place horizontalement une règle sur le nez et qu'on aligne son bord avec les angles internes des yeux, il est aisé de reconnaître que les angles externes se trouvent un peu plus élevés, d'une demi-ligne environ, dans les paupières les plus horizontales en apparence (A). Néanmoins je n'oserais af-

---

le Silène, 709; à gauche, sur le portrait de la maîtresse du Titien, par ce peintre [1212]; sur le Léonidas aux Thermopyles, par David.

(*a*) Le tendon du muscle orbiculaire des paupières offre un guide excellent pour pénétrer dans le sac et le canal lacrymal, dans l'opération de la fistule, par la méthode de J.-L. Petit, et il rend compte de la depression horizontale qui divise quelquefois la tumeur lacrymale.

(A) L'angle externe est bien dans le Tibre, 249; dans le Jason, 710; dans le Germanicus, 712; dans le Centaure, 134; il est plus bas que l'angle interne, à droite seulement, sur la Vénus marine, 174, et en même temps plus aigu qu'il ne l'est à gauche; il est encore plus bas que l'interne dans Polymnie, 306; dans Uranie, 321, et dans d'autres statues antiques, où ces détails sont souvent négligés. Il est très-élevé des deux côtés sur le Bacchus, 203; en sorte qu'il rappelle les yeux obliques des Chinois. Il est bien dans le portrait de la maîtresse du Titien; dans le Léonidas et son frère aux Thermopyles, par David [38].

firmer qu'on ne trouvât pas chez l'homme d'exception à cette obliquité des paupières. Leur ouverture a plus d'étendue d'un angle à l'autre que de haut en bas. Elle laisse apercevoir une grande partie du globe de l'œil, ce qui augmente ou diminue par les mouvemens des paupières et a la plus grande influence sur la physionomie. C'est même de là que vient presque toute l'expression de l'œil dans les passions, ainsi que nous l'expliquerons à leur article (A).

Tantôt l'œil est enfoncé dans l'orbite, tantôt il proémine hors de sa cavité. Il est enfoncé, ou parce que le front est fort saillant, comme on le voit dans les têtes antiques, ou parce que le sujet ayant peu d'embonpoint, le tissu graisseux du fond de l'orbite a peu de volume, ou enfin parce que ces deux circonstances existent ensemble (*a*). Les yeux

---

(A) Nous avons déjà eu plus d'une preuve de la négligence des artistes de l'antiquité à traiter les bords des paupières et leurs angles; nous ne trouvons pas qu'ils apportent plus de soin à l'ouverture des paupières. La Vénus Victrix, ou Vénus de Milo, qui occupe le centre de la salle du Tibre, l'a évidemment trop petite. Il en est de même de la Pallas de Velletri, 310. Elle est plus haute à gauche qu'à droite dans la Melpomène, 348; et à droite qu'à gauche dans le Silène, 709; plus basse à gauche, et trop étroite sur le Bacchus, 152, ou du moins, elle est traitée avec peu de vérité, si on lui suppose les yeux en partie fermés par l'ivresse. On trouve encore cette ouverture plus grande à gauche qu'à droite sur la Vénus, 153. Les artistes de nos jours l'ont mieux exécutée : on peut en prendre un exemple sur la tête de Léonidas aux Thermopyles et sur celle de son frère, par David [38].

(*a*) L'enfoncement comme la saillie extrême des yeux sont deux contre-indications à l'opération de la cataracte, par la méthode de l'extraction, parce que, dans le premier cas, il

enfoncés donnent de la gravité, de la sévérité à la physionomie et conviennent aux personnages historiques qui se sont distingués par de grandes actions.

L'œil est un globe dont la sphère offre en avant une portion transparente comme du cristal, qui fait par sa courbure une saillie analogue à celle du verre d'une montre sur son couvercle. Cette saillie, quoique assez peu sensible, est cependant si distincte dans les divers mouvemens de l'œil, qu'elle en trahirait la direction, lors même que les yeux seraient privés de transparence, et offriraient partout une couleur analogue (*a*). On en a la preuve dans la possibilité d'exprimer en sculpture la direction des yeux, par la seule saillie de la cornée, et sans en marquer la prunelle par un cercle, comme on le fait dans nos portraits bourgeois, ou par une dépression en godet, comme on en trouve un exemple dans le Nil, 347. La partie transparente de l'œil laisse apercevoir l'iris coloré, et à son centre un trou que l'on désigne sous le nom de prunelle ou de pupille. Ce trou paraît ordinairement noir, parce que l'on aperçoit à travers son ouverture, le fond de l'œil toujours noir, si ce n'est chez les albinos. Il correspond à peu près au centre de la cornée. Comme il est l'unique ouverture par où passe la lumière, pour aller au fond de l'œil nous donner la sensation

---

est fort difficile ou impossible d'inciser convenablement la cornée, et que, dans le second, la méthode de l'extraction expose l'œil à se vider.

(*a*) La saillie de la cornée offre beaucoup de prise à la paupière sur le lambeau que l'on forme aux dépens de cette membrane dans l'opération de la cataracte par extraction, et exige qu'on lui donne une direction oblique, au lieu de la direction transversale que lui donnait Daviel (*Mém. de l'Ac. roy. de Chir.*, t. II.)

de la vision, les points rapprochés du milieu de la cornée sont surtout ceux que le chirurgien doit ménager dans les opérations qu'il est obligé de pratiquer sur cette membrane. La pupille joue toujours un grand rôle dans l'expression des yeux: c'est elle qui lui donne le plus d'éclat par la vivacité de sa couleur. L'iris est une sorte de cloison membraneuse, dont la circonférence tient à l'œil, en dedans de la circonférence de la cornée transparente. Sa surface antérieure offre un velouté admirable, formé de rayons et de flocons dont les nuances sont différentes sur les divers individus. Des rayons d'un brun suie, accompagnés de flocons et de cercles de même teinte, visibles sur le fond toujours plus clair de la surface antérieure de l'iris, et une prunelle très-noire, constituent les yeux de cette couleur. Ils coïncident avec des cheveux très-noirs, assez souvent avec une peau brune, et produisent toujours un effet qui plaît, probablement par son contraste avec les couleurs qui l'environnent. Les yeux bruns ont l'iris un peu moins foncé, et la pupille d'un noir moins vif. Les yeux verdâtres sont les plus communs. Ils doivent cette teinte aux rayons, aux flocons, et aux cercles d'un brun verdâtre qui peignent l'iris. Leur prunelle n'est pas d'un noir vif et foncé.

Des rayons, des flocons et des cercles bleus dessinés sur la surface de l'iris, une pupille qui est rarement d'un beau noir, sont les caractères des yeux bleus. Ces yeux plaisent infiniment par la beauté de leur couleur et par une expression de tendresse qui trouve de la sympathie dans d'autres yeux. Ils sont plus communs chez les enfans et chez la femme que chez l'homme, et au total assez rares. Ils s'observent surtout avec des cheveux blonds, rarement avec des cheveux châtains, presque jamais avec des cheveux d'un beau noir. Mais si le hasard présente une pareille exception, si la pupille est d'un noir foncé, les yeux en

reçoivent un éclat et une vivacité qui ne leur sont pas ordinaires.

La conjonctive est la membrane d'un blanc jaunâtre qui se réfléchit de la surface interne des paupières et de leurs angles sur l'œil. Toujours distincte de cet organe jusqu'à la cornée transparente, elle s'amincit tellement et s'unit, là, d'une manière si intime avec la cornée qu'elle semble disparaître.

La conjonctive est partout assez mince sur l'œil pour laisser apercevoir la couleur blanche et brillante qu'il présente au-delà du contour de la cornée. Elle est quelquefois d'un blanc bleuâtre, dû à la couleur noire d'une membrane intérieure de l'œil, dont la teinte changée par la réfraction transpire par les enveloppes de cet organe et par la conjonctive elle-même. Des veines injectées d'un sang toujours rouge, probablement par suite de l'action de l'air, dessinent leurs ramifications par cette membrane, dont elles altèrent l'éclat et la pureté (A).

(A) Les artistes ne lui ont peut-être pas toujours conservé assez de blancheur. Blandinelli la peint d'un blanc gris sur son portrait, en sorte qu'elle est moins blanche que la peau du front [857]; on fait une observation semblable sur le portrait de Balthasar par Raphaël [1156]; sur deux figures de la nativité de Jésus par Pietro de Cortone [1138]; sur un portrait du Titien [1221]; et sur beaucoup d'autres.

Le teint de la conjonctive a déjà plus d'éclat dans la Madeleine du Guide [1040]; dans son Jésus couronné d'épines [1036]; il en a plus encore sur la Vierge de Sassoferrato [1185]; sur le portrait de l'archevêque de Cantorbéry, pas Holbein [493]; sur la plupart des figures de Rubens; et pour en citer quelques-unes en particulier sur l'ange porte-croix, dans le Triomphe de la religion [676]; sur un portrait de François de Médi-

Les joues, qui s'étendent depuis les yeux jusque sur les côtés du menton, et depuis le nez et la bouche jusque vers les tempes et les oreilles, se confondent insensiblement avec ces diverses régions. Un sillon vertical très-léger les sépare du nez (1); un sillon oblique, plus profond et constant, les distingue de l'aile du même organe (2); et un troisième sillon oblique, de la bouche (3). Une saillie osseuse, l'arcade zygomatique étendue depuis l'oreille jusqu'à la pommette, et une échancrure *sous-auriculaire*, posent une ligne de démarcation sensible entre les joues d'une part, les tempes et les oreilles de l'autre (4). Limitées en bas par le bord inférieur de la mâchoire inférieure, elles le sont en haut par la portion inférieure du contour de l'orbite chez les sujets maigres, ou par le sillon qui circonscrit la paupière inférieure, comme on le voit ordinairement chez les personnes grasses (5). Dans ces dernières, la surface des joues est généralement et uniformément bombée, et s'il s'y dessine quelques plans, ils sont à peine distincts. Aussi pour les bien comprendre il faut absolument les étudier chez les personnes maigres. Chez celles-ci, la surface des joues proémine au-dessous et en dehors de l'orbite, au niveau de la portion inférieure de son contour, et forme la saillie de la pommette (6); elle s'aplanit au-devant de l'oreille ou de l'échancrure sous-auriculaire, et y forme le plan quadrilatère

---

cis [700]; et sur une femme du premier plan, dans le Concert de famille, par Jordaens [533]; sur une Sainte Marguerite de Dufresnoy [53]; sur quelques têtes du tableau de la Révolte du Caire, par Girodet [81]; sur le Marius à Minturnes, de Drouais [51]; sur le Léonidas aux Thermopyles et quelques autres têtes du même tableau, par David [58].

(1) P. I, III, 9. (2) 17. (3) 19.

(4) P. I, II, III, 11. (5) 13. (6) P. I, III, 14.

du masseter, toujours oblique en bas et en arrière (1), et qui se couvre de plusieurs méplats dans la tension, parce que sa surface est formée d'aponévroses et de fibres charnues entremêlées. La joue se prolonge obliquement en haut et en dedans, sous la forme d'un trait assez prononcé, entre l'aile du nez et la paupière inférieure (2). Enfin elle se creuse sous la pommette et se relève graduellement en plan incliné sur la mâchoire inférieure. Les joues sont avec les lèvres, chez quelques personnes pleines de jeunesse et de fraîcheur, les parties les plus colorées de la figure et d'une beauté ravissante quand la blancheur des lis s'y marie à la fraîcheur des roses.

Quoique les côtés de la tête soient moins variés dans leur plans que ne l'est la figure, ils offrent plusieurs parties fort distinctes. Ce sont le pavillon de l'oreille, la tempe, la dépression sous-auriculaire et la saillie *mastoïdaire*.

Le pavillon de l'oreille est une sorte de cornet aplati qui se réduit à une lame demi-circulaire et à un pédicule tubulé fixé au crâne. Il s'étend depuis le niveau de la base du nez environ jusqu'à une ligne horizontale qui passerait immédiatement au-dessus du sourcil (A).

---

(1) P. I, III, 18. (2) 13.

(A) Les anciens statuaires de l'Egypte, comme on en peut juger par les statues de leur premier style, qui ornent la salle de l'Isis au Louvre, donnaient trop de longueur aux oreilles, et les reculaient trop loin. Elles n'ont point ce défaut sur les statues grecques. Elles s'étendent du niveau de la base du nez jusque immédiatement au-dessus du sourcil dans le Jason, 710; et du niveau de l'aile du nez, jusqu'à la même hauteur dans le Germanicus, dans la Diane à la biche. Elles offrent la même étendue dans le portrait de la maîtresse du Titien [1212]; dans les portraits de Raphaël et de son maître d'armes [1154]; et dans

La lame du pavillon est repliée sur elle-même dans une partie de sa circonférence ; ce qui forme une sorte de bordure que l'on nomme l'hélix (1). En bas, où elle s'allonge, elle produit le lobe de l'oreille (2). Elle présente en avant une petite éminence triangulaire à sommet arrondi et dirigé en arrière, que l'on désigne sous le nom de tragus (3).

Des deux surfaces du pavillon l'une regarde en dehors et en avant, l'autre en arrière vers le crâne. La première est généralement concave et très-inégale. C'est la surface intérieure du cornet que représente l'oreille. Un sillon y suit le repli de l'hélix dans tout son contour, une petite fossette naviculaire se montre en haut et en avant, la conque enfin y creuse une cavité large et profonde qui offre en avant sous le tragus l'ouverture du conduit auditif externe. Sur cette surface se voit en outre un repli saillant qui y décrit un demi-cercle, c'est l'anthélix. Il commence en haut derrière la portion antérieure de l'hélix par deux racines que la fossette naviculaire sépare l'une de l'autre. Il circonscrit la conque et finit en bas et en arrière contre une seconde éminence à pointe arrondie en regard du tragus, et que l'on désigne à cause de cette disposition sous le nom d'antitragus (4). La conque est resserrée entre ces deux éminences en un détroit qui s'élargit en finissant.

La surface extérieure, plus simple, moins étendue que la précédente, est renflée à son point d'adhérence par le fond de la conque ; un sillon léger correspondant à l'anthélix circonscrit en partie le renflement dont je viens de parler.

Au-dessus et au-devant de l'oreille se voit la tempe, que

---

celui de Balthasar [1156], tous deux par le même peintre ; enfin dans le frère de Léonidas aux Thermopyles, par David [38].

(1) P. I, II, III, 6. (2) 16. (3) 12.

(4) P. I, II, III, 15.

sépare du front et du sommet de la tête une ligne courbe fort légère, souvent invisible, et de la joue la saillie *zigomataire.* La ligne courbe de la tempe commence au-devant de la région de même nom, derrière l'apophyse orbitaire externe de l'os du front, après quoi elle s'élève et se porte en arrière en s'effaçant bientôt. Elle ne reste tout au plus visible à travers la peau que jusqu'aux cheveux qui la cachent (1). Cette ligne se montre tantôt en creux, tantôt en saillie : en creux chez les personnes dont le temporal et le tissu graisseux de la tempe débordent, si je puis parler ainsi, la fosse temporale, ou chez celles dont les mâchoires sont serrées et le temporal tendu ; en relief chez les personnes maigres et dont le muscle temporal trop mince ne peut surpasser, au moins en devant par son épaisseur, la saillie de la ligne courbe de la tempe. En devant cette ligne est formée par le bord supérieur et postérieur de l'os malaire, dont les ondulations et les sinuosités s'effacent sous les insertions de l'aponévrose temporale, au point qu'on ne les distingue plus, pas même chez les sujets les plus maigres. Plus haut, elle est formée par la ligne temporale de l'os du front, ligne qui s'efface à mesure qu'elle s'éloigne de l'arcade sus-orbitaire, derrière laquelle elle est à son *maximum* de développement.

La saillie zigomataire se dirige horizontalement d'arrière en avant, très-visible chez un homme maigre, et peu distincte chez un homme plein d'embonpoint (2). Elle s'élargit en devant, et se confond insensiblement avec la pommette de la joue, précisément parce qu'elle est formée successivement par l'apophise zygomatique et l'os malaire. Elle aboutit en arrière à la base du tragus; mais elle en

---

(1) P. I, III, 4.
(2) P. I, II, III, 11.

reste séparée par une petite fossette *zigomataire*, et par une saillie légère, toujours peu distinctes l'une et l'autre. Cette dernière saillie correspond au condyle de la mâchoire, elle se meut avec celle-ci, et une cavité assez profonde la remplace quand nous ouvrons fortement la bouche. La fossette zigomataire s'observe immédiatement au-dessus du condyle, entre le tragus qui en est la limite par-derrière, et la saillie zigomataire qui la borne en devant (*a*).

La surface de la tempe se creuse beaucoup chez les personnes maigres, parce que cette région contient deux pelotons de graisse l'un sur l'autre, et qu'il n'est aucun tissu qui diminue autant par l'amaigrissement. Cette excavation est rendue très-sensible en bas et en avant, par les limites osseuses et toujours fixes que la tempe y présente. Plus haut et en arrière, la tempe devient saillante, et par suite de la saillie naturelle du crâne en cet endroit, et parce que l'épaisseur du muscle temporal s'ajoute en ce point à la courbure du crâne (*b*).

(*a*) Cette fossette sensible à l'œil, mais surtout au doigt qui s'y enfonce, offre au toucher des battemens artériels qui sont dus à l'artère temporale assez superficielle en cet endroit. La pression y est assez douloureuse, probablement à cause des branches auriculaires antérieures des nerfs maxillaire inférieur et facial qui y passent.

(*b*) Des deux pelotons temporaux, que j'ai peut-être indiqués le premier, dans ma thèse inaugurale à l'art. *Anatomie des régions*, l'externe est placé dans l'aponévrose externe du temporal, et peut suppurer indépendamment de l'autre qui est plus profond et beaucoup plus considérable. Comme celui-ci se prolonge dans la joue par l'ouverture antérieure de la fosse ptérygo-maxillaire qui est assez large, les suppurations profondes de la tempe peuvent fuser facilement dans la joue, et dans un

La dépression sous-auriculaire est creusée derrière la mâchoire et au-dessous de l'oreille, au-devant de l'apophyse mastoïde et de l'extrémité supérieure du muscle sterno-mastoïdien qui s'y attache. Son fond est arrondi, et a pour base la glande parotide, dont la surface ne peut s'élever au niveau des saillies osseuses qui l'environnent (1) (*a*).

---

cas semblable on devrait favoriser cette migration en comprimant la tempe et ouvrant une issue au pus par la surface interne de la joue. Le voisinage et l'uniformité des os du fond de la tempe permettent de comprimer aisément l'artère temporale ouverte volontairement ou accidentellement.

Les rapports de la fosse temporale avec le muscle de même nom, qui est assez épais, et aussi avec l'artère méningée moyenne, qui passe en dedans de l'angle du pariétal, défendent d'appliquer le trépan sur la tempe à moins d'une nécessité absolue. On devrait même dans un cas de ce genre éviter autant que possible, l'angle du pariétal. Il se trouve à la fois sur la ligne horizontale de l'angle orbitaire externe du frontal, et la ligne verticale qui passe par la saillie du condyle de la mâchoire inférieure, au moins sensible au toucher. Néanmoins, dans une nécessité absolue on pourrait même y appliquer le trépan, mais en ayant recours à quelques précautions pour arrêter l'hémorragie de l'artère méningée ; et c'est ce que l'on a fait avec succès. (*Voy.* entre autres les Obs. de M. Larrey, dans ses *Mém. de chir. milit.*)

(1) P. II, III, 16.

(*a*) La dépression sous-auriculaire correspondant aux divisions assez volumineuses du nerf facial, on comprend jusqu'à un certain point la vivacité des douleurs qu'y causent une forte pression et les inflammations de la glande parotide connues sous le nom d'*oreillon*. Comme la parotide en occupe toute l'étendue, tout obstacle à l'écoulement de la salive que sécrète la glande, produit le gonflement du fond de la fossette et la moin-

Cette saillie, toujours patente (1), parce qu'elle est très-prononcée, se montre derrière l'oreille, dont elle est séparée par un sillon assez profond qui circonscrit, en arrière de haut en bas, le pédicule de cet organe et conduit à la fosse sous-auriculaire. Elle est formée par l'apophyse mastoïde recouverte par le tendon du muscle sterno-mastoïdien qui s'y attache et par la peau qui les revêt tous ensemble (*a*).

---

dre plaie y cause des fistules salivaires difficiles à guérir. Aussi dans les opérations qu'on y pratique et où l'on peut ménager la glande, doit-on y apporter le plus grand soin. Comme il y a beaucoup de ganglions lymphatiques en dehors et autour d'elle, on en a souvent enlevé de squirrheux croyant enlever la glande elle-même; et comme cette extirpation est fort difficile, on est en droit d'en douter, mais non d'en conclure, comme M. Velpeau (*Anat. des rég.*, t. I, 38, 1825), qu'à Béclard seul appartient l'honneur de cette extirpation. Enfin comme cette région est parcourue profondément par de gros vaisseaux veineux et artériels, et particulièrement par les deux carotides, ses plaies peuvent être fort graves.

(1) P. II, III, 16.

(*a*) La saillie formée par l'apophyse mastoïde a des connexions constantes avec le nerf facial; et un bistouri dirigé sur son bord antérieur, l'atteint à sept ou huit lignes de profondeur suivant les sujets; mais elle a aussi des connexions assez voisines avec le golfe de la veine jugulaire interne qui n'est qu'à une ou deux lignes plus loin, en dedans et en avant. Cette disposition varie, mais dans de si faibles limites qu'un bistouri plongé transversalement devant l'apophyse mastoïde léserait constamment la veine jugulaire et quelques-uns des gros nerfs qui l'environnent. La proximité de la saillie mastoïdaire par rapport à la caisse du tympan, la disposition aréolaire de l'apophyse qui la forme permet d'ouvrir par là un écoulement à des épanchemens tympaniques, ou une en-

Vous avez dû observer que la tête dont nous venons de décrire la surface est composée, en haut et en arrière, de la partie renflée qu'on nomme le crâne, et en bas et en avant de la partie qu'on nomme la face. Le front, le sommet de la tête, les tempes, les oreilles et les régions mastoïdaires appartiennent au premier; la région sous-mentonnière et la plus grande partie de la figure appartiennent à la seconde. Le premier présente toujours beaucoup plus de développement que la seconde; mais il n'en est pas de même chez les animaux; et chez eux le crâne diminue à mesure que l'intelligence s'oblitère, en sorte que l'on peut juger approximativement l'étendue de leur intelligence par le volume proportionnel de leur crâne. Le volume du crâne peut s'apprécier aisément et avec assez d'exactitude chez l'homme et chez le singe, en tirant par la pensée une ligne du bord supérieur de l'orbite à l'ouverture de l'oreille, et de ce point au sommet des apophyses mastoïdes qui descendent au niveau de la base du crâne en arrière. Chez les autres animaux où l'orbite empiète un peu sur le crâne de bas en haut, où le crâne rétréci descend plus bas au milieu et au-dessus du nez que sur les côtés, où l'orifice de l'oreille aboutit au niveau de la base du crâne, vous jugerez approximativement l'étendue de sa cavité par une ligne tirée du milieu de l'œil à l'ouverture de l'oreille.

P. Camper, qui s'est beaucoup occupé de peinture, a étudié les rapports d'étendue de la face avec le crâne, dès qu'il fut nommé professeur d'anatomie à Amsterdam. Il ne les a pas étudiés pour évaluer l'intelligence des animaux,

trée à l'air dans la caisse du tympan dont le conduit guttural est oblitéré. Enfin, le relief de cette saillie correspond à un point du crâne assez épais pour qu'on puisse y porter le feu avec sécurité.

mais seulement pour comprendre les différences des physionomies et trouver « le moyen d'ébaucher un visage avec aisance et pureté. Je pris alors, dit-il, le parti de scier perpendiculairement par le milieu différentes têtes d'homme et de quadrupèdes, et je crus appercevoir clairement que la cavité du crane était en général très-régulièrement déterminée, mais que la situation de la mâchoire supérieure et inférieure causait la différence physique des variétés les plus étonnantes ; chose que j'ai observée et reconnue dans les quadrupèdes, en descendant jusqu'aux poissons (1). » Vous voyez par ce passage que l'auteur avait étudié les aires respectives du crâne et de la face, comme l'a fait depuis M. Cuvier avec beaucoup plus d'étendue. Vous voyez que cette méthode de comparaison, que l'on a attribuée à l'illustre anatomiste français, bien qu'il ne l'ait jamais réclamée comme sienne, appartient au célèbre anatomiste hollandais.

Si cette méthode est précieuse pour l'anatomiste par son exactitude, elle l'est beaucoup moins pour le peintre, parce qu'il n'est pas possible d'apercevoir par son secours les proportions du crâne et de la face sur un homme vivant. Aussi Camper a-t-il fait une découverte d'une application plus commode, plus simple et plus générale, en imaginant ensuite de déterminer la direction de *la ligne faciale*, ou, comme on le dit maintenant avec plus d'exactitude, *l'angle facial*. L'examen d'une tête de Calmouk, de nègre, d'Européen et de singe « me fit découvrir, dit-il, qu'une certaine ligne tirée le long du front et de la lèvre supérieure démontre la différence entre les visages des différentes nations, et fait voir la conformité de la tête du nègre avec la tête du singe. Tirant avec soin l'esquisse de quelques-unes de ces faces

(1) *Différence des traits du visage*, *Utrecht*, 1791, ouvr. posth., publié par A. G. Camper, fils de l'auteur. *Loco cit.*, p. 97.

sur une ligne horizontale, j'y traçai les lignes faciales suivant les angles qu'elles font avec la ligne horizontale. » (Sa ligne horizontale passe par l'épine nasale antérieure et le conduit auditif.) « Aussitôt donc, ajoute-t-il, que je faisais tomber la ligne du visage en avant, j'avais une tête antique; si je la faisais pencher en arrière, j'avais une tête de nègre; si je la faisais encore plus inclinée, il en résultait une tête de singe. En l'inclinant davantage encore, j'avais celle de chien, puis enfin celle de bécasse. »

Vous voyez que l'illustre anatomiste ne se sert point de ses lignes et de l'angle qu'elles font en se rencontrant vers l'épine nasale antérieure, pour déterminer l'intelligence comparative des animaux; comme on pourrait le croire en voyant des auteurs estimables, mais peu sévères, s'escrimer à combattre un système qui n'est point dans ses ouvrages, ou prêter à M. Cuvier une critique injuste qu'on n'a pas à lui reprocher, parce qu'il n'a point attribué à Camper une intention qui n'était pas la sienne; vous voyez qu'en opposant ensuite la méthode de comparaison des aires du crâne et de la face à l'étude de l'angle facial, on n'oppose point, comme on se l'imagine, une méthode de M. Cuvier à une méthode de Camper, mais la première méthode de cet anatomiste à sa seconde, mais une méthode impraticable à une méthode très-commode pour l'usage auquel son auteur l'a destinée. Toutes ces bévues proviennent de l'habitude que nous avons de citer et de juger les auteurs sans les lire.

Mais on ne s'est pas borné à redresser le célèbre chirurgien pour des fautes qu'il n'avait pas faites, on le cite aussi, avec éloge, pour des erreurs qu'il n'a point commises. Il prétend que les belles têtes antiques qui viennent de la Grèce ont un angle facial de 100°, nombre rond, qui doit plaire au moins par sa simplicité, et les belles têtes romaines,

un angle de 93°, et cet angle lui explique la beauté de ces chefs-d'œuvre. Mais il n'ose pas déterminer les motifs des statuaires de l'antiquité, dans le choix de ces proportions.

Des auteurs fort instruits assurément, mais qui ne paraissent pas avoir étudié les monumens de la sculpture grecque, ont deviné, tout de suite, que les artistes grecs, ayant remarqué le rapport de l'intelligence avec le développement du crâne, ou mieux encore avec l'angle facial de Camper, c'est précisément ce motif qui les a conduits à donner, tout juste, l'ouverture de 100° à l'angle facial. Il est bien plus probable que les Grecs n'ont donné de la saillie au front, que parce que cette forme leur plaisait davantage. Il est bien probable qu'à cet égard, ils ont beaucoup plus consulté leur goût que leur raison. Ce qui me porte surtout à le croire, c'est que cette disposition est une forme de convention, et qu'ils en ont ainsi adopté beaucoup d'autres, sans que l'on puisse en donner de motifs que leur goût; ce qui me porte encore à le croire, c'est que cette forme se lie nécessairement à d'autres formes conventionnelles, pour lesquelles ils n'avaient pas moins de prédilection, savoir : un nez droit et à peu près perpendiculaire, une échancrure à peine sensible à la racine de cet organe, et des yeux profondément enchâssés dans leur orbite. Observez les belles têtes grecques, ces caractères vous frapperont toujours, et sur les têtes des hommes comme sur les têtes des femmes, et sur les images des simples mortels comme sur celles des dieux. Reculez-en le front par la pensée, le nez deviendra oblique, une échancrure distincte en marquera la racine, et les yeux resteront à fleur de tête.

Enfin ce qui me porte à penser que la forme saillante du front était, chez les Grecs, le résultat d'*un caprice du goût* et non *un calcul de la raison*, et qu'ils ne la destinaient point à donner au front une étendue qui annonçât une vaste

intelligence, c'est qu'ils le resserraient latéralement, et surtout dans sa hauteur en abaissant la chevelure. Vous en voyez même un exemple sur le Jupiter olympien de Phidias, quoique nos auteurs parlent beaucoup de la grande étendue de son front, parce que c'est pour nous un caractère de beauté, d'intelligence, et que notre goût diffère totalement de celui des Grecs à cet égard. Je parle ici du goût national, et non de celui de nos artistes. Un front vaste leur plaît dans le monde, sur une figure vivante; mais assujettis au goût des Grecs, par l'habitude d'en admirer les chefs-d'œuvre, ils se dépouillent du goût national dans les arts. Je dirai encore un mot sur le Jupiter olympien de Phydias qu'on cite sans cesse comme présentant un angle facial fort ouvert; c'est qu'on ne saurait en juger avec quelque exactitude, parce qu'une énorme chevelure couvre entièrement la région des oreilles.

Je ne cherche point à faire ici l'application des observations cranioscopiques de l'immortel Gall, parce que leur valeur n'est ni assez prouvée ni assez manifeste.

Je n'ai, sans doute, pas besoin d'ailleurs, de me justifier d'avoir consacré autant de place à l'histoire de la tête. Par sa position dominante, par sa nudité presque générale qui en montre toutes les formes, par son importance, par l'expression de la physionomie, par la parole qui s'y accomplit et s'y montre, pour ainsi dire, aux yeux, sur les lèvres, comme elle se fait entendre aux oreilles, elle attire à chaque instant nos regards, captive à tous momens notre attention, et mérite à tous les titres la longue description que nous lui avons accordée. Nous allons passer actuellement à celle du cou (A).

(A) *Sculpture moderne.* La face a quelque chose d'antique et une grande vérité de nature dans l'esclave de Michel-Ange;

DU COU.

Le cou appuyé sur la poitrine, couronné par la tête qu'il supporte, est à peu près cylindrique, et il offre quatre côtés distincts, et sur chaque côté une surface assez bien circonscrite.

La surface antérieure du cou est limitée en haut par le menton, en bas par la poitrine et les clavicules, en dehors par la saillie du muscle sterno-mastoïdien.

Cette saillie s'étend obliquement en bas et en dedans, depuis celle de l'apophise mastoïde (1), jusqu'à la poitrine, à l'extrémité interne de la clavicule (2) (*a*). Elle

---

elle a moins de noblesse dans le Ph. Chabot de J. Cousin, 9; elle est belle dans l'Amour et Psyché de Canova, 19, 78; elle respire le goût antique dans l'Innocence de Callamard, 21; elle manque de noblesse dans l'Amour adolescent de Bouchardon, 31; elle est trop étroite dans le Narcisse de Calderari, 34; elle me paraît d'une grande médiocrité dans les figures de Francheville, 37, 49, 41, 63, 68.

(1) P. II, III, 16. (2) 38.

(*a*) Cette saillie du sterno-mastoïdien est si prononcée vers le milieu de la hauteur de la surface antérieure du cou, et le muscle qui la forme a tant d'épaisseur, que réunis à la saillie du corps thyroïde et de la trachée-artère, ils protégent avec une grande efficacité les gros vaisseaux et les gros nerfs jugulaires contre les coups des suicides. Cette protection est d'autant mieux assurée que les suicides se renversant la tête en arrière au moment où ils se frappent, les saillies dont je viens de parler se prononcent d'avantage et les vaisseaux et les nerfs jugulaires s'appliquent alors sur les vertèbres. Aussi n'est-il pas rare de voir ces gros nerfs et ces gros vaisseaux profonds échapper à l'instrument qui coupe les muscles sterno-mastoïdiens, la trachée-artère et l'œsophage lui-même. (Voy. Paré,

forme dans toute sa longueur, un plan arrondi qui se partage inférieurement en deux faisceaux séparés par une fossette anguleuse, très-distincte chez un homme maigre (1) (*a*).

---

liv, 2, ch. 30 et 31; Planque. t. 9, 533, etc.) — La présence du conduit aérien, la présence de gros vaisseaux dans la région antérieure du cou, sans os, pour les protéger par-devant, y rend toutes les compressions dangéreuses et ne permet point d'y appliquer de bandages serrés, (*Voy.* Gerdy, *Traité de band. et appar. de pansem.* genre 1, esp. 2.) — Si dans le cas de paralysie d'un des muscles sterno-mastoïdiens qu'on n'aurait pu guérir, il ne restait plus d'autre ressource pour obvier à la déviation du cou que de couper le muscle sterno-mastoïdien non paralysé, le muscle est si visible que l'opération serait des plus aisées, et dans ce cas, c'est le long du quart interne de la clavicule qu'il faudrait le couper. La même opération pourrait être réclamée pour l'un des mêmes muscles contractés convulsivement. Il paraît que M. Richerand a pratiqué cette opération. (Voy. Blandin, *Anat. des rég.*, p. 238.)

(1) P. II, III, 36.

(*a*) Les rapports de cette fossette et des deux faisceaux du muscle sterno-mastoïdien en arrière et successivement avec les veines jugulaires et sous-clavières, avec les artères carotides et sous-clavières, avec les nerfs diaphragmatiques et pneumo-gastriques, avec les plèvres et les poumons, et enfin plus profondément avec le premier des nerfs dorsaux, donnent une très-grande gravité aux blessures qui pourraient arriver dans cette région. Le faisceau interne du sterno-mastoïdien du côté droit, couvre en effet en arrivant à l'articulation sterno-claviculaire la veine sous-clavière, et la veine jugulaire antérieure qui s'y abouche; l'extrémité supérieure du tronc brachio-céphalique et la carotide et la sous-clavière qui en naissent. Le même faisceau cache à gauche la carotide qui le dépasse un peu en dehors. La fossette du sterno-mastoïdien

De ces faisceaux, l'un est interne, étroit, saillant comme une corde (1), et il aboutit à l'articulation sterno-claviculaire (A); l'autre est externe, plus large, plus mince (2), et il aboutit à la clavicule à un travers de doigt en dehors du premier (B). Celui-ci est toujours beaucoup plus sail-

---

conduit d'abord à la veine sous-clavière, à la jugulaire interne qui s'y ouvre, aux nerfs diaphragmatique et pneumo-gastrique, et puis au cul-de-sac supérieur des plèvres et aux poumons qui les dilatent; la même fossette à gauche conduit encore à la carotide et à l'artère sous-clavière qui passent en dedans. Le faisceau externe du sterno-mastoïdien correspond aux mêmes veines, au scalène antérieur, à l'artère sous-clavière qui passe là, à un ou deux doigts au-dessus de la clavicule, et par conséquent à la branche antérieure du premier des nerfs dorsaux, en sorte qu'un instrument plongé horizontalement dans chacun des points précités sur le côté supérieur de la clavicule, blesserait inévitablement les organes dont je viens de parler. La connaissance de ces connexions est de la plus haute importance pour le chirurgien obligé de pratiquer des opérations vers l'extrémité inférieure du muscle sterno-mastoïdien. Elle n'est pas non plus sans intérêt pour le médecin; elle lui explique les phénomènes qu'on observe quelquefois dans les veines lors d'un anévrysme du cœur, et la résonnance de la voix qui s'y fait si clairement entendre chez certains pectoriloques.

(1) P. II, III, 38.

(A) Ce faisceau du sterno-mastoïdien est distinct et bien rendu dans les statues du Tibre, 59; du Gladiateur, 62; d'Adrien, 276; dans un Hercule en repos, 432; dans un Suivant de Bacchus, 485; dans une tête dite autrefois de Démosthènes. Mais il l'est mal dans un Faune enfant, 403; bien dans l'Ascension de Jésus, par An. Carrache [913].

(2) P. I, III, 33.

(B) Celui-ci est bien rendu dans l'Hercule en repos, 432; dans un Suivant de Bacchus, 485; dans le Jésus et le Samari-

lant, dans les momens où son muscle vient à agir. Toutes ces formes sont si visibles chez un homme sec et maigre, qu'il faudrait être peu attentif pour n'en être pas frappé. Parfois, le plan du faisceau externe du sterno-mastoïdien est même distinct jusque vers le point où il s'unit à l'interne, en s'engageant en dedans, et au dessous de ce faisceau (1) (A).

Sur la ligne médiane de la surface antérieure du cou, chez l'homme au moins, se voit la saillie du larynx, l'organe de la voix, (2) (*a*), saillie anguleuse formée par la

---

tain du Guide [1034]; il est excessivement senti dans un Saint Pierre les mains jointes, de Lanfranc [1060]; il est mal à droite dans une figure de Jeune homme assise (tableau de la Méduse, par Géricault) [79]; dans la tête dite autrefois de Démosthènes. Il a été porté trop en dehors dans l'Adrien, 276; dans le Faune dansant, 403; dans l'Hercule de Farnèse.

(1) P. I, III, 33.

(A) Comme on le voit dans le Suivant de Bacchus, 403; dans le Jésus montant au Ciel d'An. Carrache [913]; dans le Christ couronné d'épines, peint par le Correge [944]; et même dans une tête analogue, de Guido [1036].

(2) P. I, III, 33.

(*a*) La saillie du larynx est un des points vers lesquels les suicides dirigent d'ordinaire leurs coups. La douleur et la résistance de l'hyoïde et des cartilages du larynx arrêtent souvent leur main, mais la voix en est fréquemment altérée ou perdue, soit momentanément, soit pour toujours, parce qu'alors ils blessent l'organe même de la voix. (Voy. Paré, liv. X, ch. 30 et 31.) Il y a irruption de l'air par la plaie et parfois emphysème. (*Voy.* l'Obs. de Paré, liv. x, ch. 30; de Lafaye, dans Dionis, 5[e] dem., 479, 1740; de Pascal, dans Hévin, *Mém. de l'Ac. de chir.*, t. I, 428, in-8°; et celle de Poncenard, *ibid.*, 437.) Cette saillie est un bouclier protecteur dans ces plaies pour les artères carotides, les veines jugulaires in-

réunion des lames du cartilage thyroïde qui dessinent sur les côtés de ce relief, deux plans obliques en dehors et en arrière (A). Au-dessous du larynx, le cou s'arrondit (*a*)

---

ternes, les nerfs pneumo-gastriques et grands sympatiques, au niveau du larynx; aussi ces gros vaisseaux et ces nerfs sont-ils rarement atteints dans ces blessures des suicides. (*Voy.* les Obs. de Pascal, d'Alary, de Bouquot dans Hévin, *Mém. de l'Ac de chir.*, t. I, 428; celles de Garengeot, de Poncenard, *ibid.*, 436, in-8°; celles de Fine, *Journ. de méd.*, t. LXXXIII, p. 64, de Saviard, dans Planq, t. IX, p. 532, in-4°.) Les rapport de cette saillie avec le pharynx qu'elle recouvre ne le protègent pas toujours dans ces blessures, témoins entre autres les exemples mêmes que je viens de citer, et de là alors le passage des alimens et des boissons par ces plaies. Enfin les artères et les veines hyo-thyroïdiennes et crico-thyroïdiennes, qui traversent les espaces de même nom; les artères et veines thyroïdiennes supérieures qui avoisinent latéralement la saillie du larynx, aggravent ces blessures, parce que le sang qu'elles fournissent peut suffoquer les malades, en s'insinuant dans sa cavité, ce qui exige des soins particuliers. (Voy. Morgagni, *de Sedib.*, epist. 52, art. 21, etc.) La saillie laryngée et surtout les formes sous-cutanées du larynx que l'on sent au toucher, guident l'opérateur dans la laryngotomie, soit qu'on la pratique suivant le procédé de Vicq-d'Azir, soit qu'on la fasse comme Fourcroy.

(A) On voit bien cette saillie du larynx sur le Gladiateur, 262, sur le Faune, 403; elle est peu distincte et un peu basse sur l'Apollon du Belvédère.

(*a*) Cette région *thyroïdaire* est sujette, par la présence même du corps thyroïde qu'elle renferme, à bien des déformations par suite des lésions organiques, de nature et de volume variables, que l'on voit s'y développer ou s'y étendre; ce sont des goitres énormes (Hedenus dans S. Cooper, t. II, 508; Petit Radel, dans *Encyc. math. chir.*, t. I, 254; Alibert, *Nos., nat.*, t. I, 466, Lullier-Winslow, *Bul. de l'Athénée de Med.*) Ce

par la présence du corps thyroïde, pour se creuser un peu plus bas en une fossette assez profonde (1) (A). Cette disposition est due à ce que le sternum se trouve sur un plan assez avancé; à ce que les faisceaux internes des muscles sterno-mastoïdiens sont plus avancés encore; à ce qu'en haut, la trachée-artère, qui porte l'air aux poumons, est recouverte par une mince aponévrose, les muscles qui viennent du sternum, et surtout par le corps thyroïde; tandis qu'en bas, au contraire, elle n'est recouverte que par cette aponévrose et ces muscles minces, s'enfonce graduellement, davantage, et se place, en descendant aux poumons, sur un plan beaucoup plus reculé et plus profond qu'elle ne l'était d'abord. Malgré ces dispositions,

---

sont des goîtres de nature très-diversifiée. (Obs. de Dehaen dans Boyer, t. 7, 65; Postiglione, dans S. Cooper, t. I, 237; Alibert, t. I, 464.) Ce sont des thyroïdes variqueuses que j'ai observées sur des cadavres; ce sont des tumeurs écrouelleuses; ce sont des hernies de la membrane interne de la trachée. (Muys, déc. 110, obs. 7; Manget, *dans ses notes* sur Barbette, ch. x; Lafaye dans Dionis, 7e leçon.) La présence des veines thyroïdes dans cette région doit faire préférer la laryngo-trachéotomie (Boyer, VII, 131) à la trachéotomie, ou, au moins, on ne doit pratiquer celle-ci qu'après s'être rendu maître du sang qui s'écoule des veines thyroïdiennes; autrement il pourrait pénétrer dans la trachée-artère, tourmenter le malade, ou le suffoquer, comme on le voit dans les plaies de ce conduit. (*Voy.* Alary dans Hevin, *Mém. de l'Ac. de ch.*, t. I, 429; Morgagni, *de Sed. et Caus.*, ep. 52, art. 21.)

(1) P. I, III, 35.

(A) Cette fossette sus-ternaire est visible sur le Germanicus; sur le Faune, 403; sur un jeune Athlète, 395; sur un Suivant de Bacchus, 485; sur le Jésus d'An. Carrache montant au ciel [913]; sur le Marius de Drouais [51], et sur une foule d'autres figures.

l'embonpoint peut remplir entièrement le vide de la fossette sus-sternaire, comme on le voit si fréquemment chez la femme. Telle est aussi la forme qu'ont suivie les statuaires de la Grèce, dans leurs Vénus et beaucoup d'autres de leurs chefs-d'œuvre (*a*).

Depuis la fosse sous-auriculaire jusqu'à la fosse sus-sternaire, s'observe au devant du cou un long sillon borné en dehors par le relief du sterno-mastoïdien, et en dedans par la saillie du larynx et du corps thyroïde. Dans ce sillon se dessine assez souvent la veine jugulaire antérieure (*b*).

(*a*) Les rapports de cette fossette avec le tronc brachio-céphalique en rendent les blessures excessivement dangereuses, et ce danger est connu depuis long-temps. « Si la plaie, dit Fabrice d'Aquapendente, se rencontre en la partie antérieure et inférieure du col, c'est-à-dire, en la cavité qui y est visible, et qu'elle pénètre si avant que le sang en sorte à grand randon, le coup est sans doute mortel..., ce qui est cause que les anciens Romains appelaient la susdite cavité *jugulum*, d'autant que tous animaux blessés en cet endroit sont incontinent égorgés et privés de vie. » (Fabrice d'Aquap., part. 1, l. 2, chap. 37.) La présence du tronc brachio-céphalique au fond de cette fossette ne permet pas non plus de prolonger l'incision de la trachéotomie jusqu'au sternum, car on léserait inévitablement cette artère. Béclard disait l'avoir vu.

Enfin, les rapports de toute cette région antérieure du cou avec le larynx et la trachée, l'exposent aux fistules aériennes; et ses rapports éloignés avec le pharynx et l'œsophage l'exposent à d'autres fistules de ces organes. (*Voy.*, entre autres, les Obs. de Van-Swieten et de Trioen dans Boyer, t. VII, 31, 32.)

(*b*) Le sillon antérieur du cou a dans toute son étendue des connexions si rapprochées avec la carotide, qu'il suffit d'inciser le cou dans la direction du sillon, et de pousser en dehors le muscle sterno-mastoïdien pour arriver à ce vaisseau;

Comme il devient plus large au niveau du larynx, il en résulte là une petite région, une petite forme particulière très-intéressante pour le chirurgien, c'est la fosse *hyoïdaire*, que je nomme ainsi parce que l'os hyoïde en fait le fond. Elle est bornée en haut par la région sous-mentonnière, et se continue, là, chez les personnes maigres, avec la gouttière de même nom. Elle l'est en bas par le rapprochement angulaire des saillies du larynx et du muscle sterno-mastoïdien; en avant, par le premier de ces deux reliefs; et en arrière par le second (*a*).

Les surfaces latérales du cou sont arrondies en haut, et creusées en bas d'une fosse sus-clavière parfois très-profonde et triangulaire (1).

---

aussi, toutes les opérations faites jusqu'à ce jour pour le lier l'ont-elles été de cette manière. (*Voy.*, entre autres, les nombreuses Obs. rapportées dans Hogdson, *Malad. des art.*, etc., t. II, p. 8 et suiv.; S. Cooper, *Anevrys. de la carotide*, t. I, 155 et suiv.) C'est aussi par ce sillon que Verduc le fils voulait aller ouvrir l'œsophage, quoiqu'il s'exprimât avec peu de précision (*Pathol. de Chir.*, t. II, 897, ch. 27, 1693), et que Guattani proposa d'exécuter l'opération. (*Mém. de l'Acad. de chir.*, t. III, 343.)

(*a*) La fossette hyoïdaire laisse sentir en arrière, près du sterno-mastoïdien l'artère carotide; en haut, sur la grande corne de l'hyoïde, bat encore l'artère sublinguale, et, deux ou trois lignes plus bas, la thyroïdienne supérieure. Ces rapports expliquent le danger des blessures de cette région, et fournissent celui de l'hyoïde, que l'on sent au toucher, un excellent guide pour lier les artères sublinguale et thyroïdienne; celui du sterno-mastoïdien et de l'hyoïde, un moyen infaillible d'atteindre l'artère carotide externe à volonté, soit pour prévenir une hémorrhagie pendant une opération, soit pour l'arrêter quand elle survient.

(1) P. I, III, 34.

La saillie du muscle sterno-mastoïdien (1) borne cette fosse par devant; celle de la clavicule (2) par en bas; une saillie plus large qui s'élève du haut de l'épaule, et monte se perdre dans la partie arrondie du cou, la limite en arrière (3). Ce relief est formé par le trapèze.

La saillie de la clavicule (4) est très-prononcée (*a*); elle se dirige horizontalement en dehors, ou même un peu obliquement en bas et en dehors. Ce n'est pas qu'on ne la voie quelquefois se porter un peu en haut et en dehors, mais je crois cette disposition bien moins commune. Je crois aussi ne l'avoir observée que chez les personnes robustes dont les muscles sont très-développés, tandis que chez les adolescens et les femmes, les clavicules m'ont paru inclinées en dehors, ou au moins horizontales (*b*). Si mes obser-

---

(1) 26. (2) 39, 40. (3) 32, 27. (4) 39, 40.

(*a*) La clavicule est si superficielle, elle est tellement placée entre l'épaule qui reçoit tant de coups et le sternum qui résiste alors, qu'il est étonnant qu'elle ne se casse pas plus fréquemment, encore, qu'on ne le voit. Elle est si mobile en même temps qu'elle est superficielle, que son cal est presque toujours difforme, lors même qu'elle est bien réduite. (J.-L. Petit, *Mal. des os*, t. II, 95, in-12.) Ce n'est cependant pas une raison pour abandonner ses fractures à elles-mêmes.

(*b*) Ce n'est donc pas pour conserver à la clavicule sa direction prétendue oblique en haut, qu'il convient de tenir le moignon de l'épaule élevé dans les fractures de cet os, mais pour retenir le fragment externe contre l'interne, soulevé par le sterno-mastoïdien, comme je l'ai démontré dans mon traité de bandages. (Genre 4, esp. 13.) C'est précisément au contraire pour rendre à la clavicule sa direction oblique en arrière et en dehors qu'on porte le coude en avant et le moignon de l'épaule en arrière, d'après les principes de Desault (*Voy.* ses *Œuv. chir.*, rédigées par Bichat); mais c'est à peu près inu-

vations sont exactes, et je le pense, car je les ai faites avec toute l'attention et la bonne foi dont je suis capable, on a trop souvent donné à la clavicule une direction oblique en haut et en dehors, et si l'on tient à se rapprocher de la nature, on doit revenir sur cette forme (A). Pour vérifier ce que je viens de décrire, on devra toujours observer la clavicule sur une personne debout et les bras pendans sur les côtés du corps. Comme la clavicule est très-mobile, si on en étudie la direction dans tout autre situation, on peut la trouver sensiblement différente, même dans un état de repos parfait. Ainsi, lorsqu'on est couché, les membres que leur poids ne porte plus vers les pieds, comme lorsqu'on est debout, reviennent vers la tête, probablement par suite de la rétraction des muscles élévateurs de l'épaule, et l'extrémité externe de la clavicule s'élève.

La saillie de la clavicule n'est pas seulement remarquable parce qu'elle est, pour ainsi dire, ineffaçable par l'embonpoint le plus considérable et parce qu'elle est dirigée horizontalement; elle l'est encore parce qu'elle se porte très-obliquement en arrière par son extrémité scapulaire ou externe, et parce qu'elle se recourbe sur elle-même en sens

---

tilement, car l'épaule revient toujours en avant, soit spontanément, soit sous l'influence du poids du corps quand le malade est couché sur le dos, soit par suite du relâchement du bandage.

(A) La clavicule suit une bonne direction dans un jeune Athlète, 395, dans un Bacchus, 428; dans l'Hercule en repos, 432; dans un Esculape, 478; dans un Mars, 260; dans un Antinoüs, 234; même dans le Germanicus, quoiqu'elle y soit un peu oblique en haut et en dehors, 712; dans le Jésus montant au ciel, par Ant. Carrache [913]; dans le tableau de l'Union du dessin et de la couleur, par le Guide [1045].

inverse comme une S romaine. Dans ces changémens alternatifs de direction, elle offre, en avant, une courbure convexe dans les deux tiers internes de sa longueur (1), et une courbure concave, au contraire, dans le reste de son étendue (A) (2).

La clavicule se dessine toujours beaucoup mieux en haut qu'en devant, parce que dans ce sens la peau et les fibres minces du peaucier la recouvrant seule, rien n'empêche la peau de s'enfoncer profondément derrière la clavicule chez les gens maigres. L'articulation sterno-claviculaire, que les attaches inférieures du sterno-mastoïdien dérobent souvent aux regards dans les efforts du muscle, fait sentir une saillie peu prononcée qui augmente dans les luxations de la clavicule en avant, et diminue dans les luxations en arrière (3) (B).

L'articulation scapulo-claviculaire, souvent distincte par une légère proéminence de la clavicule sur l'acromion, se rapporte au moignon de l'épaule (4) (*a*).

---

(1) P. I, III, 38, 39. — (2) 40.

(A) Les courbures de la clavicule ne sont peut-être pas très-exactement rendues dans le Gladiateur; dans l'Athlète, 395; elles le sont très-bien dans le Germanicus, 712; dans l'Hercule de Farnèse; mais elles me paraissent trop prononcées dans le Faustulus de Pierre de Cortone [1142]; dans le Jupiter du mariage de Henri IV avec Marie de Médicis, par Rubens [685].

(3) P. I, III, 58.

(B) Cette saillie se distingue dans le Faune, 403; dans le tableau de l'Union du dessin et de la couleur, par le Guide, dont tout le côté droit du cou est d'une admirable forme [1045].

(4) P. I, II, III, 57.

(*a*) Le chirurgien ne doit pas oublier que cette saillie de l'extrémité externe de la clavicule n'est point rare, car il pourrait

La saillie du trapèze (1) forme un plan prononcé et largement arrondi chez la femme, où il dessine une grande et belle ligne courbe, convexe, depuis le côté du cou jusque sur l'épaule, dont il forme le bord supérieur. Ce plan commence vers l'extrémité de la clavicule, et au quart externe de sa longueur (2), où se fixe le trapèze; de là il se dirige en dedans, en arrière et en haut, en se contournant sur lui-même, pour aller aboutir à l'occipital. Cette révolution est la source de la beauté de ce plan; elle est le produit d'une semblable révolution dans les fibres charnues du bord supérieur et externe du muscle trapèze. Si ces fibres, au lieu de se porter de la clavicule en arrière pour se rouler en spire sur elles-mêmes et gagner l'os occipital, se portaient directement de l'extrémité de la clavicule ou du scapulum à la tête, elles soulèveraient un repli grêle, mince et choquant à la vue (A).

La fosse sus-claviculaire (3) est très-profonde et partant très-manifeste chez les personnes desséchées par une grande

---

la prendre pour une luxation, comme je l'ai déjà vu plusieurs fois.

(1) P. I, II, III, 32, 27. (2) 40.

(A) Le bord supérieur de l'épaule ne me paraît pas bien dans le Faune, 403, à droite. Il est un peu maigre sur l'épaule droite de l'Hercule de Farnèse. Il est beau sur la même épaule du gladiateur, 262; il est bien dans le Faune, 383; dans un Mars, 260; dans l'Antinoüs, 234; dans l'Esculape, 233; très-bien dans le Germanicus, 712; dans le Jason dit *Cincinnatus*, 710; dans le Jésus montant au ciel, par Carrache [913]; dans le tableau de l'Union du dessin et de la couleur, par le Guide [1045]; dans le Satyre du tableau d'Antiope endormie, peint par le Corrége [945]; dans le Samson d'A. Verronèze [841].

(3) P. I, III, 34.

maigreur, ce qui est dû à ce qu'elle est surtout remplie, dans l'état d'embonpoint, par du tissu cellulaire graisseux (A). On y voit souvent saillir en corde, particulièrement dans les grands efforts, une veine qui est la jugulaire externe (1), veine qui depuis la fosse sous-auriculaire descend obliquement en bas et en arrière jusqu'au milieu de la longueur de la clavicule, pour s'engager sous cet os (B) (*a*). On y dis-

---

(A) Elle est peu distincte dans le Gladiateur du côté droit, par suite de l'abaissement de l'épaule; mais elle est bien dans l'Athlète, 395; dans l'Hercule, 432; dans le Discobole, 704; dans le Jason, 710; dans l'Hercule de Farnèse; moins bien dans le Jupiter du gouvernement de la reine [690], dans le Mercure de la renonciation de Marie de Médicis [696], tous deux par Rubens, et où le trapèze est trop rapproché du sterno-mastoïdien et trop étroit. Cette même fosse et ses limites ont peu d'exactitude de dessin sur un pauvre de la distribution de saint Bruno, par Lesueur [150]. Elle me paraît bien rendue, au contraire, sur un homme tenant une pierre dans la lapidation de saint Étienne, par Lebrun [121]; sur le Marius de Drouais [51], où elle offre une grande vérité.

(1) P. I, III, 34.

(B) Je crois la distinguer à droite sur le Gladiateur, et aussi sur l'Hercule, 432; mais on la voit manifestement sur le Suivant de Bacchus, 485; sur le Tibre, 249; sur le Germanicus à droite, 712, où elle divise la région sus-clavière en deux plans. Rubens l'a souvent rendue, mais notamment sur son Jupiter, dans le mariage de Henri IV [685]; David l'a dessinée sur le cou de Tatius, dans ses Sabines [30].

(*a*) La situation presque sous-cutanée de la jugulaire externe permet d'y pratiquer la saignée; mais la difficulté de la bien comprimer, le danger peut-être de voir l'air s'y engager et se porter jusqu'au cœur, devront la rendre rare, et exiger, quand on l'emploiera désormais, des précautions toutes particulières,

tingue aussi, assez souvent, d'autres veines aboutissant à la jugulaire externe elle-même (A), que ce soit des racines de cette veine, ou que ce soient des anastomoses qui l'unissent avec la jugulaire antérieure, lorsqu'elle existe, ou même avec les veines thyroïdiennes qui descendent du larynx à la fossette sus-sternaire (*a*).

---

comme de ne lever la compression qu'après que l'on aura fermé l'ouverture de la veine. Les rapports du muscle peaucier avec cette veine exigent, d'ailleurs, qu'on l'incise obliquement en bas et en avant; enfin, ses rapports avec les nerfs cervicaux superficiels ne permettent guère de la saigner vers le milieu du cou. Il vaut mieux l'ouvrir à deux ou trois doigts au-dessus de la clavicule, en ne laissant, entre l'incision et cet os, que l'espace nécessaire pour la compression. (Gerdy, *Traité de bandages*, genre 2.) Les nouveaux éditeurs de la *Médecine opératoire* de Sabatier parlent, d'après Bosquillon, de deux enfans qui moururent à la suite d'une saignée de la jugulaire, et chez lesquels on trouva piqué *le rameau que la branche antérieure de la troisième paire cervicale envoie, pour s'anastomoser avec le nerf vague et l'anse renversée de l'hypoglosse* (Sabatier, t. II, p. 165.). Je regrette que l'absence de ce rameau ébranle ma confiance dans l'exactitude de ces deux observations.

(A) David a dessiné un cas de ce genre sur Tatius, dans son tableau des Sabines [30].

(*a*) La présence du peaucier sous la peau de la fosse sus-claviculaire ne ride point cette membrane. Il ne peut que la soulever et la tendre sur les côtés du cou. Aussi M. Velpeau s'est-il trompé quand il lui a attribué la première de ces actions. (*Anat. des rég.*, rég. sus-hyoïdienne, 1°.) La peau se ride au cou par les seuls mouvemens de flexion. — Les rapports de cette fosse avec le plexus brachial, avec l'artère, la veine axillaire et les vaisseaux qui en dépendent, en rendent les plaies graves et parfois fort graves (Paré, l. 10, ch. 30; Colles, dans S. Cooper, t. I, p. 153.). Ses rapports avec l'artère,

Le cou en haut et en dehors est creusé de la fosse sous-auriculaire, qui lui appartient aussi bien qu'à la tête, où nous l'avons décrite; mais derrière cette dépression et au-dessus de la fosse sus-clavière, il est arrondi en cylindre, parce qu'il est là formé de muscles nombreux, pressés et si exactement appliqués les uns sur les autres qu'ils semblent se confondre en une seule et même masse (1).

La surface que le cou présente par derrière est beaucoup

---

que je viens de citer, l'exposent à être déformée par des tumeurs anévrysmales de l'axillaire; mais elle peut l'être encore par des anévrysmes des artères voisines, par exemple de la sous-clavière, du tronc brachio-céphalique et de l'aorte (*Voy.* les obs. de Colles, dans S. Cooper, t. I, p. 153; de Hogdson, *Mal. des artères*, trad., t. I, p. 106; de Burns, *ib.*). Et, lorsque la tumeur est très-volumineuse, l'opération devient impossible, au point qu'on a été obligé de l'abandonner après l'avoir commencée (*Voy.* l'obs. d'A. Cooper dans Hogdson, t. II, p. 109). Le voisinage du plexus brachial l'expose alors à être en partie compris dans la ligature (*Voy.*, entre autres observations, un fait semblable cité par S. Cooper, t. I, p. 151.). Les rapports de la fosse sus-clavière, de l'axillaire à son commencement et de la première côte, permettent, comme l'a observé Camper, d'y comprimer ce vaisseau avec succès. Les rapports de la fosse sus-clavière avec l'artère en particulier permettent de la lier en ce point, comme on le fait aujourd'hui (*Voy.* Hogdson, *loc. cit.*, t. II, p. 124, 125; Sabatier, éd. Dupuytren, t. III, p. 205.). Les rapports dela fosse sus-clavière avec les ganglions lymphatiques nombreux qu'on y trouve, et le tissu cellulaire lâche qui y abonde, expliquent les tumeurs ganglionaires et les abcès qui la déforment, et qui quelquefois, choqués par les battemens de l'axillaire, simulent des tumeurs anévrysmales.

(1) P. I, III, 23.

plus large en bas que les précédentes; disposition qui est due à ce que les muscles trapèzes s'étendent de l'occipital (1) jusque vers le sommet de l'épaule, où ils vont se fixer à l'angle rentrant, formé par la clavicule et l'acromion articulés ensemble (2). Cette région, bornée en haut par la tête, la protubérance externe de l'occipital et l'apophyse mastoïde du temporal; en bas par une saillie *spinaire* (3), puis par le méplat qui entoure cette saillie (4), et enfin par le bord supérieur de l'épaule, est assez franchement bornée en dehors et en bas par le bord externe du trapèze (5); mais en haut et en dehors, il n'y a plus de limite évidente qui la sépare des côtés du cou. Une fossette, que l'on nomme la fossette de la nuque, ensuite une surface aplatie ou parfois légèrement arrondie en cylindre (6), puis un large méplat *cervico-dorsaire*, avec la saillie spinaire proéminant au milieu (7), telles sont les formes qu'offre cette surface postérieure du cou sur la ligne médiane. Sur les côtés, c'est d'abord une saillie arrondie, descendant comme une corde volumineuse du derrière de la tête, où elle est fixée et très-sensible, et disparaissant bientôt par derrière le cou, où elle s'arrondit (8); ensuite un plan *sus-spinaire* très-étendu, qui se prolonge, en dehors, jusqu'au-dessus de l'épaule, et, en bas, jusque vers la partie la plus saillante du scapulum, que l'on nomme son épine (9).

La tête étant couverte de cheveux en arrière, même dans la vieillesse la plus avancée, la tubérosité externe de l'occipital et l'apophyse mastoïde du temporal ne peuvent point être visibles par derrière (*a*).

---

(1) P. III, 22. (2) 37.
(3) P. II, 30. (4) 28, 31, 41.
(5) P. I, 27, 37, 32. (6) 24. (7) 30. (8) 29. (9) 42.
(*a*) L'artère occipitale et la branche postérieure du second

La fossette de la nuque est rarement distincte, à cause qu'elle est cachée par la chevelure. Elle est due à ce que les deux muscles grands complexus qui la circonscrivent sont légèrement écartés l'un de l'autre, à ce que leur intervalle n'est qu'incomplètement rempli par le tissu cellulaire, le ligament cervical tout fibro-cellulaire, et par la mince aponévrose des muscles trapèzes (*a*). Le rapprochement des muscles grands complexus un peu plus bas forme le méplat légèrement arrondi qui succède à la fossette de la nuque.

La dépression cervico-dorsaire est ovalaire ou rhomboïdale. Elle a pour cause l'aponévrose semi-elliptique des deux

---

des nerfs cervicaux, passent ensemble dans le milieu de l'espace qui sépare la tubérosité de l'occipital d'avec l'apophyse mastoïde du temporal. Aussi sent-on les battemens de la première, en cet endroit, à partir du point où elle se dégage du splénius, en sortant de dessous une arcade aponévrotique, qu'elle franchit pour devenir sous-cutanée.

(*a*) La fossette de la nuque est un des points où la moelle épinière est le plus vulnérable, dans l'homme et même dans beaucoup d'animaux, parce que l'arc postérieur de l'atlas ne remplit que très-imparfaitement le vide qui existe entre l'occipital et l'axis; et malheureusement ces blessures y sont si graves qu'il est rare qu'elles n'amènent pas la mort sur-le-champ. On en trouve un exemple dans J. L. Petit (*Mal. des os, lux. de la tête.*). La blessure fut causée par un marteau lancé à la nuque d'un homme fuyant un père furieux, dont il venait de tuer l'enfant dans un dangereux badinage, en le suspendant par la tête avec les mains. On en trouve un second, assez semblable, dans la chirurgie de M. Boyer, (t. VII, p. 9). Il s'agit d'un tambour, qui fut blessé à la nuque et à la moelle épinière par la pointe d'un sabre qu'un de ses camarades lui lança par derrière. Ce cas, qui ne fut pas mortel, est des plus curieux, par la paralysie de sensibilité dont il fut la cause.

muscles trapèzes (A), et la tubérosité spinaire qui s'élève au milieu est l'apophyse épineuse de la sixième, d'autres fois de la septième vertèbre du cou (B). Cette saillie, toujours visible, est la limite la plus inférieure du cou et la plus élevée du dos, observation importante pour placer les épaules (*a*).

Les saillies, qui de la tête descendent derrière le cou, pour disparaître bientôt, sont essentiellement formées par les muscles grands complexus; car le trapèze qui les recouvre est, là, d'une minceur extrême. Quant au plan *sus-scapulaire* ou *sus-spinaire*, j'en parlerai à la région scapulaire.

Les formes du cou sont, comme vous voyez, beaucoup plus simples que celles de la tête, et prêtent par cela même beaucoup moins aux formes conventionnelles que les artistes semblent avoir imaginées pour ramener les variétés trop multipliées de la nature à un petit nombre de formes adoptives, en enchaîner et en simplifier les modifications, en diminuant leur nombre (C).

(A) Le méplat cervico-dorsaire est très-distinct sur le Gladiateur, 262; sur le Germanicus, 712; sur l'Hercule de Farnèse; sur un homme du déluge peint par Ant. Carrache [927]; sur la figure la plus élevée du tableau de la Méduse, par Géricault [79].

(B) Cette apophyse est très-visible, dans le même tableau de la Méduse, sur une figure du premier plan, renversée la face sur le radeau [79].

(*a*) La sixième vertèbre du cou, qui forme ordinairement la saillie la plus prononcée qu'on voie en arrière au bas du cou, probablement parce que la flexion du cou en avant ne s'étend pas au-delà de la sixième, qu'elle rend plus saillante que la septième, est par cela même très-exposée aux fractures dans son épine.

(C) (*Sculpture moderne.*) Le cou est bien traité sur l'es-

DE LA POITRINE.

La poitrine ou le buste est une partie du torse. Quoique arrondie dans sa circonférence, elle est légèrement comprimée d'avant en arrière, et présente quatre côtés ou quatre surfaces. L'une de ces surfaces regarde en avant; c'est la poitrine proprement dite. Elle a peu d'uniformité : aussi se divise-t-elle naturellement en plusieurs régions, la sternaire sur le milieu, la mammaire et la sous-mammaire sur les côtés (A).

La région sternaire règne, de haut en bas, depuis la fos-

---

clave de Michel-Ange; la saillie du larynx et la fossette sus-sternaire n'y manquent point d'exactitude. Les extrémités inférieures des faisceaux sterno-mastoïdiens me paraissent un peu rapprochées sur le cou, d'ailleurs si beau et si gracieux, du Hyacinthe de Callamard [27]; et sur celui du Narcisse [34] de Calderari. Le cou des figures [49, 63 et 68] de Franche-Ville offre beaucoup d'erreurs. L'extrémité inférieure des sterno-mastoïdiens y est mal rendue et écorchée; le larynx est trop peu saillant, la fossette sus-sternaire trop élevée et la jugulaire externe trop grêle sur la [49']. Il n'en est pas de même du cou de l'Homère [75], par Roland, il est parfaitement exécuté. J'en dois dire autant de celui du Milon de Crotone, par le Puget : la saillie du larynx, du sterno-mastoïdien et de la jugulaire y est très-manifeste.

(A) Les statuaires de l'antiquité ont assurément donné de belles formes à la poitrine; mais, il faut le dire, ce sont le plus souvent des formes conventionnelles. On ne saurait faire le même reproche à Rubens; il suit la nature, mais une nature sans noblesse. On en trouve maints exemples dans ses ouvrages, et particulièrement dans le Jupiter du mariage de Henri IV, [685], et dans la fuite du prophète Élie [670]. La nature est plus belle et non moins exacte dans une figure du passage du Granique, par Lebrun, foulée aux pieds d'un cheval blanc,

sette sus-sternaire (1) jusqu'au creux de l'estomac (2). Elle est creusée en un sillon dans presque toute son étendue (A) (*a*). Elle forme presque un tiers de la longueur du torse mesuré depuis la fossette sus-sternaire jusqu'au pubis,

---

[122, 151]; dans un cadavre du naufrage de la Méduse, couché sur le dos à l'avant du radeau [79]; et surtout, enfin, dans le Tatius de David.

(1) P. I, III, 53. (2) 54.

(A) Tout le monde sait que ce sillon est parfaitement droit : aussi sommes-nous étonnés qu'un statuaire aussi habile que l'auteur du Jason, dit le Cincinnatus, inscrit sous le n° 710 au musée du Louvre, lui ait fait éprouver l'étrange déviation que nous y avons découverte. Le sillon y remonte directement jusqu'au-dessous et en-dehors de l'articulation sterno-claviculaire droite, après quoi il se porte transversalement à gauche pour regagner l'échancrure supérieure du sternum.

(*a*) Les rapports de la région sternaire avec le sternum expliquent la résistance que les corps vulnérans y éprouvent à atteindre les viscères de la poitrine. La suspension, aux cartilages de la poitrine, de cet os, d'ailleurs spongieux et peu fragile, explique la rareté des fractures que l'on observe dans cette région; de même que sa position entre plusieurs des muscles du cou et du ventre explique comment il a pu être brisé dans de violens efforts accompagnés de renversement en arrière, ainsi que David et Chaussier en ont vu chacun un exemple. Les rapports immédiats de la peau, dans la région sternaire, avec le sternum, permettent d'en sentir aisément la surface, surtout chez les gens maigres, et de l'explorer par le toucher, dans le cas où l'on en soupçonne la fracture. Aussi, ces fractures sont-elles ordinairement faciles à reconnaître aux inégalités qu'elles y produisent, aux mouvemens et à la crépitation qu'y occasione quelquefois la main du chirurgien ou la respiration (Voy. Lamartinière, *Mém. de l'Acad. de Chir.*, t. 4, obs. 3e, *sur le trépan appliqué au sternum.*). Mais il faut être pré-

Elle est beaucoup plus courte sur le Gladiateur combattant.

---

venu que le sternum est sujet à plusieurs anomalies capables d'en imposer : à des saillies prononcées, à des dépressions, à des fossettes, ou à des trous qui le percent d'outre en outre, et que d'ailleurs ses fractures ne sont pas nécessairement accompagnées du déplacement des fragmens. La présence du sternum immédiatement placé sous la peau, ne permet pas aux abcès profonds de cette région, aux abcès du médiastin, de s'y montrer et de s'y ouvrir un passage direct : aussi, tantôt le pus se montre vers l'appendice xiphoïde ; tantôt sur les côtés du sternum, et surtout à gauche, où se dévie le médiastin ; tantôt au cou, au-dessus du même os, comme le prouvent les 4[e], 5[e] et 6[e] observations rapportées par Lamartinière, dans son mémoire sur la trépanation du sternum ; et il ne s'écoule par cet os que quand il est fracturé, carié ou perforé, comme on en trouve des exemples dans les 3[e] et 7[e] observations du même mémoire. La barrière puissante qu'il oppose à l'apparition, à l'ouverture directe de ces abcès au-dehors, et par suite à leur évacuation complète, rend leur diagnostic fort obscur dans le principe de leur développement, et nécessite la trépanation du sternum, opération faite anciennement chez les Romains, par Galien, quel que soit l'instrument dont il se servit (*Voy.* Gal. *De l'administ. anat.*, l. 7, chap. 13, Chartier. éd., t. IV, p. 162.), préconisée dans le dernier siècle par le célèbre Lamartinière (*loc. citat.*, t. IV, p. 488), et pratiquée par plusieurs chirurgiens, Stalpaart-Vanderviel (*Obs.*, *l.* 1, c. 17.), J. L. Petit (*Mal. chir.*, pl. de poitr., t. I), Auran (*Gal. de méd.*, t. XXXVI), Boyer (t. III, p. 531), etc. Si l'on en croit Marchettis, il faut s'abstenir ici de la cautérisation de l'os carié, non à cause du voisinage des viscères qu'il protège, mais parce qu'il a remarqué, dit-il, sur plusieurs malades que la portion cautérisée du sternum ne s'exfoliait pas en trente ou quarante jours, comme dans les autres os, mais seulement au bout de deux ou trois années (Voy. *Bibl. de méd.*, par Bonet, t. 3, part. 2, p. 242, obs. 43.).

Trois plans s'en partagent l'étendue. Le premier correspond

Lamartinière pense que cette défense de Marchettis doit inspirer de la circonspection (*loc. cit.*, p. 503), et les observations de plusieurs chirurgiens, et de J. L. Petit en particulier, sur la lenteur de l'exfoliation des os spongieux et du sternum, semblent justifier cette réserve. (*Mal. chir.*, t. I, pl. de poitrine, p. 139, 141.) La structure spongieuse du sternum et la faible résistance qu'il oppose par sa consistance à un choc étroit, sa situation sous-cutanée, donnent aux contusions étroites de la région sternaire un caractère un peu plus grave qu'à celles de la plupart des autres parties, et doivent éveiller la prudence du chirurgien. (*Voy.* dans J. L. Petit, l'obs. d'un cavalier atteint par une balle de pistolet, etc., pl. de poitr., *Mal. chir.* t. I, p. 138; 1790.) Les larges et violentes contusions de la région antérieure et des côtés de la poitrine sont graves aussi, parce que les parois du thorax, pouvant céder à l'effort des violences extérieures, ne défendent plus avec assez de succès les viscères de la poitrine contre leur action (Boyer, t. III, p. 143; t. VII, p. 308-11.).—Les rapports de la région sternaire avec la crosse de l'aorte, permettent à ces anévrysmes de soulever, de bomber, d'user le sternum pour se montrer dans la région dont nous parlons (*Voy.* les ouvrages de Sénac, de Corvisart, de Bertin et Bouillaud, sur les maladies du cœur et de ses gros vaisseaux; de Laennec et d'une infinité d'autres auteurs, qui en contiennent des observations.) Les rapports de cette région, en bas, avec le cœur, ont permis à Galien (*loc. cit.*), à Harvey (*exerc. de gener.*), à Lamartinière (*loc. cit.*, obs. 9), et à M. Portal (*Anat. méd.*, t. I, p. 329), à Léveillé (*Nouv. doct. chir.*, t. II, p. 244), le sternum étant perforé par une trépanation ou par une carie, d'apercevoir le cœur ou au moins l'agitation de ses mouvemens. Les mêmes rapports ont conduit Skieldrup et Laennec à proposer de trépaner la région sternaire en bas, dans le cas où l'on soupçonne un hydro-péricarde, pour s'assurer de son existence et ouvrir le péricarde ensuite.

à la première pièce du sternum (1); il est le plus large (*a*), et s'unit à angle avec le suivant (2). Cette union produit, en travers de la région sternaire, une saillie qui provient de la jonction de la première pièce du sternum avec la seconde (A) (*b*).

---

(1) P. I, III, 41. (2) 44.

(*a*) Les rapports de la partie supérieure de la région sternaire avec le tronc brachio-céphalique autoriseraient peut-être à y appliquer le trépan dans un cas de nécessité, pour lier ce gros vaisseau.

(A) On trouve un bel exemple de cette saillie dans le Juptier colossal, 703; dans le Tibre, 249; dans l'Antinoüs en Hercule, 234; dans le Génie funèbre, 22; dans le Démosthènes, 98, où l'on distingue très-bien la saillie du deuxième cartilage des côtes qui y aboutit; dans le Centaure Nessus du Guide, enlevant Déjanire [1048]; dans un Christ de Van-Mol [598]; dans le Jésus crucifié, de Prud'hon [242]; dans l'Apparition de Jésus aux trois Maries, par la Hyre [90]; dans l'Endymion de Girodet [82]. Cette saillie se retrouve encore, mais trop descendue dans le David du Guide [1029]. Elle forme quelquefois une large bosse comme dans le Germanicus, 712; dans le Marius à Minturnes de Drouais [51].

(*b*) L'angle sternaire de la région de même nom est un point des plus exposés aux fractures, et parce qu'il est plus saillant, et parce que, tant que l'ossification n'a point soudé les deux premières pièces qui s'y rencontrent, il présente moins de résistance aux violences extérieures. J'ai rencontré déjà plusieurs fois des fractures en ce point, et c'était aussi en cet endroit qu'était la fracture dans l'homme trépané par Lecat, dont on trouve l'histoire dans le mémoire de Lamartinière, sur la trépanation du sternum (*loc. cit.*, obs. 7). Le rapport constant de cet angle avec le cartilage de la deuxième côte fournit un moyen de reconnaître le rang des côtes, ce qui peut intéresser dans les fractures de ces os, pour des rapports de mé-

Le deuxième plan (1) se prolonge depuis le premier jusqu'au creux de l'estomac; il est plus étroit, plus creux et plus long que le précédent (A); il s'élargit en bas en une surface triangulaire (2) (B), et correspond aux pièces de la partie moyenne du sternum. C'est la saillie des muscles pectoraux sur les côtés qui creuse un sillon sur la surface de cet os; c'est leur rapprochement qui le rend étroit, comme on le voit sur l'Hercule de Farnèse; et c'est parce que leur angle interne d'en bas est tronqué et arrondi que ce plan étroit s'élargit en triangle (a).

---

decine légale, et aussi dans des cas d'empyème, pour pratiquer l'opération de même nom.

(1) P. I. III, 47.

(A) Peut-être son étroitesse est-elle exagérée dans le Gladiateur d'Agasias. Il y a plus de vérité à cet égard dans le Laocoon et l'Apollon pythien.

(2) P. I, III, 50.

(B) Peut-être cet espace est-il un peu trop étroit dans le Germanicus, dans le Jupiter colossal, 703; dans le Tibre, 249.

(a) Cette saillie de la base des muscles pectoraux a des connexions avec l'artère mammaire interne, qui se trouve à une telle distance des bords du sternum, que l'on peut glisser le bout du doigt entre elle et cet os. Aussi, lorsque les anatomistes veulent injecter les artères par le cœur et l'aorte, emportent-ils aisément une partie du sternum sans blesser ce vaisseau. J'insiste sur ce rapport, parce qu'un anatomiste fort distingué, mon collègue, M. Velpeau, insinue que l'artère mammaire interne suit le bord du sternum, en recommandant d'inciser parallèlement à ce bord pour la découvrir, et en ne fixant point la distance de l'incision. (*Anat. des rég.*, t. I, 486.) C'est par suite de la même erreur qu'il dit un peu plus bas : « D'après la position et le calibre de ce vaisseau, on voit qu'un coup

Le troisième plan ou le creux de l'estomac s'observe dans un méplat triangulaire *inter-mammaire*, borné latéralement par l'angle interne et inférieur des régions mammaires. Il forme une fosse étroite, profonde et cintrée en haut par une arcade résistante, en sorte qu'il contraste d'une manière frappante avec le précédent (1). Il correspond à l'appendice xiphoïde. Le creux qui le distingue est dû d'abord à l'angle rentrant qu'offre en devant cette appendice unie avec le sternum, et dirigée obliquement en bas et en avant. Il est encore produit par la saillie que font de chaque côté les cartilages de la septième côte en s'unissant ensemble par-devant l'appendice xiphoïde au moyen d'un ligament cintré qui va de l'un à l'autre, et dessine l'arcade dont j'ai parlé (A). Une éminence ferme, cédant à la pression, mais revenant après, se montre, souvent, au bas du creux de l'estomac; c'est l'extrémité inférieure et cartilagineuse de l'appendice trop saillante, ordinairement invisible, quelquefois même rentrant vers le ventre (a)

---

d'épée, qu'un instrument piquant, quelconque, produirait une hémorragie dans la région sternale, d'autant plus sûrement, qu'il aurait porté plus près des côtés de l'os principal. »

(1) P. I, III, 54.

(A) Ce creux a été le sujet de deux formes conventionnelles dans l'antiquité. Tantôt il est triangulaire comme dans l'Apollon pythien; tantôt quadrilatère, en losange comme dans l'Hercule de Farnèse et presque toutes les autres statues antiques. Je ne crois pas en avoir trouvé plus d'une où les formes de la nature aient été respectées : c'est celle du fleuve Ilissus, statue admirable et des plus estimées. On observe quelque chose d'analogue dans le fils aîné du Laocoon.

(a) Les rapports profonds de la région du creux de l'estomac avec le médiastin, par l'ouverture sous-sternienne du dia-

La région mammaire est enfermée entre la clavicule qui la borne en haut et la région sous-mammaire qui la borne en bas; entre la région sternaire qui l'avoisine en dedans, le côté de la poitrine et l'épaule ou la fosse sous-claviculaire qui la terminent en dehors (A). Sa circonférence présente ainsi cinq côtés ou cinq bords différens : un en dedans, un en haut, un en bas et deux en dehors.

L'interne regne tout le long du sternum; il est le moins épais et le moins saillant (1), et parfois il offre trois ou quatre digitations arrondies très-distinctes, parce que les fibres du grand pectoral s'attachent là au sternum en faisceaux, en digitations arrondies plus ou moins distinctes (B).

---

phragme et par deux autres ouvertures latérales à celle-ci, expliquent comment des abcès du médiastin peuvent émigrer vers le creux de l'estomac autour de l'appendice xiphoïde. ses connexions avec le lobe gauche du foie et l'estomac d'avant en arrière, ses connexions assez voisines aussi avec le cœur et les poumons expliquent le danger de ses blessures; mais il est difficile d'admettre avec Cordronchi (*De morb. novo, prolapsu scilic. muc. cartil. Libel. Bonon.*, 1603), que le renversement en arrière de l'appendice xiphoïde puisse être la cause de vomissemens opiniâtres, de difficulté de respirer, de jaunisse, etc.

(A) La région mammaire est très-belle sur le Laocoon, pleine de vérité sur la statue mutilée de l'Ilissus. Elle est bien rendue dans le Faustulus de P. de Cortone [1142]; dans un Saint Sébastien du Guide [1043]; très-bien dans le Marius de Drouais [51]; je n'en puis dire autant d'une foule de figures de Rubens.

(1) P. I, III, 45,48.

(B) Le Gladiateur en présente deux assez sensibles lorsqu'on est attentif. On en trouve aussi deux ou trois sur le Jason, dit Cincinnatus; j'aimerais à en voir de bien prononcées sur la vaste poitrine de l'Hercule de Farnèse.

Il offre encore des saillies (A) *sterno-articulaires*, parfois très-prononcées, qui correspondent aux articulations des cartilages costaux avec le sternum, et qui sont dues précisément au relief des premiers sur le dernier, qu'ils surpassent en épaisseur (*a*). Le bord supérieur tient à la clavicule, parce que le grand pectoral, qui le forme, y adhère en cet endroit. Il ne s'élève pas au niveau de cet os, qui reste ordinairement saillant sur la région mammaire. Ce bord présente un faisceau distinct, séparé du reste du grand pectoral par un sillon parfois très-visible.

Le bord opposé (1) est tantôt légèrement courbé, tantôt dirigé obliquement en haut et en dedans, le long du cartilage de la cinquième côte, tantôt dirigé à peu près transversalement. La première et la seconde disposition sont les plus communes, et sont dues à ce que le bord inférieur du grand pectoral suit lui-même la direction du cartilage auquel il est attaché et dont je viens de parler (B). Ce bord

---

(A) On trouve un exemple des saillies sterno-articulaires sur le Centaure, 134.

(*a*) La saillie et l'épaisseur du bord interne du grand pectoral, protègent faiblement les saillies sterno-articulaires contre les violences extérieures, et le relief de ces saillies sur le sternum, les expose d'un autre côté à leur action.

(1) P. I, III, 51, 56, 57.

(B) Agasias, qui tout en conservant la noblesse et le grandiose des formes antiques, savait aussi rendre la nature, a combiné les deux premières formes dans son Gladiateur. On reconnaît encore la nature dans le Jason, 710, qui appartient à la même école, peut-être au même auteur; dans les Bacchus, 154, 428; dans l'Antinoüs en Hercule, 234; dans l'Apollon pythien; dans l'Hercule de Farnèse; dans le Christ de Campi, pleuré par Marie [890]; dans l'Apparition de Jésus aux trois

inférieur de la région mammaire fait, comme le bord interne, un relief assez sensible, mais généralement et conventionnellement exagéré dans les statues antiques (*a*). Ce relief est dû à la même cause dans l'un et dans l'autre. Il est dû à ce que le bord correspondant du muscle grand pectoral, s'attachant par de courtes fibres aponévrotiques aux parties auxquelles il est fixé, devient tout à coup muscu-

---

Maries, par la Hyre [90] ; dans le Tatius de David [39] ; mais il manque généralement de vérité dans les chefs-d'œuvre de l'antiquité, et surtout dans les statues romaines, où les régions mammaires finissent par un rebord trop saillant et trop horizontal pour son étendue. C'est une forme de convention ; vous l'observerez entr'autres sur l'Esculape, 233 ; sur le Tibre, 249 ; sur le Pollux, 218 ; sur l'Achille, 144 ; sur le Néron, 31 ; sur le Torse de Jupiter, 713 ; même sur le Mercure de Cléomène, dit le Germanicus. Les artistes modernes, c'est-à-dire depuis la renaissance de l'art en Italie, n'ayant guère adopté de ces formes conventionnelles de l'antiquité, ne sont point tombés dans la même faute, ou du moins cela n'est arrivé qu'à un petit nombre. Parmi ces derniers, je citerai Girodet, dans l'Adulte de la Scène du Déluge [80] ; dans son Endymion [82] ; David dans son Léonidas. Mais si les modernes n'ont pas commis la même faute que les anciens à cet égard, on peut leur en reprocher d'autres : ainsi le bord inférieur de la région mammaire est arrondi d'une manière peu naturelle et peu agréable dans le David du Guide [1029] ; il ne m'a paru bien, non plus, ni dans ses Hercules [1047 et 1049] ; ni dans le Christ de Salviati [1184] ; ni dans une foule de tableaux de Rubens.

(*a*) Ce bord et le cartilage auquel il s'insère, peuvent fournir un point de départ pour déterminer l'ordre numérique des côtes, ce qui est nécessaire pour l'opération de l'empyème, et pour les rapports de médecine-légale, où l'exactitude possible est toujours de rigueur.

6

leux dans toute son épaisseur. Or, comme les fibres cha nues ont toujours beaucoup plus d'épaisseur que le tis fibreux qui les fixe aux os, il en résulte qu'elles font to jours relief sur celui-ci. L'angle par lequel ce bord et l'i terne se confondent ensemble est tronqué, arrondi et pl ou moins obtus suivant les individus (1).

Deux bords, avons-nous dit, circonscrivent en dehors région mammaire, l'un en haut, l'autre en bas. Le premi est marqué par une fossette (2), qui, prolongée en sillo descend depuis le quart externe de la longueur de la cla cule en bas et en dehors (A). Cette fossette provient de que la peau s'enfonce, là, entre le grand pectoral et le de toïde, qui, d'abord écartés l'un de l'autre, finissent bient par se toucher (3) (*a*). On voit parfois se dessiner une vein

(1) P. I, III, 51. (2) 43.

(A) La fossette sous-claviculaire est exactement imitée da une foule de statues antiques, comme le Centaure, le Gern nicus, le Gladiateur; elle est cependant déplacée dans ses ra ports avec la clavicule, dans une statue d'Adrien, 276; e est trop étroite, trop linéaire, trop idéale dans l'Apollon p thien, dans l'Hercule de Farnèse, où elle isole par trop bras du tronc.

(3) P. I, III, 46.

(*a*) La fossette sous-clavière a des rapports fort remarq bles avec l'artère axillaire sortant de dessous la clavicule. Ce artère se trouve, à son côté interne, cachée derrière le b externe et supérieur du grand pectoral, qui la couvre tout fait du côté gauche, et qui, ordinairement, la laisse déb der en dehors, du côté droit du corps. Comme l'artère là pour ainsi dire enveloppée au milieu du plexus brach et côtoie la veine axillaire, vous prévoyez combien les bl sures de la fosse sous-clavière, et surtout les blessures de s

dans cette fosse sous-clavière, ou au-dessous, mais dans la même direction; c'est la veine céphalique (A). Le second de ces deux bords externes peut être nommé *axillaire*, par ce qu'il forme la paroi antérieure du creux de l'aisselle (1). Ce bord, dirigé obliquement en haut et en dehors, est arrondi d'avant en arrière, et le plus épais de tous ceux du grand pectoral. Il prend ces caractères dans l'arrangement des fibres charnues du bord correspondant du muscle. Ces fibres s'enroulent en corde, les unes sur les autres (B).

---

bord interne, peuvent être dangereuses. Vous prévoyez aussi que le même coup qui atteindrait ces diverses parties, pourrait bien ne pas épargner la veine céphalique, qui suit le bord externe de la petite région qui nous occupe; mais ce serait le moindre des maux.

Si, par les rapports que nous venons de signaler, cette fossette ouvre, pour ainsi dire, aux instrumens vulnérans une voie qui peut nous être funeste, elle en ouvre aussi une aux instrumens du chirurgien pour réparer les effets des premiers. Par là, en effet, il peut porter une ligature sur l'artère axillaire blessée, si, après avoir incisé la peau et le tissu cellulaire sous-cutané dans la direction de la fossette, après avoir ménagé la veine céphalique, il écarte les deux bords musculaires voisins du deltoïde et du grand pectoral, détache celui-ci de la clavicule dans l'étendue d'un demi-pouce à un pouce au besoin, abaisse le petit pectoral, et découvre l'artère au moyen d'une sonde.

(A) Le Jupiter, 703, en offre un exemple très-visible.

(1) P. I, III, 53.

(B) Bien qu'il ait naturellement une grande épaisseur, je la trouve encore exagérée dans la plupart des statues antiques. J'ai vu des individus plus robustes que ne pouvait l'être le commun des hommes de la Grèce et de Rome antique, et je n'ai jamais vu rien d'égal aux formes qu'ils ont suivies à cet égard. Le

L'angle qui unit les deux bords externes de la région mammaire va se perdre dans le bras; celui qui se trouve à la rencontre du bord inférieur avec le bord axillaire est obtus, arrondi, assez saillant, et porte le mamelon. Il se trouve toujours en dedans d'une ligne verticale qui serait abaissée de la fosse sous-clavière.

La surface de la région mammaire forme un plan légèrement déprimé en haut et en dehors, et légèrement bombé ou à peu près uniforme dans tout le reste de son étendue. Cependant près du sternum on voit souvent des saillies costo-sternaires se diriger de cet os en dehors, où elles échappent bientôt à la vue. Ces saillies sont dues aux cartilages des côtes, et même quelquefois en partie à ces os, et c'est parce que ceux-ci se portent en arrière par leur courbure, que les reliefs qu'ils forment disparaissent en s'éloignant du milieu de la poitrine. Comme les cartilages eux-mêmes, ces saillies sont d'autant plus écartées qu'elles occupent un rang plus élevé, et elles sont d'autant plus rapprochées, plus longues et plus obliques en haut et en dedans qu'elles occupent un rang plus inférieur. Cette obliquité même est la cause de leur rapprochement. De ces saillies, la plus visible répond à l'angle sternaire et au cartilage de la seconde côte qui la produit (A). Elles offrent

Jason, 710, me paraît cependant renfermé dans les limites de la nature, et l'Apollon du Belvédère, malgré son caractère idéal, ne s'en éloigne pas sensiblement. Les artistes modernes ne sont pas tombés dans cette exagération, au moins je ne crois pas avoir rien vu de semblable. Mais ils ont quelquefois donné au bord axillaire de la région mammaire, une bien mauvaise forme : le Guide, par exemple, dans son David [129]; dans son Hercule mourant [1049]; Verronèse, dans son Saint Sébastien pansé par Irène [845]; etc.

(A) Le deuxième cartilage est surtout évident sur le Faune,

quelquefois, mais chez les gens très-maigres, un renflement, une sorte de nœud visible à travers la peau, à une petite distance du sternum. Ces saillies *costo-articulaires* sont toutes rangées, de haut en bas, sur une ligne droite, oblique en bas et en dehors. Elles sont dues à l'articulation des cartilages avec les côtes, parce que ces articulations ont un peu plus de volume que le reste du cartilage et de la suite de la côte. Tous ces reliefs s'effacent à mesure que le grand pectoral devient plus épais ou que l'embonpoint augmente (*a*). Je ne parle point ici de la région du sein chez la femme. J'en décrirai les formes gracieuses dans la seconde partie de cet ouvrage, où j'exposerai les différences qui caractérisent son sexe et y répandent tant de charmes.

403; sur l'Antinoüs en Hercule, 334. Les deuxième et troisième cartilages le sont également dans un Christ de Campi [890], mort et pleuré par sa mère; dans l'Hercule mourant du Guide [1049]; dans le tableau d'Adonis blessé à mort, peint par Vaccaro [1237]; dans un mulâtre de la Révolte du Caire, par Girodet [80].

(*a*) La saillie des cartilages des côtes les expose aux violences extérieures qui peuvent les enfoncer dans le médiastin, et donner lieu à des abcès. Leur élasticité les fait quelquefois résister à des chocs assez forts pour occasioner des lésions intérieures graves. D'autres fois ils se brisent d'abord, soit vers le sternum, soit vers la côte, se relèvent ensuite par leur ressort, et se remettent à leur place comme s'ils n'avaient pas été cassés. Ces faits qui me semblent peu connus, ont été observés par J.-L. Petit. (*Voy. Mal. chir.*, plaies de poit., t. I, 144, 1790.) Ils sont de la plus haute importance; le chirurgien qui les ignorerait, pourrait en méconnaître la gravité. Il résulte en effet des observations de l'illustre chirurgien français, que les fractures et même la simple contusion de ces cartilages, par une balle, par exemple, peuvent être suivies d'un abcès exté-

La région sous-mammaire n'a guère moins d'étendue que la précédente; aussi les anciens statuaires de la Grèce et de

---

rieur à la plèvre. Il a eu occasion d'ouvrir plusieurs cadavres de gens morts de pareilles blessures, et « j'ai souvent trouvé, ajoute-t-il, des abcès sur la plèvre, qu'on aurait pu guérir en coupant le cartilage, ou peut-être même en ouvrant au-dessus et au-dessous, comme je l'ai fait quelquefois le sixième ou le septième jour de la blessure » (*loc. cit.*, p. 146). L'auteur fait un précepte de découvrir ces cartilages contus, et si, malgré les antiphlogistiques, il survient de la difficulté de respirer, une fièvre ardente, une douleur aiguë et des frissons, il ne faut point douter, dit-il, qu'il ne se fasse suppuration, et dès lors il convient d'ouvrir. Dans ce cas les plans des cartilages, au moins sensibles au toucher, s'il n'y a pas beaucoup de gonflement ou d'empâtement dans les parties extérieures, doivent servir de jalons au bistouri du chirurgien. Les intervalles des cartilages costaux doivent encore lui servir de guide, pour ouvrir des abcès du médiastin distendu par le pus, et dont les lames sont repoussées en dehors du sternum. Cette opération serait, au reste, beaucoup plus facile, et facile dans une beaucoup plus grande étendue à gauche qu'à droite, parce que le médiastin s'y dévie de plus en plus de haut en bas, au point que vers la cinquième côte il s'étend, ordinairement, à deux doigts au moins en dehors du sternum, et à deux doigts au plus de la saillie costo-articulaire, que l'on sent au moins au toucher, si on ne la distingue pas à la vue. La saillie musculaire du grand pectoral en dehors des cartilages costaux, l'épaisseur du petit pectoral, le tissu cellulaire abondant qui les revêt l'un et l'autre, forment là, sur les côtes, un coussin assez épais qui les recouvre et les protége. La grande laxité et la grande extensibilité de ce tissu cellulaire laissent le sang et l'air s'y infiltrer considérablement dans certaines blessures. Les vaisseaux thoraciques qui s'y ramifient, compliquent assez souvent d'hémorrhagie les plaies de cette région. Ces

Rome se sont-ils écartés de la nature en resserrant cette région dans des limites trop étroites. C'était une de leurs

---

diverses dispositions de structure exigent qu'on incise promptement dans les points violemment contus, pour donner issue au sang épanché et éviter de grandes infiltrations, et par suite de vastes gangrènes et des suppurations considérables (*voy.* les *Obs.* de J.-L. Petit, *loc. cit.*, p. 156 et 157).
Les côtes qui supportent la région mammaire et qui partagent les violences qui la choquent, la prédisposent aux fractures, si je puis parler ainsi; cependant elles résistent souvent, mais tantôt avec succès, et tantôt en cédant par leur ressort et par celui des cartilages, en sorte qu'alors le cœur et les poumons peuvent être blessés mortellement. Dans d'autres cas encore, elles protègent ces organes; mais la plèvre et le tissu cellulaire meurtris, s'enflamment et suppurent (*voy.* entre autres obs. de ce genre, celles de J.-L. Petit, *loco, cit.*, p. 149 et suiv.).

La présence des côtes derrière la mamelle, si souvent affectée de cancer, les expose à partager la même affection, et dans ce cas on peut en retrancher une partie, comme l'a conçu et pratiqué M. Richerand. Le soutien que ces os se prêtent les uns aux autres rend sans danger la perte d'une portion de plusieurs côtes. C'est la même circonstance qui modère leur déplacement dans les fractures.

Des phénomènes que déterminent les côtes dans cette région et dans tout le thorax, il n'en est pas de plus curieux que la déviation des balles qui, frappant la poitrine vers la mamelle, vont sortir au dos, sans pénétrer dans la cavité de la poitrine. J'en ai vu plusieurs exemples à l'hôpital Saint-Louis en 1814. La cavité des plèvres et les poumons qui viennent au-delà des côtes, donnent aux blessures de la région mammaire les caractères particuliers des plaies de poitrine : l'emphysème, l'émission de l'air dans le temps de l'expiration, les épanchemens pleuraux liquides et gazeux, l'expectoration par la bouche, et la sortie par la plaie, d'un sang rouge et écumeux, des trou

formes adoptives et conventionnelles. La région sous-mammaire, bornée en haut par la saillie du grand pectoral (1) est limitée en bas et en dedans par un sillon, qui, partant de l'appendice xiphoïde (2), suit le rebord cartilagineux de la poitrine, en sorte qu'il rétrécit graduellement cette région, de haut en bas, et contribue à lui donner la figure d'un triangle, dont le sommet anguleux aboutit au creux de l'estomac (3); dont le côté inférieur et interne, droit mais oblique (4), forme en s'unissant avec celui du côté opposé du corps vers l'extrémité supérieure de l'appendice sternale

---

bles plus ou moins considérables et toujours pénibles dans la respiration, et quelquefois, ce qui est beaucoup plus rare, la hernie des poumons. Vous trouverez des exemples d'emphysème universel par suite de fracture de côte, et sans plaie dans Méry (*Mém. de l'Ac. des Sc.*, 1723, p. 116), et dans Ledran (*Obs. de chir.*, t. 1, obs. 29); un exemple d'emphysème universel énorme, de onze pouces d'épaisseur sur la poitrine, dans Littre (*Mém. de l'Ac. des sc.*, 1713, p. 4). Sabatier (*Méd. opér.*, t. II, p. 89, éd. Dupuytren), et S. Cooper (art. EMPHYSÈME), en citent d'autres encore. J'ai vu de semblables emphysèmes en 1814, mais un surtout très-considérable sur un officier de la garde impériale; j'ai vu aussi, sur des militaires blessés dans la même campagne, des épanchemens pleuraux liquides et gazeux. Ceux-ci, je me le rappelle encore, piquaient ma curiosité novice, par la facilité avec laquelle ils permettaient aux malades de souffler par la plaie de la poitrine une bougie allumée. Quant aux cas de hernie, quoique fort rares, on en peut lire des observations dans F. de Hilden (Cent. 2e obs. 32, ou Bonet, *Bibl. de Méd.*, t. II, l. 2, p. 168, obs. 30); dans Ruysch et dans Roland, cités par M. Boyer (*Mal. chir.*, t. VII, p. 265-66), et aussi par S. Cooper, qui en rapporte d'ailleurs un autre de Tulpius (*Dict. de chir.*, t. II, 286).

(1) P. I, III, 51, 56, 57. (2) 54. (3) 54. (4) 55, 94, 97.

une échancrure anguleuse ouverte en bas; dont le côté supérieur est borné par la région mammaire (1); dont la base se confond insensiblement avec les côtés de la poitrine sur une ligne verticalement abaissée par la fossette sous-clavière. Telle est la forme la plus commune de la région sous-mammaire, et elle est déterminée par la charpente osseuse et cartilagineuse qui en fait les fondemens. Cette forme ne manque point de beauté; on peut en juger par la nature même et par les exemples qu'en ont mis sous nos yeux des artistes modernes du plus grand mérite (A). Quoique cette forme soit la plus commune, elle affecte encore assez fréquemment celle d'une surface quadrilatère irrégulière et allongée, qui offre en dedans près de la ligne médiane une hauteur de trois ou quatre doigts et descend jusqu'à l'extrémité de l'appendice xiphoïde, en tronquant l'échancrure antérieure de la poitrine, à son sommet, comme vous le voyez dans le Laocoon, ou en l'arrondissant en arcade,

---

(1) P. I, III, 51, 56, 57.

(A) La région sous-mammaire est triangulaire, comme dans la nature, dans les ouvrages de la plupart des artistes des temps modernes, et, par exemple, dans les Hercules du Guide [1046] [1049]; dans son Centaure Nessus, enlevant Déjanire [1048]; dans le Jésus montant au ciel [913], et le Jésus du tableau de la Madeleine [915], par Ann. Carrache; dans une figure du tableau [177] de Lesueur; dans les Lebrun; dans le Christ en croix de Prud'hon [242]; en un mot, dans les ouvrages des artistes qui ont plus de respect pour la nature que pour l'antique, où cette région n'est presque jamais triangulaire. Je ne l'ai trouvée, en effet, jusqu'à ce jour, que sur la statue mutilée de l'Ilissus, qui est admirable, et sur celle d'un prêtre égyptien du premier style, qui est fort grossière.

comme vous le voyez aussi sur la plupart des antiques. Cette dernière forme est en effet précisément celle qu'ont adoptée les anciens statuaires de la Grèce et de Rome, quoique ce soit la plus rare. Il est vrai qu'elle est fort belle; mais en la choisissant ils l'ont tous presque constamment altérée au point d'en faire une forme de convention que l'anatomie ne saurait légitimer. Ils ont en effet si profondément échancré par en bas la région sous-mammaire qu'ils ont réduit sa hauteur à un ou deux travers de doigt et lui ont ainsi donné une étroitesse qu'elle n'a jamais dans la nature. Aussi à voir leurs statues on dirait que cette région est assise sur un cartilage unique et dirigé horizontalement jusqu'au sommet de l'appendice xiphoïde, tandis qu'au contraire plusieurs cartilages, tous très-obliques en haut et en dedans, en forment la charpente (A).

La forme quadrilatère de la région sous-mammaire est

(A) La région sous-mammaire est ainsi trop étroite et contraire à la nature, dans l'Hercule de Farnèse, dans le Jupiter colossal, 703; dans l'Hercule, 432; dans le Discobole, 704; dans le Centaure, 134; dans l'Apollon du Belvédère. Girodet me paraît s'être égaré ici sur les traces des anciens, et avoir même encore exagéré, dans son Endymion, la faute que je me permets de reprocher à l'Apollon, qui semble l'avoir inspiré. Agasias, plus fidèle à la nature, a sacrifié à peine au goût de son temps, dans son Gladiateur. Mais c'est chez les artistes modernes seulement, que l'on retrouve la région sous-mammaire dépouillée entièrement de ses formes de convention, lorsqu'elle devient quadrilatère. Cependant, le célèbre David, si savant imitateur de la nature, l'a quelquefois ici sacrifiée en partie au goût de l'antiquité, comme on peut le remarquer sur son Léonidas, et même encore sur le Tatius de ses Sabines.

due toujours à ce que le plan supérieur du muscle droit étant très-développé remplit le sommet de l'échancrure de la poitrine; et tantôt, en même temps, à ce que l'extrémité inférieure de l'appendice xiphoïde se porte en avant; tantôt à ce que la première intersection du muscle droit de l'abdomen, répondant à l'extrémité de l'appendice xiphoïde, produit, sur la surface du muscle, un sillon, dans lequel se jette, en abandonnant les côtes, celui qui remonte le long de leurs cartilages; tantôt à la réunion de ces diverses circonstances.

La surface de la région sous-mammaire est légèrement bombée chez un homme dont les muscles ont un médiocre développement; mais chez les uns elle est uniforme, chez d'autres elle offre plusieurs saillies et plusieurs reliefs. Ces formes sont ordinairement produites, dans l'un comme dans l'autre cas, par le plan supérieur du muscle droit de l'abdomen, qui reste tantôt uniforme, tantôt divisé, au moins pendant ses contractions, en faisceaux assez distincts. Dans quelques cas ces saillies sont causées par les cartilages costaux; mais cette disposition ne s'observe guère que chez les sujets très-maigres. On y voit d'autres saillies qui forment, de haut en bas et en dehors, des séries assez régulières et que je désigne sous le nom de *digitations* de la poitrine. Je les décrirai avec celles *des côtés* de cette cavité pour en présenter au même endroit une théorie complète (*a*).

(*a*) La région sous-mammaire droite repose sur le foie, qui chez l'homme couché remonte dans le point le plus haut de sa convexité, jusqu'au niveau de l'angle externe et inférieur du grand pectoral à peu près, tandis que le poumon descend par-devant, jusqu'à la sixième côte, en sorte qu'une épée plongée, perpendiculairement à l'axe du corps, dans la poitrine, immédiatement au-dessous de l'angle du grand pectoral, atteindrait à

Après tout ce que je viens de dire sur la poitrine, vous avez dû être frappé du nombre des formes de convention que les anciens ont adoptées pour cette région du corps, e particulièrement pour la surface antérieure que nous ve nons d'étudier; mais vous avez dû remarquer que si elle modifient la nature, elles la simplifient et lui donnent un régularité plus symétrique. C'est probablement cette sim plicité et cette régularité de formes qui a charmé les an ciens artistes de la Grèce et de Rome, fixé leur goût, e contribué à leur assurer les suffrages des artistes de tous les temps. Mais cependant serait-il si ridicule de croire qu'en voulant corriger la nature ils s'en sont un peu trop éloignés, et que leurs chefs-d'œuvre, loin d'y perdre, ga gneraient à nous en retracer les images avec un peu plus

---

la fois le poumon, le sommet de la courbure du foie, et le dia phragme qui le revêt. Si dans une semblable blessure il surve nait une jaunisse générale, des hoquets, des vomissemens, de la douleur à l'épaule droite, il ne pourrait guère y avoir d'incertitude sur la lésion du foie. La position de cet organe, en cet endroit, l'expose aux contusions, et donne lieu à des abcès de la surface supérieure de cet organe, qui saillent directement au dehors, ou y parviennent après s'être ouverts dans la poitrine. On en trouve des observations dans F. de Hilden (Cent. 2e, obs. 39); dans Verduc, cité par la Faye, dans Dionis (5e démonst.); dans Marchettis (*Bib. de Méd.*, par Bonet, t. III, part. 2, p. 25, obs. 54); dans Petit fils (*Mém. de l'Ac. de Chir.*, t. I, 42, in-8°, etc.).

Dans la même région, mais du côté gauche, se trouve la grosse extrémité de l'estomac, qui remonte à un travers de doigt moins haut que le foie. Il en résulte que l'estomac peut être blessé dans les plaies de cette région, ce que caractérisent des vomissemens de sang ou d'alimens mêlés de sang.

de fidélité? J'avoue que j'incline vers cette opinion, et que je m'y fortifie en observant que si les artistes des temps modernes admirent en théorie l'antiquité par-dessus tout, ils semblent l'admirer un peu moins dans la pratique, par le respect profond qu'ils portent à la nature (A).

DU DOS.

Le *dos* est le nom propre de la poitrine par-derrière; il a une assez vaste étendue; il offre une courbure remarquable, et il présente à l'analyse une foule de plans divers

---

(A) *Sculpture moderne.* — Michel-Ange a mis peu de noblesse dans les formes de la poitrine de son esclave, 5; on y distingue les digitations arrondies du grand pectoral, mais nullement le creux de l'estomac, ce qui me paraît singulier. La poitrine du Hyacinthe de Callamard, 27, est d'une beauté antique, et d'ailleurs elle ne manque pas de vérité. Elle n'en a pas autant dans le Narcisse de Caldérari, 34; elle a peu d'harmonie avec les autres formes du corps, et elle est creusée d'un sillon sous-mammaire bien profond dans la Nation vaincue de Francheville, 37; elle est d'un meilleur goût sur sa Nation vaincue, 49, où le faisceau claviculaire du grand pectoral, le plan du cartilage de la deuxième côte, sont rendus avec assez de vérité; mais la région sous-mammaire y offre une exagération désagréable de l'antique. Le même Francheville a donné une largeur inégale aux régions mammaires dans sa Nation vaincue, 51; mais les régions sous-mammaires y ont un peu plus de naturel que dans la précédente. Les mamelles de sa Nation vaincue, 63, manquent encore d'harmonie avec le reste du corps. La poitrine est d'une grande et belle vérité sur l'Homère de Roland, 75; elle présente plus de vérité de nature, mais elle manque peut-être un peu d'action musculaire dans l'admirable Milon du Puget, 77.

à distinguer. Ses limites naturelles sont assez difficiles à poser à la surface de la peau qui les voile; cependant elle les laisse percer au dehors, à travers son épaisseur, chez les sujets maigres, ou même chez les personnes d'un embonpoint médiocre, mais dont les muscles dessinent un peu leurs formes à l'extérieur. En haut la saillie de l'apophyse épineuse de la sixième ou de la septième vertèbre du cou (1), le bord supérieur des épaules (2), nous offrent des points toujours visibles, au-dessus desquels règne la surface postérieure du cou. Quand l'embonpoint étant médiocre les muscles trapèzes sont bien développés, s'ils se tendent comme pour abaisser l'épaule, on peut alors distinguer leur pointe anguleuse descendant le long, et de chaque côté de la ligne médiane du dos (3). Il est aisé alors d'arriver à la onzième et à la douzième vertèbres du dos, à l'une ou l'autre desquelles se fixe l'angle inférieur de ces muscles (4). Les mêmes circonstances laissent aussi se dessiner un sillon courbe qui, de la pointe du trapèze environ, se porte de chaque côté en bas et en dehors jusque derrière les flancs en suivant pour ainsi dire la direction des dernières côtes. Ce sillon, que je nomme *sillon lombaire supérieur*, a la convexité de sa courbure dirigée en bas et en dedans. Nous verrons en décrivant la région des lombes ou des reins qu'il suit le relief formé par la naissance des fibres charnues du grand dorsal sur leur aponévrose (A). Il me paraît propre

---

(1) P. II, 30. (2) 32, 37. (3) 79. (4) 81.

(A) Le sillon lombaire supérieur se distingue bien dans le Germanicus, 712; dans le Jason, 710; dans le Faune, où il est trop bas, 709; sur le Discobole, 704; dans le Gladiateur, 262; sur la statue du Tibre, 249, où il est tranché; sur l'Hercule du groupe d'Hercule et Télèphe, où il est très-profond, 450; sur un Mars, 474, où il est très-mauvais; sur un

ainsi que l'angle inférieur des muscles trapèzes, à servir de limites à la région du dos par en bas. Un plan saillant qui remonte obliquement en haut et en dehors, depuis le flanc jusqu'au bord postérieur de l'aisselle, circonscrit très-naturellement le dos en dehors. Il est formé par le bord externe du muscle grand dorsal (1) (A).

Suivant de Bacchus, 485, où il est bien ; sur un Mars vainqueur, 260. Il est bien encore dans le Déluge d'Ant. Carrache [927]; sur un homme qui gravit une roche et sort de l'eau, à la gauche du spectateur.

(1) P. III, 91, 99.

(A) Le bord externe du grand dorsal se distingue très-bien dans le Germanicus, 712, où il est très-exact ; dans le Jason, où il est trop avancé ; dans le Faune, 709 ; dans le Torse de Jupiter, 703 ; sur le Discobole, 704 ; sur un Hercule, 759, trois statues, où il est trop avancé ; sur un Faune dansant, 583 ; sur un autre, 403, où il est encore peu exact. Il est d'ailleurs peu visible sur l'Hercule, 450 ; et de nouveau trop avancé sur un Pertinax, 466 ; sur un Suivant de Bacchus, 485 ; sur un Elius Verus, 268 ; sur un Adrien, 276 ; sur un Elius Cæsar, 287 ; sur un Sext. Pompeïus, 150 ; sur un Achille, 144, qui tous ont le bord externe du grand dorsal si avancé, qu'il ne peut plus qu'aboutir au-devant de ses attaches à l'humérus, où il devrait se fixer. La même faute se retrouve encore sur l'Hercule de Farnèse, mais non sur le Gladiateur, 262, qui se distingue toujours par son exactitude. On ne l'observe non plus, ni sur le Laocoon, ni sur le Torse antique, que Winkelmann a, je crois, mal à propos séparé du Laocoon pour le rapprocher de l'Apollon pythien (dans son *Hist. de l'art*, l. 6, c. 6). Peut-être que de nos jours, où l'on est cependant plus exact, Prud'hon a trop avancé aussi le bord du grand dorsal, sur son Jésus crucifié [242] ; c'est au moins ce que je crois entrevoir dans sa peinture vaporeuse. On distingue

La surface du dos est creusée de haut en bas, sur le milieu de sa largeur, d'un sillon que vulgairement on nomme la raie du dos. Il est dû au relief très-prononcé que font en dehors les muscles des gouttières vertébrales, exemple frappant du relief des muscles sur les parties les plus saillantes des os. Le fond en est uniforme; cependant, chez les personnes un peu maigres, et à plus forte raison chez celles qui le sont beaucoup, on voit se dessiner une suite de saillies osseuses : ce sont les tubercules des apophyses épineuses des vertèbres (*a*); on voit même parfois très-distinctement un

---

encore, d'ailleurs, le bord axillaire du grand dorsal dans un Hercule tuant l'hydre de Lerne, par le Guide [1046]; dans le Satyre du tableau d'Antiope endormie par le Corrège [945]; dans le Déluge d'Ant. Carrache [927], sur un homme vu de profil montant sur un rocher; sur le Lazare de Guerchin, dans son tableau de la Résurrection du Lazare [1017]; sur un homme dressant une sorte de tente à sa famille, dans le Déluge d'Al. Verronèse, [840].

(*a*) L'adhérence qui attache la peau plus intimement aux parties sous-jacentes dans la rainure du dos que sur les côtés, borne souvent son développement et son extension en cet endroit dans les enphysèmes, ou au moins le rend plus difficile et moins considérable. La rainure du dos et la saillie des apophyses épineuses fournit un guide commode pour apprécier la direction de la colonne vertébrale chez une jeune personne qui a un peu d'embonpoint, et où elle commence à s'infléchir latéralement. Il faut alors passer le doigt de haut en bas sur la série de ces apophyses : la peau en conserve un instant une trace blanche, qui rend cette direction sensible. Quand les inflexions latérales de la colonne sont très-prononcées, cette petite précaution n'est pas nécessaire, mais elle est toujours utile, et ce n'est que par elle que j'ai pu apprécier de très-légères déviations de la colonne vertébrale, et par suite les

cordon étroit courir de l'un à l'autre de ces tubercules, qu'il

---

traiter et les guérir. La saillie augmentée des apophyses épineuses en arrière, annonce une courbure du rachis en avant, et souvent un ramollissement des vertèbres et la dégénération tuberculeuse connue sous le nom de *mal vertébral de Pott*. Il n'y a pas de doute s'il s'y joint un affaiblissement graduel des membres inférieurs, qui deviennent impuissans à la marche, tout en conservant leur volume et la fermeté de leurs muscles: caractères qui méritèrent à cette maladie, de la part de Pott qui en a été le premier historien, le nom *d'espèce particulière de paralysie des membres inférieurs*. Le rapport de la rainure du dos avec la moelle épinière, profondément placée dans cette région, explique les caractères particuliers des blessures, des coups de feu, des grandes violences qui nous atteignent dans cette région; je veux dire la perte du sentiment et du mouvement dans les membres inférieurs, et puis dans le rectum et la vessie, qui retiennent d'abord les matières qu'ils contiennent, et un peu plus tard les laissent échapper involontairement. Quand les violences sont moins puissantes, les apophyses épineuses du dos et leurs lames protégent, avec beaucoup de succès, par leur imbrication et leur solidité, la moelle épinière et le canal qui la renferme. Elles la protégent surtout contre les instrumens pointus. Nous verrons, dans la seconde partie de cet ouvrage, qu'il n'en est pas de même chez l'enfant très-jeune. Ces apophyses servent aussi à augmenter le bras de la puissance, dans le levier du premier genre que les vertèbres forment, chacune en particulier, pendant la station, et pendant les efforts que nous faisons pour nous redresser, après nous être courbés en avant, ou pour nous renverser en arrière. Elles peuvent être fracturées. Dans ce cas leur position n'exige, ni ne permet, qu'on y applique des moyens contentifs; si elles étaient brisées en esquilles, il serait aisé de les retirer par une légère incision longitudinale qui suivrait la rainure du dos. Une pareille incision, suivie d'une dissection sur les côtés

lie les uns aux autres. C'est le ligament sus-épineux (A). De chaque côté du sillon médian du dos se dessinent les régions *dorso-spinaires*, et les régions *scapulaires* et *dorso-sous-scapulaires*.

Les *régions spinaires*, bornées en dedans par la raie du dos, le sont en dehors par le bord interne de l'épaule ou de l'omoplate (1), et au-dessous des épaules par le sillon latéral du dos (2), sillon léger qui se porte un peu en dehors, en descendant vers la région des lombes, où il est très-prononcé. Ce sillon correspond à l'angle des côtes; il est produit par le relief que les muscles vertébraux font, en arrière et en dedans, sur la surface de ces os, et particulièrement le sacro-lombaire qui s'y attache; aussi est-il plus distinct dans la tension de ces muscles que dans le repos (B) (*a*).

Entre ces limites, se relève, en bosse allongée, le faisceau de ces mêmes muscles (3), faisceau dont le relief s'aplanit

---

de ces apophyses, permettrait de les couper au besoin avec une tenaille incisive.

(A) On distingue le ligament sus-épineux, au bas du dos et aux lombes, dans le Jason, 710.

(1) P. II, 65, 71. (2) 80, 85. (3) 60, 82.

(B) On reconnaît facilement le sillon du dos, sur l'Hercule de Farnèse; sur le Germanicus, où il est très-bien, 712. Il est peu marqué sur le Jason, 710; sur le Silène, 709; sur le Gladiateur, 262; il est pour ainsi dire interrompu vis-à-vis la huitième des vertèbres, sur le Tibre, 249, où l'on distingue même deux sillons latéraux. Il est profond dans le Faune, 403; et très-visible sur un homme sortant de l'eau, dans le Déluge d'Ant. Carrache [927].

(*a*) Le sillon latéral du dos, correspondant au bord externe de la masse des muscles vertébraux ou spinaux, répond à une suite de points où les parois de la poitrine ne sont plus recouvertes que par deux muscles assez minces, le grand

t s'efface graduellement de bas en haut (A). Sur le plan e ce faisceau se dessinent en relief léger les muscles rapèzes, sous la forme de deux lames anguleuses, qui lescendent du haut du cou jusque vers la douzième vertèbre du dos, où va s'attacher leur pointe aiguë (1). On ne es voit jamais descendre à plus de quatre ou cinq travers e doigt au-dessous de l'angle inférieur de l'épaule. Vus à ravers la peau, ils ne paraissent pas même atteindre la ixième vertèbre du dos, et ils semblent finir par deux ointes écartées (2), quoiqu'ils se terminent au contraire par

---

orsal et le dentelé inférieur. Il répond d'ailleurs au côté de la oitrine où les plèvres descendent le plus bas; en effet elles descendent, la droite comme la gauche, jusque vers la douzième côte, et si la première descend moins bas que la seconde, ce n'est ue de quelques lignes. Il résulte de ces observations, que ce illon est le lieu où l'on pourrait pratiquer l'empyème avec le lus d'avantage, si l'on avait besoin de le pratiquer dans le oint le plus déclive de la poitrine, et, dans ce cas, il faudrait ouvrir l'espace intercostal dans le milieu de sa largeur, pour éviter l'artère intercostale, qui suit le bord inférieur de la côte ui est en haut, et son rameau inférieur, qui longe la côte qui st en bas. On les éviterait plus sûrement encore, en éraillant es fibres des muscles intercostaux, avec une sonde ou une ince, et en n'ouvrant la plèvre qu'après l'avoir explorée du out du doigt.

(A) La masse du sacro-spinal est très-dictincte sur l'Hercule le Farnèse; elle se dessine d'une manière assez tranchée sur e Germanicus, 712; sur le Jason, 710; sur le Silène, 709; sur le Tibre, 249; sur un Faune dansant, 403; sur le suivant de Bacchus, où elle est bien; sur le Saint Christophe de Spada, lans son décolement du saint [1200]; sur un homme se retirant les eaux, dans le Déluge d'Ant. Carrache [927].

(1) P. II, 81.

(2) P. II, 79.

deux pointes convergentes, ainsi que je l'ai marqué par deux lignes de points dans la planche II, 81. Cette apparence est due à ce que chacune de ces pointes est formée d'une petite aponévrose triangulaire (1), qui, par sa minceur et son adhérence à l'aponévrose lombaire, échappe entièrement aux yeux (A) (*a*).

La *région scapulaire* ne nous offre aucun embarras pour sa circonscription. Le bord interne du scapulum en dedans (2), le bord postérieur de l'aisselle, le moignon arrondi

---

(1) P. II, 81. (2) 65, 71.

(A) L'angle inférieur des trapèzes se reconnaît sur le Germanicus, sur le Silène, 709; sur le Gladiateur, 262; sur le Tibre, 249; sur l'Hercule de Farnèse; sur le Laocoon, où il est trop élevé.

(*a*) L'adhérence et l'épaisseur du tissu cellulaire sous-cutané dans la région spinaire y circonscrivent les abcès; la laxité du tissu cellulaire intermusculaire y favorise au contraire la migration du pus, et sa réunion en abcès par congestion, résultat trop commun, mais non constant, de la carie des vertèbres, des côtes, ou de l'omoplate. J'ajoute non constant, parce que j'ai vu plusieurs fois donner, comme tels, des abcès qui n'avaient leur source que dans les parties molles, et je ne doute pas que plusieurs des abcès *par congestion*, dont on a fastueusement proclamé la guérison, n'étaient que des abcès de ce genre. Vainement invoquerait-on alors le témoignage d'anciennes douleurs vertébrales ressenties dans la colonne du dos, dont un malade sans intelligence a perdu le souvenir, et qu'on a retrouvées dans sa mémoire infidèle; vainement s'appuierait-on du témoignage d'une foule d'élèves, qui ne peuvent faire les recherches nécessaires pour prendre une opinion juste et positive, ou sont encore trop peu instruits pour en juger; vainement enfin en appellerait-on au jugement et à l'autorité d'élèves éclairés, mais respectueux pour leur maître, d'élèves honnêtes, mais confians dans les talens de leur chef

de l'epaule en dehors, son bord supérieur en haut, l'angle de l'omoplate en bas, forment des limites frappantes et na-

---

ou peut-être dominés par ses faveurs ou par sa volonté! Les succès extraordinaires doivent être vus et revus par des hommes indépendans et éclairés, je dirais presque par des rivaux; et il faut toujours se méfier de ceux qui, avec des connaissances médiocres et un génie commun, découvrent chaque jour de nouvelles méthodes, qui ne sont heureuses qu'entre leurs mains. — L'aponévrose des muscles dentelés qui existe dans cette région et y enveloppe les muscles sacro-spinaux peut être une cause d'étranglement pour ces muscles enflammés, et permettre au pus de s'y accumuler comme dans un sac, depuis le cou jusqu'aux lombes, ainsi qu'on en trouve un exemple dans Lamotte (*Tr. comp. de chir.*, 1771, éd. de Sabatier, t. I, obs. 42). Le petit volume des branches dorsales qui émanent des inter-costales ne peut guère fournir d'hémorrhagie dangereuse et difficile à arrêter, dans les plaies de cette région. C'est ce que prouve une observation de J. Petit, où l'hémorrhagie s'arrêta d'elle-même. Un soldat ennemi reçut, entre la base de l'omoplate et les apophyses épineuses du dos, un coup de sabre qui divisa le trapèze, presque tout le rhomboïde et tout le dentelé postérieur supérieur, suivant Petit. La troisième côte avait été entamée; le blessé perdait peu de sang, mais il en avait perdu davantage, et l'hémorrhagie était arrêtée quand on le rencontra (*Mal. chir.*, t. I, p. 137, 1790). — Les côtes, qui font enfin les fondemens de cette région en dehors, y protégent les poumons plus sûrement que par-devant la poitrine, parce qu'elles sont beaucoup plus rapprochées les unes des autres en cet endroit. Mais comme dans l'inspiration, quand le diaphragme s'abaisse, ils descendent jusqu'au fond du sac des plèvres, vers la douzième ou peut-être seulement vers la onzième côte, il en résulte qu'ils peuvent être atteints dans une hauteur bien plus considérable, par derrière que par devant la poitrine.—Les rapports assez voisins de cette région avec l'aorte, expliquent les anévrysmes énormes qui vien-

turelles (A) (*a*). Le bord interne de cette région (1) se montre toujours assez saillant, parce que le bord correspondant de l'omoplate s'éloigne souvent des côtes en se portant en arrière. Il est à peu près vertical dans le repos des épaules. Il est distant de deux ou trois doigts de la ligne médiane du dos, dans le point où il en est le plus voisin, et de cinq, dans l'endroit où il en est le plus éloigné, vers l'angle inférieur du scapulum. Son épaisseur fait toujours contraste avec la minceur connue du bord de cet os, parce que les fibres charnues du trapèze qui viennent s'attacher à l'épine de l'omoplate remontent toutes sur ce bord, et y finissent aussitôt qu'elles l'ont franchi, ce qui fait d'autant mieux ressortir l'épaisseur dont elles l'augmentent. Ces fibres s'en détachent d'une manière distincte lorsqu'elles se tendent pour rapprocher ou abaisser les épaules qui résistent (B).

Le bord postérieur de l'aisselle montre beaucoup d'épaisseur; il est largement arrondi d'arrière en avant, courbé en arcade et oblique de dedans en dehors et en haut. Sa grande épaisseur, sa forme arrondie, il les doit à ce que l'angle su-

---

nent quelquefois s'y montrer après avoir détruit les côtes, comme j'en ai vu un exemple; ou après avoir détruit les côtes, les vertèbres, et altéré la moelle épinière, comme on en trouve des observations dans S. Cooper (*Oper. cit.*, t. I, p. 160).

(A) Toute cette région scapulaire est très-exactement modelée sur le Germanicus, sur le Gladiateur, sur une figure du tableau de saint Charles Borromée communiant les pestiférés à Milan [615].

(*a*) La grande mobilité de l'épaule y rend assez rares les fractures de l'os qui en fait le fondement et lui sert de base.

(1) P. II, 65, 71.

(B) Le bord interne de l'épaule est peu distinct dans le

périeur et externe du grand dorsal embrasse de haut en bas et de derrière en devant le grand rond, dont le corps offre déjà une épaisseur assez prononcée. Cette disposition de l'angle du grand dorsal est due à ce que ses fibres se contournent là, sur elles-mêmes, et décrivent un quart de spire autour du grand rond. L'angle inférieur de l'épaule (1) se dessine toujours en pointe arrondie, parce que le bord supérieur du grand dorsal recouvre souvent l'angle inférieur de l'omoplate qui le forme, et que l'extrémité interne du grand rond en augmente toujours l'épaisseur et la largeur.

Le bord supérieur de l'épaule s'élève au-dessus du moignon de la même partie (2), et se continue insensiblement avec la surface postérieure du cou, en dedans, disposition due à ce que la portion sus-scapulaire du trapèze se porte, depuis l'épine de l'omoplate, jusque derrière le cou.

La surface postérieure de l'épaule est ordinairement partagée en deux versans par une saillie analogue à l'angle qui réunit les deux versans d'un toit. Cette saillie (3) correspondant à l'épine de l'omoplate, se porte de dedans en dehors et en haut jusqu'au sommet de l'épaule. Bien qu'elle forme le point le plus saillant de l'os de l'épaule, un sillon léger dessine parfois le bord postérieur de cette crête, parce que le trapèze en haut, le deltoïde et le sous-épineux en bas, surpassent légèrement son rebord osseux, en s'y insé-

---

Germanicus, 712; il l'est, au contraire, beaucoup dans le Gladiateur, 262; dans l'Hercule de Farnèse; il est mal senti dans le Tibre, 249; il est peu exact sur le Silène, 709; il est très-visible sur le Saint Christophe de Spada, [1200]; un peu confus sur un homme se dégageant des eaux, dans le Déluge de Carrache [927].

(1) P. II, 77.

(2) P. II, 32, 37. (3) 62, 65.

rant (A). Néanmoins restent toujours visibles les deux versans dont j'ai parlé. L'un, supérieur à la crête du scapulum, correspond à la fosse sus-épineuse; c'est le plan *sus-spinaire* ou *sus-scapulaire* (1); l'autre, inférieur à cette épine, répond à la fosse sous-épineuse; c'est le plan *sous-spinaire* (2). Le premier s'incline très-sensiblement derrière le cou, en formant, soit un plan convexe, chez les personnes grasses ou très-musculeuses (B); soit au contraire une dépression plus ou moins sensible, chez les personnes maigres (C). Dans le premier cas, la saillie est due, ou à de la graisse accumulée dessus et dessous le trapèze, ou au grand développement de ce muscle. Le sus-épineux, dans la fosse qu'il remplit, serait incapable de produire cet effet (*a*).

(A) On trouve beaucoup d'exemples de la saillie anguleuse de l'épine du scapulum, et cette disposition est constante chez les personnes maigres; mais il est plus rare de voir son bord postérieur parcouru, dans toute sa largeur, par le sillon dont nous venons de parler. Cette disposition est cependant distincte au moins sur l'épaule droite du Germanicus, 712, et du Jason, 710; on la reconnaît aussi sur l'épaule gauche du Silène, 709; sur la droite au moins du Gladiateur et du Tibre, 249. Enfin, pour n'en pas citer davantage, on la retrouve encore, sur un homme qui se retire de l'eau, dans le Déluge d'Antoine Carrache [927].

(1) P. II, 42. (2) 66, 67, 72.

(B) Un versant sus-scapulaire convexe s'observe sur le Germanicus, 712; sur l'épaule gauche du Silène, 709; sur le Gladiateur, 262, même à droite, et peut-être à tort, parce que cette épaule étant abaissée, le trapèze ne semble pas devoir y être gonflé, mais plutôt déprimé; enfin sur le Tibre, 249.

(C) Cette forme, très-commune, se rencontre dans beaucoup de tableaux, et entre autres dans celui du Saint Christophe de Spada [1200]; dans le tableau de la Méduse, par Géricault [79], sur plusieurs figures.

(*a*) Le rapport du plan sus-scapulaire avec de grandes masses

Le second versant de la surface postérieure de l'é-

---

de tissu cellulaire déposées immédiatement sous la peau et accumulées sous le trapèze, au-dessus de l'aponévrose du muscle sus-épineux, chez les personnes qui ont de l'embonpoint, explique l'étendue de certains abcès de cette région. La difficulté d'y exercer une compression constante et uniforme, à cause de la mobilité de l'épaule, explique la difficulté de les guérir dans beaucoup de cas.

Le rapport de la fosse sus-épineuse avec le plan sus-spinaire ou sus-scapulaire de l'épaule, l'incarcération du muscle sus-épineux, dans l'étui osso-fibreux que lui forment la fosse de même nom et l'aponévrose qui la ferme, expliquent parfaitement la résistance qu'a opposée, aux moyens thérapeutiques ordinaires, un abcès fistuleux de la fosse sus-épineuse, dont voici l'histoire abrégée.

Un homme portant, sur le moignon de l'épaule et un peu en arrière, une ouverture fistuleuse qui donnait beaucoup de pus, vint réclamer mes soins. Il avait été vu par d'autres personnes qui avaient pratiqué déjà une compression sur la fosse sus-épineuse, et qui avaient recommandé diverses injections dans la fistule. La maladie datait déjà de deux mois au moins. Je sondai son trajet, je parvins évidemment dans le fond de la fosse sus-épineuse. Je n'y sentis nulle part d'os à nu. Je repris la compression et les injections que je variai avec beaucoup de soins et de méthode. Bientôt j'y ajoutai l'usage de mèches, que j'introduisais jusqu'au fond de la fistule, et à l'aide desquelles j'espérais déterminer une inflammation adhésive, et amener, par leur diminution graduelle, la réunion de ses parois. J'agrandis aussi son ouverture, autant que les parties me semblaient le permettre. Tout fut inutile : la suppuration augmentait, et s'écoulait avec abondance au moment où je retirais la mèche pour les pansemens. En introduisant une sonde de femme dans la fistule, je m'aperçus un jour que le fond en était plus large que je ne le pensais, et que du pus y stagnait. Je proposai au malade une simple contre-ouverture

paule (1) n'est bien distinct que chez les gens maigres (A).

---

pour le lendemain. Il l'accepta. En y réfléchissant, je pensai qu'une simple contre-ouverture que je ne pouvais faire qu'au-dessus de l'épine du scapulum, ne suffirait peut-être pas encore, ou qu'au moins j'aurais beaucoup de parties molles à traverser, et que je pourrais bien ne pas retirer beaucoup d'avantage de l'opération. Je conçus donc la nécessité de trépaner l'épine du scapulum, et comme une trépanation de l'os aurait pu effrayer le malade, j'imaginai de lui appliquer, à son insu, un trépan d'un nouveau genre. Je fis donc une incision vers le milieu de la longueur de l'épine du scapulum; j'en détachai un peu la base du deltoïde assez mince en cet endroit, j'en séparai le muscle sous-épineux, et aussitôt, sans que le malade s'en doutât, je perforai l'épine du scapulum de bas en haut avec une grosse vrille que je lui avais cachée. Je pénétrai facilement dans la fosse sus-épineuse, et il s'en écoula un peu de pus qui y était renfermé. Aussitôt après, j'élargis un peu l'ouverture de l'os, je lui donnai le diamètre du bout du petit doigt, et j'y introduisis une mèche que je ramenai en dehors par l'ouverture du moignon de l'épaule. Au bout de peu de jours, j'eus la satisfaction de voir la fistule donner un pus moins abondant et plus épais. Je diminuai peu à peu le volume de la mèche, et enfin la guérison s'accomplit en six semaines de soins, environ. La situation déclive de la fosse sus-épineuse, sa profondeur, la résistance de l'aponévrose sus-épineuse à la compression, ont dû contribuer pour beaucoup, dans ce cas, aux insuccès des premiers moyens mis en usage, s'ils n'en ont pas été les uniques causes.

(1) P. II, 67, 70, 73.

(A) Le versant sous-scapulaire est sensible sur le Germanicus, 172; plus sensible encore sur l'Hercule Farnèse des deux côtés, et sur l'épaule droite du Gladiateur : la gauche y est peut-être inexacte, ou au moins se prête peu à l'analyse. On le reconnaît encore sur l'épaule gauche du Tibre, 249, bien qu'elle soit peu étudiée; enfin il est très-distinct sur le Saint

Chez les gens gras ou chez ceux dont les muscles sont bien développés, on voit, au-dessous de l'épine de l'omoplate, un plan convexe où se dessinent ordinairement plusieurs plans secondaires, celui du sous-épineux, celui du deltoïde, celui du grand rond. Sur le bord interne de l'épaule se montre aussi le relief des fibres charnues du trapèze, que j'ai décrit plus haut en parlant de ce bord. On y voit encore, au commencement de l'épine du scapulum, une dépression étroite, que le pouce peut cacher et qui correspond à une petite aponévrose triangulaire que le trapèze présente en cet endroit, aponévrose sur laquelle les fibres charnues font un relief évident. Cette dépression *scapulaire* est distincte dans un effort pour porter l'épaule en dedans et en bas (A).

Le plan du deltoïde (1) se continue insensiblement avec la bosse qui forme le sommet ou le moignon arrondi de l'épaule; mais il faut l'avoir bien étudié sur le modèle vivant pour le reconnaître, car ce plan ne ressemble pas à la partie postérieure du muscle qui le forme. Il est en effet presque constamment obscurci par une dépression, qui correspond à la double aponévrose, dont il est composé, au-dessous et vers le milieu de l'épine du scapulum (2). Il devient un peu plus distinct, surtout lorsqu'on s'efforce de lever le bras horizontalement et de côté (B).

Christophe de Spada [1200], et sur un homme échappé aux eaux du déluge dans le tableau de Carrache [927].

(A) La dépression scapulaire est assez évidente sur le Germanicus, 712; sur le Silène, 709; sur l'épaule droite du Gladiateur, 262, et sur l'Hercule de Farnèse.

(1) P. II, 62, 67, 68. (2) 62, 67.

(B) On trouve un exemple du plan scapulaire du deltoïde sur l'épaule gauche du Germanicus, 712; sur le Silène, 709;

Le plan du sous-épineux (1) n'est pas moins confus que le précédent, et il est un peu plus déprimé. Il ne devient distinct que dans la tension des muscles voisins. L'épine de l'omoplate (2) le limite en haut; le deltoïde, en haut et en dehors (3); le grand rond, en bas et en dehors (4); le trapèze, en dedans (5). Ce plan a toujours sa surface unie, parce que le sous-épineux, qui le forme, est recouvert d'une aponévrose ferme et solide, qui fait partie du muscle lui-même, concourt à l'enfermer dans une gaîne (*a*), l'empêche de dessiner séparément ses faisceaux à travers la peau, et offre à la lumière une surface sur laquelle elle se réfléchit avec vivacité (A).

---

sur l'Hercule de Farnèse. Le Gladiateur nous laisse ici quelque chose à désirer.

(1) P. II, 66, 70, 73.

(2) P. II, 62, 63. (3) 67, 68. (4) 70, 72, 74. (5) 69.

(*a*) Cette gaine du sous-épineuxest formée profondément, et en avant, par la surface postérieure du scapulum, et par une aponévrose axillaire; en arrière par l'aponévrose sous-cutanée du muscle, et en outre, par une lame fibreuse qui la continue jusqu'au dessous du deltoïde; en haut par la surface inférieure de la crête de l'omoplate; en bas par une cloison qui le sépare du grand et du petit rond. Les lames fibreuses qui achèvent cette gaîne osso-fibreuse sont si fortes, que, s'il s'y formait du pus, il aurait une peine infinie à parvenir au dehors et n'y parviendrait probablement qu'en passant à travers l'aisselle. Il faudrait donc lui ouvrir une autre issue. Alors ce serait toujours à deux ou trois travers de doigt, au-dessus de l'angle inférieur du scapulum, qu'il fraudrait inciser, pour ouvrir la gaîne dans le point le plus déclive, et évacuer entièrement le pus qui y serait renfermé.

(A) L'auteur du Silène l'a exprimé sur cette statue, 709; Agasias, sur l'épaule droite de son Gladiateur, 262; Ant. Carrache, sur un homme gravissant un rocher, pendant que toute la terre est inondée par les eaux du déluge [927].

Le plan du grand rond (1) règne le long du bord externe de l'omoplate, étendu depuis l'angle inférieur du scapulum, où il est surtout distinct, jusqu'au bras, en passant derrière l'aisselle, dont il concourt à former la paroi postérieure. Quoiqu'un peu moins indécis que les deux précédens, il n'est pas encore très-distinct (A) (*a*).

La *région dorso-sous-scapulaire* n'a pour limites, en bas, que celles du dos, et le sillon léger que nous nommons *lombaire supérieur* (2). Elle finit en haut vers la précédente, en embrassant l'angle inférieur du scapulum, par son côté externe, et même par l'interne, lorsque le bras est élevé. En dedans, la saillie des muscles vertébraux (3), ou le sillon dorsal latéral (4); en avant et en dehors, le bord du grand dorsal,

---

(1) P. II, 70, 74, 77.

(A) On le reconnaît sur le Germanicus, 712; sur le Gladiateur, à gauche, et des deux côtés sur l'Hercule de Farnèse. On le reconnaît encore sur une homme gravissant un rocher, dans le tableau de Carrache [927].

(*a*) Les rapports de la région *sous-spinaire* avec le muscle sous-scapulaire; l'incarcération d'un abcès dans la gaîne osso-fibreuse de ce muscle, formée en avant par une aponévrose mince que l'inflammation peut épaissir, et en arrière par l'omoplate, peuvent obliger de perforer l'os d'une manière quelconque, ou d'y appliquer le trépan, par la région sous-spinaire, pour évacuer cet abcès. Else, chirurgien de l'hôpital Saint-Thomas à Londres, a exécuté cette dernière opération. (Sprengel, *Hist. de la méd.*, trad. par Jourdan, t. VII, p. 53). Si le pus remontant le long de la gaîne sous-scapulaire, venait sortir par l'aisselle, et que le trajet qu'il se serait creusé sous le scapulum le laissât séjourner dans un point déclive, il serait indiqué de pratiquer une contre-ouverture, comme je l'ai exécuté pour l'abcès de la fosse sus-épineuse, dont j'ai rapporté plus haut le traitement, et dont j'ai raconté la guérison. (P. 105).

(2) P. II, 83, 85. (3) 82. (4) 80.

qui remonte obliquement du flanc à la paroi postérieure de l'aisselle, et le sillon qui l'accompagne (1), forment des limites ordinairement visibles pour cette région. Si ce bord n'est pas toujours distinct dans le repos, il le devient au moins dans les efforts du muscle pour porter le bras et l'épaule en bas, en dedans et en arrière. On voit, en cette région, plusieurs plans qui disparaissent par l'embonpoint, ou qu'au moins on ne retrouve plus alors, qu'avec une grande difficulté : ce sont le plan du rhomboïde, celui du grand dorsal, que sillonnent régulièrement des saillies méplates qui correspondent aux côtes.

Le plan du rhomboïde (2) se dessine en dedans de l'angle inférieur de l'omoplate, en dehors de la région spinaire, au-dessus du plan du grand dorsal, formant, là, une surface à peu près triangulaire, déprimée surtout à sa circonférence, à cause de la saillie qu'y font sentir, en dedans, le trapèze et les muscles vertébraux, en dehors, l'omoplate et les muscles qui le recouvrent. Ce plan n'est bien visible que lorsque le bras est au moins un peu élevé, et que le trapèze est tendu par sa contraction. Il ne l'est plus du tout lorsqu'on croise les bras derrière le dos, parce qu'alors le scapulum se porte en dedans par son angle inférieur, et le couvre (A). Mais nous reviendrons plus bas sur ce phénomène.

Le plan du grand dorsal est un vaste méplat, qui occupe tout le reste de l'étendue de la région dorso-sous-scapulaire, dont j'ai tracé les limites il n'y a qu'un instant. Ce

---

(1) P. III, 91, 99. (2) P. II, 76.

(A) Agasias l'a modelé, mais peut-être avec peu d'exactitude, à gauche sur son Gladiateur, 262; il est encore moins exact sur le Tibre, 249.

grand méplat se courbe un peu, de dedans en dehors (A). Il est essentiellement formé par l'ensemble des fibres charnues du grand dorsal, déployées sur la courbure des côtes. Quand par suite de l'âge ou des nombreuses révolutions de l'embonpoint, la peau, souvent distendue, a perdu beaucoup de son élasticité, elle tombe en plis recourbés et dirigés obliquement en bas et en dehors. Cette disposition annonce une grande mollesse de chairs. Elle a été suivie par Rubens, qui a dû en effet la trouver commune chez les Flamandes. Ce n'étaient pas, je crois, des formes à donner à des divinités ou à de grands personnages (B).

Les méplats des côtes s'allongent obliquement en bas et en dehors sur le plan du grand dorsal. Ils s'inclinent de plus en plus, à mesure qu'ils occupent un rang plus bas : néanmoins ils sont presque parallèles. Les sillons intercostaux les séparent, et ils s'élargissent en devant par suite de l'inclinaison graduellement augmentée des côtes (C). Les plis

---

(A) Le plan du grand dorsal se reconnaît encore sur le Germanicus, 712, malgré l'embonpoint que lui a donné Cléomène; sur le Silène, 709; sur le Jason, 710; sur le Gladiateur, 262; sur le Faune dansant, 403, où il n'a pas toute l'exactitude que l'on pourrait désirer; et sur l'Hercule de Farnèse, où il laisse sentir à travers son épaisseur, des faisceaux divergens, qui paraissent produits par les faisceaux du grand dentelé.

(B) Quoiqu'on trouve peu d'exemples de ces plis sur les antiques, on en voit cependant sur le Silène, 709.

(C) Ces plans costaux sont sentis sur le côté gauche du Jason, 710; sur le Silène, 709; sur le côté gauche du Gladiateur, 262. On ne peut point regarder comme tels les plans divergens que l'on observe sur l'Hercule de Farnèse; mais on les retrouve sur un homme qui étend une draperie au-dessus de sa famille, dans le Déluge d'Al. Véronèse [840].

dorsaux dont j'ai parlé il n'y a qu'un instant, et l'embonpoint surtout, dissimulent les saillies des côtes et les sillons dont elles creusent, pour ainsi dire, le méplat du grand dorsal (*a*).

En général les formes du dos ont été moins bien étudiées que celles du ventre, surtout par les artistes de l'antiquité; et par cela même qu'ils leur ont accordé moins d'attention,

---

(*a*) La région dorso-sous-scapulaire correspond à un tissu cellulaire si abondant sur le grand dorsal, où l'on en peut disséquer jusqu'à quatre lames superposées, comme je l'ai dit dans ma thèse inaugurale (*Recher. d'Anat., de Physiol. et de Pathol.*, chez Béchet, place de l'Ecole de Médecine), et à du tissu cellulaire si lâche sous le même muscle grand dorsal, que les chocs violens y produisent de grandes ecchymoses et de vastes infiltrations. J.-L. Petit en cite un exemple remarquable (*Mal. chir.*, t. I, p. 156.) : Un soldat fut atteint par un boulet qui le frappa, en glissant, au bas de l'omoplate; il n'en tomba seulement pas, et y fit peu d'attention : mais trois jours après, tout le bras jusqu'au coude, et presque tout le dos jusqu'à la hanche, étaient d'un violet brun. L'endroit frappé présentait seul quelque mollesse : Petit l'incisa de la longueur de six travers de doigt; il en sortit du sang qui s'était répandu dans le tissu cellulaire sous-cutané du grand dorsal. D'autres incisions faites près de la hanche donnèrent encore issue à beaucoup de sang noir et caillé; mais il en resta d'infiltré, qui ne sortit qu'avec le tissu cellulaire frappé de mort. Ce fait et d'autres que je ne puis citer ici prouvent que de semblables contusions doivent être ouvertes de bonne heure pour prévenir de pareilles infiltrations. — L'épaisseur peu considérable des parties molles qui recouvrent les côtes, dans cette région, les laisse assez exposées aux fractures, et la faible épaisseur des parois du thorax y protége mal la base des poumons, et en même temps le foie du côté droit, et la rate du côté gauche.

ils y ont introduit moins de formes adoptives et conventionnelles (A).

DES COTÉS DE LA POITRINE.

Les côtés de la poitrine sont bornés en haut par la naissance du bras, et en bas par le sillon du flanc (1). Les régions mammaires et sous-mammaires (2) les limitent en devant, et ils ne dépassent pas le plan du bord externe du grand dorsal par-derrière (3). Toute la surface des côtés de la poitrine est ainsi embrassée dans un triangle fort étendu, dont les côtés de devant et de derrière se réunissent, l'un à l'autre, en haut, dans le creux de l'aisselle, tandis qu'en bas, ils aboutissent au flanc, dernière limite de la figure qu'ils circonscrivent. Ces limites ne sont au reste très-frappantes que vers le creux de l'aisselle; elles s'effacent graduellement en bas.

Le sillon du flanc (4) est très-sensible chez l'homme incliné latéralement. Il est au contraire large et superficiel chez l'homme qui est parfaitement droit. Il a été traité d'une manière systématique et conventionnelle par les artistes de l'antiquité, qui lui ont donné plus de profondeur, plus d'élévation et plus d'horizontalité qu'il n'en

---

(A) Toute cette région du dos m'a paru bien sur le Suivant de Bacchus, 485, et assez mauvaise sur un Mars, 474; très-négligée sur le Discobole, 704; sur l'Antinoüs, 564; sur le Centaure, 134. Elle m'a aussi paru peu étudiée sur un homme grimpant à un arbre, dans de Déluge de Véronèse [840]; sur une figure assise au premier plan, dans le tableau du Poussin, connu sous le nom de Bacchanale [226]: sur la plupart des Rubens; mais d'une belle laideur dans les monstres de plusieurs de ces tableaux.

Sculpt. moderne. Le dos offre une énergie d'action qui est admirable, dans le Milon du Puget, 77.

(1) P. I, III, 102, 103. (2) P. I, III, 53, 57, 58, 90, 95. (3) P. I, III, 91, 99. (4) P. I, III, 102, 103.

a dans la nature. J'en reparlerai à l'occasion du flanc.

La surface des côtés de la poitrine a des formes peu variables en bas, mais très-variables en haut par les mouvemens du bras. Néanmoins elle est toujours creusée en haut par l'aisselle, et bombée en bas par la convexité des côtes.

Le creux de l'aisselle n'est pas seulement formé par la poitrine, le bras y concourt un peu en dehors. Ce creux, à peu près rempli par le bras, quand ce membre est suspendu verticalement sur les côtés du tronc, se montre très-profond, quand le bras soulevé s'approche d'une direction horizontale. Quatre parois en circonscrivent alors l'entrée. L'une existe par-devant : elle est épaisse et arrondie en bas, très-prononcée, et formée par l'angle externe du muscle grand pectoral. Elle est épaisse, parce qu'elle est formée par toutes les fibres réunies du muscle. Son bord est arrondi, parce que ses fibres, en se rendant à leur tendon commun, fixé à l'humérus, se roulent, les unes sur les autres, comme les fibres du tortis d'une corde.

Une autre de ces parois limite la cavité de l'aisselle par derrière : elle est épaisse, arrondie à son bord, comme la précédente, par suite d'une organisation analogue dans l'angle supérieur et externe du grand dorsal, qui la forme, avec le grand rond, le petit rond et une portion du deltoïde.

La troisième est l'interne : elle est formée par la partie supérieure du côté de la poitrine, tandis que la quatrième ou l'externe l'est par l'extrémité supérieure du bras. Le fond de l'aisselle est tapissé par la peau, qui l'arrondit, en se réfléchissant lâchement sur les parois que je viens de décrire. Il est obscur par sa profondeur et par sa situation; mais les poils qui l'ombragent dans l'un et l'autre sexe, ajoutent encore à son obscurité (*a*).

(*a*) L'aisselle renferme un si grand nombre de nerfs et de

La portion inférieure des côtés de la poitrine, que l'on peut nommer la région *sous-axillaire*, est largement bombée de

---

vaisseaux, et des vaisseaux si volumineux, que ses blessures peuvent être fort graves, et occasioner à la fois des hémorrhagies alarmantes, des douleurs vives et des paralysies incurables. Le tissu cellulaire en est si abondant, qu'il se prête aisément aux infiltrations sanguines les plus considérables, et, pour cette raison, les plaies de l'aisselle doivent être ouvertes largement. — Quoique les côtes supérieures aient peu de mouvement, surtout chez les personnes blessées aux parois du thorax, parce qu'elles respirent alors davantage par le ventre, si l'on accorde une confiance entière à l'observation que J.-L. Petit cite à l'appui de son opinion sur l'emphysème des plaies non pénétrantes de la poitrine, et à l'idée qu'il a conçue de ce fait, les plaies de l'aisselle en particulier peuvent être suivies de cet emphysème, par suite des mouvemens que la respiration y détermine. Cette observation est celle d'un militaire blessé par un bâton pointu (voy. *Mal. chir.*, t. 1, p. 161). M. Blandin pense qu'on peut se rendre compte de ces emphysèmes de l'aisselle par les mouvemens du bras (*Anat. des rég.*, p. 484); mais la douleur enchaîne alors les bras dans le repos, et les blessés n'ont garde de les remuer. Au reste, avant d'en chercher l'explication, il faudrait peut-être s'assurer de leur existence.

L'abondance du tissu cellulaire, et surtout des ganglions lymphatiques de l'aisselle, les rapports de ces ganglions avec les lymphatiques du bras, de la mamelle, de la région sous-mammaire, des côtés de la poitrine et du dos, l'exposent à de fréquens abcès, idiopathiques ou simultanés aux inflammations des diverses régions dont je viens de parler; et, soit à cause des nerfs de l'aisselle, soit à cause de la fermeté ligamenteuse du tissu cellulaire sous-cutané de cette région, soit à cause du *ligament suspenseur* qui s'y observe, et qui s'étend de l'apophyse coracoïde à la peau du creux de l'aisselle, qu'il relève en voûte et retient fortement (*Voy.* plus bas la

devant en arrière, parcourue par les lignes saillantes des côtes, sillonnée par les espaces qui les séparent, et gravée

---

description du sommet de l'épaule et de la gaîne du deltoïde), soit à cause d'une disposition qui nous est inconnue, la formation de ces abcès est souvent accompagnée de très-vives douleurs. Lamotte rapporte cinq observations d'abcès de l'aisselle; dans ces cinq cas les malades se plaignirent beaucoup de la souffrance qu'ils éprouvaient. J'en ai observé déjà un assez grand nombre, et presque toujours j'ai remarqué le même symptôme, et j'en ai été surtout frappé chez un jeune avocat de mes amis. — La grande abondance du tissu cellulaire, l'espace considérable qui reste entre les parois de l'aisselle, obligent d'ouvrir promptement les abcès qui s'y montrent, pour éviter la destruction de ce tissu dans une étendue considérable, et la formation de fistules, par suite de la difficulté du rapprochement des parois du foyer. Il n'est pas même nécessaire d'attendre que le pus se sente très-distinctement sous la peau. Si la suppuration est profonde, si elle a été annoncée par de vives douleurs, une fièvre ardente, et ensuite par le frisson qui l'accompagne, si la fluctuation est sensible, encore qu'elle soit obscure; si par exemple elle devient sensible en pressant d'une main sur le grand pectoral, ou sur le scapulum, et de l'autre sur l'aisselle, bien qu'elle se distingue confusément à une certaine profondeur, hâtez-vous d'ouvrir, le foyer de l'abcès doit être considérable. Tel était le cas du jeune avocat dont j'ai parlé plus haut : je l'ouvris, il en sortit une demi-pinte d'un pus jaune et épais, et au bout de quinze ou vingt jours la guérison était achevée. Les abcès ouverts, le malade doit tenir son bras immobile et rapproché du corps. Cette position favorise la cicatrisation intérieure du foyer, parce qu'elle tient rapprochées les parois antérieures et postérieures de l'aisselle; les mouvemens du bras s'y opposent, parce qu'écartant ces parois l'une de l'autre, ils rompent les adhérences de la cicatrisation commencée, et préparent des

d'une, quelquefois de deux, parfois même, ce qui est extrêmement rare, de trois séries ou rangées de digitations, placées les unes au-dessous et au-devant des autres. Les côtes font sentir ici un plan plus convexe que par-derrière le dos, dans la région dorso-sous-scapulaire, par exemple, bien que leur courbure appartienne, là, à un cercle d'un diamètre plus petit, et qu'elle soit plus prononcée : c'est que, sur les côtés, elles sont recouvertes par une couche moins épaisse de parties molles.

Leur direction est, du reste, toujours d'autant plus obli-

---

fistules, quelquefois très-difficiles à guérir et presque incurables.

Les connexions du creux de l'aisselle, en dehors, avec l'articulation scapulo-humérale, l'exposent à être rempli par la tête de l'humérus, luxé en bas ou en avant. Les rapports de l'artère axillaire à sa terminaison, et de l'artère brachiale à sa naissance, avec l'humérus qui forme la paroi externe de l'aisselle, et en dedans duquel la seconde fait suite à la première, permettent de les y comprimer pendant les amputations du bras; les rapports de ces mêmes vaisseaux qui descendent entre les muscles grand pectoral d'une part, grand rond et grand dorsal de l'autre, permettent de les découvrir à leur point de continuité, et même plus haut. Pour y lier l'axillaire, on relève le bras fortement, on pratique une incision au creux de l'aisselle, et on la prolonge en dedans du bras, entre les parois antérieure et postérieure de cette région. La présence de ces vaisseaux et des gros nerfs qui les entourent, demande de grandes précautions, lorsqu'on est obligé d'extirper des ganglions de l'aisselle très-profonds. Il ne faut jamais disséquer un ganglion que l'on soupçonne adhérer à ces organes, il faut pour ainsi dire l'arracher, en déchirant doucement les adhérences qui les unissent. Mais, avec ces précautions, on peut les aller chercher jusqu'à la première côte, contre l'axillaire. J'ai pratiqué une opération de ce genre, et avec succès, sur un jeune imprimeur.

que en bas et en avant, qu'elles sont plus inférieures. Les espaces qui les séparent et les suivent forment toujours, chez les personnes maigres ou qui ont peu d'embonpoint, un sillon distinct; ce qui tient à ce que les muscles intercostaux n'égalant point, en épaisseur, l'épaisseur des côtes, lorsque la graisse ne remplit pas le vide de leur intervalle, la peau s'y enfonce et le dessine. Ces espaces s'élargissent graduellement jusqu'à l'articulation des côtes avec leurs cartilages, parce que leur portion osseuse s'abaisse ou s'incline graduellement davantage, à mesure qu'elles occupent un rang moins élevé.

La première série des digitations gravées sur les côtés de la poitrine, la seule que l'on y observe ordinairement, correspond aux digitations anguleuses du grand dentelé (1). Elles sont disposées suivant la direction d'une ligne courbe, convexe en bas et en avant, qui, commençant à deux travers de doigt au-dessous, et à un travers de doigt en dehors du mamelon, sur la sixième côte, descend en arrière, quatre côtes au-dessous, se cacher sous le bord externe du muscle grand dorsal (*a*). Ces digitations forment des plans anguleux, ordinairement distincts, et dont l'angle répond au bord supérieur du plan des côtes, parce que le sommet des digitations du grand dentelé vient toujours s'y fixer.

---

(1) P. I, III, 58, 96.

(*a*) Les connexions de la première des digitations visibles du grand dentelé avec la sixième côte, à laquelle elle s'attache; les connexions, toujours apparentes, de l'angle externe et inférieur de la région mammaire avec la cinquième côte, sont du plus haut intérêt pour le médecin et le chirurgien, parce qu'elles lui fournissent un moyen fort simple de compter les côtes et d'en apprécier le rang, connaissance fort utile dans l'opération de l'empyème, et aussi dans les rapports de médecine légale.

La seconde série des digitations latérales de la poitrine (1) est souvent formée par celles du grand oblique, entre-croisées avec les précédentes. Alors la pointe de ces digitations, encore anguleuses, est dirigée en arrière et correspond au bord inférieur de chaque côte. Dans ce cas, celles du grand dentelé sont toujours plus saillantes et plus prononcées que celles du grand oblique, probablement parce qu'elles correspondent plus spécialement à la surface externe des côtes, qui est saillante, et qu'elles sont plus épaisses, tandis que ces dernières répondent plus particulièrement à l'espace intercostal, qui est déprimé, et paraissent d'ailleurs plus minces. D'autres fois, mais ce cas est plus rare, on reconnait, en y apportant un peu d'attention, que les digitations de cette seconde série correspondent précisément aux articulations des côtes avec leurs cartilages, articulations plus volumineuses que la suite de l'arc dont elles font partie. Ces digitations ne sont autre chose, alors, que les saillies costo-articulaires déjà signalées à la région mammaire. Elles sont arrondies, parce que ces renflemens articulaires le sont eux-mêmes. Elles sont d'ailleurs rangées sur une ligne directement oblique en bas et en arrière, qui, en descendant, s'éloigne de la dernière digitation visible du grand dentelé et ne se courbe jamais, comme le fait la ligne de la première série. Je crois avoir observé cette disposition de la seconde série des digitations de la poitrine, surtout chez les hommes maigres dont les os sont volumineux. Mais, parfois, cette série est formée en partie par les digitations du grand oblique, en partie par les renflemens articulaires des côtes; ce qui apporte assez de variétés, et même des irrégularités très-singulières et une sorte de désordre dans ces digitations,

(1) P. I, III, 90, 95, 98.

comme je crois en trouver un exemple dans le Laocoon. Un pareil désordre me paraît devoir être rejeté des compositions belles et sévères, et ramené à des formes plus régulières, et partant plus agréables.

Une troisième série de digitations, aussi rares et plus irrégulières que celles dont je viens de parler, est produite par les saillies que font parfois, en s'unissant les uns avec les autres, les cartilages des fausses côtes, qui bordent la base du thorax (1). Ces saillies suivent exactement le bord de l'échancrure antérieure de la poitrine (A).

En résumé, on ne voit ordinairement qu'une série de digitations sur la poitrine, et elle appartient au grand dentelé. On en voit assez souvent deux. Alors la première est celle du grand dentelé, et la seconde répond aux digitations du grand oblique ou aux saillies costo-articulaires. On en voit quelquefois trois, et alors cette série, sur-ajoutée aux deux précédentes, répond aux articulations des cartilages des fausses côtes les uns avec les autres (*a*).

---

(1) P. I, III, 89, 94, 97.

(A) Les extrémités de ces cartilages asternaux forment des saillies évidentes et trop détachées sur l'Hercule de Farnèse. On trouve jusqu'à quatre séries de digitations sur l'Hercule, 432; je n'en ai jamais compté autant sur la nature, et je doute qu'il soit possible de les y voir. Je ne les ai jamais vues, non plus, aussi régulièrement coordonnées qu'elles le sont sur l'Hercule de Farnèse.

(*a*) La minceur des parois du thorax dans la région sous-axillaire, c'est-à-dire dans les côtés de la poitrine, est telle, qu'il n'est pas étonnant que les poumons y puissent être facilement blessés. Par la même raison, nous y auscultons aisément les bruits divers qu'y a découverts la sagacité prodigieuse de Laennec. Cette partie est formée inférieurement par des

Il n'est point de partie que les anciens aient plus altérée que les côtés de la poitrine, et où leur ignorance en anato-

---

côtes si mobiles, qu'il est assez rare d'y voir des fractures. Leur plan y est ordinairement si sensible au toucher, qu'on en reconnaît plus aisément les fractures que dans aucune autre région, et souvent même on ne peut les reconnaître dans une autre, que parce qu'on peut aisément presser ces côtes dans la région sous-axillaire, pour déterminer la crépitation et un mouvement dans les fragmens. Les divisions antérieures des artères intercostales y sont si rapprochées des bords voisins des côtes correspondantes, que si l'on avait à agrandir une blessure, pour évacuer un épanchement de sang dans la poitrine, il faudrait toujours suivre le milieu de chaque espace intercostal. Au reste, ces artères y sont très-déliées, et il serait toujours aisé d'en arrêter l'hémorrhagie, même sans recourir à l'attirail des moyens qu'on a proposés pour cet usage.

Ces côtes, ordinairement si faciles à compter en se guidant sur les reliefs formés par le cartilage de la seconde côte, par l'angle externe et inférieur de la région mammaire sur la cinquième côte, et par la première des digitations visibles du grand dentelé sur la sixième, ont des rapports très-intéressans avec les poumons, le foie, la rate et l'estomac : je les ai signalés à la région sous-mammaire (P. 92). Mais elles en ont d'autres avec les plèvres, que personne, je crois, n'a étudiés ni exposés. Les plèvres se réfléchissent du diaphragme sur les côtes, en suivant une ligne oblique en bas et en dehors, qui, commençant vers le cartilage de la septième, finit vers celui de la douzième, et laisse, à la rigueur, assez de place, au-devant du bord externe du grand dorsal, au niveau de la dixième côte, pour pénétrer dans les plèvres par l'opération de l'empyème, sans inciser sur ce muscle qui augmente de toute son épaisseur les parties à couper. Mais comme on peut trouver l'espace un peu étroit, comme la plèvre droite ne descend pas précisément aussi bas que la gauche, c'est entre la neuvième et la huitième, et

mie devienne plus sensible. Ils les ont altérés en leur donnant trop d'étroitesse ou trop peu d'étendue d'avant en arrière, ils les ont altérés en en déplaçant les saillies; et cette double faute dérive du développement exagéré qu'ils ont donné à l'échancrure antérieure de la poitrine, comme nous le rappellerons plus bas à l'occasion de cette échancrure. Girodet, qui s'inspirait toujours à leur école, s'est encore égaré ici avec eux, et plus qu'aucun des artistes des temps modernes. Quelque grand que soit le mérite des chefs-d'œuvre de l'antiquité, il eût été mieux de ne pas les imiter dans leurs erreurs; car ce ne sont pas ces erreurs qui font la beauté de ces admirables ouvrages. Il est pourtant trois statues antiques, où les formes des côtés se rapprochent plus de la nature que dans les autres : ce sont le Torse antique, le Gladiateur et surtout la statue mutilée de l'Ilissus.

DU VENTRE.

Le ventre ou *l'abdomen* est, pour les anatomistes, toute la portion du torse comprise entre la poitrine et l'extrémité inférieure du tronc, qui est connue en anatomie sous le nom de *bassin*. Le ventre offre d'assez grandes variétés de volume, et par suite de formes, chez les divers individus; mais je le suppose médiocrement saillant, comme on le voit chez beaucoup de sujets adultes. Alors il est légèrement

---

tout près du bord externe du grand dorsal, sous la troisième digitation visible du grand dentelé, qui est l'avant-dernière, que je proposerais de faire cette opération, à droite comme à gauche, si on voulait la pratiquer sur le côté. Ce point offre peu d'épaisseur, les divisions de l'intercostale y sont très-petites; il est d'ailleurs très-déclive, quoiqu'il le soit moins que la partie inférieure du sillon latéral du dos, que j'ai proposée comme un des points d'élection de l'empyème les plus favorables. (*Voy.* p. 99.)

comprimé de devant en arrière, et offre par-devant et par-derrière deux surfaces assez larges, et sur les côtés, au contraire, deux surfaces assez étroites. La première est le *ventre proprement dit;* la deuxième, la surface des *lombes* ou les *reins;* les deux dernières sont les *flancs.*

La surface du ventre est particulièrement celle qui regarde en devant. Saillante et bombée chez les personnes grasses, aplatie et rentrée chez les personnes maigres et affamées par le jeûne, cette surface offre mille degrés de saillie. Un sillon qui, du creux de l'estomac (1), descend jusqu'à la cicatrice orbiculaire du nombril ou ombilic (2), et quelquefois se prolonge même à un ou deux travers de doigt au-dessous, où il s'efface enfin entièrement, la creuse de haut en bas sur la ligne médiane (3) (*a*). Ce sillon est dû

---

(1) P. I, III, 54. (2) 100. (3) 92.

(*a*) Le sillon médian du ventre n'étant formé, au-dessus du nombril, que par la ligne blanche, ou, si l'on veut, par le raphé aponévrotique du ventre, très-visible en ce lieu, entre les muscles droits de l'abdomen écartés, on conçoit très-bien pourquoi il est sujet aux hernies et aux éventrations. (*Voy.* Pipelet, *Nouv. Obs. sur la hernie de la vessie et de l'estomac*, dans *Mém. de l'Acad. de chir.*, t. IV, obs. 5, 6, 7.) En effet, outre que les parties aponévrotiques se laissent assez facilement distendre, et résistent moins, pendant la vie, que les parties charnues des muscles, la ligne blanche est plus mince que les muscles droits qui la bornent latéralement. On conçoit aussi, d'après ce que je viens de dire, pourquoi la ligne blanche reprend difficilement son étroitesse et sa fermeté première, chez les femmes qui ont eu beaucoup d'enfans. Les rapports de cette ligne, en haut, avec l'estomac permettent à ce viscère de s'y échapper. Garengeot, qui a fait connaître ces hernies, en a rapporté et cité des exemples, qu'il était bien raisonnable d'attribuer à cet organe. (Voy. *Mém. de l'Acad. de chir.*,

à l'écartement des muscles droits de l'abdomen au-dessus de l'ombilic (A); et c'est précisément parce qu'ils se rap-

---

t. 1., p. 518.) On en trouve aussi dans le mémoire de Pipelet, quoiqu'il n'en ait pas toujours indiqué le siége d'une manière assez précise pour les esprits sévères (*loc. citat.*, obs. 4-5). Les rapports de la ligne blanche, à un ou deux doigts au-dessous de l'appendice xiphoïde, avec le colon transverse et l'épiploon, leur permettent aussi d'y faire hernie. — L'absence de vaisseaux visibles dans la ligne blanche rend ses blessures peu graves, lorsqu'elles ne pénètrent pas dans le ventre. L'innocuité de ses blessures, et ses rapports avec la vessie distendue par l'urine, avec l'utérus déployé dans toute la cavité du ventre par la grossesse, l'ont fait choisir pour y pratiquer la ponction de la vessie, et l'incision de l'utérus, lorsqu'on ne peut évacuer le premier de ces organes par aucun autre moyen, et que le second ne peut accoucher, ni par ses propres forces, ni par les secours de l'art.

(A) Ce sillon médian du ventre a été conservé sur le Prêtre égyptien d'ancien style, 361. Il est bien modelé sur l'Apollon du Belvédère, sur l'Hercule de Farnèse, sur le Génie funèbre, 22; sur l'Apollon Sauroctone, 19; sur le Centaure, 134; sur le Bacchus, 154, où après avoir disparu, il se remontre au-dessous de l'ombilic, comme on le voit quelquefois dans la nature; sur le Bacchus, 203; sur le Tibre, 249; sur l'Antinoüs, 234; sur le Gladiateur, où il se prolonge même au-dessous de l'ombilic; sur le Silène, 709; sur le Jason, 710; sur le Germanicus, 712; sur l'Hercule, 432; sur le Marsias, 230. Le Guide l'a également rendu sur son Hercule tuant l'hydre [1046]; sur son Centaure Nessus [1048]; sur son Saint Sébastien [1043]; Ant. Carrache dans son Déluge [927], sur un homme qui, parvenu sur un rocher, implore, avec une admirable expression de désespoir, la clémence du ciel; Rubens, sur l'Apollon du gouvernement de la reine [690]; Lebrun, sur son Crucifix aux Anges [118]; David, sur toutes

prochent au-dessous de l'ombilic (1), jusqu'au point de se toucher et de se presser l'un l'autre, que le sillon médian ne s'y montre qu'à peine, ou point du tout. Il s'y montre si peu, qu'ordinairement le ventre reste saillant sur la ligne médiane, pour se déprimer assez brusquement au pubis, et y former quelquefois, surtout chez les gens gras, une sorte de sillon demi-circulaire qui regarde en haut par sa concavité (2). Il peut même arriver, chez les personnes qui ont beaucoup d'embonpoint, qu'un sillon semblable se présente à deux travers de doigt environ au-dessus, par suite du développement de la graisse autour de l'ombilic (3) (*a*).

---

les figures où il a pu le représenter, dans ses Sabines et son Léonidas aux Thermopyles; Girodet, sur un Turc nu de la Révolte du Caire, sur son Endymion, sur l'homme adulte de la scène du Déluge.

(1) P. I, III, 104. (2) 118. (3) 113.

(*a*) Lorsque ce sillon *sus-pubiaire* existe, et que l'on doit pratiquer la ponction de la vessie au-dessus du pubis, c'est au point où le sillon croise la ligne médiane du ventre, qu'il faut introduire le trois-quarts. On pense généralement que cette opération ne peut servir qu'à évacuer les urines, et nullement au traitement d'un retrécissement de l'urètre, et, par suite de cette idée, qu'on doit y recourir seulement pour évacuer les urines, lorsqu'on ne peut parvenir à la vessie par le cathétérisme forcé ou tout autre moyen. Quoique la ponction de cet organe soit une opération fort simple, et à peu près sans douleur et sans danger, on ne doit jamais assurément y avoir recours, que lorsque la vessie, étant distendue à l'excès, menace de se rompre, et lorsque d'ailleurs on n'a pu réussir à la vider des urines qu'elle renferme. C'est là le principal usage de la ponction : néanmoins elle servirait avantageusement, ensuite, à la guérison du retrécissement de l'urètre qui aurait pu la provoquer. En effet, après avoir dissipé les accidens inflamma-

Le nombril occupe à peu près le milieu de l'étendue comprise entre l'extrémité inférieure de l'appendice xiphoïde et la région du pubis, et par conséquent il est un peu plus près de cette région que du creux de l'estomac (*a*).

Latéralement s'observe le plan du muscle droit de l'abdomen. Il se prolonge de la région sous-mammaire jusqu'au pubis, en se dirigeant obliquement en bas vers celui du côté opposé (1). Il se rétrécit aussi en descendant (2); mais il paraît gagner en saillie ce qu'il perd en largeur, disposition

---

toires par les antiphlogistiques, on pourrait employer des injections liquides ou gazeuses par l'urètre, avec d'autant plus d'abondance et de succès, qu'elles s'échapperaient avec facilité par l'ouverture sus-pubienne.

(*a*) Le nombril étant le point par où passent les vaisseaux qui lient l'enfant à la mère avant l'accouchement, il n'est pas étonnant qu'il s'y fasse des hernies congénitales. Ce phénomène est moins étonnant encore, lorsqu'on se rappelle que cette hernie est primitivement un état normal, et qu'à une certaine époque de la vie utérine, les intestins se trouvent dans le cordon ombilical. On concevra très-bien encore les hernies ombilicales des femmes qui ont eu plusieurs enfans, si l'on se rappelle ce que j'ai dit plus haut sur l'extensibilité des aponévroses et du tissu qui les forme. On comprendra aussi, par les mêmes raisons, l'apparition des hernies qui se font assez souvent autour de l'ombilic, chez l'adulte.—Les connexions de l'ombilic avec l'ouraque, dont la cavité primitive se conserve quelquefois; ses connexions avec le sommet de la vessie, distendue par une rétention d'urine, expliquent : les premières, comment il est des individus qui rendent leurs urines par l'ombilic, depuis l'enfance, et les secondes, comment il en est qui les rendent accidentellement par cette voie. (*Voy.* les obs. de Cabrol et de Littre, etc., rapportées par M. Boyer dans ses *Mal. chir.*, t. VII, p. 541 et suiv., et t. IX, p. 46.)

(1) P. I, III, 93, 105, 109. (2) 114.

due à ce que les fibres charnues du muscle droit du ventre se resserrent au-dessous de l'ombilic en un faisceau plus étroit et un peu plus épais. C'est à cet excès d'épaisseur qu'il faut attribuer la saillie prononcée du ventre au-dessous de l'ombilic (A).

Le plan des muscles droits, chez les sujets dont les formes musculaires sont vivement exprimées, se montre partagé, au-dessus de l'ombilic, en plusieurs méplats quadrilatères, réguliers ou irréguliers, par des sillons transversaux très-superficiels (1), que la peau produit en s'enfonçant et s'attachant sur les intersections fibreuses qui divisent le

---

(A) Il est peu d'artistes qui ne fassent pas sentir la saillie des muscles droits au-dessous de l'ombilic. On en trouve des exemples sur le Génie Funèbre, 22; sur l'Apollon Sauroctone, 19; sur le Centaure, 134; sur le Bacchus, 203; et la forme en est exacte. Ces muscles droits m'ont paru trop larges en haut sur l'Antinoüs, 234; trop prononcés sur le Silène, 709; bien sur le Germanicus, sur l'Apollon Pythien, sur l'Hercule de Farnèse, sur l'Antinoüs, sur l'Hercule, 432; sur le Marsias, 230; très-imparfaitement imités sur le Prêtre égyptien, 361. On les retrouve avec une belle forme, sur le Centaure du Guide [1048]; on ne les distingue qu'en partie, à cause des ombres excessives dont il les a couverts, sur son Saint Sébastien [1043]; ils sont bien sentis dans le Déluge de Carrache, sur l'homme au désespoir qui étend ses bras vers le ciel [927]; mais mal rendus dans le Jésus ressuscité de Bronzino [887]; faiblement indiqués dans le Jésus crucifié de Prud'hon [242]; généralement bien distincts et bien exacts, dans les tableaux du Léonidas aux Thermopyles et des Sabines; bien aussi dans les figures de la scène du Déluge et de la Révolte du Caire, par Girodet; mais trop larges dans son Endymion.

(1) P. I, III, 88, 93.

muscle droit dans toute sa largeur. Les anciens ont presque constamment régularisé ces méplats sus-ombilicaux du muscle droit, dans leur nombre et dans leur figure, en en faisant deux méplats à peu près carrés, séparés par des sillons transversaux (*a*). Si la peau se déprime sur les intersections fibreuses qui les séparent, c'est parce que celles-ci n'égalent point, par leur épaisseur, l'épaisseur des parties charnues du muscle. On distingue encore, sur le plan des muscles droits, immédiatement au-dessus de l'ombilic, un sillon léger, correspondant au pli qui se montre sur le ventre, au moment de la flexion du corps en avant (A).

(*a*) La présence des artères sous-sternales et épigastriques, en haut et en bas des muscles droits, lesquelles y répandent d'assez grosses divisions vasculaires qui deviennent très-déliées vers l'ombilic, exposent les blessures de ces muscles aux hémorrhagies, et les rendent plus graves que dans beaucoup d'autres points du ventre. Les artères épigastriques se dégagent de dessous les cartillages costaux, *le long* des bords de l'échancrure antérieure de la poitrine, et *vis-à-vis* l'extrémité inférieure de l'appendice xiphoïde. L'incarcération des muscles droits dans une gaîne fibreuse robuste, les expose aux étranglemens dans leurs inflammations. Cette incarcération exigerait, dans le cas d'abcès de ces muscles, qu'on en incisât la gaîne pour éviter que le pus ne se portât en bas et en arrière des muscles, où le péritoine est presque à nu, et où le pus pourrait fuser dans le bassin, devant la vessie, comme j'en ai trouvé un exemple dans les pavillons d'anatomie de la Faculté. L'incarcération des petits muscles pyramidaux du ventre, chacun dans une gaine particulière, offre bien moins d'intérêt et d'importance que celle des muscles droits.

(A) On distingue ces différens sillons sur le Génie Funèbre, 22; sur l'Apollon Sauroctone, 19, où on les voit à peine; sur le Centaure, 134, et le Tibre, 249, deux statues où leur irrégu-

Après le plan des muscles droits, vient, en dehors, un sillon que je nomme *sillon latéral* du ventre (1). Il est placé au-dessous du mamelon, et environ à un travers de doigt en dedans. Ce sillon part de la saillie qui proémine en bas sur les côtés de la base de la poitrine (2), saillie *latérale*, que je nomme *costo-abdominaire.* Il se dirige à peu près verticalement en bas, suivant une ligne qui aboutirait à un ou deux travers de doigt en dedans de l'angle antérieur de l'ilium (3), ou même sur cet angle, ce qui est fort rare (4). Le sillon latéral du ventre est borné en dedans par la saillie du muscle droit (5), en dehors par la saillie des fibres charnues du muscle grand oblique du ventre, insérées en relief sur leur aponévrose (6), comme les fibres charnues le sont partout sur le tissu ligamenteux (A). La minceur des parois du ventre,

---

larité rappelle les irrégularités de la nature. Elles sont trop prononcées, je crois, dans le Pollux, 218. Ce défaut ne s'observe pas dans le Gladiateur ; dans le Germanicus, 712 ; dans le Marsias, 230. On n'en voit point sur le Prêtre égyptien, 361. Si maintenant nous jetons les yeux sur les tableaux des peintres, nous les retrouvons sur le Centaure Nessus du Guide [1048] ; sur le Turc nu de la Révolte du Caire [81]; sur le Tatius du tableau des Sabines, par David [39], où ces intersections sont aisées à reconnaître.

(1) P. I, III, 101, 110. (2) 102. (3) 110. (4) 111. (5) 105, 109. (6) 106, 111.

(A) Le sillon latéral du ventre s'aperçoit au premier coup d'œil sur l'Apollon Pythien, où il est large et superficiel, comme dans la nature; sur l'Hercule de Farnèse, où il est trop profond et trop distinct; sur le Génie Funèbre, 22; sur l'Apollon Sauroctone, 19. Il est peut-être trop large sur le Centaure, 134, et moins profond que dans le Génie Funèbre, quoique les muscles en soient beaucoup plus prononcés. Il

dans la ligne qu'occupe le sillon latéral, comparée à leur épaisseur en dedans et en dehors, sur les muscles que je viens d'indiquer, explique parfaitement la dépression qui le constitue. Ces parois ne sont si minces, sur cette ligne, que parce que les fibres charnues du grand et du petit oblique de l'abdomen, et même du transverse, dans les trois quarts inférieurs de la hauteur du ventre, ne s'étendent pas jusqu'au

---

est bien placé sur le Bacchus, 154; sur le Bacchus, 203; et sinueux comme un S sur le Pollux, 218, ce qui n'est ni beau ni naturel. Il est mieux sur l'Antinoüs, 234, et exact à droite sur le Gladiateur; mais je ne l'ai jamais vu se diviser en haut, comme on le voit sur cette statue : cela tient-il à sa pose? Ce sillon est trop profond sur le Silène, 709; il est mieux sur le Jason, 710, et sur le Germanicus. Il est excessivement prononcé sur l'Hercule, 432; mais la figure étant idéale, il ne faut pas s'étonner d'une pareille exagération. Il est bien en place sur le Marsias, 230.

On le distingue mal sur l'Hercule du Guide [1046]; mais très-facilement sur son Centaure Nessus [1048]; sur le Jésus montant au ciel, par Ant. Carrache [913]. Il a de l'exactitude dans le Déluge d'Ant. Carrache [927], sur l'homme qui, dans son désespoir, étend expressivement les bras vers le ciel; mais il est mal exprimé dans le Jésus réssuscité de Bronzino [887]; et très-légèrement indiqué dans le Jésus crucifié de Prud'hon [242]. Il produit un bel effet sur le Turc nu de la Révolte du Caire par Girodet; mais il est trop régulier, trop étroit, trop linéaire sur son Endymion, où je crois voir des inspirations même exagérées des lignes symétriques de l'antiquité. Il se rapproche de la nature dans l'homme adulte de la scène du Déluge; mais ici, comme dans le Turc cité un peu plus haut, il imite surtout l'Hercule de Farnèse. David a beaucoup moins sacrifié aux belles formes conventionnelles de l'antique les belles formes de la nature.

muscle droit, et ne laissent que des aponévroses pour fermer l'abdomen dans le fond de cette dépression. Aussi ce point est-il le moins épais des parois du ventre, avec le sillon médian (*a*).

Au sillon latéral succède en bas un méplat *sus-inguinaire*, qui est triangulaire (A), et borné en dedans par le bord obli-

---

(*a*) Le sillon latéral du ventre se prêterait facilement, par sa minceur, à la ponction de l'hydropisie ; mais les branches externes de l'épigastrique, qui le traversent obliquement, en se portant en haut et en dehors, pourraient être blessées, et sans être très-volumineuses, elles pourraient fournir une hémorrhagie assez abondante pour inquiéter et obliger le chirurgien à de petites opérations, toujours douloureuses et alarmantes pour le malade. Cet accident serait moins à craindre d'ailleurs, ou même il ne serait nullement à redouter si l'on pratiquait la ponction dans la moitié supérieure du sillon, à deux doigts au-dessus de l'ombilic, par exemple. Le sillon latéral, par sa minceur et sa structure aponévrotiques, se prête à la formation de hernies ventrales. J'en ai vu deux en cet endroit, une de chaque côté, sur un porteur d'eau qui en avait d'autres encore, et qui n'en continuait pas moins sa fatigante profession. Il est probable que beaucoup de hernies ventrales se montrent dans ce sillon ; mais les anatomistes ayant négligé l'étude des formes du corps, les chirurgiens n'ont point pensé jusqu'à ce jour à s'en servir pour donner plus de précision, soit à leurs observations, soit à leurs procédés opératoires : aussi n'indiquent-ils que vaguement la situation de la plupart des hernies ventrales dont ils rapportent l'histoire, et me trouvai-je dans l'impossibilité de citer des exemples bien authentiques des hernies du sillon latéral.

(A) Le méplat sus-inguinaire est distinct sur l'Apollon Pythien ; sur l'Hercule de Farnèse ; sur l'Hercule, 432 ; sur l'Endymion de Girodet, où il est idéal. Il se confond avec le

que du muscle droit (1), en bas par le pli de l'aine (2), en dehors par la saillie des fibres charnues du grand oblique, faisant un relief plus ou moins arrondi et quelquefois anguleux, dont j'ai déjà parlé (3). Ce relief est arrondi parce que ces fibres s'attachent à l'aponévrose suivant une ligne courbe (A). Il aboutit en bas à l'angle antérieur de l'ilium (4), toujours saillant en avant chez les gens maigres, et en haut à la saillie latérale de la base de la poitrine (5). Il a la convexité de sa courbure tournée en dedans. On voit quelquefois serpenter dans le méplat sus-inguinaire, la veine tégumenteuse du ventre, dont les racines et le tronc se dirigent vers l'aine; mais, à part ces saillies, qui d'ailleurs manquent souvent, le plan sus-inguinaire est assez uni à sa

---

pli de l'aine sur l'adulte de sa scène du Déluge [80]; et on le reconnaît sur le Léonidas aux Thermopyles de David, et sur son Tatius.

(1) P. I, III, 114. (2) 115, 119. (3) 106, 111. (4) 111. (5) 102.

(A) Le relief du grand oblique est peu arrondi sur l'Hercule de Farnèse; sur un Turc nu de la Révolte du Caire [81], par Girodet, et sur l'adulte de sa scène du Déluge [80], figures qui me semblent inspirées par l'Hercule de Farnèse. Ce relief est plus arrondi sur le Génie Funèbre, 22; sur le Centaure à gauche, 134. Il est manqué sur le Bacchus, 154. Il est bien rendu sur celui du n° 203. Il est très-évident sur le Pollux, 218; sur le Marsias, 230; mais moins exact à droite sur le Tibre, 249. Il recouvre son exactitude sur l'Antinoüs, 234; sur le Gladiateur, sur le Silène, du moins à droite, sur le Germanicus, sur l'Hercule 432; sur l'Apollon Pythien. J'en dois dire autant pour le Centaure Nessus du Guide [1048]; pour le Christ en croix de Prud'hon [242]; pour les tableaux de Girodet, pour ceux de David, quoiqu'ils s'écartent un peu de la nature, surtout ceux du premier.

Ce relief est au contraire un peu anguleux sur le Jason [710];

surface. Ce plan est déprimé parce que les parois du ventre y sont plus minces qu'en dehors et en dedans; et elles y sont plus minces parce que les fibres charnues du muscle grand oblique ne s'y prolongeant pas, on ne trouve, à la place qu'elles auraient pu occuper, que l'aponévrose abdominale, qui est sensiblement moins épaisse (*a*).

---

sur l'Hercule tuant l'hydre, par le Guide [1046]; sur le Jésus ressuscité de Bronzino [887]. Cette forme est plus rare et me semble moins belle que la première.

(*a*) En bas et en dedans du plan sus-inguinaire passe obliquement l'artère épigastrique, se portant en haut et en dedans et venant du tiers interne du pli de l'aine, et presque du milieu de sa longueur où l'on sent battre l'artère iliaque qui lui donne naissance. Elle coupe le bord externe du muscle droit à environ deux doigts au-dessus du pli de l'aine, et aboutirait à trois travers de doigt au-dessous de l'ombilic, si elle suivait toujours la même direction. — La faiblesse des parois du ventre, dans tout le plan sus-inguinaire, les expose beaucoup à être forcées par la pression continuelle des viscères. Aussi je suis convaincu qu'on a pris plusieurs fois pour des hernies inguinales externes ou internes des hernies qui ne s'étaient faites ni par l'une ni par l'autre des fossettes inguinales du péritoine, mais un peu plus haut et à travers l'épaisseur du plan sus-inguinaire lui-même. Pour moi, j'ai déjà disséqué des cas de ce genre sur des cadavres qui paraissaient porter des hernies inguinales ordinaires, et je ne doute pas que les chirurgiens qui voudront y faire attention ne trouvent des cas semblables.

Les rapports assez voisins de l'iliaque externe avec le plan sus-inguinaire, qui s'en rapproche de plus en plus, de haut en bas, et derrière lequel elle descend obliquement en avant, par suite de l'inclinaison de l'ouverture supérieure du bassin en ce sens, permettent d'atteindre cette artère pour la lier, dans

Enfin sur la surface du ventre se montre en dehors une partie de la région des flancs que je décrirai plus bas (1). Cette région en forme les limites latérales; et, réunie à l'échancrure antérieure de la poitrine et à l'échancrure antérieure du bassin, elle circonscrit l'étendue de la surface du ventre.

L'échancrure antérieure de la poitrine se montre tantôt

---

le cas de blessure ou d'anévrysme, en incisant, obliquement en haut et en dehors, le plan sus-inguinaire. L'incision doit être commencée à deux travers de doigt au plus, au-dessus du milieu du pli de l'aine, et prolongée à cinq ou six doigts plus haut, suivant la profondeur à laquelle on est obligé de porter la ligature. Elle doit suivre le milieu du méplat sus-inguinaire, parce qu'on s'éloigne ainsi également de l'artère épigastrique, qui monte sous le muscle droit, et de l'artère circonflexe de lilium, qui parcourt la convexité de cet os, et qu'on risque moins de diviser des rameaux considérables qui pourraient en émaner. En procédant ainsi, on arrive sur les vaisseaux sans détour sensible, et il ne reste, après avoir coupé les muscles, qu'à détacher le péritoine de la fosse iliaque pour les mettre à découvert. C'est ainsi, à peu près, qu'ont opéré tous les chirurgiens, aujourd'hui assez nombreux, qui ont lié l'artère iliaque externe, savoir : Abernethy, Freer, Tomlinson, A. Cooper, Delaporte, Goodlad, Dorsey, Ramsden, Albert, Brodie, Norman, Lawrence, Bouchet, Moulaud, Dupuytren, Collier, Smith Soden, Colles, que je cite d'après la traduction d'Hogdson, par M. Breschet, où se trouvent consignées les observations de la plupart de ces chirurgiens (*Mal. des Art.*, t. II, p. 201). C'est aussi à peu près de cette manière qu'a opéré le docteur Stevens, quand il a lié l'artère iliaque interne à un demi-pouce environ de son origine, pour un anévrysme de l'artère fessière, qu'il a guéri par cette brillante opération (Hogdson, loc. cit., t. I, p. 250).

(1) P. I, III, 106, 107.

anguleuse (1), comme on le voit chez les sujets très-maigres et surtout chez les enfans grêles et élancés, tantôt approchant de la forme demi-circulaire (2). La théorie de la première forme se trouve dans le squelette. L'échancrure antérieure de la base de la poitrine y forme en effet toujours un angle assez aigu, ouvert en bas, et dont les côtés convergent sur le pédicule assez étroit de l'appendice xiphoïde, saillante de trois travers de doigt dans le sinus de l'échancrure (A) (*a*).

---

(1) P. I, 54, 89, 97.

(2) P. III, 88, 94, 97.

(A) Je ne citerai guère d'exemples de la forme anguleuse de l'échancrure antérieure de la poitrine sur les antiques; je ne me rappelle pas y en avoir trouvé, si ce n'est sur un prêtre égyptien du premier style, 361, ou d'ailleurs elle est loin d'être bien rendue; sur l'Ilissus où elle est au contraire pleine de vérité; sur l'Antinoüs, et peut-être encore sur quelques autres. J'en citerai davantage dans les ouvrages des artistes modernes qui se sont bien plus assujettis à suivre la nature que les formes symétriques de l'antiquité. C'est ainsi qu'on l'observe sur l'Hercule tuant l'hydre de Lerne, par le Guide [1046]; sur son Hercule mourant [1049]; sur son Centaure Nessus [1048]; sur le Jésus montant au ciel, par Ann. Carrache [913]; dans le Déluge d'Ant. Carrache, sur un malheureux au désespoir, qui, les bras étendus, implore la pitié du ciel [927]; sur le Jésus ressuscité, de Bronzino [887]; sur le Christ descendu de croix, par Van-Mol [598]; sur le Christ crucifié de Prud'hon [242], où elle n'est pas cependant très-anguleuse; sur l'aveugle du Léonidas aux Thermopyles, par David, et sur un cadavre au premier plan dans la Révolte du Caire, par Girodet [81]; deux figures secondaires que ces deux grands peintres n'ont pas jugées dignes sans doute des formes antiques, qu'ils semblent réserver pour les figures principales.

(*a*) Dans l'ouverture de cette échancrure se montre, à doite et

La seconde forme est bien plus rare : elle a été beaucoup plus suivie par les sculpteurs de l'antiquité, et ils en ont exagéré la régularité (A). Elle est plus difficile à comprendre que la première ; mais on y parvient avec un peu de re-

---

en haut, tout le long des cartilages des côtes et sous l'appendice xiphoïde, le foie qui les déborde, en sorte qu'un coup d'épée peut l'atteindre en cet endroit.

A deux travers de doigt au plus de l'appendice du sternum et à droite, aboutit la veine ombilicale ou le cordon qui la remplace chez l'adulte, remontant obliquement depuis le nombril. La présence de cette veine en cet endroit, quoiqu'elle soit presque toujours oblitérée, ne permet de débrider, dans la direction qu'elle suit, ni les plaies du ventre, ni les ouvertures des hernies, lorsqu'elles étranglent les viscères qui y passent et dont on ne peut faire la réduction. Ce précepte est fondé. En effet, on trouve quelquefois son canal conservé : Fabrice de Hilden en rapporte un exemple (obs. 47, cent. 1). Le canal était tellement considérable qu'on y aurait pu faire passer une plume d'oie. — L'estomac occupe le centre et la gauche de l'échancrure antérieure de la poitrine ; les corps contondans, les instrumens piquans et tranchans peuvent l'y atteindre aisément, et ces blessures sont toujours graves. Des vomissemens de sang ou d'alimens mêlés de sang, quelquefois l'issue par la plaie des matières alimentaires, tels en sont les caractères propres. — Les attaches assez minces du transverse de l'abdomen, sur les côtés de l'appendice xiphoïde, ne suffisent pas toujours pour résister aux viscères du ventre, et il n'est pas rare d'y voir se former des hernies épigastriques. On en trouve deux exemples dans le mémoire de Garengeot *sur plusieurs hernies singulières* (*Mém. de l'Acad. de chir.* t. I, p. 518.)

(A) Les statuaires de l'antiquité ayant généralement donné à l'échancrure de la poitrine, la forme d'une courbe régulière, il n'est presque pas d'antique où l'on ne puisse l'observer. Cette forme est frappante sur le Génie funèbre, 22 ; sur le Centaure,

cherches et de réflexion. Je me suis assuré qu'elle est formée par l'extrémité supérieure du muscle droit du ventre, qui, remplissant le sommet de l'échancrure de la poitrine, depuis l'extrémité inférieure de l'appendice xiphoïde jusqu'à la mamelle, oblige le sillon qui suit le bord de cette échancrure, à se porter horizontalement, et en se courbant un peu, vers l'extrémité inférieure de l'appendice dont je viens de parler, ainsi que je l'ai déjà expliqué à l'occasion de la région sous-mammaire (p. 90).

Cette forme étant produite par l'épaisseur de l'extrémité supérieure du muscle droit, on conçoit aisément pourquoi elle manque constamment chez les sujets maigres et élancés, dont les muscles ont peu de développement.

Il y a une troisième forme que j'ai signalée encore en décrivant la région sous-mammaire; c'est celle où l'angle supérieur de l'échancrure de la poitrine semble tronqué en travers au lieu d'être régulièrement arrondi; enfin, il paraît qu'il en est une quatrième que j'ai vue sur plusieurs statues, mais que je n'ai pas encore clairement observée sur le

---

où elle est trop large; sur le Germanicus, 712; sur l'Hercule, 432, où son bord est choquant par son extrême saillie. Elle s'observe à peine sur le Gladiateur, et c'est avec plaisir que je l'y distingue difficilement, car il est peu d'ouvrages antiques qui s'écartent moins de la nature. Parmi les artistes modernes, David et Girodet surtout se sont inspirés sur l'antique; David résiste encore à cette impulsion dans la figure de son Tatius, mais il s'y abandonne entièrement dans son Léonidas. Quant à Girodet, rien ne le retient; il va même plus loin que les artistes grecs, par la largeur excessive qu'il donne à cette échancrure, et il détruit tous les rapports naturels qui la lient aux autres formes du ventre, en raccourcissant à son gré la longueur des dernières côtes, comme on peut le voir surtout dans son Endymion.

vivant, c'est celle où l'appendice xiphoïde fait saillie dans l'échancrure, qu'elle divise pour ainsi dire en deux arcades. On en voit un exemple très-frappant sur le Marsias, et un exemple moins évident, quoique sensible encore, sur le Laocoon. Dans tous ces cas, la base de l'échancrure de la poitrine n'atteint, ordinairement, pas la largeur de l'échancrure antérieure du bassin, et ne s'étend guère, de chaque côté, que jusqu'à une ligne verticale qui aboutirait au pli de l'aine, à un doigt en dedans de l'os de la hanche.

Le contour de l'échancrure antérieure de la poitrine présente assez souvent un rebord uniforme et légèrement arrondi : d'autres fois, au contraire, il offre une série de saillies peu régulières qui sont formées par l'union successive des cartilages costaux, asternaux, et aussi par la convexité de leur courbure qui regarde en bas (1). Je l'ai déjà dit plus haut, ce sont ces saillies qui sont la cause de la troisième série de digitations que l'on voit parfois sur les côtés de la poitrine (A). Ce bord se termine en bas, précisément au-

(1) P. I, III, 89, 94, 97.

(A) Les saillies des cartilages asternaux sont très-évidentes sur l'Hercule Farnèse, et sur l'Hercule 432, on en distingue aisément trois. La première correspond aux septième et huitième cartilages costaux, trop exactement confondus en un seul plan qui est, d'ailleurs, trop horizontal. La seconde répond au neuvième, et la troisième au dixième. On en compte au moins quatre dans le Marsias, 230 ; disposition en harmonie avec l'état de suspension où il se trouve. Ces saillies sont d'ailleurs trop rondes et trop isolées dans ces statues. On les trouve plus confuses et telles qu'elles sont dans la nature, dans les ouvrages des artistes modernes, sur l'Hercule tuant l'hydre [1046], sur l'Hercule mourant [1049] ; sur le Centaure Nessus, tous trois du Guide; sur le Jésus montant au ciel, par Ann. Carrache [913] ; dans le Déluge d'Ant. Carrache, sur un homme au

dessus du sillon latéral du ventre, par une saillie arrondie que forme le cartilage de la dixième côte, recourbé en haut, à cet endroit. C'est *la saillie latérale de la base du thorax*, ou bien encore la saillie *costo-abdominaire* (1), déjà indiquée plus haut.

L'échancrure antérieure et supérieure du bassin qui circonscrit la surface du ventre en bas s'étend depuis l'angle antérieur de la hanche (2), ou de l'ilium d'un côté, jusqu'à la saillie des pubis, au-dessus des organes de la génération, et de là jusqu'à l'angle de l'ilium du côté opposé, en sorte qu'elle est bornée latéralement par le pli des aines, et au milieu par le sillon horizontal qui surmonte l'articulation des pubis. Tantôt, le pli des aines, se courbant régulièrement en quart de cercle, comme on le voit sur un homme adulte dont l'embonpoint surcharge le ventre proéminent, forme une échancrure demi-circulaire qui embrasse le bas-ventre dans sa courbure. Tantôt les plis des aines descendent obliquement et directement jusqu'à la région des pubis, où le sillon horizontal, qui en parcourt le bord supérieur et la limite en ce sens, achève l'échancrure, et lui donne la figure d'un triangle à sommet tourné en bas et tronqué en travers, au-dessus des organes génitaux. Cette disposition est, je crois,

---

désespoir, les bras étendus vers le ciel qu'il implore [927], sur le Christ descendu de croix, par Van-Mol [598]; sur le Crucifix aux anges, par Lebrun [118]. Parmi les artistes de nos jours, Girodet les a imitées de l'Hercule de Farnèse, sur le Turc nu de la révolte du Caire [81], et sur l'adulte de la Scène du Déluge. David s'est inspiré à la même source, mais avec un peu plus d'indépendance, ainsi qu'on peut le voir sur le Tatius de ses Sabines, et sur plusieurs figures de son Léonidas aux Thermopyles.

(1) P. I, III, 102. (2) P. III, 111.

plus commune que la précédente. Elle s'observe surtout che les adolescens, les jeunes gens, et aussi sur la plupart de hommes maigres et dont les chairs ont encore la fermeté d la jeunesse. Elle tient à ce que le ligament inguinal ou cru ral, formé par l'aponévrose repliée de l'abdomen et du gran oblique en particulier, suit une direction oblique assez droit je dis assez droite, parce qu'il se courbe légèrement en bas dans sa moitié externe où il adhère à l'aponévrose fémo rale (*a*).

(*a*) Les rapports du pli de l'aine avec le cordon testiculai qui en suit supérieurement la moitié interne; ses rapports e arrière avec l'artère crurale, le nerf de même nom qui est e dehors, la veine crurale qui est en dedans, et qui tous tro se trouvent vers le milieu de la longueur du pli, rendent se blessures fort dangereuses, et l'exposent à des anévrysm et à des varices, capables de simuler des hernies, par le volume quand le malade est debout, par leur affaissemen quand il est couché, par leur accroissement dans les efforts par le gargouillement qu'elles produisent lorsqu'on les rédui (Voyez-en une obervation curieuse dans la thèse de M. J. Clo quet, pour le concours de la place de chef des travaux anato miques, 1819.)

Les connexions de l'aîne avec de nombreux ganglions l'ex posent aux engorgemens inflammatoires, et surtout à des en gorgemens syphilitiques, par suite de la continuité de c ganglions avec les vaisseaux lymphatiques qui naissent de organes extérieurs de la génération. Ses connexions avec l gaîne fibreuse du muscle iliaque et avec du tissu cellulaire as sez abondant, placé au-dessus et au-dessous du ligament in guinal, enfin avec les mêmes ganglions lymphatiques, l'expo sent à des abcès de sources assez différentes. Ses connexion avec la branche du pubis l'exposent à être soulevé par de exostoses nées de la branche horizontale de cet os. Ses con

La première disposition, c'est-à-dire la courbure régulière de l'échancrure antérieure du bassin trouve sa cause dans le

---

nexions avec l'articulation coxo-fémorale permettent à la tête du fémur de s'y déplacer, comme il arrive dans les luxations en haut et en dehors, et par suite de le distendre douloureusement, ainsi que le nerf crural refoulé alors en haut et en dedans, avec le psoas et l'iliaque réunis.

Les rapports du pli de l'aîne avec le cordon testiculaire chez l'homme, le ligament rond chez la femme, qui en suivent supérieurement la moitié interne ; ses rapports avec le canal crural qui le traverse vers le milieu de sa longueur; sa position dans le point le plus déclive de la paroi antérieure du ventre, l'exposent à deux genres de hernies que l'on désigne par les épithètes d'*inguinales* et de *crurales*. Mais, comme les premières s'échappent par le trajet que l'on nomme improprement le canal inguinal, c'est-à-dire le long du cordon sus-pubien et en dehors de l'artère épigastrique, ou directement d'arrière en avant, par la fossette inguinale interne du péritoine, et en dedans de l'artère que je viens de citer, il en résulte qu'il y a deux espèces de hernies inguinales, non comprises celles qui se font dans d'autres points du plan sus-inguinaire, et dont j'ai parlé plus haut; comme les secondes se glissent dans le canal crural ou se fraient un chemin en dehors de cette ouverture, ainsi que M. J. Cloquet en a cité une observation, il y a aussi deux sortes de hernies crurales. Quoique le pli de l'aine n'ait ordinairement de connexions immédiates qu'avec l'intestin grêle, tous les viscères du ventre peuvent émigrer dans ces hernies, à l'exception des reins qui sont les seuls qu'on n'y ait point encore vus.

Le rapport du pli de l'aine avec la terminaison de l'artère iliaque externe et la naissance de la fémorale qui en est la continuation, et qui correspondent l'une et l'autre à un travers de doigt au plus en dedans du milieu de sa longueur; ses rapports avec la veine satellite de ces artères, qui est en dedans, et

poids des viscères du ventre, qui fait fléchir et courber le ligament inguinal ou crural, et par suite le pli de l'aine :

---

avec le nerf crural qui est en dehors; ses rapports avec l'artère épigastrique et l'artère circonflexe de l'ilium qui naissent de la fin de l'artère iliaque externe, la première, en avant et en dedans, la seconde, en dehors; enfin ses rapports avec le cordon sus-pubien, déjà rappelés, permettraient de lier ces vaisseaux, en incisant la peau immédiatement au-dessus du ligament crural, dans l'étendue de deux pouces, et vis-à-vis le tiers moyen du pli de l'aine et dans sa direction; en repoussant en haut le cordon sus-pubien, et en parvenant jusqu'à ces artères, avec toutes les précautions qu'exige une opération aussi délicate. (Bogros, *Thès. de la faculté de médecine de Paris*, n° 153, 1823.) Les rapports de l'artère fémorale avec le pubis sur lequel elle repose permettent de l'y comprimer avec succès.

La présence de l'épigastrique au-dessus du milieu du pli de l'aine, sa présence en dedans des hernies inguinales externes et en dehors des hernies inguinales internes, doit faire adopter le conseil qu'a donné Scarpa dans son *Traité des hernies*, de débrider directement en haut dans celles dont nous parlons, pour éviter la lésion de cette artère. Sa présence en dehors des hernies qui se font par l'ouverture intérieure du canal crural : la présence d'une de ses divisions les plus déliées en dedans de cette ouverture, et derrière le ligament de Gimbernat; le renforcement de cette même division chez certains sujets, où elle remplace l'artère obturatrice; la présence de l'artère circonflexe de l'ilium placée aussi en dehors du canal crural; la présence du cordon sus-pubien en avant et en haut; enfin la présence des vaisseaux cruraux au-dessous et en arrière de ce même canal; l'entourent d'un cercle vasculaire, partout volumineux quand l'obturatrice naît de l'épigastrique. Il semble dès-lors que, dans ce dernier cas et même dans tous, le débridement d'une hernie crurale étranglée doive être fort dangereux. Il en serait ainsi, en effet, si l'opérateur chargé de l'exé-

voilà pourquoi on l'observe chez les gens dont le ventre est surchargé d'embonpoint. On peut aussi l'observer, quoique moins prononcée, chez un homme maigre, mais un peu avancé en âge, parce qu'avec le temps, le poids des viscères abdominaux finit par relâcher le ligament crural, et le courber s ensiblement en bas (*a*) (A).

---

cuter ne connaissait tous ces dangers, ou agissait avec peu de précautions; mais ces dangers s'évanouissent, pour ainsi dire, si l'opérateur est habile, prudent et sûr de sa main; et, soit qu'il débride en haut et en dehors, en dedans ou en avant même, il peut éviter tout accident. Qu'il prenne un bistouri courbe, boutonné, grossièrement tranchant sur sa courbure, depuis son bouton jusqu'à trois lignes au-delà, bien affilé dans les trois lignes d'étendue qui suivent; qu'il ne fasse que commencer, avec le tranchant affilé du bistouri, l'incision des parties ligamenteuses qui étranglent la hernie, et il en produira aisément l'éraillement, avec la partie dont le tranchant est émoussé. Les vaisseaux fuiront alors devant son instrument, à peu près aussi incapable de les diviser que le bistouri à lime, de J.-L. Petit.

(*a*) La courbure du pli de l'aîne, la saillie du ventre en bas, prouvent que les viscères en pressent davantage les parois en bas qu'en haut, dans l'état ordinaire, et motivent suffisamment le précepte qui recommande aux chirurgiens de débrider toujours en haut les plaies du ventre qui doivent être débridées, afin d'éviter, autant que possible, la formation des hernies par les cicatrices, qui affaiblissent toujours les points où elles siégent.

(A) L'échancrure antérieure et supérieure du bassin est courbe dans la plupart des statues antiques, et profonde et régulière comme les ornemens de nos anciens meubles, dans l'Elius Verus, 268; dans l'Adrien, 276; dans les Hercules, 432 et 450; sur le Suivant de Bacchus, 485; sur le Discobole, 704; sur l'Hercule de Farnèse. Elle se rapproche davantage de la nature, sur

Vous avez dû observer que les anciens ont singulièrement systématisé les formes du ventre : mais ce sont surtout les méplats des muscles droits, les échancrures antérieures de la poitrine et du bassin, quelquefois les sillons latéraux du ventre et les plans sus-inguinaires qui ont captivé leur imagination et ont exercé leur goût pour les formes régulières

---

le torse antique, l'Apollon Pythien et le Gladiateur, 262. On la retrouve encore régulièrement arrondie et profonde, quoique moins choquante, sur le Turc nu de la Révolte du Caire, par Girodet, et sur son Endymion. Elle forme un sillon courbe plus léger, dans le Mercure, 263; dans le tableau de l'Incrédulité de saint Thomas par Salviati, [1184;] sur l'Apollon du gouvernement de la reine, par Rubens [690]; sur le Léonidas aux Thermopyles, de David.

Cette échancrure figure un angle tronqué sur le Tibre, 249; sur le Faune, 383; sur l'Athlète, 591, quoique les sillons en soient un peu profonds pour un adolescent; sur le Bacchus, 428; sur la statue colossale du Monte-Cavallo; sur l'Hercule tuant l'Hydre, par le Guide [1046]; sur un homme qui, dans le Déluge d'Ant. Carrache [927], implore, les bras étendus, la pitié du ciel, et sur un autre qui retire un vieillard des eaux. Elle offre le même caractère dans le Tatius de David, dans l'adulte de la Scène du Déluge par Girodet, probablement à cause de la pose de la figure.

Les anciens, et quelques artistes modernes, ont souvent marqué un second sillon courbe au-dessus de l'échancrure antérieure et supérieure du bassin, lequel aboutit à droite et à gauche au bas du sillon latéral. Telle est la disposition que l'on observe sur le Faune, 403; sur l'Hercule tuant l'hydre, par le Guide [1046]; sur plusieurs figures du Léonidas aux Thermopyles et sur le Tatius des Sabines, par David; sur l'Endymion de Girodet, où il forme une ligne d'une régularité compassée.

et symétriques. Ils auraient dû respecter davantage la nature, dans les formes de l'échancrure de la poitrine, et les statuaires romains en particulier, dans celles de l'échancrure du bassin. Ils me semblent aussi avoir accordé au ventre un peu plus de hauteur qu'il n'en a réellement. Cette disposition me paraît sensible dans le Gladiateur. Elle donne beaucoup d'élégance et de svelte aux statues antiques; et, parmi ces chefs-d'œuvre, ceux où le ventre est modelé avec le plus de vérité, sont peut-être, avant toutes les autres, l'Ilissus, puis le Gladiateur, le torse antique, ensuite l'Apollon Sauroctone, le Germanicus et l'Apollon pythien (*a*) (A).

(*a*) Le ventre que nous venons de décrire, renfermant, sous des parois plus ou moins épaisses, des viscères creux qui peuvent contenir des gaz, des viscères massifs et pesans, comme le foie, enfin une grande cavité membraneuse, où des gaz et des liquides peuvent s'accumuler, rend des sons très-divers, quand on le percute dans les différens points de son étendue, sur ces divers organes, et dans ces diverses circonstances. M. Piorry a étudié ces sons nombreux, avec beaucoup de patience et de sagacité, dans ces derniers temps. (*Voy.* son ouvrage sur la *Percussion médiate.*)

(A) *Sculpture moderne.* Le ventre est d'une exactitude et d'une nature médiocre sur l'Esclave de Michel-Ange, 5, d'une nature plus noble dans son Esclave, 7, mais encore d'une exactitude imparfaite. Il est d'une grande beauté sur l'Hyacinthe de Callamard, 27. L'échancrure du bassin est trop haute ou trop profonde, dans le Narcisse de Caldérari, 34. Des fossettes latérales, qui se montrent dans le sillon latéral du ventre, au moment de la flexion, s'observent sur les nations vaincues de Francheville, 51, 63, où le ventre manque d'ailleurs de beauté. Il est au contraire parfaitement exécuté sur l'Homère, de Roland, 75, d'ailleurs un peu inspiré sur l'antique. Il y a beaucoup de vérité, mais peut-être trop peu d'action musculaire, dans le ventre du Milon du Puget, 77.

DES REINS OU DES LOMBES.

La région des reins ou des lombes est quadrilatère et a la forme d'un losange. Elle est bornée en haut et en dehors par la région du dos ou par le *sillon lombaire supérieur*, qui, descendant obliquement en dehors, depuis les dernières vertèbres du dos (1) jusqu'à la hanche (2), se courbe dans sa longueur, et correspond à la naissance des fibres charnues du muscle grand dorsal, faisant relief sur l'aponévrose lombaire (A); elle est limitée en bas et en dedans, par un autre sillon beaucoup plus évident, qui, de la rainure des fesses (3), remonte en dehors (4), et se recourbe de manière que la convexité de sa courbure regarde en haut et en dedans. Ce sillon correspond à la crête iliaque. Il est produit par le relief que le grand et le moyen fessier font, au dessous de l'angle postérieur et de la crête de l'ilium auxquels ils s'attachent. Il offre à peu près vers le milieu de sa longueur, une fossette que je désigne sous le nom de *lombaire latérale* (5) (*a*). Elle est formée par l'inflexion que la crête de l'os des îles présente

---

(1) P. II. 75. (2) 123, 125.

(A) Le sillon lombaire supérieur est très-prononcé sur le Tibre, 249; sur le Gladiateur; sur l'Hercule, 450; sur l'Hercule de Farnèse où il est bien rendu; sur le Suivant de Bacchus, 485. On l'observe aussi sur un homme qui, dans le Déluge d'Ant. Carrache, tourne le dos au spectateur [977]; sur l'aîné des Enfans de la scène du Déluge par Girodet [80], où cette forme est trop décidée pour un enfant, aussi bien que la plupart des saillies musculaires qu'on y observe.

(3) P. II. 126. (4) 124, 125.

(5) P. II, 124.

(*a*) Les fossettes lombaires latérales se trouvent à un travers de doigt au-dessus de la base du sacrum, c'est-à-dire, pres-

au tiers postérieur de sa longeur, et dont le sinus est tourné en dehors (A).

Des quatre angles qui réunissent les côtés de la région lombaire, l'inférieur correspond à la rainure creusée entre les fesses : il est très-étroit et très-profond (a); le supérieur correspond au sillon du dos, qui est large et profond; les deux

---

que au niveau de l'angle sacro-vertébral des accoucheurs. C'est une indication utile, pour mesurer avec exactitude, au-dehors, le diamètre antéro-postérieur du détroit supérieur du bassin. Par là, en effet, on sait au juste où il faut appliquer, en arrière, la branche du compas d'épaisseur.

(A) Le sillon lombaire inférieur est bien rendu sur le Tibre, 249; sur le Gladiateur, sur l'Hercule, 450 ; sur le Suivant de Bacchus, 485; sur un homme qui tourne le dos au spectateur, dans le Déluge de Carrache [927] ; sur l'aîné des enfans de la Scène du déluge, par Girodet; sur un des jeunes gens, dans le Léonidas aux Thermopyles, par David.

Quant aux fossettes lombaires, elles sont distinctes sur le Tibre, 249; sur le Gladiateur, sur le Suivant de Bacchus, 485; sur un homme qui, dans le Déluge de Carrache, tourne le dos au spectateur [927]; sur un des jeunes gens du Léonidas aux Thermopyles, et sur un adolescent gardant un cheval, à la gauche du tableau des Sabines, par David.

(a) L'angle *lombaire* inférieur, en descendant jusqu'à la rainure des fesses, parvient à la base du coccyx. Il répond, par conséquent, à l'ouverture inférieure du sacrum, aux dernières ramifications des veines intra-vertébrales, aux cinquièmes et sixièmes nerfs sacrés, qui sont très-déliés, mais nullement aux gaînes arachnoïdiennes, qui descendent beaucoup moins bas. Aussi, je l'avoue, je ne comprends point comment l'arachnoïde pourrait être ouverte par les eschares gangreneuses du sacrum, qui s'observent dans les longues maladies, ainsi que M. Blandin affirme l'avoir constaté. (*Anat. topograp.*, p. 104.)

angles externes, moins marqués ou presque effacés, s'étendent au-delà des fossettes lombaires latérales, et limitent en arrière la région des flancs (A) (1).

Un sillon très-profond partage, de haut en bas, la région des reins par le milieu. Il est parfaitement droit comme la colonne lombaire à laquelle il correspond. Trois ou quatre saillies osseuses s'y montrent ordinairement d'une manière assez distincte, ce sont les apophyses épineuses des vertèbres lombaires (*a*). Ce sillon se creuse, vers l'apophyse épineuse de la dernière vertèbre des lombes (2), d'une dépres-

---

(A) On trouve des exemples des angles lombaires externes sur toutes les figures citées dans la note A, page 147, et aussi sur l'Hercule de Farnèse, où la région lombaire est très-distincte.

(1) P. II, 123, 125. (2) 121.

(*a*) La saillie des apophyses épineuses des vertèbres des lombes, étant ordinairement assez prononcée, et plus que la même saillie ne l'est au dos, il est plus aisé d'y reconnaître la direction de la colonne vertébrale. Néanmoins, il peut arriver que l'embonpoint ne permette pas d'en juger, en parcourant du doigt la série des apophyses épineuses, comme je l'ai dit plus haut, p. 96. Alors, il faut marquer à l'encre les différens points où l'on sent, au toucher, la saillie des apophyses épineuses, et suspendre ensuite un fil à plomb derrière la rainure du dos, pour juger le rapport des taches d'encre marquées sur la peau. — L'épaisseur de la colonne vertébrale dans la région des reins, la force des liens qui en unissent les pièces, ne doivent point faire désespérer de son redressement chez les bossus. J'en ai prouvé la possibilité dans un ouvrage où j'ai discuté sévèrement cette matière, que j'ai méditée d'une manière toute spéciale. (*Voy.* Gerdy, *Traité de bandag.*, machines orthopédiques, p. 485.) Depuis la publication de cet ouvrage, des succès obtenus par M. Bouvier, par d'autres et par moi-même, enfin, sont venus démontrer encore la puissance de l'art sur les

sion *lombaire médiane*, produit de l'union anguleuse de la portion lombaire de la colonne vertébrale, qui est à peu près verticale, avec le sacrum qui descend très-obliquement en arrière (A) (*a*).

Sur les côtés du sillon *médian des lombes* se dessinent de bas en haut, en relief large et saillant, deux masses musculaires sacro-spinaires robustes (1), très-distinctes dans la station debout. Elles sont formées par les muscles sacro-lombaire, long dorsal, lombo-dorsal et inter-transversaire-épineux. Cette masse est limitée en dehors par le sillon *latéral des reins* (2) (B), ou *lombaire latéral* (*b*), qui aboutit en

---

difformités des *bancals* et des bossus, *assurer le bonheur d'une foule de jeunes filles, en ranimer l'espérance dans un plus grand nombre encore, et consoler la tendresse des mères justement alarmées*. Voilà les avantages que nous opposerons à quelques accidens prônés par la malveillance, pour déprécier les méthodes orthopédiques.

(A) Je dois répéter, pour le sillon lombaire médian et pour sa fossette, ce que j'ai dit dans la note A de la page qui précède immédiatement celle-ci.

(*a*) La fossette lombaire médiane répond à l'apophyse épineuse de la cinquième vertèbre lombaire, ou immédiatement au-dessus. Lorsqu'elle s'allonge en sillon, comme il arrive quelquefois, ses rapports deviennent moins précis.

(1) P. II, 86. (2) 122.

(B) Le sillon lombaire latéral est rarement exact sur les antiques, comme on peut le voir, par exemple, sur l'Hercule de Farnèse, sur le Tibre, 249, etc. Le Gladiateur conserve ici sa supériorité accoutumée. La nature se rencontre, avec toute sa vérité, dans un jeune guerrier, à droite du tableau de Léonidas aux Thermopyles [38].

(*b*) Les rapports du sillon lombaire latéral avec le rein, qui le dépasse de deux doigts en dehors, et qui ne repose que par son extrémité supérieure devant la douzième côte ; la minceur des

haut à l'angle des côtes, et s'y continue avec le sillon latéral

---

parois de la région des lombes le long de ce sillon et surtout en dehors; le peu de nerfs et le peu de vaisseaux que l'on y rencontre; la facilité qu'on a de détourner les premiers et de lier les seconds, quand les uns et les autres méritent cette précaution par leur volume; la facilité avec laquelle, au moyen d'une incision verticale d'environ trois pouces, on parvient jusqu'au rein, jusqu'à ses vaisseaux, à l'aorte même; m'engagent à proposer la section des lombes, ou, si l'on veut, la *lombo-section*, pratiquée le long et immédiatement en dehors du sillon lombaire latéral, comme une opération simple, facile, peu douloureuse, peu dangereuse par elle-même, pouvant remplir plusieurs indications thérapeutiques importantes, et ouvrant la voie à d'autres opérations, et particulièrement à la néphrotomie, que l'on regarde comme impraticable, parce que l'on ne connaît pas de voie sûre et commode pour arriver jusqu'au rein.

Chacune de ces propositions paraîtra sans doute bien singulière; peut-être quelques-uns y verront-ils de la folie! Prouvons donc que cette opération est possible, facile et innocente dans son exécution, utile et avantageuse dans ses résultats.

On ne regarde la section des lombes comme impraticable, que parce que l'on suppose le rein situé plus haut qu'il ne l'est réellement, et qu'on est persuadé de l'impossibilité de parvenir jusqu'à cet organe, par les lombes, sans traverser des parties fort épaisses, sans couper beaucoup de nerfs et d'artères volumineuses qu'on ne saurait lier; sans blesser des organes importans, comme le colon, comme le péritoine, le foie, la rate, et même l'aorte; enfin, sans pratiquer une opération des plus difficiles et des plus dangereuses : objections qu'Hévin a répétées d'après une foule d'auteurs (*Mém. de l'Acad. de chir.*, t. 3, part. 2, sect. 2), et qu'on répète à l'envi de nos jours, d'après Hévin. Toutes ces craintes sont chimériques, et elles le sont tellement qu'on peut, les yeux fermés, découvrir le rein, en un instant, sur le cadavre, sans blesser aucun des organes renfermés dans l'abdomen.

du dos. Par en bas, ce *sillon lombaire latéral* aboutit à la fos-

---

On peut même encore, et toujours sans y regarder, lier les vaisseaux du rein, et l'aorte elle-même, comme je l'ai pratiqué plusieurs fois.

Sans doute on n'opposera pas à l'adresse que l'on pourrait vouloir me supposer un moment, l'infructueux essai de J. Douglas sur le cadavre d'un néphrétique : on ne ferait que prouver le vice de sa méthode, que je ne conteste point. Mais peut-être m'opposera-t-on le danger de la section des artères et des nerfs lombaires sur le vivant. Le danger de la section des artères lombaires ! Mais coupât-on deux et même trois d'entre ces artérioles, qu'il serait aisé de les lier au besoin ; car cette opération est encore facile sur le cadavre. Le danger de la section des nerfs lombaires ! Mais tout au plus sera-t-on obligé de couper le premier de ces nerfs, car on le détourne souvent en bas et en dedans avec facilité. Sa section d'ailleurs ne paraît pas devoir entraîner le moindre accident, tant les parties où il se distribue sont abondamment pourvues d'autres nerfs. L'expérience au reste confirme ces prévisions, car les plaies non pénétrantes des lombes ne sont pas plus graves que celles des autres régions. La 147[e] obs. de Lamotte, et la 1[re] obs. de Lafitte, entr'autres (sur la néphrotomie dans les *Mém. de l'Acad. de chir.*, t. 2, p. 162) , prouvent la justesse de cette opinion. Reste donc , comme conséquence , la possibilité, la facilité , et je dirais presque l'innocuité de la section des lombes. Voyons maintenant si elle peut être utile et avantageuse , et si la néphrotomie peut l'être elle-même.

Cette opération et la néphrotomie peuvent être utiles , et sont indiquées, 1° toutes les fois qu'un abcès du rein fait saillie dans la région des lombes. Tous les chirurgiens sont d'accord à cet égard, et une foule d'observations prouvent que ce n'est point sans fondement (*Voy.* les obs. de F. de Hilden , c. 6 , obs. 44 ; de Cossé dans F. Collot, *de l'Opér. de la tail.*, p. 36; de H. Roonhuysen, *Observ. chir.*, part. 1, obs. 22 ; de Lavater dans *Heister*, c. 150, § 61 ; de Ledran *Observ.*, t. 2, obs. 68 ; de Lafitte , obs. 1[re] dans

sette de même nom. En dehors de ce sillon la région des reins

---

Mém. de l'Acad. de chir., t. 2, p. 162, et Hévin, *ibid.*, part. 1re, sec. 2, t. 3, p. 282). — 2° Elles sont indiquées, même lorsque l'abcès, encore profond, ne se décèle à l'extérieur que par un empâtement œdémateux, une fluctuation sourde, et elle doit être faite de bonne heure, pour éviter la migration du pus dans le bassin (Hévin, *loc. cit.*, 326). — 3° Ces opérations sont bien mieux indiquées encore, lorsqu'une fistule existant déjà à la région lombaire, et s'oblitérant en totalité ou en partie, donne lieu à des accidens, ou lorsque, permettant la libre introduction de la sonde par un trajet direct, elle laisse sentir des calculs (*voy.* l'obs. 1re de Lafitte, déjà citée). — 4° La section des lombes et la néprhotomie sont certainement indiquées, lorsque l'uretère est oblitéré, que le cours des urines est suspendu, que le rein distendu menace de se rompre et expose la vie du malade, toutes circonstances qui deviennent assez évidentes dans certains cas, pour qu'un chirurgien instruit puisse les reconnaître avec certitude. — 5° Elles le sont encore dans les néphirtes calculeuses qui tourmentent les malades de douleurs atroces, empoisonnent leur existence, leur inspirent des idées de suicide, ou les conduisent au tombeau par le marasme et d'affreux tourmens. — 6° Ces opérations seraient bien mieux indiquées, si l'on parvenait à reconnaître, au toucher, un corps dur dans la région du rein, comme cela pourrait bien être arrivé au médecin Chapelle, cité par G. Bauhin (*Voy.* Hévin, *loc. cit.*, p. 329), vu que la région des lombes est beaucoup plus mince en dehors qu'on ne l'imagine. Il en serait de même encore si l'on parvenait à s'en assurer par une espèce d'acupuncture, si surtout on pouvait déterminer, par des pressions convenablement dirigées, une crépitation qui annoncerait plusieurs calculs mobiles, et donnerait plus d'espérance de succès.

Vainement on objecterait le danger des plaies des reins ; rien ne prouve qu'elles soient réellement dangereuses quand elles n'atteignent point les gros vaisseaux de ces organes. Des obser-

reste déprimée, par suite de la structure, plus aponévrotique que charnue, des lombes en cet endroit.

---

vations nombreuses attestent, au contraire, qu'elles peuvent guérir parfaitement, et on aurait dû le prévoir (*Voy. Fallop.*, l. *de Vulner. capit.*, c. 12; Bonh. *de Vulner. lethal*; Gemma, l. I[er], c. 1; Comoc. Dodonœus, *in Scholl.*, *ad cap.* 82, *Obs. méd.*; L. Heister, *Inst. chir.*, c. 150, §. 16; Lamotte, *Chir.*, obs. 247, t. II, p. 129; Haller, *Opusc. pathol.*, obs. 69; Boyer, *loc. cit.*, t. 9, 454). Vainement on objecterait la forme bizarre de certains calculs, qui, jetant leurs branches dans les différens calices, ne peuvent être extraits qu'avec beaucoup de peine, ou même ne peuvent l'être en aucune manière. Ces cas sont des exceptions, et ils ne doivent pas plus arrêter le néphrotomiste dans ses tentatives, que les calculs enchatonnés de la vessie n'arrêtent le lithotomiste dans les siennes.

Que le rein étant donc mis à découvert par la section des lombes, on l'explore avec les doigts pour s'assurer de l'état où il se trouve; s'il contient réellement une pierre, et surtout s'il en contient plusieurs, qu'on l'ouvre par son bord convexe, qu'on le débarrasse avec les doigts ou au moyen de pinces, s'il est possible, et en prenant d'ailleurs toutes les précautions convenables. Si l'on ne peut y parvenir, qu'on ne s'alarme point : le cas n'est pas sensiblement plus grave qu'avant l'opération, aucun organe essentiel à la vie n'a été lésé, peut-être même l'état du malade est-il plus favorable. Le rein n'est plus distendu, ou l'est moins, depuis qu'il est ouvert, et l'urine s'écoulera librement au-dehors. Qui peut calculer d'ailleurs l'influence de cette espèce de débridement sur les douleurs néphrétiques dont le malade était tourmenté ?

Qui pourrait encore assurer qu'avec le temps, un calcul immobile ne s'ébranlera pas, qu'on ne pourra pas aider la nature, par la dilatation graduelle et prudemment exécutée du rein ouvert, ou par toute autre manœuvre que les circonstances suggéreront à un chirurgien habile ?

DES FLANCS.

Les flancs sont les régions latérales du ventre. Ils sont interceptés entre la base de la poitrine et la hanche; entre le sillon latéral du ventre, et les régions lombaire et dorso-sous-scapulaire. Les limites supérieures des flancs sont ordinairement peu distinctes; tout au plus s'expriment-elles par un sillon très-léger, large et superficiel, qui semble produit par les inflexions latérales du corps, et qui se porte directement en arrière (1) (A). Il n'en est pas de même par en

---

7°. Parmi les indications qui réclament impérieusement, et sans retard, la lombo-section, je dois mentionner la nécessité de lier les vaisseaux du rein, dans les plaies de cet organe, compliquées d'une hémorrhagie qui menace le malade d'une mort prompte ou d'un épanchement funeste dans l'abdomen; peut-être puis-je ajouter, pour certains cas pressans, fort rares à la vérité, la nécessité d'amputer le rein, de lier l'aorte, de comprimer la veine cave ou de la lier aussi.

Quelle audacieuse chirurgie ! s'écriera-t-on peut-être: quelle audacieuse chirurgie !.... et si un rein calculeux, se fondant par la suppuration, conduisait le malade au tombeau par une émaciation et un dépérissement que l'on ne pourrait arrêter; si l'aorte ou la veine cave blessée, la mort semblait déjà s'emparer de sa victime palpitant encore dans ses mains, la lui abandonneriez-vous sans combat, ou craindriez-vous une opération peu douloureuse, plus simple, plus facile, et réclamée plus impérieusement encore que la ligature de l'aorte, pratiquée par A. Cooper, ou telle grave opération césarienne qui a ramené à la vie une malade léguée à la mort, comme une proie qu'on ne pouvait plus lui disputer?

(1) P. III, 102, 103.

(A) Ce sillon des flancs est devenu, entre les mains des artistes de l'antiquité, la source d'une forme conventionnelle. Ils l'ont si profondément creusé, qu'on le croirait produit

bas : la hanche dessine là, d'avant en arrière, un relief demi-circulaire très-prononcé (1). Ce relief, au premier abord, paraît formé par la crête iliaque; telle est en effet sa disposition chez les sujets maigres (*a*). Cependant, chez les sujets dont les muscles ont un grand développement, c'est moins la crête iliaque elle-même que les muscles larges de l'abdomen, à leur insertion sur ce bord osseux, qui produisent ce relief; car le sillon *de la hanche*, qui le suit en-dessous, est creusé précisément en dehors de la crête de l'os des îles, et sur sa partie la plus saillante. Ce relief est trop fort, et le sillon qui le suit, trop profond, sur les antiques; il s'unit en

---

par l'insertion du muscle le plus superficiel du flanc, à une côte qui serait horizontale : or il n'y a là, ni insertion musculaire, ni côte horizontale. Cette exagération est on ne peut plus sensible dans l'Hercule de Farnèse, dans le Torse antique, dans l'E. Vérus, 268; dans l'Adrien, 276; dans le Mercure, 297; dans le Suivant de Bacchus, 485; dans le Discobole, 704; dans le Silène, 709, et une foule d'autres. Cependant, il est des figures antiques où ce sillon est aussi léger que dans la nature, et aussi superficiel. On en trouve un exemple sur l'Apollon du Belvédère, sur l'Antinoüs, sur l'Ilissus, où il est parfait. Mais ce n'est pas seulement en lui donnant trop de profondeur, que les anciens statuaires de la Grèce et de Rome se sont éloignés de la vérité : c'est aussi en le plaçant trop haut, comme on le voit dans le Gladiateur, 262; dans le Discobole, 704; dans l'Hercule de Farnèse, dans le Torse antique, dans le Monte Cavallo, et dans beaucoup d'autres statues où le flanc prend alors trop de hauteur.

A l'exception de Girodet et de quelques autres, les artistes des temps modernes ont tous évité cette forme adoptive.

(1) P. III, 111, 112; P. II, 125, 124.

(*a*) La saillie que la crête iliaque fait en dehors, l'expose aux fractures. Cette saillie est aussi un des points où les fractures de l'ilium sont le moins difficiles à reconnaître.

outre par un angle beaucoup trop prononcé avec le pli de l'aine : ce sont encore là autant de formes adoptives, qui n'ont même rien de beau ni de gracieux; aussi, à l'exception de quelques artistes et de Girodet en particulier, personne ne me paraît avoir cherché à les imiter, depuis la renaissance des arts.

La surface du flanc est concave de haut en bas, chez les personnes maigres, et droite ou convexe chez les personnes dont le ventre est chargé d'embonpoint. Elle est convexe d'avant en arrière chez tout le monde. Enfin chez les hommes musculeux et un peu maigres, de la nature du Gladiateur par exemple, elle forme, par suite de la superposition en cet endroit des plans charnus des muscles larges du ventre, un excès d'épaisseur qui fait relief sur le ventre en avant et sur la hanche en bas. Cependant je ne l'ai jamais vu aussi prononcé que dans la plupart des statues antiques, bien que j'aie vu des bras et des jambes qui ne leur auraient rien cédé pour l'énergie des formes musculaires (A) : cet excès de dévelop-

(A) Le relief des flancs, c'est-à-dire de la portion charnue du grand oblique du ventre sur l'os de la hanche, ne manque pourtant pas tout-à-fait de vérité sur le Tibre, 249; sur l'Antinoüs, 234; sur le Gladiateur, 262; sur le Mercure, 263; sur les Athlètes, 391 et 395; sur le Faune, 403 : mais il en a davantage encore sur l'Apollon Pythien, et surtout, parmi les antiques, sur le fleuve Ilissus. Il n'en manque pas non plus dans les ouvrages des peintres modernes : sur l'Hercule tuant l'Hydre, par le Guide [1046]; sur plusieurs figures du Déluge de Carrache [927]; sur l'Apollon du gouvernement de la reine, par Rubens [690]. Mais il est exagéré, comme dans la plupart des antiques, sur le Turc nu de la Révolte du Caire, par Girodet [81]; il l'est moins sur l'adulte de la scène du Déluge [80]. On voit d'ailleurs distinctement dans ces deux figures, au-dessous du relief des flancs, la crête de l'os de la hanche. Cette

pement est analogue à l'excès de volume du grand pectoral, exagération que j'ai signalée plus haut (A).

DU BASSIN.

Le bassin, qui termine le tronc en bas, comme la tête le termine par en haut, semble appartenir autant aux membres inférieurs qu'au tronc lui-même. Nous allons en décrire les formes en l'examinant successivement par devant, par derrière, en dehors, et enfin en bas.

Le bassin ne présente par-devant qu'une région étroite :

---

disposition doit être fort rare, car je ne l'ai jamais pu rencontrer sur la nature, et je crois ne l'avoir vue que sur un très-petit nombre de figures, peut-être même exclusivement sur le Suivant de Bacchus, 485. Le sillon qui contourne la hanche, d'arrière en avant, est trop profond, et uni à angle trop droit et trop marqué avec le pli de l'aine, sur le Mars, 260; sur l'E. Vérus, 268; sur l'Adrien, 276; sur le Mercure, 297; sur le Suivant de Bacchus, 485; sur le Discobole, 704. Il est trop profond pour un adolescent sur le Faune, 383. Il s'unit à angle peu naturel avec le pli de l'aîne, sur le Turc nu de la Révolte du Caire, par Girodet [81], ce qui tient, au reste, à la perspective de la figure.

(A) *Sculpture moderne.* Le flanc droit manque peut-être de vérité sur l'esclave, 7, de Michel-Ange. Il est inspiré de l'antique sur l'Hyacinthe de Callamard, 27, où il est d'ailleurs d'une grande beauté. Il est moins beau, mais plus vrai, dans l'Amour de Bouchardon, 31. Il me paraît trop étroit, par suite de l'excessive élévation de la hanche, sur le Narcisse de Calderari, 34. Les flancs ne valent pas mieux que le ventre dans les nations vaincues de Francheville, 37, 49, 51, 63, et dans son David, 68. Ils sont très-bien rendus dans l'Homère de Roland, 75. Ils manquent peut-être un peu d'énergie, proportionnellement aux jambes, dans le Milon du Puget, 77.

c'est la région des *pubis* (1). Elle est circonscrite en haut par le milieu de l'échancrure supérieure et antérieure du bassin, qui la limite en ce sens (2) ; en bas, par les organes de la génération, qui se trouvent à son angle inférieur; en dehors, par le pli des cuisses (3), qui en forme les côtés et se continue en haut avec le pli des aines (4), dont il semble n'être qu'une division inférieure. Elle est plus ou moins saillante; et, au moment de la puberté, elle s'ombrage de poils, qui y portent de l'obscurité et en voilent les formes. Néanmoins, elle se montre toujours large et saillante chez la femme, ainsi que je le dirai dans la seconde partie de cet ouvrage, lorsque je décrirai les caractères physiques et extérieurs qui la distinguent de l'homme.

Le bassin ne présente, par-derrière, que les fesses très-saillantes dans ce sens (5), et la rainure profonde qui les sépare (6). Cette disposition tient à ce qu'entre les fesses, il ne se trouve que le sacrum et le coccyx revêtus de tissu ligamenteux, tissu généralement peu épais, tandis qu'en dehors se trouve le grand fessier, qui offre à beaucoup d'épaisseur, et qui fait par cela même un relief très-considérable, surtout lorsqu'on est debout (*a*).

Sur le bassin, *en dehors*, se voient les trois régions de la *hanche*, de *son articulation* et de *la fesse*. La hanche est proprement la partie la plus élevée des os du bassin sur les côtés (7). J'en ai décrit la disposition à l'occasion des flancs, dont elle forme les limites par en bas.

---

(1) P. I, III, 126. (2) 118. (3) 127. (4) 119. (5) 130. (6) 129. (7) P. I, 111, P. III, 112, P. II, 125, 124.

(*a*) Malgré la saillie des fesses en arrière et en bas, malgré la profondeur de la situation du coccyx dans la rainure des fesses, et quoiqu'il se dirige en avant vers la cavité du bassin, il peut être atteint par les violences extérieures qui frap-

L'articulation de la hanche proémine en large saillie au-dessous de l'angle antérieur de l'os ilium ; je nommerai ce relief *saillie du trochanter* (1) (*a*). Elle est si prononcée que c'est là que le bassin a sa plus grande étendue d'un côté à l'autre, et non point au niveau des crêtes iliaques ou des hanches proprement dites, ainsi que beaucoup de personnes paraissent le croire. Cette saillie, chez les personnes maigres et dont les muscles ont peu de développement, se détache d'une manière isolée de celle de la hanche proprement dite. Elle est séparée de celle-ci par une dépression plus ou moins profonde, qui correspond au moyen fessier et au tenseur de l'aponévrose fémorale, trop minces pour remplir le vide qui existe sur le squelette, entre le grand trochanter et la crête de l'os des îles. La grande saillie de l'articulation de la hanche est due aux connexions de la tête du fémur, du col de cet os et du grand trochanter, toutes parties placées en dehors les

pent le bassin en bas et en arrière, et *disloqué*, dans les pièces qui le composent, comme le disait Lamotte, et comme il en a rapporté un exemple curieux (*Chir.*, obs. 350.). Ces luxations étant ordinairement produites par des contusions assez fortes, et la pudeur, qui devient un sot préjugé chez les femmes dans cette circonstance, les leur faisant dissimuler ou cacher au médecin, il en résulte souvent des abcès considérables, de graves accidens et même la mort, ainsi que le prouvent les observations de J.-L. Petit. (*Mal. des os*, ch. V, lux. du coccyx.)

(1) P. I, II, III, 135.

(*a*) La saillie du trochanter l'expose aux violences extérieures, et par suite elle y expose le col du fémur et l'articulation iléo-fémorale elle-même. Aussi les chutes sur le grand trochanter paraissent-elles, à Sabatier et au professeur Boyer, une forte présomption de la fracture du col du fémur. Elles causent aussi une contusion des surfaces articulaires qui exige des soins,

unes des autres. C'est un des points, peu nombreux, où les saillies du corps ont pour base une éminence osseuse.

La fesse, qui vient derrière le grand trochanter, est limitée, en arrière et en dedans, par la rainure qui la sépare de l'opposée; en dehors, par l'articulation de la hanche; en haut, par le sillon lombaire inférieur (1) et le sillon de la hanche qui le prolonge en avant; en bas, par un pli demi-circulaire, à peu près horizontal (2), qui l'embrasse dans sa courbure. La fesse est fort saillante, en bas surtout (3), et déprimée en dehors (4) (A). La saillie qu'elle fait en arrière est produite par l'excès d'épaisseur du muscle grand fessier en cet endroit. Sa proéminence en bas est produite essentiellement par la tubérosité de l'iskion, qu'enveloppent le bord inférieur du même muscle grand fessier et beaucoup de tissu cellulaire graisseux. Sa dépression en dehors, derrière le grand trochanter, très-visible chez l'homme debout, tient à ce qu'on ne trouve alors, derrière l'éminence osseuse, que l'aponévrose du bord antérieur du grand muscle de la fesse. Quoique très-robuste, elle est cependant beaucoup moins épaisse que ce muscle lui-même. Cette aponévrose est alors en cet endroit, parce qu'elle y est attirée et amenée pendant la station, par l'action du muscle grand fessier contracté (*a*).

---

(1) P. II, 124, 125. (2) 138, 139. (3) 137. (4) II, III, 131, 136.

(A) La dépression de la fesse est bien rendue sur l'Antinoüs à droite, 234; sur le Gladiateur à gauche; sur le Mercure, 263; sur l'Hercule, 432; sur le Suivant de Bacchus, 485; sur l'adulte de la scène du Déluge, par Girodet [80]; sur un jeune homme à droite du tableau de Léonidas au Thermopyles, par David, et sur un jeune adolescent, gardant un cheval, à la gauche de son tableau des Sabines.

(*a*) La grande épaisseur des os qui forment le bassin, la force

Le bassin ne présente en bas qu'un sillon étroit, où l'on peut cependant distinguer, en avant, les caractères des sexes, ensuite le périnée, et enfin, en arrière, l'ouverture de l'anus ou du fondement. Des poils ombragent toutes ces parties, mais surtout les organes de la génération. C'est, pour ainsi dire, un voile de pudeur, sous lequel se dérobent aux yeux ces organes déjà cachés par leur position; et, chose remarquable, c'est au moment même où ils s'éveillent et sortent, si j'ose parler ainsi, de leur chasteté primitive, où la différence du sexe peut déjà exciter la passion de l'amour, que la nature les couvre d'un voile qui, en trahissant leur puissance nouvelle, ne fait qu'enflammer l'imagination, et allumer davantage la plus impérieuse de toutes les passions. Respectant la décence mystérieuse dont la nature semble s'être environnée ici, et plus encore la décence de nos usages, je me serais dispensé de parler, dans cet ouvrage, des organes de la génération de l'homme, si les artistes ne les présentaient souvent à nos regards : mais je n'en dirai que peu de mots.

Les organes extérieurs de la génération de l'homme se réduisent au pénis et au scrotum. Le pénis, dans le repos des passions, reste suspendu à la région des pubis, au-devant du scrotum qu'il ne dépasse point en bas, ou qu'il dépasse rarement. Par suite de la manière dont il est attaché aux pubis, il se renverse ordinairement sur lui-même et présente l'un de ses côtés en avant.

---

des liens qui les unissent, l'épaisseur des parties molles qui les couvrent, exigent des violences très-énergiques, pour que ces os puissent être fracturés ou luxés; la profondeur de la plupart des points de leur surface rend le diagnostic de leurs fractures fort difficile; et la violence des chocs qui les fracturent et les déplacent, produit, presque constamment, des lésions fort graves des parties intérieures et extérieures du bassin, qui amènent la mort des malades:

Le scrotum, suspendu derrière le pénis, entre les membres abdominaux et devant la région étroite du périnée, offre, sur le milieu de sa largeur, une sorte de couture verticale que l'on nomme *raphé*, et sur les côtés deux renflemens, plus ou moins prononcés suivant les sujets, qui correspondent aux testicules renfermés dans le scrotum, comme dans deux bourses réunies et attachées l'une contre l'autre. Le scrotum se termine par une courbure, qui descend ordinairement un peu plus du côté gauche que du côté droit, parce que le testicule correspondant descend lui-même plus bas que celui du côté opposé.

DES MEMBRES.

Ils sont composés de plusieurs fractions ou membres plus petits, réunis par des articulations intermédiaires. Nous décrirons séparément chacune de ces fractions, et même chacune des principales articulations qui les unissent, parce que celles-ci sont du plus haut intérêt pour les artistes et pour les chirurgiens, par les formes nombreuses que l'on y observe. Chacune des fractions des membres est plus ou moins comprimée dans deux sens opposés, en sorte qu'elle offre au moins deux surfaces et deux bords, en sens inverse. Ces surfaces ne sont point uniformes. Elles présentent en général des reliefs qui correspondent à des muscles, et des dépressions qui répondent à leurs intervalles, et en même temps aux cloisons inter-musculaires, aponévrotiques, de leurs gaînes; et c'est en grande partie, aux gaînes, dans lesquelles les muscles des membres sont pour la plupart enfermés, qu'ils doivent les plans distincts sous lesquels ils se dessinent à l'extérieur. Dépouillés de ces gaînes, en effet, ils se presseraient les uns les autres, et se confondraient peut-être en une seule et même masse. Ces gaînes leur conservent aussi

la direction qu'ils présentent, et que la contraction pourrait changer dans quelques points (*a*).

DES MEMBRES SUPÉRIEURS.

Ils sont formés de plusieurs parties très-distinctes, et placées les unes à la suite des autres. Ce sont l'épaule, le bras, l'avant-bras et la main; puis les articulations qui unissent toutes ces parties. L'épaule ayant été décrite avec le

---

(*a*) Les gaînes des muscles jouent un grand rôle dans la gravité des inflammations profondes des membres. Elles étranglent les muscles enflammés, elles incarcèrent les produits de la suppuration qui se développe autour de ces muscles. Il en résulte que lorsqu'un abcès se manifeste à l'extérieur, et qu'on l'ouvre, il n'en sort que le pus contenu dans la gaîne atteinte par le bistouri; et alors pour évacuer les autres, le chirurgien attend que, leur suppuration aboutissant à la peau, il puisse lui donner issue par de nouvelles ouvertures. La connaissance de ces gaînes permettrait d'éviter, dans certains cas, ces ouvertures différentes, que l'on voit souvent multiplier à l'excès. En effet, par une même ouverture de la peau, on pourrait fréquemment inciser, au besoin, plusieurs gaînes, éviter des douleurs, des cicatrices aux malades, dernier avantage qui n'est pas sans importance chez les femmes. — La connaissance de ces espèces d'étuis est d'ailleurs utile, pour parvenir aux vaisseaux des membres que l'on a besoin de lier. Comme les lames aponévrotiques qui les composent, se présentent à chaque instant sous le bistouri, dans l'épaisseur des membres, elles fournissent des jalons précieux au chirurgien qui les connaît, tandis qu'elles n'offrent que des obstacles à celui qui ne les a point étudiées. Ce sont, pour le premier, des guides qui lui montrent son chemin; pour le second, des barrières qui le lui cachent et l'égarent. Ces gaînes ligamenteuses méritent donc, à plusieurs titres, toute notre attention; aussi nous les décrirons toutes avec soin, quoique d'une manière abrégée.

tronc, aux formes duquel elle se rattache entièrement, nous n'en parlerons plus, et nous allons seulement décrire son articulation.

DE L'ARTICULATION DE L'ÉPAULE.

Cette articulation constitue, presque à elle seule, le moignon ou le sommet de l'épaule (1). Elle en est la partie la plus distincte, et forme, en haut et en dehors, une saillie arrondie, qui semble tenir au bras et à l'épaule par une base *triangulaire*, à cause qu'elle est produite par la tête arrondie de l'humérus, proéminant à travers le deltoïde, muscle fort épais et triangulaire (A). Le moignon de l'épaule est limité, en haut, par la clavicule (2), l'acromion et l'épine du scapulum; en avant et en dedans, par la fossette sous-claviculaire (3); en arrière, par un relief oblique en bas et en dehors (4).

Aux limites supérieures, se montre souvent une saillie dure et très-prononcée (5), appartenant à l'extrémité externe de la clavicule, qui s'élève au-dessus de l'acromion, probablement sous l'influence des contractions réitérées du muscle trapèze. Je l'ai déjà mentionnée, en parlant des li-

---

(1) P. I, II, III, 64.

(A) Ce plan triangulaire du deltoïde est un peu court dans l'Antinoüs, 234; dans le bras droit du Gladiateur, 262; dans l'Apollon Pythien, et sur beaucoup d'antiques; car les statuaires de l'antiquité ont souvent adopté cette forme, qui n'est pas sans élégance. Il est parfaitement rendu sur le Laocoon.

(2) P. I, II, III, 37. (3) P. I, III, 43. (4) P. II, 62, 67, 68.

(5) P. I, II, III, 37.

mites inférieures du cou. J'ai vu plusieurs fois cette saillie produite par un épaississement, pour ainsi dire fibro-cartilagineux, de la *capsule ligamenteuse* (*a*), qui réunit la clavicule et l'acromion en haut de l'épaule. Cet épaississement pourrait bien coïncider avec l'habitude de porter des fardeaux sur les épaules. Quoi qu'il en soit, il en résulte, que cette partie offre alors une âpreté de forme bien remarquable. Chez les individus robustes, un relief très-prononcé se manifeste au-devant de la clavicule, et se prolonge en dehors et en arrière de l'acromion. Il est formé par la base du muscle deltoïde, qui embrasse ces os d'avant en arrière, en s'y fixant (A).

La fossette sous-clavière, due à la dépression de la peau entre les deux bords voisins du grand pectoral et du deltoïde, laisse quelquefois apercevoir, dans son fond, une saillie vei-

---

(*a*) Je dis capsule ligamenteuse, parce que le tissu ligamenteux de cette articulation forme réellement une capsule, et non deux ligamens parfaitement et toujours distincts. Je rappellerai, à l'occasion de la saillie qu'elle concourt à former par son épaississement, qu'il faut éviter de prendre ce relief naturel pour une luxation en haut de l'extrémité scapulaire de la clavicule, car j'ai été témoin de pareilles méprises. (*Voy.* page 64.)

(A) La base du deltoïde est peut-être trop arrondie, à son union avec le bord antérieur du muscle, sur le Centaure, 134; sur le Tibre, 249. Elle est plus exacte sur l'épaule droite du Gladiateur. Elle l'est assez sur l'Hercule, 432; sur le Faune, 709, et plus encore sur l'épaule droite du Jason, 710, et sur le Germanicus, 712. Elle l'est également sur le David du Guide [1029]; sur le Marius de Drouais [51], où elle est d'une vérité plus frappante encore. Elle me paraît faire un relief idéal et exagéré sur le Romulus des Sabines, par David [39].

neuse qui appartient à la céphalique (*a*) (A); plus bas, la fossette s'efface, par le rapprochement graduel, et enfin par le contact des deux muscles; après quoi, un sillon oblique en bas et en dehors suit le bord antérieur du deltoïde (1) (B),

---

(*a*) La fossette sous-clavière a de très-importantes connexions avec les vaisseaux et nerfs de l'aisselle. Nous les avons signalées en parlant de la poitrine (*Voy.* p. 82); mais elle en a d'autres encore avec l'apophyse coracoïde. Celle-ci se trouve cachée sous son bord externe, c'est-à-dire sous le bord antérieur du muscle deltoïde qui la protège. Néanmoins, l'apophyse coracoïde est, là, exposée aux violences extérieures, et peut être fracturée par une puissance moins énergique que les projectiles lancés par la poudre à canon. Ces fractures sont toujours graves, à cause de la violence nécessaire pour les produire, et à cause des vaisseaux, des nerfs et de l'articulation, qui avoisinent l'apophyse coracoïde et qui sont souvent blessés dans ces lésions.

(A) La fossette sous-clavière est trop prononcée sur le Centaure, 134; très-distincte et prolongée bien bas à droite, sur le Gladiateur. Elle offre plus d'exactitude sur l'Hercule, 432; sur le Suivant de Bacchus, 485; sur le Faune, 709, et sur le Germanicus, où elle est d'une vérité parfaite. Elle est trop étroite et trop profonde sur l'Apollon Pythien, sur l'Hercule de Farnèse, en sorte que le bras n'est pas assez largement attaché au torse. Nous devons en dire autant du David du Guide [1029]. Elle est très-prononcée sur son Hercule mourant [1049]. Elle ne manque pas d'exactitude sur le Jésus montant au ciel, par Carrache [913]; sur le Faustulus de Pietro de Cortone [1142]; sur l'un des hommes, dans la Lapidation de saint Étienne, par Lebrun [121]; et a beaucoup de vérité sur le Marius de Drouais, [51]; sur le Léonidas aux Thermopyles [38], par David; sur une belle brune agenouillée au premier plan de son tableau des Sabines [39].

(1) P. I, III, 49.

(B) Le bord antérieur du deltoïde me paraît trop distinct sur

qui fait sur le bras un relief souvent augmenté par la veine céphalique. Un sillon analogue s'observe derrière le bras. Il tient encore au relief du bord postérieur du deltoïde (1) (B). A la rencontre des deux bords de ce muscle, venant chacun d'un sens opposé, se dessine une dépression très-sensible, en dehors du bras et vers le milieu de sa hauteur (a). Cette dépression (2) du deltoïde répond à son attache anguleuse à l'humérus (3) (C).

---

le Centaure, 134. Il y a plus de vérité à cet égard sur le Tibre, 249 : sur le Gladiateur, 262 ; sur l'Hercule, 432. Il est altéré sur le Suivant de Bacchus, 485, par un sillon de convention qui vient de l'aisselle. Il me paraît de nouveau trop prononcé, trop disséqué, sur le Faune, 709; sur l'Hercule de Farnèse, sur le Germanicus, 712. On ne saurait rien reprocher, sous ce rapport, au David du Guide [1029]; mais il est moins bien sur son Hercule mourant [1049]. Il est assez exact sur l'un des hommes de la Lapidation de saint Étienne, par Lebrun [121]. Il est d'une grande vérité sur le Marius de Drouais [51] ; sur le Léonidas aux Thermopyles [38], et sur la brune agenouillée au premier plan, dans les Sabines [39],

(1) P. III, 62, 67, 68.

(B) Ce bord postérieur du deltoïde est peu distinct sur le Centaure, 134 : il l'est davantage sur l'Hercule, 432 ; sur le Faune, 709 ; et il est très-exact sur le Germanicus, 712.

(a) La fossette du deltoïde est depuis long-temps choisie, pour placer à demeure l'exutoire connu sous le nom de cautère, et parce qu'il n'y a dans cette dépression, ni nerf, ni vaisseau sensible ; et parce que, par sa forme, elle est naturellement propre à recevoir le pois, ou tout autre corps étranger, à l'aide duquel on entretient ces cautères, et, enfin, parce que, le bras se renflant au-dessus et au-dessous de la place qu'elle occupe, il est plus facile d'y contenir les pièces d'appareil, qu'il ne le serait en aucun autre point du bras.

(2) P. I, II, III, 149. (3) 147.

(C) L'angle deltoïdaire est inexactement rendu sur le Cen-

De la base du relief triangulaire du muscle deltoïde, qui est attachée à la clavicule, à l'acromion et à l'épine du scapulum, descendent des sillons évidens chez les gens robustes et maigres (1). Ils sont le produit de la dépression de la peau, sur les aponévroses placées de champ dans l'épaisseur du muscle, ou, plutôt, légèrement inclinées suivant son épaisseur, et des reliefs que forment les divers faisceaux de fibres charnues qui y prennent naissance. Ces faisceaux ne sont nulle part plus distincts qu'à la base du muscle (A). Parmi les sillons du deltoïde, se voit ordinairement un méplat, derrière la partie la plus saillante du

---

taure, 134. Il est trop élevé sur l'Antinoüs, 234; sur le bras droit rapporté du Gladiateur; ce qui rend le deltoïde trop court, faute assez commune dans les antiques. Mais il est exact sur l'Hercule, 432. On le distingue encore sur l'Apollon du Belvédère. Il est aussi exact sur le David du Guide [1029]; mais non sur le bras droit de Satan, dans le Saint Michel de Raphaël [1159]. Il manque de précision sur le bras droit du Samson d'Alex. Véronèse [841]. Il en a davantage sur plusieurs des figures de la Lapidation de Saint Étienne, par Le Brun [121]; sur les Aveugles de Jéricho, par le Poussin [217]. Il est très-distinct et très-vrai dans le Léonidas aux Thermopyles de David, sur le Léonidas lui-même, et sur un jeune guerrier rattachant sa chaussure; sur le Tatius et l'écuyer de droite, dans le tableau des Sabines du même auteur [39]; sur les deux hommes de la Scène du déluge de Girodet [80].

(1) P. I, II, III, 142, 143, 145.

(A) Les sillons du deltoïde ne sont pas exprimés sur le Centaure, 134, bien qu'ils dussent y être. Ils sont médiocrement évidens sur le Gladiateur. On ne les retrouve pas sur l'Hercule, 432, en sorte que les formes de l'épaule n'y sont pas en harmonie avec celles du tronc; mais ils sont d'une vérité parfaite sur l'épaule droite du Jason, 710. On les sent légèrement sur le David [1029] du Guide, mais davantage, et avec

moignon de l'épaule (1), sous le bord externe de l'acromion; parce que, là, une des aponévroses du muscle se trouve à nu dans une plus grande étendue. Ces aponévroses, dont je viens de parler, ne se dessinent guère qu'au moment de la contraction du muscle. Toutes les formes que je viens d'indiquer et d'expliquer, sont produites par celles du deltoïde lui-même, conservées, pour ainsi dire, par la gaîne qui l'enveloppe et fait partie de son organisation (*a*). En

---

raison, sur son Hercule tuant l'hydre [1046]. Ils sont peu prononcés sur le Samson d'Alex. Véronèse [841]. Ils manquent dans les figures de la Lapidation de Saint Etienne, par Le Brun [121], où le deltoïde se montre généralement enflé. Nous les retrouvons dans une figure du tableau de Le Sueur [136]; mais il n'y en a pas de trace, dans la Révolte du Caire par Girodet [81], sur le bras droit du Turc terrassé, où l'on devrait en sentir. On en voit un sur le Marius de Drouais [51].

(1) P. III, 64.

(*a*) La gaîne du muscle deltoïde est formée d'une lame superficielle et de deux lames profondes. La lame superficielle est sous-cutanée; c'est l'aponévrose du bras, devenue ligamento-cellulaire sur la surface du muscle. Des lames profondes, l'une est antérieure à l'aisselle, l'autre lui est postérieure. La première est triangulaire. Son sommet tient à l'apophyse coracoïde, sa base à la peau du fond de l'aisselle, qu'elle relève en voûte. L'un de ses bords latéraux s'attache, et au tendon des muscles biceps et coraco-brachial, et à l'aponévrose ascendante du tendon huméral du grand pectoral. Le bord opposé s'épanouit devant et derrière le petit pectoral, où il devient cellulaire. Cette aponévrose est un vrai ligament *suspenseur de l'aisselle.* Elle paraît jouer un grand rôle dans les vives douleurs des phlegmons de cette région, ainsi que je l'ai indiqué plus haut (p. 114).

La seconde de ces aponévroses est formée par une partie de la lame postérieure de la gaîne du muscle sous-épineux, et par

effet, sans la gaîne qui le circonscrit, sa forme s'altèrerait en partie, chez les personnes dont les chairs manquent de fermeté.

Mais il est une forme bien plus importante pour les artistes, et surtout pour les chirurgiens. Elle s'observe en haut et en avant du moignon de l'épaule, dont elle constitue le sommet : c'est une saillie arrondie en sphère, qui est produite par la tête sphéroïdale et la grosse tubérosité de l'os du bras, proéminant dans toute la moitié antérieure du moi-

---

celle qui sépare du deltoïde l'extrémité supérieure de la longue portion et de la portion externe du triceps. Cette lame est encore triangulaire; attachée en haut à l'épine du scapulum et à l'acromion, elle adhère en dedans, vers le bord postérieur du deltoïde, à son aponévrose superficielle, et s'y continue avec l'aponévrose postérieure du sous-épineux ; enfin elle tient en dehors à l'aponévrose du bras. Elle est percée d'un trou cintré, par où passe l'artère circonflexe postérieure, qui pourrait être liée en cet endroit.

Du pus, épanché dans la gaîne du deltoïde, peut fuser entre le grand et le petit pectoral. On l'évacuerait aisément, par une ouverture pratiquée sous le bord postérieur du deltoïde, dans la cavité de sa gaîne.

Si M. Blandin a avancé que le deltoïde se trouve renfermé dans une gaîne spéciale, parce qu'il a bien voulu croire, comme je l'avais annoncé dans le journal de M. de Férussac, en février 1825, n° 165, que « les muscles des membres sont presque tous enveloppés chacun en particulier, dans une gaîne spéciale, » il m'a fait un honneur auquel je suis on ne peut plus sensible ; mais néanmoins, je crois qu'il s'est trompé dans le peu de mots qu'il a dits de la gaîne du deltoïde (*voy.* son *Anat. des rég.*, p. 488), et il ne me paraît pas l'avoir bien observée. En effet, les lames profondes de cette gaîne ne sont point des expansions de l'aponévrose brachiale, et l'antérieure ne s'attache point au bord interne de l'humérus.

gnon de l'épaule, au-devant de l'acromion et en dehors de l'apophyse coracoïde, à travers le muscle deltoïde (1) (*a*).

---

(1) P. I, III, 141.

(*a*) L'absence de la saillie formée par la tête de l'humérus dans la région qu'elle occupe, et sa présence, soit dans le creux de l'aisselle en bas, ou en avant, soit dans la fosse sous-épineuse, suffisent, par leur simultanéité, pour caractériser les luxations de cet os, aux yeux d'un praticien exercé. Un renflement volumineux, saillant en avant et, en même temps, en dehors de l'apophyse coracoïde et de l'articulation, annonce un gonflement de la tête de l'humérus ou une hydropisie articulaire. On s'est trompé, lorsqu'on a dit que la saillie de cette hydropisie se montrait dans l'intervalle qui se trouve entre le grand pectoral et le deltoïde. L'apophyse coracoïde se trouvant en dehors de la partie supérieure de cet intervalle, en dedans et au-devant de l'articulation, les sépare l'un de l'autre, et rend le fait impossible. Et l'expérience confirme ce que nous avançons; car alors la fossette sous-clavière, qui répond à l'intervalle dont nous venons de parler, se resserre seulement en un sillon plus étroit, mais reste toujours distincte, surtout par en haut, où existe réellement l'intervalle qui la forme. La saillie de la tête de l'humérus, recouverte seulement par le deltoïde, l'expose presque sans défense aux violences extérieures. Aussi peut-elle être fracturée par des chocs assez peu considérables. « Un homme tomba sur l'épaule, dit J.-L. Petit, venant de recevoir trois ou quatre coups d'épée : j'y fus appelé, il se plaignait plus de l'épaule gauche sur laquelle il était tombé, que des autres blessures dont il mourut vingt-quatre heures après. » A l'autopsie le célèbre chirurgien trouva la tête de l'humérus *brisée en plusieurs pièces*. (*Mal. des os*, l. 2., ch. 8., t. 2., 109, in-12.) M. Boyer a vu la tête de l'humérus fracturée dans son collet, (*col anatomique des auteurs*) par suite d'une chute sur le moignon de l'épaule (*Mal. chir.*, Fract. de l'humér., art. 2, t. III, p. 199.). Reichel en a donné aussi, au rapport du même auteur, deux observations. Bichat en a cité un autre exemple dans les

Aussi, lorsque la tête de l'humérus vient à se luxer en bas, une excavation, sensible au-dessous de l'acromion devenu le point le plus saillant du moignon de l'épaule, caractérise aussitôt cette maladie, d'une manière évidente pour quiconque a eu occasion de l'observer. Avec un peu d'habitude, on distinguera toujours sur le moignon de l'épaule, et au premier coup-d'œil, le relief formé par la tête de l'humérus. Le sommet de l'épaule n'offre point de saillie aussi prononcée par-derrière, parce qu'il n'est plus formé, là, que par l'acromion dont la convexité est peu considérable : par con-

---

Œuvres chirurgicales de Dessault. Dans les derniers cas que je viens de rapporter, le fragment supérieur, isolé des parties vivantes, où il était enseveli comme un corps étranger, s'est usé et pour ainsi dire réduit en une calotte articulaire, ainsi qu'on l'observe dans ces fractures. La tête de l'humérus, placée en dehors de la cavité glénoïde déjà protégée par la profondeur de sa situation, la protège encore contre les fractures, en se brisant elle-même, et il est rare de trouver cet angle de l'omoplate brisé séparément, si ce n'est par un coup de feu. Lamotte prétend pourtant en avoir vu un exemple sur un charretier, qui se serait cassé le col de l'os en soulevant la roue de sa charrette embourbée. (*Tr. de chir.*, obs. 342.)

J'ai dit que les reliefs du moignon de l'épaule pouvaient guider le chirurgien dans les opérations que l'on y pratique. Ce sont en effet ces reliefs seuls, qui peuvent lui apprendre si la réduction d'une luxation, qu'il vient de tenter, est réellement achevée et bien faite. Ils peuvent le guider aussi, et donner une grande précision à ses manœuvres, dans l'extirpation du bras. Que, dans cette opération, il porte le talon de son couteau sur l'hémisphère antérieur du moignon de l'épaule, c'est-à-dire, sur la saillie formée par la tête arrondie de l'humérus, au devant de l'acromion ; qu'il dirige son instrument en bas et en arrière, à l'endroit où la paroi postérieure de l'aisselle s'unit au bras ; que repartant de l'extrémité supérieure de cette incision,

séquent, si vous le divisez, par la pensée, en deux portions de sphère, l'une antérieure, l'autre postérieure, à peu près égales, la première formera toujours une courbe plus prononcée et une saillie plus évidente que la seconde. Enfin, le moignon de l'épaule est ordinairement déprimé, en dedans de la tête de l'humérus et au-devant de l'extrémité de la clavicule. Cette dépression provient de ce que le deltoïde, qui occupe ce méplat, n'y étant qu'imparfaitement soutenu, s'enfonce entre l'apophyse coracoïde, la clavicule et la tête de l'humérus, dans le triangle osseux, sur lequel MM. Lisfranc et Champesme ont appelé l'attention des chirurgiens, pour l'extirpation du bras par leur méthode, et que l'on peut nommer *coraco-claviculaire* (1) (*a*), ainsi que la dépression qu'il détermine. Toutes ces dernières formes sont beaucoup plus

---

il en fasse une semblable en dehors et au-devant de l'articulation, jusqu'au point où la paroi antérieure de l'aisselle se joint aussi au bras; qu'ensuite il ouvre largement, de haut en bas, la capsule articulaire, déjà ouverte s'il a bien fait saillir en dehors la tête de l'humérus; qu'il désarticule le bras, qu'il détache l'humérus, et achève de couper les muscles des parois de l'aisselle, à leurs attaches déjà entamées dans les deux premières incisions, et enfin qu'il termine son amputation par la section des vaisseaux et du reste des parties molles, après avoir fait saisir et comprimer l'artère axillaire, pour y suspendre le cours du sang.

(1) P. I, III, 140.

(*a*) Cette petite dépression coraco-claviculaire pourrait servir à donner de la précision à cette opération, si elle pouvait être conservée dans la pratique; mais elle doit être rejetée, quelque ingénieuse et rapide qu'elle soit dans son exécution. On lui a déjà reproché la distance qu'elle met entre la base des deux lambeaux opposés, et M. Lisfranc l'a, par une tendresse toute paternelle, jusqu'à certain point lavée de ce reproche, par les

distinctes, chez les enfans et chez les gens maigres, que chez les adultes et chez ceux qui jouissent d'un peu d'embonpoint. Elles sont très-importantes, pour reconnaître et comprendre les maladies de l'épaule, et pour diriger dans les opérations que l'on y pratique. Vous avez dû observer que, si le relief triangulaire, qui se dessine sur le moignon de l'épaule, doit en particulier sa forme au deltoïde, la forme arrondie de cette articulation tient au volume et à la forme de la tête de l'humérus (A).

DU BRAS (B).

Le bras est un membre arrondi comme un cylindre, mais cependant comprimé de dehors en dedans. Il est, en dehors, creusé, depuis la fossette du deltoïde, d'une sorte de sillon longitudinal peu profond, qui s'efface avant

---

modifications qu'il a fait subir au lambeau supérieur : mais il est une objection plus grave, entre autres, à faire à cette méthode d'amputation; c'est qu'elle creuse, jusqu'au-delà de l'apophyse glenoïde du scapulum, une plaie déjà trop profonde, et qu'elle ouvre, en même temps, les gaînes des muscles sus-épineux et sous-épineux, où le pus a déjà trop de tendance à fuser.

(A) *Sculpture moderne.* L'épaule de l'esclave, 5, de Michel-Ange, ne manque ni d'expression, ni de vérité quoique le deltoïde en soit un peu arrondi; l'épaule droite de l'esclave, 7, quoique seulement ébauchée, laisse percer un mérite qui fait regretter qu'elle ne soit point achevée. Autant que l'on en peut juger du bas de la statue, l'épaule droite du Milon de Crotone, du Puget, 77, offre un beau modèle d'action et d'énergie.

(B) Le travail en est très-grossier sur les statues de la salle de l'Isis qui appartiennent au premier style. Les formes en sont affreuses sur le Christ de Rubens [675], aussi bien que celles des autres parties.

d'arriver au niveau du pli du bras. Ce sillon est produit par l'enfoncement de la peau, entre les saillies que font sentir les bords voisins du triceps qui est derrière, et du biceps qui est devant le bras. Il s'efface promptement en bas, à cause de l'extrémité supérieure du long supinateur, qui le remplit et le termine (A) (*a*). On y voit quelquefois se dessiner, d'espace en espace, une saillie veineuse, qui remonte le plus souvent le long du bord du biceps. C'est la veine céphalique, la même que nous avons vue dans la fossette sous-clavière (B).

(A) Le sillon externe du bras est large et superficiel, et peut-être un peu trop marqué sur l'Apollon Sauroctone, 19; il est assez exact sur le Centaure, 134; sur le Tibre, 249; trop long sur l'Antinoüs, 234. On ne le sent pas assez clairement sur l'Hercule, 432; sur l'Hercule, 450, où l'on en voit peu de chose. Il est bien rendu sur le Suivant de Bacchus, 485. Il est nul sur le Germanicus, 712; peu sensible sur le David [1029], du Guide. Il l'est beaucoup sur le Samson, d'Alexandre Véronèse [841]; sur le Faustulus de Pierre de Cortone [1142]. Il est rendu médiocrement sur les figures de la lapidation de saint Etienne, par Le Brun [121]. Il est trop durement exprimé dans une figure du tableau de Le Sueur [136], et peut-être aussi sur l'un des aveugles de Jéricho, par le Poussin (217). Il est aussi vrai qu'évident sur plusieurs figures du Léonidas aux Thermopyles, et notamment sur le héros lui-même [38], par David; sur le Tatius des Sabines du même auteur [39].

(*a*) A l'extrémité supérieure du long supinateur passent, au bas du sillon latéral externe du bras, le nerf radial et l'artère musculaire externe, qui descendent là, entre le premier radial externe, le long supinateur et le brachial antérieur. Il en résulte que les blessures de cette région pourraient être suivies d'une hémorragie peu difficile à arrêter, et d'une paralysie incurable des extenseurs de la main et des doigts.

(B) Il faut peu d'attention pour reconnaître la veine cé-

Le bras est creusé, en dedans, d'un sillon plus superficiel encore, et plus long, qui est produit par une disposition analogue. Il remonte jusqu'à l'aisselle, où il semble se perdre, et descend jusque près de l'articulation du coude (A). Il est encore produit par la saillie que fait, en devant, le bord du biceps, et, en arrière, le bord du triceps; mais son fond n'est pas rempli seulement par le muscle brachial antérieur, il l'est aussi par un faisceau de vaisseaux et de nerfs. Parmi ces vaisseaux, il en est un qui se dessine parfois sous la forme d'une corde noueuse. C'est la veine basilique (*a*) : ses nodosités sont des renflemens qui correspondent à ses valvules. Cette veine disparaît vers le milieu de

---

phalique sur le bras droit du Tibre, 249; sur les bras de l'Hercule, 432; sur le Suivant de Bacchus, 485. On l'entrevoit au-dessus de la draperie du Germanicus, 712; sur le bras droit du Tatius, dans les Sabines de David [39]; sur les deux Hommes de la Scène du déluge par Girodet [80].

(A) Le sillon interne du bras est très-reconnaissable sur le Génie funèbre, 22; sur le Centaure, 134; sur le Tibre, 249; sur l'Antinoüs, 234; sur le Gladiateur; sur le Faune, 709; et très-exact sur le Germanicus, 712. Il est très-distinct sur le bras gauche du Centaure Nessus [1048], par le Guide; sur le Christ de Prud'hon [242]; sur le Marius de Drouais [51]; assez distinct encore sur l'Endymion de Girodet, [82]; très-évident sur l'Aveugle du Léonidas aux Thermopyles [38].

(*a*) Outre la veine basilique, on trouve dans le sillon du bras l'artère brachiale avec ses deux veines, qui lui sont si étroitement unies qu'elles rendent sa ligature laborieuse, lorsqu'on s'obstine à les isoler de l'artère pour ne pas les comprendre dans la ligature. Dans ce sillon se rencontrent encore, 1° le nerf médian qui est externe à l'artère en haut du bras, lui devient antérieur au milieu et interne en bas; 2° le nerf cubital qui, renfermé dans la gaîne de l'artère brachiale, en haut, en sort en bas pour se porter en arrière, et aller passer au coude,

la hauteur du bras, parce qu'elle s'engage là, sous l'aponévrose, dans une gaîne qui lui est particulière (A).

Le bras, par devant, laisse apercevoir, au-dessous du sillon qui accompagne le bord antérieur du deltoïde, une saillie allongée qui correspond évidemment au ventre du biceps (B) (1), et, plus bas, un méplat qui répond à son tendon et appartient au pli du bras (2) (C).

---

entre la tubérosité interne de l'humérus et l'olécrâne. Tant de parties importantes rendent les blessures du sillon interne du bras dangereuses. C'est dans ce sillon, et au milieu de ces nerfs et de ces veines, qu'on lie l'artère brachiale, vers le milieu du bras ou en bas de ce membre. Les rapports de ce vaisseau avec l'humérus permettent aussi de l'y comprimer.

(A) Vous trouverez la veine basilique sur le Tibre, 249; sur le Suivant de Bacchus, au bras gauche, 485; et sur le même bras du Laocoon.

(B) Le ventre du biceps est très-frappant sur le Centaure, 134; sur le Tibre, 249. Il est trop grand sur le bras gauche de l'Antinoüs, 234; et sur le droit du Gladiateur. Il est mieux sous ce rapport sur les Hercules, 432 et 450. Je le retrouve trop grand sur le bras gauche du suivant de Bacchus, 485. Il est assez exact, mais couvert d'une ombre trop forte, sur le David [1029] du Guide; il est admirablement rendu sur le Saint Michel de Raphaël [1159]; il manque de force sur le Samson d'Alexandre Véronèse [841]; il est mou sur l'Apollon de Rubens [690]; il a de l'exactitude sur le Christ de Prud'hon [242]; sur plusieurs des figures de la Révolte du Caire [81] : mais il est peut-être contracté mal à propos sur le bras gauche du Turc terrassé.

(1) P. I, III, 148, 152. (2) 162.

(C) On voit un exemple du méplat correspondant au tendon du biceps, sur le bras droit du Tibre, 249; et sur le Gladiateur, où il est trop court sur le bras gauche, mais plus exact sur le droit. Il est exact aussi sur l'Hercule, 450, et trop court sur le Suivant de Bacchus, 485. On le sent en profil sur le bras gauche du Saint Michel de Raphaël [1159]. Il manque de pré-

Le bras, par derrière, montre, au dessous du plan du deltoïde, une saillie méplate, peu prononcée, produite par les fibres charnues du muscle triceps (A) (1), et puis un plan déprimé très-remarquable, lequel s'étend jusqu'au coude (2) (B).

---

cision sur le même bras du Jésus montant au ciel, par Carrache [913]; sur l'Apollon du tableau de Rubens [690], où il est d'un dessin très-médiocre.

(A) La bosse du triceps est évidente sur le Centaure, 134. Elle est très-bien rendue sur le Gladiateur; faiblement exprimée sur l'Hercule, 432, et sur le 450. On la retrouve évidente sur le Suivant de Bacchus, 485, et on la reconnaît encore sur le Germanicus, 712. Elle est trop faible sur le David [1029], par le Guide, plus encore sur son Hercule tuant l'hydre [1046], et sur son Hercule mourant [1049], où elle offre une petite ligne désagréable. Elle est peut-être trop peu prononcée sur le Samson d'Al. Véronèse [841]. On la sent à peine sur le Faustulus de Pietro de Cortone [1142]. Elle se perd dans des ombres trop fortes, sur le bras gauche du Christ de Prud'hon [242]. Elle me paraît imparfaitement rendue sur les figures de la Lapidation de saint Étienne, par Le Brun [121]; sur l'un des aveugles de Jéricho par Le Poussin : mais elle l'est admirablement dans la Révolte du Caire par Girodet [81], sur le Turc terrassé; sur le bras gauche de l'adulte de sa Scène du déluge, [80]; sur le frère de Léonidas aux Thermopyles, par David, [38].

(1) P. II, III, 151. (2) 157, 158.

(B) La dépression du triceps est inexacte des deux côtés sur le Centaure, 134; c'est le contraire sur le Gladiateur. Elle est trop faiblement exprimée sur l'Hercule, 432, proportionnellement aux formes du tronc, et sur l'Hercule, 450. Je la trouve mieux sur le Suivant de Bacchus, 485, et sur le Germanicus, 712. Elle est mal rendue sur le bras gauche de l'Hercule mourant [1049], où elle forme une ligne sinueuse. Elle est mieux sur le Samson d'Al. Véronèse [841]. On la distingue encore sur le Faustulus de Pietro de Cortone [1142]; sur les

Cette dépression remonte de ce point jusque vers le milieu du bras; elle règne sur presque toute sa largeur en bas, mais elle se rétrécit par en haut et finit en pointe (*a*). Elle est assise sur le tendon inférieur du triceps qui en est la cause. Une saillie légère et étroite borde, en quelque sorte, cette dépression, et en dedans, et en dehors; et ces reliefs sont produits par les fibres charnues qui forment les deux bords du muscle triceps. Ces dispositions offrent les exemples les plus évidens de l'influence de l'organisation des muscles sur les formes extérieures (A) (*b*).

---

bras droit d'un des trois anges, dans le Songe de saint Bruno par Le Sueur [150]. Elle manque de vérité sur les figures de la Lapidation de saint Étienne par Le Brun [121]; dans le tableau de Le Sueur [136]; sur l'un des Aveugles de Jéricho, par le Poussin [217]; toutes figures où elle est trop prononcée. Elle est d'une grande vérité sur le bras droit du Turc abattu, dans la Révolte du Caire [81]. On en voit quelque chose sur le bras droit du père, dans le serment des Horaces par David [37]; sur le frère de son Léonidas aux Thermopyles [38]. Elle a beaucoup de vérité sur l'adulte de la Scène du déluge [80]; mais elle n'est pas fondée sur le vieillard dont le bras est fléchi. Elle est très-exacte sur un jeune homme assis à l'angle droit du radeau, dans le tableau de Géricault [79].

(*a*) La pointe du méplat du triceps correspond, assez exactement, à la branche postérieure de la musculaire externe du bras qui descend derrière l'humérus. Pour la découvrir aisément, incisez immédiatement en dehors de la pointe du méplat, suivez ensuite l'intervalle de la longue portion du triceps et de sa portion externe, écartez-les l'une de l'autre, et cherchez l'artère en dedans et au devant de la longue portion.

(A) *Sculpture moderne.* Les formes du bras ont de la fermeté dans l'Esclave de Michel-Ange, 7, et le méplat du tendon du triceps est un peu âpre sur son Esclave, 5. Le bras a une grande

(*b*) Voyez la note (*a*) à la page suivante.

DE L'ARTICULATION DU COUDE.

Cette jointure, le pouce de la main étant tourné en avant e en dedans, comme il l'est dans sa position naturelle, se mon tre, dans l'extension de l'avant-bras, comprimée de dehor

beauté dans l'Hyacinthe de Callamard, 27; dans le Narcisse d Caldérari, 34. Ses formes arrondies ne sont pas en harmonie ave celles des autres parties, dans les Nations vaincues de Francheville, 37, 49, 51, 63. Le bras gauche paraît un peu tortill sur le Milon du Puget, 77; le droit manque un peu d'activité. La veine céphalique s'observe sur l'un et sur l'autre, et la basilique sur un seul.

(*a*) Note de la page précédente.

Quoique le bras ait des gaînes ligamenteuses moins prononcées que celles des autres parties des membres, on y en distingue presque autant qu'il y a de muscles. Ce sont celles du biceps, du brachial antérieur et du triceps. Il y en a une, en outre, pour l'artère brachiale et une pour la veine basilique.

1°. *La gaîne du biceps brachial* contient, et le muscle de même nom, et le coraco-brachial, et le nerf cutané externe, et la partie supérieure du nerf médian. Elle est formée, en avant, par l'aponévrose du bras; en arrière, par une lame ordinairement celluleuse, qui sépare le biceps d'avec le brachial antérieur.

2°. *La gaîne du brachial antérieur* est formée, en avant, par la lame postérieure de la gaîne précédente; en arrière, par l'humérus; en dehors, par l'aponévrose du bras et une lame mince qui sépare le brachial antérieur du long supinateur; en dedans, par le côté externe et antérieur des gaînes vasculaires.

3°. *La gaîne du triceps brachial* renferme le muscle de même nom, et en outre le nerf radial et la musculaire externe du bras. Elle est formée, en arrière, par l'aponévrose d'enveloppe; en avant, par l'os humérus, par la cloison inter-musculaire externe, et les gaînes de l'artère brachiale et de la veine basilique, qui séparent le triceps du brachial antérieur, en dehors et en dedans.

4°. *La gaîne de l'artère brachiale* renferme, supérieurement,

en dedans. Aussi présente-t-elle distinctement deux surfaces et deux bords, en sens opposés.

La surface *interne* est vulgairement connue sous le nom de *pli* ou de *saignée du bras*. Chez une femme grasse, elle ne dessine de remarquable qu'un pli demi-circulaire, dont la courbure embrasse la saillie du biceps brachial; chez un homme sec et robuste, elle offre une dépression triangulaire, en fer de flèche(1), où des veines volumineuses semblent abor-der de toutes parts. Cette dépression a sa base tournée en haut, et embrassant la saillie du biceps brachial : ses côtés sont bornés, en devant, par la saillie large des muscles antérieurs de l'articulation du coude (muscles latéraux externes des auteurs) (2); en arrière, par celle des muscles postérieurs de la même jointure (muscles latéraux internes), saillie qui est rendue un peu plus proéminente en dedans par la poulie de l'humérus (3) : sa pointe médiane est dirigée en bas et acérée, pour ainsi dire, entre le muscle rond pronateur,

---

l'artère et la veine brachiales, la veine basilique, les nerfs cutané interne et cubital, et, inférieurement, l'artère, les veines humérales et le nerf médian. Elle est formée, en avant et supérieurement, par une lame fibreuse qui est la lame postérieure du biceps et du coraco-brachial; en arrière, par une lame fibreuse, qui, en haut, sépare l'artère du triceps, et, en bas, l'isole de la veine basilique et du cutané interne.

5°. *La gaîne de la veine basilique* renferme la veine de même nom et le cutané interne; elle n'existe que dans la moitié inférieure du bras. Elle est constituée, en dedans, par une lame mince qui fait partie de l'aponévrose brachiale, et en dehors, par la lame interne de la gaîne de l'artère brachiale, qui fait partie elle-même de la lame inter-musculaire interne du bras.

Ces gaînes ont été incomplétement et inexactement décrites dans l'anatomie de M. Velpeau, mais plus incomplètement encore dans celle de M. Blandin.

(1) P. I, II, III, 162. (2) 156, 167. (3) 161.

qui appartient aux muscles postérieurs du coude, et long supinateur, qui fait partie des muscles opposés : s pointes latérales, tournées en haut, sont resserrées ent la saillie du biceps brachial, et les masses antérieure postérieure des muscles du coude.

C'est encore un tendon qui forme le fond de cette dépression(1), car elle correspond au tendon du biceps; et ce so des masses charnues qui en forment les limites. Il est trè commun que l'un de ses côtés remonte plus haut que l'au tre, parce que les fibres charnues du muscle biceps n descendent presque jamais également bas, en dedans et e dehors, sur leur tendon inférieur; et ce sont ordinairemen les fibres externes qui s'arrêtent le plus tôt, aussi le côt interne et postérieur de la dépression remonte-t-il moin haut que la pointe externe et antérieure (A).

Les veines du pli du bras, quand elles sont volumineuses, dérobent une partie de ces formes, ou au moin

---

(A) La dépression du pli du coude est évidente et assez exact sur le Gladiateur; sur l'Hercule 450; sur le Suivant de Bacchus, 485. Elle concourt à produire une échancrure désagréable sur le bord du bras droit de l'Hercule mourant [1049], pa le Guide. Elle est évidente sur le Faustulus de Pietro de Cortone [1142]; et plus encore sur l'Apollon du tableau de Rubens [690], où sa circonscription est assez exacte. Elle est nettement dessinée sur le bras droit du Christ de Prud'hon [242]; sur le même bras dans une figure de la Lapidation de sain Etienne par Le Brun [121], dans le Marius de Drouais [51], e l'Endymion de Girodet [82]. Elle est assez exacte sur l'Aveugle du Léonidas aux Thermopyles [38], et d'une grande vérité et d'une grande beauté sur le bras gauche du Tatius, dans les Sabines, [39] par David. Elle n'est pas moins vraie dans le bras droit de l'adulte du Déluge, par Girodet [80].

(1) P. I, III, 168.

en troublent singulièrement la régularité. Les figures qu'elles y dessinent varient d'ailleurs autant que ces veines elles-mêmes, nouvelle source de désordre dans les formes de cette région. Si l'on pouvait fixer leur inconstance, enchaîner leur disposition changeante et les ramener à une figure simple, très-connue, et par conséquent très-aisée à retenir, on aurait, je crois, levé une partie des difficultés qu'elles peuvent offrir à la mémoire des artistes et de tous les jeunes anatomistes. Nous croyons y être parvenus. Il nous semble, en effet, qu'on peut les ramener à la forme d'une *M* majuscule, qui recevrait les veines de l'avant-bras par ses extrémités inférieures, et produirait les deux veines du bras par les supérieures. L'une de ces veines du pli du bras, la première, en les comptant de dehors en dedans ou de devant en arrière, en un mot, du côté radiaire au côté cubitaire de l'articulation, est la veine radiale (*a*); elle forme le premier jambage de l'*M*. Elle est la terminaison d'une veine qui remonte le long du bord de l'avant-bras correspondant au pouce, bord que je nomme radiaire à cause de l'os radius qui s'y trouve. C'est aussi la présence de cet os qui a fait donner au vaisseau la dénomination de veine *radiale*. La seconde est la veine médiane céphalique (*b*);

(*a*) La veine radiale est quelquefois assez volumineuse pour être saignée; néanmoins, comme il est rare qu'elle soit plus distincte que les autres, on ne la choisit pas ordinairement pour cette opération.

(*b*) La veine médiane céphalique intéresse la chirurgie par son volume et par ses connexions. Par suite de sa grosseur qui la rend très-souvent visible, par son éloignement de toute artère considérable, elle est une de celles que l'on peut saigner avec le plus de facilité et avec le moins de danger. Aussi est-elle une de celles que l'on saigne le plus fréquemment. Cepen-

elle monte obliquement du milieu du pli du bras en avan où elle s'unit avec la précédente sous un angle assez aig d'où naît la céphalique (1). Cette veine médiane céphaliqu figure le second jambage de l'*M*, et en est le premier jambage oblique (2). La troisième remonte obliquement en arrière, et forme le second jambage oblique, le troisième de l figure; c'est la médiane basilique (3), vaisseau considérable, toujours le plus gros et le plus saillant de ceux du pl du bras (A) (*a*). Les deux veines médianes, unies en bas à an

---

dant je dois faire remarquer, que sur un bras très-maigre, don les muscles seraient fort minces, on devrait se rappeler, en l saignant, que ses connexions avec le nerf radial sont assez voisines. En effet ce nerf, dans l'état ordinaire, ne descend qu'à quelques lignes derrière elle : or, chez les individus dont les muscles sont très-minces, il peut la suivre à une très-petite distance. On conçoit que, dans un cas semblable, il ne faudrait pas enfoncer bien profondément une lancette, pour transpercer la médiane céphalique et blesser le nerf radial.

(1) P. I, 160. (2) 165. (3) 164.

(A) La veine médiane basilique se reconnaît d'abord sur l'Hercule, 450, et sur le Suivant de Bacchus, 485.

(*a*) La veine médiane basilique est, par son volume, la plus aisée, et, par ses connexions, la seule dangereuse à saigner, parmi les veines du pli du bras; aussi ne doit-on l'ouvrir que lorsqu'on ne peut en ouvrir d'autres à sa place. Elle recouvre l'artère brachiale et le nerf médian, qu'elle croise, tous les deux, à angle très-aigu, en se portant obliquement en haut et en arrière, et de telle sorte qu'à son extrémité inférieure, elle est en avant, et, à son extrémité supérieure, en arrière de l'artère et du nerf médian, qui accompagne l'artère en ce sens. Il résulte de là, qu'on peut saigner avec moins de danger les deux extrémités de la veine médiane basilique, que le reste de son étendue. Entre ces deux points, en effet, la veine n'est séparée de l'artère que par l'expansion aponévrotique du biceps brachial, qui est très-

gle aigu, reçoivent là une veine, dont elles semblent être la bifurcation, et que l'on nomme *médiane de l'avant-bras* (1), parce qu'elle en occupe le milieu. Parfois c'est la veine radiale elle-même qui vient s'unir à l'angle d'origine des veines médianes du pli du bras; dans ce cas, le vaisseau qui semble leur donner naissance est beaucoup plus gros, et le premier jambage de l'*M*, formé d'ordinaire par cette veine radiale, est beaucoup plus petit ou même invisible, parce qu'il est alors formé par une veine radiale antérieure, très-grêle et même très-irrégulière (*a*). Enfin une quatrième veine du pli du bras représente le dernier jambage de l'*M*; elle tire son origine de celles que l'on voit ramper, le long du bord de l'avant-bras qui correspond au petit doigt, bord que je nomme *cubitaire*, parce que l'os cubitus en fait partie. Elle est formée, tantôt, par la réunion de deux veines cubitales (2); d'autres fois, et cette disposition est plus commune, les deux veines cubi-

---

mince, et souvent aussi par les veines satellites de l'artère, mais qui sont très-petites. Au reste, on ne doit jamais saigner cette veine sans explorer les battemens de l'artère, toujours sensibles au pli du bras, lorsque l'avant-bras est étendu; et alors on doit toujours s'éloigner, autant que possible, du point où l'on sent où l'on voit même battre l'artère. C'est parce que beaucoup de chirurgiens imprudens négligent ces précautions, que nous voyons trop souvent encore l'artère brachiale blessée dans les saignées du bras. S'il est un endroit où l'on puisse voir des anévrismes par hernie, c'est assurément celui-ci (Voy. une obs. à ce sujet dans Dionis, 8 dém. opération pour l'anévrysme, note, obs. 2).

(*a*) Dans le cas où la veine radiale se rend dans les veines médianes céphalique et basilique, on peut la saigner au point où elle s'unit avec ces veines. J'ai plusieurs fois pratiqué cette opération en cet endroit.

(1) P. I, 166. (2) P. I, 161.

tales vont s'unir à angle très-aigu avec la veine médiane basilique, ce qui trouble légèrement la figure de l'*M* que l'ensemble de ces vaisseaux dessine au pli du bras (1) (A) (*a*). De la réunion anguleuse de ces veines naît, en haut, la veine basilique, qui n'en est qu'un prolongement. Ces vaisseaux présentent beaucoup de variétés; néanmoins on les voit presque toujours se rapprocher, par leur arrangement, de la figure dont j'ai parlé.

La surface postérieure ou externe de l'articulation du coude offre, vers le milieu de sa largeur, une saillie, qui forme l'angle saillant du coude quand il se fléchit. Lorsqu'il s'étend, elle devient confuse (2), peu prononcée, et se couvre de rides chez les personnes où la peau a perdu une partie de son ressort, par la distension que lui ont fait éprouver les flexions réitérées de l'avant-bras : cette saillie

---

(1) P. I, 161, 164, 165, 167.

(A) On trouve une veine cubitale sur l'Hercule, 430, et plusieurs sur celui du n° 432. Vous la verrez encore dans plusieurs figures de la Révolte du Caire [81], par Girodet, où elle est très-exacte; sur le bras droit de l'aveugle du Léonidas aux Thermopyles, par David, [38].

(*a*) Comme la plus grosse des veines cubitales est ordinairement assez volumineuse, et qu'il n'y a d'ailleurs aucun danger à l'ouvrir, on peut la choisir avec avantage pour la saignée. Toutes les veines dont je viens de parler, s'entrelaçant avec les filets nerveux du musculo-cutané et du cutané interne, on est toujours exposé à léser ces filets dans la saignée du bras. Cet accident, qui détermine immédiatement une douleur fort vive, et jusque dans les doigts, est heureusement assez rare. Il est d'ailleurs d'autant plus à craindre, qu'on opère plus près des bords de l'avant-bras.

(2) P. II, 169

est produite par l'olécrâne de l'os cubitus (*a*). De cette saillie, un plan incliné conduit au côté cubitaire de l'articulation (1); parfois on trouve, au lieu de ce plan, une dépression *cubitaire*, bornée en arrière par une tubérosité osseuse, qui est la tubérosité *cubitaire* de l'humérus (2) (*b*). La fossette cubitaire provient de ce que les parties molles sont insuffisantes, pour remplir le vide profond qui est creusé entre l'olécrâne et la tubérosité interne de l'humérus. En dehors de l'olécrâne se rencontre une autre dépression, que je nomme *radiaire*, à cause de ses rapports avec le radius. Cette dépression est constante, l'embonpoint même ne saurait la combler entièrement; c'est une des grâces du coude, dans un beau bras de femme (3). Elle tient à diverses dispositions sous-cutanées, dont je n'ai bien compris le concours, qu'après un examen fort attentif et beaucoup de réflexion. Elle correspond à l'articulation du radius avec l'hu-

---

(*a*) L'olécrâne, quoiqu'assez exposé aux chocs extérieurs par sa situation, n'est cependant pas très-souvent fracturé. C'est qu'il donne, par son peu d'étendue, peu de prise aux puissances fracturantes. Mais, quand il est fracturé, comme le triceps brachial s'y attache en haut, ce muscle l'entraîne dans ce sens.

(1) P. II, 170. (2) P. II, 171.

(*b*) La fossette cubitaire correspondant au nerf cubital qui y passe, on conçoit pourquoi, lorsque nous heurtons, par cet endroit du coude, un corps anguleux, nous y éprouvons aussitôt une douleur des plus vives, accompagnée d'un engourdissement qui se répand jusqu'au quatrième et cinquième doigts, dont les nerfs sont fournis par le cubital. La présence du nerf dans la fossette cubitaire, oblige de l'en dégager et de le détourner, dans la résection du coude, avant d'ouvrir l'articulation par-derrière, pour en scier les os.

(3) P. II, 168.

mérus, qui laisse aussi en arrière, sur le squelette, une dépression, un angle rentrant très-distinct. Une faible partie du tendon des muscles superficiels du dos de l'avant-bras tapisse cette petite excavation, et ne la remplit qu'imparfaitement. Néanmoins elle est si faible, que, si rien ne s'ajoutait à ces dispositions, le plus léger embonpoint comblerait un vide aussi peu profond. Mais les muscles du côté antérieur ou radiaire de l'articulation du coude s'attachent à la tubérosité externe de l'humérus, par une insertion fixe, qui ne leur permet pas le moindre rapprochement de l'olécrâne. Or, comme la masse de ces muscles est très-volumineuse(1), il en résulte qu'elle fait à la fois saillie en avant, en dehors et en dedans de l'articulation du coude: cette saillie, en relevant le bord de la fossette du coude, la rend plus profonde. Si ces muscles, ou au moins le cubital postérieur, que j'appelle *antérieur*, s'attachaient à la fois à la tubérosité externe de l'humérus et à l'olécrâne, comme le cubital antérieur, que j'appelle *postérieur*, s'attache à cette apophyse olécrâne et à la tubérosité interne de l'humérus, le fond de la fossette serait au moins en partie rempli, et l'embonpoint achèverait le reste. Au lieu de cette disposition, qui tendrait à relever le fond de cette excavation, il en est une, au contraire, qui rend plus saillant encore le relief des muscles attachés à la tubérosité externe de l'humérus; c'est qu'ils descendent obliquement (2) sur le dos de l'avant-bras, vers le cubitus (3), et que cette obliquité, tendant vainement à les rapprocher de l'olécrâne, à cause des adhérences qui les attachent à la tubérosité radiaire de l'humérus, elle les fait saillir davantage, et former sur l'é-

---

(1) P. II, 167. (2) 177, 178, 189, 181, 190.
(3) P. II, 191, 199.

corché, en avant de la fossette du coude, un rebord abrupte, comme s'il était coupé à pic (1) (A) (*a*).

Des deux bords de l'articulation du coude, l'un est antérieur et correspond au radius de l'avant-bras (2); l'autre est postérieur et correspond au cubitus. Le bord radiaire présente assez fréquemment une grande saillie arrondie, qui, d'un point supérieur à la tubérosité externe de l'humérus (3), descend au-dessous de l'articulation, en formant une grande ligne courbe. Cette ligne va souvent finir vers le milieu de la longueur du même bord (4) de l'avant-bras, sans la moindre

---

(1) P. II, 168.

(A) La fossette radio-cubitaire s'observe dans le bras du Gladiateur, au-dessous de plusieurs éminences peu naturelles. Il y a plus d'exactitude à cet égard sur l'Hercule, 450, et sur le Suivant de Bacchus, 485; mais il y en a beaucoup moins sur le bras gauche du Saint Michel de Raphaël [1159], où l'on trouve des saillies que rien ne légitime. La fossette radio-cubitaire est trop légère sur le Samson d'Al. Véronèse [841]. Elle est trop prononcée, ou inexacte dans les figures du tableau de Lesueur [136], et sur l'un des Aveugles de Jéricho, par le Poussin [217]; elle est au contraire fort exacte dans la Révolte du Caire [81], sur le bras droit du Turc terrassé; sur le premier Horace, dans le Serment des Horaces [37]; sur l'un des guerriers qui détachent leurs armes pour le combat, dans le Léonidas aux Thermopyles [38], par David.

(*a*) La fossette radiaire du coude, répondant à l'articulation du radius avec l'humérus, offre un guide excellent pour pénétrer, du premier coup, dans l'intérieur de l'articulation du coude. C'est une forme dont les connexions sont utiles à connaître, pour pratiquer les amputations et les resections du coude, et pour reconnaître les fractures de la tête du radius, tête osseuse que l'on ne peut bien sentir que dans cette fossette.

(2) P. I, II, III, 163, 167. (3) 156. (4) P. I, II, 187.

interruption, par suite d'une disposition assez complexe et assez curieuse, que nous expliquerons plus bas. Mais plus souvent encore, peut-être, ce bord laisse voir de profil une petite dépression, à environ deux travers de doigt au-dessous du côté antérieur de l'articulation du coude : c'est *l'échancrure radiaire* (1), qu'il ne faut pas confondre avec la fossette de même nom. Cette échancrure est produite par le relief, que font le long supinateur et le premier radial externe, sur le profil du second radial. La bosse charnue qui s'observe sur le bord antérieur du coude, est formée par les muscles long supinateur, premier et deuxième radial externe, court supinateur, qui couvrent l'articulation en avant. La bosse qu'ils dessinent est largement arrondie en dedans (2), et échancrée en dehors par la fossette du coude (3), dont nous avons donné la théorie, en parlant de la fossette elle-même. Expliquons donc seulement la disposition que présente le côté interne de la saillie qui nous occupe. Elle est due à ce que le long supinateur, placé d'abord en dehors de l'humérus (4), au dessus de l'articulation, passe en dedans du bord antérieur de l'articulation et des muscles qui l'accompagnent; elle est due surtout à ce qu'aplati dans un sens, au-dessus de l'articulation, ce muscle long supinateur s'aplatit dans le sens opposé, et se déploie largement, en passant en dedans de la bosse qu'il concourt à former. Cet aplatissement du muscle, en sens alternativement inverse, est une disposition unique dans l'économie animale, et devient d'autant plus curieuse aux yeux des anatomistes.

---

(1) P. II, 176.
(2) P. I, 167.
(3) P. II, 168.
(4) P. III, 156.

Le bord postérieur du coude fait contraste avec le précédent, soit qu'on l'examine de face ou de profil. Une saillie angulcuse, et même âpre, s'y observe chez les gens maigres (1); l'embonpoint la dissimule dans le bras gracieux d'une femme; mais alors même que cette saillie est noyée dans la graisse, elle proémine encore en relief arrondi. Cette saillie a pour base la tubérosité interne de l'humérus (A), qui, sur l'os même, est beaucoup plus prononcée que l'externe. Une telle disposition explique déjà pourquoi la saillie de la tubérosité ne peut jamais disparaître entièrement: mais il est une autre circonstance qui rend mieux compte encore de cette ineffaçable saillie, c'est que l'avant-bras ne prolonge point exactement l'axe de l'humérus(2), et qu'il est incliné latéralement (3), de manière à faire un angle obtus, dont le sommet même correspond à la tubérosité interne de l'humérus(4) (*a*).

---

(1) P. I, II, 171.

(A) La tubérosité interne de l'humérus est très-évidente sur le bras droit du Gladiateur : mais, au lieu d'une dépression, elle est suivie, par-derrière, d'une bosse considérable que rien n'autorise. La tubérosité de l'humérus se voit encore à droite sur le Suivant de Bacchus, 485. Elle est frappante sur le bras droit du Saint Michel de Raphaël [1159]. Elle est invisible sur le bras gauche de l'Hercule mourant [1049], par le Guide, où elle devrait être manifeste. Elle manque d'exactitude sur le même bras du Jésus montant au ciel, par Ann. Carrache [913]. Elle en a davantage sur le Faustulus [1142]; plus encore sur le bras droit du Christ [242], par Prud'hon; sur plusieurs figures de la Révolte du Caire, par Girodet [81]; sur le Marius de Drouais [51]. On la distingue aussi sur le père, dans le Serment des Horaces, par David [37], et sur son Tatius, dans ses Sabines [39].

(2) P. I, 148, 152. (3) 175, 186, 193. (4) 171.

(*a*) Cette tubérosité, se trouvant à un demi-travers de doigt

Immédiatement au-dessous de cette tubérosité, se trouve une petite échancrure *cubitaire* (1), de la largeur d'un travers de doigt au plus, qu'il ne faut pas confondre avec la fossette du même nom ; elle paraît tenir au relief que le fléchisseur profond fait du côté du cubitus, au-dessous de l'échancrure dont je viens de parler, parce qu'il ne commence qu'immédiatement au dessous de l'articulation (A). Elle est, de quelques lignes, moins bas que l'échancrure radiaire, à laquelle elle correspond (2). Mais il y en a parfois une autre, produite par le faisceau aponévrotique qui se détache du tendon du biceps brachial; celle-ci ne s'observe que dans l'extension de l'avant-bras, qui, distendant ce faisceau, lui fait dessiner un sillon courbe, dont cette échancrure n'est qu'une partie (B).

DE L'AVANT-BRAS.

L'*avant-bras*, fait suite au bras, et s'incline sur le côté externe de ce membre, en formant un angle saillant en

---

au-dessus de l'articulation du coude, peut et doit servir de règle pour y parvenir, dans les amputations et dans les resections que l'on pratique sur cette jointure.

(1) P. I, 174.

(A) L'échancrure cubitaire est très-évidente sur le bras droit du Gladiateur, 262, et sur le gauche du Suivant de Bacchus, 485. Elle l'est aussi sur le bras droit du Saint Michel, par Raphaël [1159]; elle est trop bas sur celui de l'Apollon, dans le tableau de Rubens [690]; elle est plus exacte sur le même bras, dans le Christ de Prud'hon [242]; elle est encore trop bas sur le Jésus, dans les Aveugles de Jéricho, par le Poussin [217].

(2) P. I, 176.

(B) On en trouve un exemple sur le bras droit du Marius de Drouais [51], et sur celui de l'adulte, de la Scène du déluge, par Girodet [80].

arrière, au niveau de la tubérosité interne de l'humérus, comme nous l'avons dit un peu plus haut, par avance, pour expliquer la saillie de cette tubérosité. L'avant-bras se montre beaucoup plus aplati que le bras ; aussi présente-t-il deux surfaces et deux bords distincts. De ces surfaces l'une regarde en avant et en dehors, quand le pouce, se trouvant dans sa position naturelle, est tourné en dedans; c'est le dos de l'avant-bras : l'autre regarde en sens inverse ; ce sera le ventre de l'avant-bras. Des deux bords, l'un correspond au pouce, il est tourné en dedans et en avant; le *radius* existe dans son épaisseur : c'est le bord interne ou le bord *radiaire*; l'autre est tourné en sens inverse, il est opposé au premier; le *cubitus* lui donne le soutien : c'est le bord externe ou *cubitaire* de l'avant-bras. Nous nous sommes déjà expliqué à cet égard; mais nous le répétons ici pour éviter toute obscurité (*a*).

Le ventre de l'avant-bras, renflé dans sa moitié supérieure, deprimé dans l'inférieure, semble, chez quelques athlètes vigoureux, divisé, en haut, en deux moitiés latéra-

---

(*a*) La présence de deux os dans l'avant-bras l'expose moins aux fractures complètes, que s'il n'y en avait qu'un seul; et dans les fractures incomplètes l'os intact retenant, comme le fait un tuteur, les fragmens de l'os cassé, en borne le déplacement qui est toujours peu considérable. Mais si ces fractures offrent peu de déplacement, elles présentent un genre de déplacement particulier, c'est que les fragmens de l'os brisé se rapprochent de l'os sain. Comme on craint que ce rapprochement ne gêne, par la suite, les mouvemens de pronation et de supination de l'avant-bras, on s'y oppose, autant que possible, par une modification spéciale dans les appareils qui sont destinés à ces fractures. (*Voy.* Gerdy, *Traité de Bandages*, p. 440.)

les, par un sillon superficiel qui fait suite à l'angle médian du pli du bras (1). Ce sillon est produit par la dépression de la peau entre les muscles des deux bords opposés du membre.

Cette partie, étant vue de profil, présente un renflement considérable, qui finit assez brusquement, vers le milieu de la hauteur de l'avant-bras (2), pour que le plan qui lui fait suite offre, par sa ligne droite et inclinée, un contraste frappant. Ce plan, dont je parle, comprend la moitié inférieure du ventre de l'avant-bras; il suit une ligne droite, mais inclinée, par suite de l'amincissement progressif du membre par en bas, amincissement qui résulte de ce que les parties inférieures des muscles se dépouillent des fibres charnues, qui leur donnent tant de volume.

Deux saillies tendineuses, en corde, placées l'une à côté de l'autre, partagent la moitié inférieure du ventre de l'avant-bras en deux parties latérales, à peu près égales (3); ces saillies deviennent frappantes, lorsque la main fait effort pour se fléchir, tandis qu'un obstacle s'y oppose. L'une des deux forme une corde plus volumineuse, parce que le tendon qui la produit est plus gros que celui de l'autre. Ces tendons appartiennent : l'interne, qui est le plus gros, au muscle grand palmaire (4); l'externe, qui est plus rapproché du bord externe ou cubitaire du membre, au muscle palmaire grêle (5). Une dépression linéaire sépare leur saillie; ils marchent parallèlement l'un à l'autre, mais un peu obliquement en bas et en dedans, du côté du pouce (A). Des

---

(1) P. I, III, 166. (2) P. III, 186.
(3) P. III, 193.
(4) P. I, III, 196. (5) 195.

(A) Je ne distingue qu'un seul des tendons médians de l'avant-bras, sur le Gladiateur, 262, et encore suit-il le milieu de l'avant-bras, sans obliquité, ce qui est une faute. J'en trouve

deux régions en lesquelles ils partagent le plan de l'avant-bras, l'une correspond au radius, l'autre au cubitus. Elles forment, vers le poignet, deux gouttières larges et superficielles (1), distinctes, surtout, quand la main commence à se fléchir sur l'avant-bras (A). La gouttière radiaire est plus

---

deux sur l'Hercule, 450, et de plus une saillie veineuse qui en simule un troisième. La direction des tendons est ici fort exacte. On les entrevoit sur le bras droit de l'Apollon, du Germanicus, 712; mais ils n'ont pas leur obliquité naturelle. On devrait les distinguer au premier coup d'œil sur l'Hercule mourant, du Guide [1049]; mais ses ombres excessives n'y laissent rien découvrir, au moins sur le bras gauche. On les reconnaît difficilement sur le Christ [242], par Prud'hon; et le Sueur a manqué d'exactitude, en leur donnant un égal volume, sur l'avant-bras d'un pauvre, dans son tableau [151]. On pourrait faire le même reproche à Girodet, pour plusieurs figures de la Révolte du Caire [81], en ajoutant qu'il n'en a pas rendu l'obliquité naturelle. Ils ont au contraire une direction convenable dans le Marius de Drouais [51]; dans le Tatius des Sabines, par David [39]. On retrouve encore ces tendons sur l'adulte et sur l'enfant suspendu à la chevelure de sa mère, dans la Scène du Déluge, par Girodet [80]; mais l'externe est trop fort sur l'homme adulte.

(1) P. I, III, 190, 198.

(A) On trouve de beaux exemples des gouttières latérales de l'avant-bras, sur le bras droit du Gladiateur, 262; sur celui de l'Hercule, 450, et sur celui du Germanicus, 712. On devrait aussi les retrouver sur l'Hercule mourant, du Guide [1049]; mais elles sont distinctes sur le Christ de Prud'hon [242]; sur un pauvre du tableau de Lesueur [151]; sur plusieurs figures de la Révolte du Caire, par Girodet [81]; sur le Marius de Drouais [51], où elles sont d'une grande vérité; sur l'un des Horaces [37]: mais il y a une erreur sur la gouttière cubitaire, dans le bras gauche de l'Aveugle du Léonidas aux Thermo-

profonde, plus large, plus longue et plus uniforme que l'autre (1); son fond se relève souvent d'une manière très-visible, vers l'extrémité inférieure du radius, par la saillie que font sentir la crête de l'apophyse styloïde du radius et le bord antérieur de son extrémité (*a*). Cette limite est la limite naturelle de l'avant-bras, c'est réellement en cet endroit qu'il finit; au-delà vient le poignet.

Je viens de décrire le ventre de l'avant-bras, en faisant abstraction des veines qui s'y dessinent chez les personnes maigres. De ces veines, l'une remonte le long des deux tiers supérieurs du bord radiaire du membre; c'est la veine *radiale* : elle est volumineuse et va former, au pli du bras, le premier jambage de l'*M* vasculaire qu'on y observe, et que j'ai décrite (A). Une autre, née par de nombreuses racines vers la base du pouce, remonte un peu obliquement, du bord radiaire vers le bord cubitaire, jusqu'au milieu du pli du bras; c'est la *médiane* de l'avant-bras. Quelquefois, au lieu d'une, il y en a deux qui marchent à peu près parallèlement. D'autres fois encore, c'est la veine radiale qui les remplace, en remontant très-obliquement du bord radiaire vers le milieu de l'avant-bras, ainsi que j'ai déjà eu occasion de le dire plus haut. Deux autres veines se montrent encore, tout

---

pyles [38], par David. Elles sont pleines d'exactitude sur l'adulte de la Scène du Déluge [80].

(1) P. I, 198.

(*a*) La gouttière radiaire a, avec l'artère radiale, des connexions qui sont importantes pour le diagnostic des lésions de cette artère, et pour en pratiquer la ligature, au besoin. C'est en effet tout le long du milieu de la gouttière, que l'on sent battre l'artère radiale.

(A) La veine radiale est évidente sur le Léonidas aux Thermopyles [38], par David.

en haut, sur le ventre de l'avant-bras. Elles remontent obliquement du bord cubitaire vers le milieu de l'avant-bras, et vont former, au pli du bras, le dernier jambage de l'*M* qui y est figurée. Ce sont les veines cubitales, dont la principale est très-volumineuse (A). Enfin, des veines plus petites que les précédentes, mais d'une inconstance telle, que la variété semble leur seule loi, forment, de l'une à l'autre des veines principales que je viens d'indiquer, un réseau vasculaire à mailles polygones et régulières, qui établit un commerce général d'anastomoses entre tous ces vaisseaux. Ces dernières ne se dessinent que rarement d'une manière distincte.

La masse de chairs assez considérable, que présente le ventre de l'avant-bras en haut, est produite par le rond pronateur, le grand palmaire, le palmaire grêle, le cubital postérieur (l'antérieur des auteurs), le fléchisseur superficiel, le fléchisseur profond, le fléchisseur propre du pouce. On trouve encore, sur la même surface du membre, une grande partie du long supinateur et du premier radial, qui appartiennent au bord radiaire. On ne distingue point de plan particulier à chacun de ces muscles, en haut de l'avant-bras, parce qu'ils se trouvent renfermés dans des gaînes fibreuses minces, qui ne les isolent pas d'une manière évidente à l'extérieur, et les laissent se confondre en une seule masse, sous l'aponévrose de l'avant-bras qui les presse.

Le dos de l'avant-bras est tourné en avant et en-dehors, et pour la facilité de la description, nous le supposerons directement tourné en avant dans toute son étendue. Il

---

(A) La principale des veines cubitales s'observe sur le bras droit du Gladiateur, 262, et sur celui du Germanicus, 712; sur plusieurs figures de la Révolte du Caire [81], par Girodet; et sur l'Aveugle du Léonidas aux Thermopyles, par David [38].

est légèrement convexe d'un bord à l'autre, et moins en bas qu'en haut. Il suit, en profil, une ligne courbe fort allongée, qui s'étend sans interruption du coude au poignet. Assez uniforme dans le tiers inférieur de sa longueur, environ, aucune saillie, aucun creux ne s'y dessinent distinctement. Il n'en est pas de même dans sa partie supérieure. Le dos de l'avant-bras est, là, partagé en plusieurs plans assez manifestes. Ce sont, du bord radiaire au cubitaire : 1° un plan fusiforme, à peu près de la largeur d'un travers de doigt, qui correspond au muscle second radial externe (1) (A), dans le point où ce muscle se trouve à nu sous la peau. Il se montre, depuis le quart supérieur de l'avant-bras, où il commence en pointe, jusqu'au tiers inférieur, où il finit encore en pointe aigue, remplacé là par un autre plan qui descend obliquement vers le bord radiaire de l'avant-bras, et qui est le résultat de la saillie des muscles long abducteur et court extenseur du pouce (2); 2° un plan, de la même largeur à peu près que le précédent, et produit par le muscle extenseur commun des doigts (3) (B) (*a*); 3° un autre plan

(1) P. II, III, 177, 188.

(A) Le plan du second radial externe est distinct, quoique d'une exactitude médiocre, sur le bras droit du Gladiateur, 262; sur le gauche du père, dans le serment des Horaces [37], par David; sur le bras droit du frère du héros, dans son Léonidas aux Thermopyles [38]; sur le Tatius de ses Sabines [39].

(2) P. II, III, 197.

(3) P. II, 189.

(B) L'extenseur commun s'observe évidemment dans la Révolte du Caire, par Girodet [81], sur le bras du Turc abattu; dans le Serment des Horaces [37], sur le bras gauche du père et le droit du premier des fils; sur le droit encore du Léonidas aux Thermopyles [38].

(*a*) Le sillon qui correspond à l'intervalle du second radial

fort étroit, se dessinant quelquefois à travers la peau, comme le ferait une corde d'une à deux lignes de diamètre, et correspondant à l'extenseur propre du petit doigt (A); 4° un quatrième plan longitudinal, que dessine le muscle cubital antérieur (1) (B). Ces quatre plans sont légèrement saillans, et ne se distinguent bien que chez les hommes forts, maigres, et pendant la contraction des muscles (C).

Au-dessus du muscle cubital, se montre quelquefois aussi le méplat triangulaire du muscle anconé (2) (D). Enfin, en

---

externe et de l'extenseur commun des doigts, répond aussi, vers le milieu de la longueur de l'avant-bras, à l'artère interosseuse antérieure. Un peu plus bas l'artère se glisse au-devant de l'extenseur des doigts, avec le filet nerveux qui l'accompagne. Il est aisé de voir ce qu'il y aurait à faire pour la découvrir et la lier.

(A) L'extenseur du petit doigt n'est pas moins évident que l'extenseur commun, sur le Turc abattu, dans la Révolte du Caire [81].

(1) P. II, 181, 190.

(B) Le cubital antérieur se dessine avec évidence, sur le bras droit du Gladiateur, 262; sur le même bras du Turc terrassé, dans la Révolte du Caire [81]; sur le bras droit du premier fils, dans le serment des Horaces [37], par David.

(C) On n'en distingue aucun dans le bras gauche du saint Michel [1159], de Raphaël, bien que l'on aperçoive, autour de la fossette radiaire, trois fossettes qui semblent se rapporter à des muscles; dans le fait, il n'y en a qu'une qui s'y rapporte réellement et qui soit vraie. Ils manquent de précision sur le Samson d'Al. Veronèse [841]. Ils sont trop disséqués, et d'ailleurs inexactement rendus, dans le tableau de Lesueur [136].

(2) P. II, 172, 173, 179.

(D) L'anconé est on ne peut plus manifeste, sur le Turc terrassé, dans la Révolte du Caire [81], par Girodet. Il est à peine

dehors de ces deux muscles, le dos de l'avant-bras se creuse, de haut en bas, d'un long sillon sinueux, comme serait une *S* fort allongée (1). Ce sillon est d'autant plus profond que les muscles ont plus de développement. Le bord antérieur du cubitus en forme le fond. Il est dû au relief que font sur le cubitus, en devant, l'anconé et le cubital antérieur, en arrière, le fléchisseur profond (A). Ce sillon est encore un exemple de ces creux qui correspondent aux parties saillantes des os, tandis que les reliefs circonvoisins sont dus à des muscles (*a*). Au-delà de ce sillon, proémine largement une masse musculaire qui fait partie du bord cubitaire du membre. Elle se montre aussi au dos de l'avant-bras, surtout quand ce membre est fléchi, et que son dos est tourné en avant, comme lorsqu'on s'appuie le menton sur la main.

Le bord radiaire de l'avant-bras est épais et saillant dans

---

visible dans le serment des Horaces [37], sur le bras droit du premier fils, et il me paraît manqué sur le gauche du père.

(1) P. II, 180, 191, 199.

(A) Le sillon cubitaire se reconnaît au premier coup d'œil sur le bras droit du Gladiateur, 262, et sur celui du Faune, 709, quoiqu'il y soit moins exact. On le reconnaît aussi sur le Germanicus, 712. Il est peu prononcé sur le bras droit du Samson d'Al. Veronèse [841]; il l'est trop sur toutes les figures du Tableau [136], de Lesueur; il est très-naturel sur le bras droit du Turc abattu, dans la Révolte du Caire [81], par Girodet; sur le gauche du père dans le Serment des Horaces, par David [37]; sur le bras droit de l'aveugle du Léonidas aux Thermopyles [38].

(*a*) *Ce sillon cubitaire*, reposant sur le bord antérieur et externe du cubitus, qui est immédiatement sous-cutané dans toute sa longueur, est un des points où il est le plus aisé et le moins douloureux d'explorer l'os, dans le cas où on en soupçonne la fracture.

sa moitié supérieure, et y décrit, en profil, une grande ligne courbe (1). Cependant, cette ligne est, le plus souvent, légèrement interrompue par l'échancrure radiaire (2), qui est due à la saillie que font le long supinateur et le premier radial, sur le profil du second. Dans la moitié inférieure de ce bord radiaire, l'avant-bras n'offre qu'une ligne à peu près droite (3), qui succède brusquement à la première, et s'étend jusqu'au poignet (4). La courbure que ce bord présente en haut, est la suite de celle qui embrasse l'articulation du coude; elle est produite par les muscles supinateur et radiaux externes. Elle finit tout à coup, parce que les fibres charnues de ces muscles s'arrêtent, pour ainsi dire, toutes à la fois, à l'extrémité supérieure de leur tendon. La ligne droite qui succède, en quelque sorte subitement, à la ligne courbe, suit les tendons du long supinateur et des radiaux. Ainsi, c'est parce que la masse de ces muscles se réduit tout à coup à l'épaisseur de trois tendons, aplatis et couchés le long du radius, sans faire aucun relief sur cet os, que le bord radiaire de l'avant-bras nous offre, en profil, le contraste des deux lignes que nous venons d'exposer (*a*).

Cependant, empressons-nous de dire que cet arrangement simple d'une double ligne ne s'observe, sur le profil du bord de l'avant-bras, que lorsqu'il se présente à l'œil par

---

(1) P. I, 156, 187.
(2) P. I, II, 176.
(3) P. I, 194.
(4) P. I, 203.
(*a*) La minceur de ces tendons le long du radius, dans sa moitié inférieure, permet d'explorer la surface de cet os, par le bord radiaire de l'avant-bras, plus facilement que par tout autre point.

les points les plus rapprochés de la surface palmaire de ce membre (A); qu'au contraire, s'il s'offre à la vue par les points les plus rapprochés de la surface dorsale, il montre alors une troisième ligne courbe, au-dessus du poignet (1). Celle-ci est une ligne courbe peu prononcée, d'ailleurs, et que l'on distingue difficilement dans un bras arrondi par l'embonpoint; elle est produite par la saillie que font sentir, derrière et ensuite en dehors du radius, le muscle long abducteur du pouce et son court extenseur (B).

Les formes du bord radiaire sont souvent masquées ou

(A) La double ligne radiaire se rencontre évidemment sur l'Apollon Pythien; sur le Gladiateur, 262; sur les Hercules, 432 et 450; sur le bras droit du Laocoon, où elle est d'une beauté médiocre; sur le bras droit du Jésus montant au ciel, par Ann. Carrache [913]; sur le Christ de Prud'hon [242]; sur le bras droit de l'ange le plus élevé, dans le Songe de saint Bruno, par Lesueur [150]. Elle est d'une grande vérité et d'une grande beauté sur le père et sur la jeune femme, dans le serment des Horaces [37]. Elle n'est pas aussi belle dans l'aveugle du Léonidas aux Termopyles, où les bras sont maigres, comparativement aux jambes [38]. Elle se montre d'une grande beauté, sur le Tatius des Sabines du même peintre [39].

(1) P. II, III, 197.

(B) Une triple ligne radiaire s'observe sur le bras droit du Gladiateur, 262; sur celui du Saint Michel de Raphael [1159], où elle produit de belles formes; sur celui de l'Hercule mourant [1049], où elle a infiniment moins de beauté; sur le bras gauche du Jésus montant au ciel, d'Ann. Carrache [913]; sur plusieurs des figures du Tableau [136], par Lesueur, où elle produit de mauvaises formes; sur l'un des aveugles de Jéricho [217], par le Poussin, où elle est maigre; sur le Marius à Minturnes de Drouais [51], où elle est aussi exacte que belle.

troublées par la veine radiale, qui le suit exactement en bas, se porte ensuite vers le ventre du membre, et gagne le pli du coude, en remontant le long du grand supinateur (A).

Le bord cubitaire paraît être plus épais que le précédent. Son profil dessine une grande ligne courbe, qui, depuis le coude ou l'échancrure cubitaire (1), se porte jusqu'au poignet, sans interruption (2), disposition bien différente de celle du bord radiaire. Comme la ligne de ce dernier, elle est due à l'organisation même des muscles correspondans : à ce que le fléchisseur profond, particulièrement, et le cubital postérieur (l'antérieur des auteurs), ont, tous deux, mais surtout le cubital, leurs fibres charnues étendues tout le long de leur tendon, jusqu'au poignet.

Ainsi, c'est parce que ces muscles, et surtout le dernier, ne perdent que graduellement leur volume de haut en bas, que la courbure du bord cubitaire s'abaisse graduellement, ou, si l'on veut, s'allonge jusqu'au poignet, où elle finit (B).

(A) C'est par erreur que Girodet a gonflé de sang les racines veineuses de l'avant-bras élevé du Turc abattu, dans la Révolte du Caire [81]. Pareille faute ne se trouve point sur le bras élevé du Laocoon : le gauche, qui est au contraire abaissé, et dont les veines sont comprimées, au-dessus du poignet, par le corps de l'un des serpens qui l'enveloppent, présente un contraste plein de vérité et de sentiment.

(1) P. I, II, 174.

(2) P. I, 185, 192, 206.

(B) La ligne courbe du bord cubitaire s'approche beaucoup de la nature sur le Gladiateur, 262. Elle est très-exacte sur l'Hercule, 450; sur le Faune, 709, et sur le Germanicus et le bras droit du Laocoon, où elle a une grande beauté. Elle ne manque pas de vérité sur le bras droit du Jésus montant

Le bord cubitaire de l'avant-bras est plus aplati, en bas, que le bord opposé; il est néanmoins plus large, ou plus épais, que ne le comporte l'épaisseur du cubitus et du cubital postérieur, qui le forment en cet endroit. Cette disposition provient de ce que l'os pisiforme, auquel s'attache, par en bas, le muscle dont je viens de parler, étant très-saillant, fait saillir aussi, comme une corde médiocrement tendue, ce muscle cubital postérieur. Le bord cubitaire de l'avant-bras est convexe en dehors, vers le tiers supérieur de sa longueur, parce que le fléchisseur profond, d'abord saillant en dehors du cubitus, ne se porte en dedans, vers le radius, qu'à la partie inférieure de l'avant-bras. La maigreur diminue beaucoup ce relief. Le long de ce bord remontent les veines cubitales, l'une devant, l'autre derrière, mais en se dirigeant obliquement, du dos et du bord cubitaire de l'avant-bras vers son ventre, pour gagner le côté cubitaire du pli de l'articulation du coude (A) (*a*).

---

au ciel, par Ann. Carrache [913]; sur le Christ de Prud'hon [242]; sur le Marius de Drouais [51]. Elle est admirable sur le bras gauche du père et celui de la jeune femme, dans le Serment des Horaces [37]; sur le bras droit du jeune guerrier rattachant sa chaussure, dans le Léonidas aux Thermopyles [38]; sur le bras gauche d'Hersilie, dans les Sabines [39], par David.

(A) *Sculpture moderne.* Les formes de l'avant-bras n'ont pas assez de précision, sur plusieurs statues modernes, pour pouvoir être analysées et décrites; par exemple, sur les Esclaves de Michel-Ange, 5 et 7, où elles paraissent manquer de fermeté, et sur l'Hyacinthe de Callamard, 27, où elles sont pleines de grâce; sur le Narcisse de Calderari, 34, où l'avant-bras est un peu maigre; sur les figures de Francheville, 37, 49, 51, 63, 68. Le profil du dos et du ventre de l'avant-bras est d'une grande exactitude et d'une grande beauté sur l'Homère de Ro-

(*a*) *Voyez* la note (*a*) à la page suivante.

DU POIGNET.

Le poignet, comprimé en deux sens opposés, a deux faces et deux bords. Je commencerai par la description de ses

---

land, 75. On y distingue le sillon cubitaire, le cubital antérieur, l'extenseur commun des doigts, les radiaux externes, l'anconé, et, sur le ventre de l'avant-bras, la masse des muscles de cette région. Les veines radiale et cubitale s'y observent aussi. Les profils de l'avant-bras ne sont pas moins exacts sur le Milon du Pujet, 77 ; les gouttières radiaire et cubitaire, les tendons médians qui les séparent, sont on ne peut plus distincts. Enfin, on y observe aussi les veines radiale, cubitale et médiane de l'avant-bras.

(a) Note de la page précédente.

L'histoire de l'avant-bras nous a montré qu'il y avait jusqu'à vingt muscles dans ce membre, et il y a jusqu'à seize gaînes ligamenteuses et aponévrotiques pour ces différens muscles. Ce sont celles 1° du rond pronateur, 2° du grand palmaire, 3° du palmaire grêle, 4° du cubital *postérieur* ou *palmaire*, 5° du fléchisseur superficiel, 6° du fléchisseur profond et du fléchisseur propre du pouce, 7° du carré pronateur, 8° du long supinateur, 9° des radiaux, 10° de l'extenseur commun des doigts, 11° de l'extenseur propre du petit doigt, 12° de l'anconé, 13° du cubital *antérieur* ou *dorsal*, 14° du court supinateur, 15° du long abducteur et du court extenseur du pouce, 16° de son long extenseur et de celui de l'index.

1°. *La gaîne du rond pronateur* est formée par une lame *postérieure*, sous-cutanée, qui fait partie de l'aponévrose de l'avant-bras ; par une lame *externe*, qui sépare le rond pronateur du grand palmaire ; par une lame *profonde*, qui l'isole du fléchisseur superficiel et du fléchisseur propre du pouce ; par une lame interne qui le sépare du tendon du biceps, du long supinateur et de l'artère radiale. La troisième est percée de deux

bords. L'un sera le bord radiaire, l'autre le bord cubitaire, suivant l'os de l'avant-bras auquel ils correspondent.

---

ouvertures ou arcades : l'artère cubitale passe dans l'externe, et le nerf médian, par l'interne.

2°. *La gaîne du grand palmaire* est constituée par une lame *sous-cútanée*, qui fait partie de l'aponévrose de l'avant-bras ; par une lame *profonde*, qui sépare le grand palmaire du fléchisseur superficiel ; par une lame *interne*, qui le sépare du rond pronateur, de l'artère radiale et du long supinateur ; par une lame *externe*, qui l'isole du palmaire grêle.

3°. *La gaîne du palmaire grêle* est produite par la réunion d'une lame *sous-cutanée*, d'une lame *profonde*, d'une *interne* et d'une *externe*. La première fait partie de l'aponévrose de l'avant-bras ; les autres sont intermédiaires, la seconde au palmaire grêle et au fléchisseur superficiel, la troisième au palmaire grêle et au grand palmaire, la quatrième au palmaire grêle et au fléchisseur superficiel encore.

4°. Une lame *postérieure*, *sous-cutanée*, formée par l'aponévrose de l'avant-bras; une lame *interne* qui sépare lé cubital postérieur du fléchisseur superficiel ; une lame *antérieure* profonde, qui le sépare encore du fléchisseur profond, constituent *la gaîne du cubital postérieur*, gaîne qui se termine au coude entre la tubérosité cubitaire de l'humérus et l'olécrane.

5°. *La gaîne du fléchisseur superficiel* est beaucoup plus mince dans ses lames que les précédentes ; néanmoins elle est très-distincte. Elle est formée, en arrière, dans la plus grande partie de sa largeur, par les lames profondes des gaînes du rond pronateur, du grand palmaire et du palmaire grêle. Elle est formée, dans le même sens, entre le palmaire grêle et le cubital postérieur, par l'aponévrose de l'avant-bras elle-même. Cette dernière lame, qui est fort épaisse, devient en haut d'une étroitesse linéaire. Une lame externe, intermédiaire au cubital postérieur et au fléchisseur superficiel, ferme en dehors la gaîne de ce dernier, qu'achève profondément une lame liga-

Le bord radiaire est tourné en dedans, la main étant prise dans sa position la plus naturelle et la plus universelle, l'u-

---

mento-cellulaire, qui s'attache en dehors à la lame externe que je viens d'indiquer, et en dedans à la lame postérieure et à l'aponévrose de l'avant-bras, en dehors de l'artère radiale.

6°. *La gaîne commune au long fléchisseur du pouce et au fléchisseur profond* des doigts est formée, en arrière, par les lames profondes du fléchisseur superficiel, et du cubital postérieur; en avant, par les os de l'avant-bras et le ligament interosseux. L'artère cubitale et le nerf de même nom se creusent une gaîne particulière, à l'endroit où les lames antérieures et profondes des gaînes du fléchisseur superficiel et du cubital postérieur s'unissent, et reçoivent la lame qui sépare le cubital postérieur d'avec le fléchisseur superficiel.

7°. *Le carré pronateur* est encore un muscle renfermé *dans une gaîne particulière*, que composent, en arrière, une lame ligamento-cellulaire, et les os de l'avant-bras, en avant.

8°. *La gaîne du long supinateur* est formée, *superficiellement*, par une lame *sous-cutanée*, qui est une dépendance de l'aponévrose de l'avant-bras, *profondément* par une lame qui sépare le long supinateur d'avec le premier radial externe, et par une autre lame qui l'isole du rond pronateur et de l'artère radiale.

9°. *La gaîne commune des muscles radiaux* externes est formée, antérieurement, par une lame *sous-cutanée*, qui est une partie de l'aponévrose de l'avant-bras; en dehors et en arrière, par une lame profonde qui sépare les radiaux du court supinateur, et, au-dessous de ce muscle, par l'os radius; en dedans, par une lame ordinairement celluleuse, mais que j'ai vue toute aponévrotique, et qui est la lame externe de la gaîne du long supinateur; en dehors et au dos de l'avant-bras, par une lame externe qui sépare les muscles radiaux d'avec l'extenseur commun des doigts.

10°. *La gaîne de l'extenseur commun*, se compose, en avant, d'une lame *sous-cutanée*, qui appartient encore à l'aponé-

nique même chez les animaux, pour le membre qui en est l'analogue. Une échancrure, surmontée d'une éminence,

---

vrose de l'avant-bras; en arrière, d'une lame profonde qui le sépare des muscles profonds de cette région; en dedans, d'une lame très-distincte qui n'est autre chose que la lame externe de la gaîne des muscles radiaux; en dehors, d'une lame qui sépare l'extenseur commun de l'extenseur du petit doigt.

11°. *La gaîne de l'extenseur propre du petit doigt* est la plus étroite de toutes les gaînes musculaires que je connaisse; elle n'en est pas moins très-forte. L'aponévrose de l'avant-bras la constitue *en avant*, sous la peau; la lame *externe* de la gaîne de l'extenseur commun la forme en dedans, et la lame *interne* de la gaîne du cubital antérieur (le cubital postérieur des auteurs) la complette en dehors.

12°. *La gaîne du cubital antérieur* est formée, en avant, par une lame sous-cutanée qui appartient à l'aponévrose de l'avant-bras; en arrière, par l'os cubitus et une lame *postérieure*, qui sépare le muscle cubital du court supinateur et des muscles profonds du dos de l'avant-bras; en dedans, pas la lame externe de la gaîne de l'extenseur propre du petit doigt; en dehors et en haut, par une petite cloison qui le sépare du muscle anconé.

14°. *La gaîne du muscle anconé* est formée, en avant et en dehors, par une lame sous-cutanée, qui est une portion de l'aponévrose de l'avant-bras; elle est close, en arrière et en dedans, par l'os cubitus et le côté externe de l'articulation du coude: elle est complétée, en dedans et en avant, par la lame externe de la gaîne du cubital antérieur. Cette gaîne est ouverte en haut, de sorte que l'anconé se continue là insensiblement avec le triceps brachial. Cette disposition pourraît permettre à un abcès de ce muscle de passer dans la gaîne de l'anconé.

14°. *La gaîne du court extenseur du pouce et du long abducteur de ce doigt* est constituée, en avant, par une lame distincte qui fait partie, en haut, de la lame profonde de l'extenseur commun des doigts, et en bas, de l'aponévrose de l'avant-bras;

donne la forme à ce bord. L'éminence est le renflement de l'extrémité inférieure du radius; c'est la base de son apophyse styloïde, recouverte par les tendons réunis du long abducteur et du court extenseur du pouce, qui en augmentent la saillie latérale. L'échancrure elle-même n'est, en réalité, qu'une dépression légère, dans le repos de la main. Mais elle devient très-profonde quand le pouce s'écarte, et forme alors la fossette interne du poignet (1). Bornée en haut par la *bosse radiaire*, que je viens de décrire, en bas par le renflement du premier os du métacarpe, elle l'est en devant, vers le dos du poignet, par le tendon, oblique en bas et en

---

elle est close, en arrière, par les os de l'avant-bras et le ligament interosseux; elle est achevée, en dehors, par une lame mince et étroite, qui sépare les muscles qu'elle renferme d'avec le long extenseur du pouce et l'extenseur de l'index.

15°. *La gaîne du long extenseur du pouce et de l'extenseur de l'index* a une lame interne, qui est l'externe de la gaîne précédente. Elle a une lame antérieure, aponévrotique en haut, celluleuse en bas, qui est la lame profonde de la gaîne de l'extenseur commun; elle est achevée en arrière, par les os de l'avant-bras et le ligament interosseux.

16°. *La gaîne du court supinateur* diffère beaucoup des autres, mais elle est, en cela, accommodée à la disposition même du muscle. Elle est formée par une lame extérieure qui sépare le court supinateur du rond pronateur, des muscles radiaux, de l'extenseur commun des doigts et du cubital antérieur. Cette lame est mince en arrière, mais fort épaisse en avant, au dos de l'avant-bras. La gaîne du muscle est achevée par le radius qu'il embrasse à son extrémité supérieure.

Plusieurs de ces gaînes ont entièrement échappé à l'attention de MM. Velpeau et Blandin, et leur anatomie ne présente qu'une description inexacte de la plupart des autres.

(1) P. III, 203.

dedans, du muscle long extenseur du pouce, et vers la paume de la main, par la corde plus volumineuse, que détachent les tendons réunis du long abducteur et du court extenseur, qui appartiennent au même doigt (1). Du fond même de la fossette naît la veine radiale, par deux racines, l'une venant du dos de la main et croisant obliquement le tendon du long extenseur du pouce, l'autre remontant du pouce, dans l'intervalle des tendons de ses extenseurs. Ces veines ne sont visibles que chez certaines personnes, et souvent même, seulement dans de certaines circonstances.

Le bord cubitaire forme aussi une échancrure, mais plus longue que celle du bord opposé; un renflement, produit par l'extrémité inférieure du cubitus, la surmonte. Il est peu saillant, disposition qui est au reste en harmonie avec la faible saillie de cet os en dehors. La grande étendue de l'échancrure dont nous parlons tient, à la fois, à ce que le cubitus ne descend pas précisément aussi bas que le radius, comme on peut s'en convaincre, en embrassant entre le pouce et l'indicateur d'une main, sur le poignet de la main opposée, le sommet des apophyses styloïdes des deux os (A), et à ce qu'en même temps, les os du carpe restent

---

(1) P. III, 203.

(A) Agasias a bien conservé aux extrémités inférieures du radius et du cubitus leurs rapports naturels, dans son Gladiateur, 262. Ils ont été bien conservés aussi sur l'Hercule, 450; sur le Suivant de Bacchus, 485; sur le Faune, 709; sur le Germanicus, 712; sur le Saint Michel de Raphaël, au poignet gauche [1159]; dans les portraits du Titien et de sa maîtresse, sur l'un des poignets de celle-ci [1212]; sur plusieurs figures des Aveugles de Jéricho, par le Poussin [217]; sur le poignet droit du Turc terrassé, dans la Révolte du Caire,

toujours éloignés du cubitus, qu'ils ne touchent point, par une lame fibro-cartilagineuse, qui forme un ligament radio-cubital, inter-articulaire (*a*).

Le dos du poignet a peu d'uniformité. Les extrémités inférieures du radius et du cubitus y forment deux saillies. Celle du cubitus est plus distincte, plus étroite, et placée dans un point un peu plus élevé, remarque qui est de la plus haute importance, pour l'emmanchement exact des os du poignet. Les tendons visibles sur le dos de la main, naissent de trois points différens sur le dos du poignet. Mais cette disposition, sensible au toucher, n'est manifeste à l'œil

---

par Girodet [81] ; sur le poignet droit du Tatius des Sabines, par David [39] ; sur celui de l'enfant suspendu aux cheveux de sa mère, dans la Scène du déluge [80], par Girodet ; sur celui d'un homme qui tâte le cœur d'un jeune mort étendu à ses côtés, sur le radeau du naufrage de *la Méduse*, par Géricault [79].

(*a*) Les rapports des échancrures latérales du poignet avec l'articulation, et particulièrement ceux des apophyses styloïdes, guident le chirurgien pour pénétrer rapidement dans cette articulation. Pour y parvenir, il faut se rappeler que la styloïde du radius descend un peu plus bas, jusques immédiatement au-dessus de l'apophyse du scaphoïde, et la styloïde du cubitus au niveau même de l'articulation, en sorte qu'un instrument, glissé en travers sous le sommet de cette apophyse, passe précisément au-dessus du pisiforme, et pénètre du même coup dans la jointure. Par suite de cette position, une incision transversale, faite, au niveau du sommet de cette apophyse, au dos du poignet, fléchi en sens inverse, ouvre directement l'articulation. Les rapports de ces échancrures, avec le seul intervalle que laissent les tendons autour de l'articulation, permettent à la synoviale d'y faire saillie, dans les hydarthroses, après avoir soulevé les tendons.

que dans les cas où ces tendons ne sont voilés, ni par la graisse, ni par les veines sous-cutanées qui se dirigent vers la radiale et vers la cubitale, en remontant du dos de la main sur l'avant-bras. D'un premier point en dedans, part le tendon du long extenseur du pouce (1); d'un second point sortent trois tendons pour les trois doigts du milieu (2); enfin d'un troisième point, bien plus rapproché du second que le premier, part le tendon de l'extenseur propre du petit doigt, que l'on distingue rarement à la vue, mais aisément au toucher (3).

La paume du poignet est fort irrégulièrement aplatie, et sillonnée d'un pli transversal, résultat de la flexion de la main vers le ventre de l'avant-bras. Deux éminences osseuses s'y observent. Elles sont séparées par une dépression anguleuse, étroite (4), et dont la pointe est tournée en bas et l'ouverture en haut. L'une correspond au pisiforme (5), l'autre à la saillie de l'extrémité inférieure de l'os scaphoïde. La première reçoit le tendon peu distinct du cubital postérieur, qui s'y fixe (6); la seconde reçoit le tendon très-visible du grand palmaire, qui semble s'y arrêter aussi, mais qui réellement va plus loin (7). La première est plus élevée, la seconde est un peu plus large; la première est assise sur le bord cubitaire du poignet, la seconde repose du côté opposé, près du milieu de sa surface palmaire, sans dépasser ce point, ni s'étendre jamais jusqu'au bord radiaire. Une petite dépression, large d'un travers de doigt, la sépare des tendons du long abducteur et du court extenseur du pouce. De tous ces rapports, ceux de distance, et surtout ceux de hauteur entre deux éminences, sont les plus

---

(1) P. II, III, 218. (2) 219. (3) 220. (4) 203.
(5) 200. (6) 201. (7) 209.

importans à connaître, parce que leur changement altère singulièrement la forme de la main, comme je le montrerai plus bas, et que cette faute a été faite souvent, et même par les artistes les plus distingués (A) (*a*).

(A) Les rapports des saillies du scaphoïde et du pisiforme ont échappé à l'attention de bien des artistes. Ainsi, le scaphoïde est trop élevé et trop près du pisiforme, dans le poignet droit réparé du Gladiateur, et on ne distingue pas ces os dans le gauche, qui est antique. Le pisiforme se trouve trop bas dans l'Hercule, 450. Ces rapports sont beaucoup plus exacts dans le Germanicus, 712. Le pisiforme est trop bas encore dans l'Apollon du Belvédère, où la faute est très-prononcée ; car l'éminence thénar y est plus élevée que celle de l'hypothénar, ce qui est sans exemple dans la nature. Il y a peu d'exactitude aussi sur l'Antinoüs ; il y en a un peu plus à gauche qu'à droite sur le Laocoon; mais cette exactitude manque surtout sur ses enfans. L'hypothénar est assez élevé, mais trop large, sur le Saint Bruno [149], par Lesueur. Il n'est plus assez haut, ni dans une main étendue du Saint François-Xavier, du Poussin [224], ni sur la main droite du Turc nu de la Révolte du Caire, par Girodet [81], où d'ailleurs la saillie du scaphoïde est conventionnellement grossie. Il y a plus de vérité, à cet égard, sur le père, dans le serment des Horaces [37], par David ; sur l'aveugle de son Léonidas aux Thermopyles [38] ; mais la saillie du scaphoïde me paraît portée par erreur sur la ligne médiane, dans le Tatius de ses Sabines [39].

(*a*) La présence d'un grand nombre de tendons et de synoviales tendineuses, que l'on rencontre devant et derrière le poignet, explique les ganglions qu'on y observe assez fréquemment. Le nombre de ces tendons est tel qu'il est absolument impossible de songer à y pratiquer une resection, ailleurs que par les bords. Dans cette opération, le meilleur procédé que je croie pouvoir proposer, c'est de faire, sur chacun des côtés du poignet, deux lambeaux carrés, larges et courts, qui se

DE LA MAIN.

La main, beaucoup plus large, et plus mince que les portions précédentes du membre supérieur, est un véritable chef-d'œuvre de mécanique. Deux parties fort différentes s'y observent et veulent être séparément décrites ; ce sont la main proprement dite, et les doigts.

DE LA MAIN PROPREMENT DITE.

La main est aplatie et presque carrée. Deux surfaces et quatre bords en circonscrivent la forme.

Des deux surfaces, l'une est le dos, l'autre la paume de la main. Le dos de la main est convexe. Le premier os du métacarpe y est très-visible, et à cause de sa grande mobilité, et à cause de son isolement des quatre autres. Ceux-ci

---

touchent par leur bord libre, et tiennent par leur base, l'un au dos, l'autre à la paume du poignet. Dans ces opérations, il n'est pas nécessaire de couper entièrement les os avec la scie, on doit les achever avec le ciseau et le maillet, si d'ailleurs rien ne s'y oppose. — Des deux saillies osseuses formées par le scaphoïde et le pisiforme, la seconde est si prononcée, et si intimement unie à la peau de l'hypothénar, qu'elle demande un peu d'attention pour être évitée dans l'amputation du poignet. Cette opération me paraît moins avantageuse que l'amputation de l'avant-bras à son tiers inférieur. Il n'en est pas de même de celle que l'on pourrait pratiquer entre les deux rangées des os du carpe, en coupant immédiatement au-dessous des saillies du pisiforme et du scaphoïde. On y gagnerait au moins une sorte d'instrument de préhension, souvent très-précieux pour des infirmes. D'ailleurs cette opération n'offre pas de difficultés, elle n'exige qu'un peu de connaissances et d'habitude.

ne s'aperçoivent que chez les personnes maigres, et toujours d'une manière assez obscure. Six cordes tendineuses que séparent autant d'intervalles, ou, si l'on veut, de gouttières superficielles, le parcourent de haut en bas, pour gagner, deux, la base du pouce, les autres, les quatre derniers doigts qu'elles servent à étendre. La première correspond au tendon du court extenseur du pouce, qui devient visible sur le dos du métacarpe, le long de son bord interne, lorsque le pouce, écarté du doigt indicateur, se porte ensuite, en opposition, vers le petit doigt. Il y a un moment, dans ce mouvement, où ce tendon se montre distinct de celui du long abducteur. Le second tendon du pouce court le long du bord externe du premier os du métacarpe (1). Il n'y en a pas dont la corde se détache plus manifestement. Il se rapproche un peu du précédent par en bas : cependant, au premier coup d'œil ils semblent parallèles l'un à l'autre. Le troisième des tendons du dos de la main est très-éloigné du précédent; il en est séparé par un intervalle quadrilatère, assez étroit en haut et très-large en bas. Comme il sort du même point du poignet que le quatrième et le cinquième qui le suivent, ces trois tendons forment un faisceau, dont les cordes divergentes (2) se portent chacune à l'un des trois doigts du milieu, séparées l'une de l'autre par des espaces triangulaires égaux. Le sixième de ces tendons extenseurs, quoique moins frappant que les autres, se reconnaît aussi, avec un peu d'attention. Il appartient au petit doigt, et vient de l'extenseur propre de ce doigt (3). Il est plus écarté du cinquième que le cinquième ne l'est de celui qui le précède. Ainsi ces tendons, distincts à leur point de départ, au poignet, conservent encore des caractères différens sur le dos de la

(1) P. II, III; 218. (2) 219. (3) 220.

main. Il est enfin un septième tendon, que je n'ai pas indiqué d'abord avec les autres, et duquel je n'ai rien dit encore, parce qu'il est rarement apparent. Celui-là est grêle et profond; il vient de l'extenseur commun, dont on voit trois tendons se porter aux trois doigts du milieu. Il parcourt diagonalement l'espace quadrilatère qui sépare le cinquième du sixième des tendons décrits ci-dessus, ou, si l'on veut, le tendon du doigt annulaire de celui de l'extenseur propre du petit doigt, qui court parallèlement au cinquième os du métacarpe (1). On l'entrevoit, si je puis parler ainsi, quand la main étendue est infléchie sur le bord radiaire du poignet, et le petit doigt fort étendu.

Voilà bien des détails; j'en demande pardon au lecteur, car je n'ignore pas qu'ils sont fatigans à lire; mais on m'excusera, si l'on réfléchit, qu'étant encore plus ennuyeux à dire, il faut que je sois bien persuadé de leur importance, pour m'y arrêter avec autant de soin. Tout ce qui tend à approfondir la science des formes extérieures est, en effet, du plus haut intérêt pour les artistes et pour les chirurgiens.

Outre les reliefs que je viens de décrire, on en aperçoit d'autres, dans l'intervalle des os du métacarpe, près des doigts. Ils correspondent aux muscles interosseux, dont la contraction se fait sentir, lorsque la main est étendue. Cette disposition est surtout frappante, dans l'intervalle du premier au second os du métacarpe (2) (*a*), où le premier inter-osseux

---

(1) P. II, 220. (2) P. II, III, 222.

(*a*) Le point le plus élevé du premier espace interosseux correspond au tendon du muscle long extenseur du pouce, qui le croise obliquement, quand le pouce est rapproché du doigt indicateur. Derrière ce tendon immédiatement, le pouce étant dans la position que je viens d'indiquer, se trouve l'artère radiale, qui s'enfonce dans la paume de la main, en passant à tra-

dorsal est largement à découvert, entre les tendons du pouce et du doigt indicateur, très-écartés l'un de l'autre. Elle l'est moins, par la raison opposée, dans les espaces interosseux qui suivent.

Enfin, une arcade veineuse fort irrégulière, et dont la convexité regarde les doigts, se déploie sur le dos de la main, par dessus les reliefs des tendons que je viens de décrire. De ses deux extrémités, l'une correspond au deuxième os du métacarpe, et se rend dans la veine radiale, dont elle forme une des principales racines; l'autre suit le quatrième os du métacarpe ou l'espace inter-osseux qui vient après, en dehors, et remonte devant le poignet, où elle se divise pour fournir une racine aux veines cubitales, et une à la radiale. A la convexité de l'arcade se rendent d'assez grosses veines, qui suivent les intervalles des quatre derniers doigts, et reçoivent celles qui reviennent des côtés correspondans des doigts voisins. On en voit encore, qui, remontant sur le dos du premier os du métacarpe, gagnent la fossette externe du poignet où elles se jettent dans la radiale, et d'autres qui, suivant le dos du cinquième os du métacarpe, se rendent dans les veines cubitales, ou dans l'extrémité cubitaire de l'arcade veineuse que je viens de décrire. Chacun pourra

---

vers un *anneau ligamenteux* ou ligamento-osseux, percé entre les deux faisceaux du premier des muscles interosseux dorsaux et l'articulation du premier os du métacarpe. Il serait aisé de lier l'artère radiale en cet endroit. Elle n'est recouverte que par le tendon que j'ai indiqué, et il se détourne lui-même en dedans de l'ouverture cintrée de l'artère, quand le pouce se porte fortement en arrière, du côté du ventre de l'avant-bras. Alors le tendon laisse à découvert la tête des deux premiers os du métacarpe et l'intervalle qui les sépare : une incision, pratiquée dans cet intervalle, conduit directement au vaisseau.

rendre ces dispositions visibles, et les étudier sur soi-même, en se liant le bras circulairement, comme pour la saignée. Les veines sous-cutanées, fermées par la compression, ne pouvant plus se vider du sang qui y arrive, celui-ci s'arrêtera, et les distendra de plus en plus (*a*).

La paume de la main, sans être aussi riche en détails importans que le dos de cet organe, offre cependant encore beaucoup de choses intéressantes à un observateur attentif. Ce sont trois espèces de saillies, un creux toujours distinct, et quatre plis ou sillons, arrangés de manière à figurer une *M* (A). Ces plis et ces saillies sont d'ailleurs sujets à beaucoup de variétés individuelles.

De ces sillons, l'un embrasse la base du pouce dans un demi-cercle, c'est le *pli du pouce* (1). Il en indique les mouvemens d'opposition au petit doigt. Il s'étend de la saillie du

---

(*a*) La facilité avec laquelle les veines du dos de la main se dessinent à travers la peau, le gonflement prononcé qu'elles y font sentir, chez beaucoup de personnes, quand le bras ou l'avant-bras sont liés, leur position superficielle, enfin l'innocuité de leur ouverture, les ont fait choisir autrefois pour l'opération de la saignée. Mais l'expérience ayant démontré qu'elles ne donnent que peu de sang, on ne saigne plus aujourd'hui ces vaisseaux. Le dos de la main est recouvert par une mince aponévrose, qui adhère intimement aux tendons extenseurs des doigts, et qui joue un rôle remarquable dans les suppurations sous-aponévrotiques de cette partie.

(A) Les plis sont confus dans la main droite du vieil Horace, tableau de David [37]; dans la gauche de l'Aveugle du tableau de Léonidas aux Thermopyles [38]. Ils sont plus vrais et plus nets dans l'Hersilie, de son tableau des Sabines [39].

(1) P. I, III, 211.

scaphoïde au bord radiaire de la main, où il finit, au-dessus de la base de l'index, dont il exprime en cet endroit la flexion. Son trait est toujours marqué; il correspond dans la main gauche au premier jambage de l'*M*, et dans la main droite, où la même figure est renversée, il correspond au dernier (A).

Un autre sillon embrasse la base des trois derniers doigts: ce sera le *pli des doigts* (1). Il commence à l'intervalle de l'indicateur et du doigt du milieu, et finit sur le bord cubitaire de la main, où il est très-profond (B). C'est une marque du mouvement de flexion de ces doigts. Il correspond dans la main gauche au dernier jambage de l'*M*, et, dans la droite, il en est le premier. Les deux traits croisés intermédiaires sont beaucoup moins marqués, parce qu'ils ne correspondent point à des mouvemens aussi étendus et aussi prononcés, que les plis dont je viens de parler. Il en est cependant un plus important que l'autre, entre ces deux derniers: c'est celui qui, du sommet du pli des doigts, remonte, à peu près longitudinalement, jusqu'au poignet, vers le pisiforme. Je le nomme *le sillon longitudinal* de la paume de la main (2). Je lui trouve de l'importance, parce qu'il est l'indice du mouvement d'opposition des deux derniers os du métacarpe avec le premier. Il résulte en effet de ce mouvement, et d'un double reploiement de la peau, dans les mouvemens du pouce vers le pe-

---

(A) Le pli du pouce est très-évident et très-exact dans la main droite de l'Apollon du Belvédère, dans la gauche de l'Hercule de Farnèse; sur le père, dans le Serment des Horaces [37], par David; sur l'Hersilie de ses Sabines [39].

(1) P. I, III, 216.

(B) Le sillon des doigts est assez visible sur l'Apollon du Belvédère, sur l'Hercule de Farnèse, sur le père, dans le Serment des Horaces [37].

(2) P. I, III, 215.

tit doigt. L'autre que je nomme *le sillon oblique* de la paume de la main, s'étend obliquement de l'extrémité inférieure du pli du pouce vers le bord cubitaire de la main qu'il n'atteint point (1) (*a*). Dans ce trajet, il croise le précédent. Il ne me paraît être que la répétition du pli des doigts, comme le précédent l'était en partie de celui du pouce (A). De toutes ces observations, il résulte que, dans un dessin large, grandiose, on pourrait très-bien négliger ces plis intermédiaires, qui ne sont guère que de faibles répétitions des premiers, et qui ne correspondent, ni aux grands mouvemens, ni aux grandes formes de la main.

Des trois espèces de saillies que j'ai indiquées plus haut, l'une correspond à des muscles, une autre à du tissu cellulaire, la troisième aux articulations de la base des doigts.

Il y a deux saillies musculaires ou charnues à la paume de la main, *l'éminence thénar* et *l'hypothénar*.

Le *thénar* fait la base du pouce (2). Il est triangulaire. Le sillon que j'ai décrit sous le nom de pli du pouce, le circonscrit en bas et en dehors, et le distingue du reste de la paume de la main (3). Un bord, qui descend obliquement du poignet vers la première phalange du pouce, le limite en haut et en dedans (4); un autre bord remonte

---

(1) 212. (2) 208.

(*a*) L'arcade palmaire superficielle passe, transversalement, un peu au-dessus du sillon oblique de la paume de la main.

(A) Ces plis intermédiaires croisés me paraissent manquer d'exactitude dans la main droite de l'Apollon Pythien, qui ne me rappelle, au reste, ni la mollesse de la peau, ni les formes de la nature. Ce n'est qu'une main de pierre. Ils sont pleins de vérité dans l'Hersilie du tableau des Sabines, par David.

(3) P. I, III, 211. (4) 207.

de l'extrémité inférieure du pli du pouce à la première phalange de ce doigt, en se dirigeant vers le bord précédent qui lui est supérieur, et achève la figure triangulaire du thénar. Des trois angles de cette éminence, celui d'en haut, près le tubercule scaphoïdaire du poignet (1), celui d'en bas, près la base du doigt indicateur, sont arrondis par le pli du pouce, tandis que l'interne donne naissance à ce doigt (2), qui semble n'en être qu'un prolongement.

Le thénar proémine en cylindre méplat dans les deux tiers supérieurs de sa hauteur, depuis le sillon du pouce jusqu'à ce doigt. Tout le tiers inférieur de sa surface, qui comprend l'angle d'en bas, est plus déprimé, parce que l'on n'y trouve que l'adducteur du pouce (*a*), tandis que l'on trouve dans le point le plus saillant trois muscles, le court abducteur du pouce, l'opposant, le court fléchisseur, superposés en partie sur le premier os du métacarpe, et sur la crête de l'os trapèze. Si la peau et l'aponévrose palmaire n'adoucissaient le passage du plan supérieur, que forment ces trois derniers muscles, à l'autre plan, que forme l'adducteur, la dépression de celui-ci produirait l'image de deux marches d'escalier. C'est aussi ce qui a lieu sur l'écorché.

L'*hypothénar* est une éminence moins longue et moins

---

(1) P. I, III, 200. (2) 210.

(*a*) Le point où la dépression du thénar s'unit avec son relief, correspond précisément au bord inférieur de l'opposant et du court fléchisseur du pouce. A ce point aboutit aussi l'arcade palmaire superficielle qui vient y finir. On se sert avec avantage de ces données pour arriver à ce vaisseau, ce qui pourrait être nécessaire pour le lier, dans un cas de blessure, où la ligature de l'artère cubitale, près du poignet, n'arrêterait pas l'hémorrhagie.

saillante (1). Elle donne néanmoins beaucoup d'épaisseur au bord cubitaire de la main. Elle court le long de ce bord, depuis la proéminence du pisiforme (2) jusqu'à la base du petit doigt, quoiqu'elle soit comme interrompue par le sillon digitaire de la paume de la main (3). Elle est un peu plus large et un peu plus prononcée en haut, qu'elle ne l'est en bas. Elle doit son volume aux muscles court fléchisseur et opposant du petit doigt, couchés, sur le cinquième des os du métacarpe, et superposés l'un à l'autre.

Les saillies qui correspondent à du tissu cellulaire sont des saillies *graisseuses*. Ordinairement elles se montrent précisément au-dessus de l'intervalle, ou, si l'on veut, de la commissure des quatre derniers doigts, en sorte que les sillons qui les séparent correspondent à la base des doigts. Elles sont très-distinctes, quand la main est fortement étendue, parce qu'alors, les languettes que l'aponévrose palmaire envoie à chacun des doigts, se trouvant tiraillées, se rapprochent des os, enfoncent avec elles la peau qui leur adhère assez intimement, et font saillir d'autant plus les petits pelotons de ce tissu cellulaire graisseux que, l'on trouve dans les intervalles qui les séparent les unes des autres (A). Ces

---

(1) P. I, III, 209. (2) 209. (3) 233.

(A) On ne trouve rien de la mollesse des saillies graisseuses, sur la main toute conventionnelle de l'Apollon du Belvédère. Il y a plus de vérité dans l'Hercule de Farnèse. Elles sont marquées, mais au-dessus des doigts, sur le père, dans le serment des Horaces, par David [37]; et surtout dans l'aveugle du Léonidas, où elles sont si larges qu'elles se touchent [38]. Elles paraissent plus exactes dans la main du Bélisaire [41], par le même peintre; mais il les a de nouveau dessinées au-dessus des doigts dans l'Hersilie et la belle brune de son tableau des Sabines [39].

saillies sont quelquefois effacées par des reliefs confus, formés dans leur intervalle par les têtes des os du métacarpe. On n'observe guère cette disposition que sur les personnes dont les doigts se renversent beaucoup vers le dos de la main, ou dont la peau, fine et molle, reste un peu lâche à la surface palmaire des articulations de la base des doigts. Elles sont, plus souvent, effacées encore chez les manœuvres, parce que les pressions et les frottemens déforment leurs mains.

Les saillies *articulaires* ne sont bien distinctes qu'au dessus des trois derniers doigts, tout contre le pli qui sépare ces organes de la paume de la main. L'épiderme en est ordinairement plus épais et plus calleux que celui des parties voisines. Cette disposition tient probablement à ce que la peau est, là, souvent pressée entre les tendons fléchisseurs des doigts, placés au-dessous, et les corps extérieurs que la main embrasse et saisit. Ces tendons font, sous l'articulation des doigts avec les os du métacarpe, une saillie assez considérable qui explique parfaitement celle que nous décrivons; mais les têtes de ces derniers os n'y concourent pas, comme on pourrait le croire au premier coup d'œil, car les saillies articulaires qui nous occupent proéminent une ou deux lignes au-dessous : aussi M. Blandin me paraît-il s'être trompé, lorsqu'il a dit, dans son *Anatomie topographique*, que ces éminences correspondent aux têtes des quatre derniers métacarpiens. En effet, lorsque les têtes de ces os font relief au dehors, c'est au-dessus et dans l'intervalle des saillies graisseuses, ainsi que je l'ai expliqué, il n'y a encore qu'un instant (*a*). Tout le monde, au reste, peut le vérifier sur

---

(*a*) Ces observations sur le rapport des saillies articulaires avec les articulations de la base des doigts, sont importantes, en ce qu'elles font prévoir la possibilité de conserver un lambeau

soi-même, au toucher (A). Le creux de la main occupe à peu près le centre de la paume : il offre une dépression légère, qu'on rend à volonté fort sensible, sans que la peau puisse jamais le remplir par des plis. Cette impossibilité, pour la peau, d'y former des plis, est due à ce que, dans toute l'étendue de la paume de la main, elle adhère intimement à l'aponévrose palmaire.

Des deux bords de la main, l'un correspond au radius et l'autre au cubitus : le premier est raccourci par la présence du pouce, qui en occupe au moins la moitié supérieure (*a*). Le reste de ce bord concourt à former la commissure du pouce et de l'indicateur, qui est une très grande échancrure. Le bord externe de cette échancrure est formé par l'ad-

---

palmaire assez considérable, dans l'amputation des quatre derniers doigts. Les idées de M. Blandin sur les rapports dont nous venons de parler détruiraient ces flatteuses espérances.

(A) On ne retrouve pas plus les saillies articulaires que les saillies graisseuses, sur la main droite de l'Apollon du Belvédère.

(*a*) La grande mobilité du pouce, dans son articulation carpo-métacarpienne, l'expose beaucoup aux luxations; elles y sont assez communes. Mais les mêmes circonstances y rendent les fractures fort rares. Leur rareté dépend aussi du peu d'étendue que présente le premier os du métacarpe. L'isolement du pouce donne beaucoup de liberté au chirurgien, pour en pratiquer l'amputation dans son articulation carpo-métacarpienne. Il serait possible aussi de le couper dans la continuité de son os du métacarpe, si la maladie qui en nécessiterait la section permettait d'en conserver une partie, comme cela pourrait avoir lieu dans une brûlure. Dans un cas semblable, on ne devrait pas hésiter à conserver une portion du premier os du métacarpe; quelque courte qu'elle fût, elle serait

ducteur du pouce et le premier interosseux dorsal, qui dessine toujours un relief très-distinct, en dedans du second os du métacarpe et en dehors du premier. Le milieu de l'échancrure, dans sa partie la plus élevée, ne présente qu'un repli de la peau, courbé en arc, et jeté de la base du pouce vers la base du doigt indicateur. Au-dessus de ce point, en dehors du pouce et vers le dos de la main, se voit une petite dépression triangulaire, qui se change en un sillon très-prononcé, lorsque le pouce se rapproche latéralement du doigt indicateur (1). Cette disposition tient à ce que, l'adducteur du pouce étant d'abord recouvert par le premier inter-osseux dorsal, et se trouvant ensuite à nu, entre ce muscle et la base du doigt que je viens de nommer, il en résulte là un vide où la peau se déprime et s'enfonce.

---

toujours fort utile pour la préhension, par la conservation de ses mouvemens d'opposition aux autres doigts. La forme de la base du pouce y rend très-faciles les amputations par la méthode ovalaire, et c'est toujours celle-là qu'il faut choisir pour amputer ce doigt, quand l'état des parties ne s'y oppose point. Je me rappelle avoir fait à Saint-Cosme, vers l'année 1825, une opération de ce genre, que M. Roux voulut bien me confier. On put réunir la plaie avec la plus grande exactitude, la guérison fut prompte et la cicatrice fort étroite. Ce sont là quelques-uns des avantages des amputations ovalaires. Enfin l'isolement du pouce permet aussi d'enlever son os métacarpien, tout en conservant le doigt, comme l'a imaginé et pratiqué M. Roux. Les malades sont heureux de tomber entre des mains qui sachent profiter de tout ce que l'organisation peut permettre. On conçoit qu'une semblable opération pourrait se pratiquer encore, sur le second et sur le cinquième des os du métacarpe.

(1) P. III, 234.

Le bord cubitaire de la main est beaucoup plus long que le précédent (1). Il est arrondi du dos à la paume de cette partie, et décrit, dans sa longueur, une courbe, convexe en dehors, au-dessous de l'échancrure cubitaire du poignet. Ce bord doit ses formes arrondies aux muscles adducteur, court fléchisseur et opposant du petit doigt, qui entrent dans sa structure, et dont la masse dépasse en dehors le cinquième des os du métacarpe. Par suite de cette disposition, toutes les fois que le bord cubitaire est appuyé avec force contre un plan solide, il laisse saillir un relief charnu ferme et résistant, séparé du dos de la main par un sillon assez marqué (*a*).

DES DOIGTS.

Tout le monde sait que ces organes sont inégaux en volume et en longueur. Le pouce n'atteint pas la seconde phalange de l'index, et l'index arrive à peine à la racine de l'ongle du doigt médius. Ce dernier dépasse le doigt annu-

---

(1) P. I, II, 217.

(*a*) Le cinquième os du métacarpe est latéralement recouvert par une si légère quantité de parties molles qu'il est aisé, au besoin, d'en faire l'amputation, soit dans son articulation avec l'os crochu, le dernier des os du carpe, soit dans sa continuité. De toutes les méthodes à suivre pour ces opérations, la meilleure est assurément celle que M. Scoutetten a désignée sous le nom de méthode ovalaire, dans l'ouvrage qu'il a publié sur les amputations par cette méthode. Ce n'est pas qu'elle soit nouvelle ; nous l'avons enseignée nous-même depuis longtemps, dans nos cours d'opérations : mais l'auteur que nous venons de citer, a contribué surtout à répandre ce genre d'amputation, un des meilleurs que l'on puisse mettre en usage dans une infinité de cas. — Dans la section du cinquième os du métacarpe il faut toujours le couper obliquement en bas, vers le

laire, qui le suit, de plus de la moitié de la longueur de l'ongle, et l'annulaire dépasse le petit doigt de toute sa dernière phalange. Je crois que ce sont là les rapports de longueur les plus ordinaires entre ces organes; mais il y a beaucoup de variétés à cet égard, et je m'en suis assuré par de nombreuses observations (A). Quoique la forme des doigts approche de celle d'un cylindre, ils offrent cependant quatre côtés distincts, un dos, un ventre et deux faces latérales; enfin ils tiennent à la palette de la main par leur base, et sont libres par leur extrémité onguéale.

La base de chacun de ces organes est attachée au reste de la main, par le moyen d'une articulation métacarpo-digitale, et ils tiennent les uns aux autres par leurs commissures.

Les articulations sont élevées d'un travers de doigt, environ, au-dessus des commissures, en mesurant du point précis où l'on sent au toucher la rencontre des os. Ce point de rencontre est toujours immédiatement au-dessous de la saillie des têtes des os du métacarpe. Vers le dos de la main, ces articulations étendues laissent voir, sur une main maigre, de légères saillies, séparées par de faibles dépressions; sur une main grasse et potelée, des creux séparés par des saillies graisseuses, analogues à celles que nous avons vues à la surface palmaire. Ces jointures sont couvertes, pour les trois doigts du milieu au moins, d'un disque de rides,

---

quatrième os, afin de diminuer, autant que possible, la saillie, et je dois dire la difformité, que cette amputation apporte toujours au bord cubitaire de la main, quel que soit l'art du chirurgien qui l'exécute.

(A) La longueur des doigts varie beaucoup sur les ouvrages de sculpture et de peinture, mais ces variétés sont autorisées par celles de la nature elle-même.

si je puis parler ainsi, figure orbiculaire où l'on distingue encore là saillie mourante du tendon extenseur de chaque doigt (A). Ces saillies, à peine sensibles et toutes couvertes de plis dans l'extension de la main, sont très-prononcées et sans aucune ride dans la flexion des doigts; et alors elles forment, pour ainsi dire, un relief aigu, au lieu d'être largement arrondies comme le sont les têtes des os du métacarpe. Cette disposition est due à ce que le tendon qui passe sur ces os, y soulève sensiblement la peau (B).

L'articulation se confond, dans le sens opposé, avec la paume de la main. Aussi, c'est sur le côté palmaire de cette jointure que se voient les saillies articulaires et les saillies graisseuses, que j'ai décrites à la paume de la main.

Les côtés latéraux de l'articulation du pouce, le côté interne de celle du doigt indicateur, l'externe de celle du petit doigt, sont libres et renflés. Les côtés voisins des articulations des quatre derniers doigts sont invisibles et cachés par la commissure qui les unit. Cette commissure, lorsque les doigts s'écartent, se tend, entre chacun de ces organes, sous la forme d'une arcade ferme et résistante. Sa résis-

---

(A) La saillie mourante des tendons extenseurs s'observe sur la main ouverte de l'Apollon du Belvédère; sur les mains de l'Hercule de Farnèse; sur la droite du Léonidas aux Thermopyles, et de l'un des guerriers qui détachent des arbres leurs armes pour le combat [58]. On retrouve encore cette saillie sur la main gauche du Turc abattu, dans la Révolte du Caire, par Girodet [81].

(B) Girodet l'a parfaitement rendue, dans sa Révolte du Caire, et David dans ses Sabines; et en cela ils ont eu, je crois, parfaitement raison de s'écarter des anciens, car ceux-ci, en donnant plus de largeur à cette saillie, ont adopté une forme qui, sans être plus belle, est moins vraie.

tance dépend d'une disposition anatomique qui n'est, je crois, nullement connue. Elle est due à un demi-cintre fibreux, formé de fibres transversales au sommet de sa courbure, de fibres obliques sur les côtés, et qui vont de l'une des bandelettes digitales de l'aponévrose palmaire à l'autre, ou à la gaîne ligamenteuse des doigts, en s'entrecroisant en X, le long du contour de l'arc de chaque commissure. La suite de ces commissures forme le bord inférieur de la main. Ce bord se courbe et remonte un peu obliquement vers le doigt indicateur, et un peu plus obliquement encore vers le petit doigt (A). Cette disposition est fort importante à connaître, pour donner à la paume de la main sa véritable forme (*a*).

(A) Les artistes n'ont pas toujours bien rendu la courbure et, surtout, l'obliquité naturelle au bord inférieur de la main. C'est ce qui est arrivé à Drouais, entr'autres, dans son Marius [51]. David, au contraire, ne tombe que rarement, et peut-être jamais, dans cette faute.

(*a*) Les rapports de la commissure, ou du bord inférieur de la paume de la main, avec les articulations métacarpo-phalangiennes, sont fort intéressans pour le chirurgien. Ils lui montrent la possibilité d'amputer tous les doigts ensemble, comme l'a proposé M. Lisfranc. La forme nette et tranchée du bord inférieur de la paume de la main, la nécessité où l'on est de suivre sa direction courbe et oblique, pour tailler un lambeau palmaire suffisant, m'engagent à proposer de commencer cette opération par tailler le lambeau palmaire, pour attaquer ensuite les articulations par leur dos, et désarticuler les doigts du dos à la paume de la main. Quoique les articulations du doigt du milieu et de l'annulaire soient, pour ainsi dire, enclavées entre les autres doigts, il est cependant possible d'y amputer ces doigts seuls, ou avec une portion de l'os correspondant du métacarpe.

L'extrémité onguéale des doigts se termine par l'ongle, que sépare de la pulpe une rainure plus ou moins profonde. Lorsque les ongles sont un peu longs, ils dépassent la pulpe du doigt, se recourbent comme les griffes des animaux, et alors, la noble main de l'homme, dont tant d'auteurs ont vanté la structure, ressemble assez bien à la pate crochue des bêtes. Au contraire, lorsqu'on porte les ongles courts, la pulpe des doigts se relève gracieusement au-dessus, et le bout du doigt semble se recourber vers son dos. Nos dames et nos petits-maîtres ont adopté la première forme. Les artistes de la Grèce antique ne se doutaient pas qu'un jour, les femmes d'un peuple qui a de l'esprit et du goût, se passionneraient pour des griffes de singe. Les artistes ont adopté la seconde. Il en est même qui l'ont exclusivement choisie, pour embellir les mains de leurs femmes ou de leurs divinités, et l'ont par suite prodiguée et exagérée. Leur dessin sent alors l'affectation et la recherche. Peut-être Girodet est-il tombé dans ce défaut, en s'inspirant sur l'Apollon Pythien et plusieurs autres statues de l'antiquité.

Le dos des doigts, régulièrement cylindrique sur les phalanges, est couvert de plis figurant une ellipse sur l'articulation des premières phalanges avec les secondes, et de quelques plis transversaux sur l'articulation suivante (A). Vient enfin l'ongle et le croissant de couleur blanche qu'il présente à sa racine.

Le ventre des doigts est, comme leur dos, arrondi en

(A) Les plis dorsaux articulaires des doigts sont sans doute de bien petits détails, et les statuaires de l'antiquité ont bien pu les négliger. Néanmoins, ils ont été quelquefois rendus sous une belle forme conventionnelle, comme on en trouve des exemples sur l'Esclave de Michel-Ange, 7, et sur l'Hyacinthe de Callamard, 27, qui appartiennent à la sculpture moderne.

cylindre. Il est divisé par des plis transversaux qui correspondent aux articulations des phalanges. Les premiers de ces plis se voient à la base des doigts, et les séparent de la paume de la main; mais leur nombre et leur disposition varient presque dans chaque doigt, et, dans les quatre derniers au moins, ils sont à sept ou huit lignes au-dessous de l'articulation. Les seconds reposent sur la jointure de la première phalange avec la seconde; il y en a deux principaux, ordinairement, et le milieu de leur intervalle, à peu près, répond à l'articulation. Les derniers s'observent à l'union de la deuxième phalange avec la dernière. On n'en trouve guère qu'un seul, ou du moins qu'un principal, à chaque articulation, et il se trouve sur la jointure même, ou si peu au-dessus, que l'on peut dire qu'il y correspond exactement (*a*). Au-delà de ces plis est enfin la pulpe du doigt, en opposition avec l'ongle qui en termine le dos. Elle est due à un tissu cellulaire particulier fort élastique et fort remarquable.

Les côtés latéraux des doigts ont des formes très-simples.

(*a*) On a cherché, dans ces derniers temps, à déterminer les rapports des plis des doigts et des articulations de ces organes, avec une précision toute mathématique. Ces rapports m'ont paru varier assez, pour n'avoir pas rigoureusement la précision mathématique qu'on leur attribue. Ces variations, au reste, ne rendent pas la désarticulation ou l'ablation des phalanges sensiblement plus difficile ; et, quoi qu'il en soit, les plis palmaires et les plis dorsaux doivent toujours, par suite de leurs connexions avec les articulations des phalanges, servir de guide au chirurgien, soit qu'il commence l'amputation par le dos, soit qu'il la commence par le ventre des doigts, à la manière de M. Lisfranc. L'opération est d'ailleurs plus rapide et plus facile, par cette dernière méthode, que par la première.

Ils achèvent la figure cylindrique de ces organes ; leur surface n'est qu'à peine troublée par les extrémités des plis articulaires des doigts, qui s'étendent jusque sur ces côtés.

Enfin, les doigts sont formés de trois phalanges successives. Le pouce seul n'en a que deux, et on a lieu d'être étonné que l'un des auteurs du Laocoon ait mis à l'aîné de ses enfans, trois phalanges au pouce de la main gauche, non compris, comme de juste, le premier os du métacarpe. C'est une étourderie que l'on peut comparer à celle que j'ai signalée plus haut, sur le Jason, à l'occasion du sillon sternaire de la poitrine (A) (*a*).

(A) Les mains sont d'une grande beauté sur l'Esclave, 7, de Michel-Ange. Les plis dorsaux des doigts y sont rendus sous des formes adoptives pleines de noblesse. Les doigts me paraissent bien longs dans le David, 68, de Francheville. L'éminence hypothénar n'est pas assez élevée dans la main gauche du Milon, du Pujet, 77. Le dos de la main droite est peut-être trop maigre et trop disséqué dans l'Homère de Roland, 75, et l'extenseur du petit doigt est trop rapproché, au poignet, du faisceau de l'extenseur commun ; mais ces taches sont bien légères pour une statue où il y a, d'ailleurs, tant de beauté et d'exactitude.

(*a*) La main que je viens de décrire offre une structure très-compliquée et peu connue dans ses aponévroses. Celles-ci y forment, avec les os, des gaînes nombreuses, dont ont ignore à peu près entièrement la disposition. Ces gaînes sont, 1° la gaîne palmaire ; 2° celle des muscles du petit doigt ; 3° celle des muscles du pouce ; 4° celles des interosseux ; et à ces gaînes, qui appartiennent à la palette de la main, je dois ajouter enfin celles des doigts.

La gaîne palmaire renferme les tendons des muscles fléchisseurs communs, les muscles lombricaux, les artères digitales, l'arcade palmaire superficielle, le nerf médian et une partie du cubital. Elle est formée, en arrière, par l'aponévrose pal-

DES MEMBRES INFÉRIEURS.

Ils sont composés d'une suite de parties, qui correspondent rigoureusement à celles dont les membres supérieurs

---

maire, qui envoie, au bas de la paume de la main, de petites cloisons *métacarpiennes*, à travers les diverses parties indiquées ci-dessus; elle l'est, en avant, par une aponévrose mince qui sépare ces parties d'avec l'adducteur du pouce des auteurs, et en outre par le troisième, le quatrième des os du métacarpe, et une lame fibreuse palmaire, qui concourt à la formation de la gaîne des interosseux du troisième et du quatrième espaces métacarpiens; elle est formée, en dehors, par la lame interne de la gaîne des muscles du petit doigt. Outre les cloisons métacarpiennes, qui sont assez fortes et se fixent profondément sur les lames palmaires des interosseux et de l'adducteur du pouce, elle en envoie de beaucoup plus petites, qui sont fort irrégulières et forment une suite d'ouvertures fort curieuses à voir, au-dessus de la base des doigts. Par ces diverses ouvertures passent les différentes parties qui se portent aux doigts. Les tendons sortent de la paume de la main, deux à deux, par une ouverture qui est le commencement de la gaîne des doigts. Les muscles lombricaux, les nerfs et les vaisseaux sortent par des ouvertures communes, placées dans l'intervalle de chaque doigt; mais ils y sont à peine engagés, qu'une lame ligamenteuse isole les lombricaux, en leur formant une petite gaîne particulière, jusqu'à leur attache aux phalanges.

Ces ouvertures ouvrent autant de voies de communication, qui permettent aux inflammations et aux suppurations profondes et superficielles des doigts, de se transmettre dans la main.

La gaîne palmaire communique largement, en haut, avec les gaînes des muscles fléchisseurs, placées dans l'avant-bras, ce qui explique le passage si fréquent des inflammations et des suppurations profondes de la main dans l'avant-bras. Une pa-

sont formés. Ce sont la hanche, la cuisse, la jambe, le pied,

---

reille disposition oblige d'ouvrir promptement la gaîne palmaire, dans les inflammations profondes de la main. Cette opération fait cesser promptement l'étranglement, qui est produit par la résistance de la gaîne palmaire au gonflement des parties enflammées, et qui donne toujours beaucoup de gravité à ces inflammations.

La gaîne des muscles du petit doigt a une lame superficielle, formée par l'aponévrose palmaire, une lame interne, qui est l'externe de la gaîne précédente; elle est achevée en avant par le cinquième os du métacarpe. Cette gaîne se subdivise en trois gaînes secondaires, une pour chaque muscle du petit doigt.

La gaîne des muscles du pouce se subdivise réellement en deux; l'une est superficielle, l'autre profonde.—*La gaîne superficielle* renferme le court abducteur des auteurs, l'opposant et le court fléchisseur. Elle est formée, en arrière, par l'aponévrose palmaire, très-mince en cet endroit, et, en avant, par le premier os du métacarpe. — *La gaîne profonde* ne renferme que l'adducteur des auteurs, et une partie de l'arcade palmaire profonde. Elle n'est qu'en partie isolée de la précédente, par l'adhérence de l'aponévrose palmaire au tendon, ou mieux, à la gaîne du tendon du long fléchisseur du pouce. Elle est formée, *en arrière*, par une des lames antérieures et profondes de la gaîne des fléchisseurs des doigts, qui est sa lame *palmaire; en avant*, par le second, le troisième os du métacarpe, et par les aponévroses palmaires des deux premiers espaces interosseux.

Les gaînes des interosseux renferment les muscles de même nom. Circonscrites par les os du métacarpe, elles sont closes en arrière par des lames palmaires, et en avant par des lames dorsales; elles sont ordinairement partagées par une cloison, qui sépare l'un de l'autre les deux muscles qu'elles contiennent.

Toutes ces gaînes sont réellement et visiblement ligamenteuses ou aponévrotiques. Il ne faut que de l'attention et de la patience pour les découvrir et les étudier.

et les diverses articulations qui les unissent. Nous allons décrire, successivement et séparément, chacune de ces fractions du membre inférieur, et leurs articulations. Mais la hanche et son articulation ayant été décrites avec le torse, dont elles font aussi partie, nous n'en parlerons plus, et nous commencerons, ou mieux, nous continuerons l'histoire des membres inférieurs par celle de la cuisse (A).

DE LA CUISSE (B).

Ce membre est prismatique et triangulaire dans ses deux

Je ne dirai rien des gaînes des doigts; elles sont parfaitement connues. Loder en a donné une bonne figure, et une bonne indication de celles des tendons, dans sa collection anatomique. (*In vagina tendinum obscurè apparent ligamenta annularia, vaginalia, cruciata et obliqua*, Tab. anat., pl. 20, f. 2.)

La peau des doigts adhère si fortement aux aponévroses sous-jacentes, et la gaîne des tendons embrasse si étroitement les tendons des muscles fléchisseurs, qu'on a cru y trouver l'explication de la gravité des inflammations des doigts connues sous le nom de panaris. Il est sûr que ces dispositions anatomiques concourent à y aggraver les inflammations; mais je trouve tant de différence à cet égard dans les inflammations des orteils, qui ont une organisation analogue à celle des doigts, que je suis porté à croire que nous ignorons encore quelque chose sur les causes de la gravité des panaris. Néanmoins le débridement des doigts enflammés produit des résultats fort avantageux dans ces maladies; aussi est-il alors un précepte de rigueur.

(A) Les formes des membres inférieurs, comme celles des supérieurs, ne sont que massées dans les statues de l'ancien style, que l'on voit dans la salle des monumens égyptiens ou de l'Isis, nos 358 et suivans; et ces statues n'offrent pas des formes assez distinctes dans les détails, pour qu'on puisse en donner une indication claire et intéressante.

(B) La cuisse a une direction et une forme affreuses sur le

tiers supérieurs, environ, en sorte qu'il offre là trois surfaces, l'une en avant et en dedans, l'autre en dehors, et la troisième en arrière. Mais ces surfaces ne se distinguent bien, que lorsque les muscles entrent tous à la fois en contraction; aussi peut-on les voir aisément sur la cuisse gauche du Gladiateur, où cette disposition est manifeste.

Le côté antérieur forme, par en haut, une sorte de bord arrondi. Il présente, à son extrémité supérieure, une légère dépression, au-dessous de la partie la plus avancée du contour de la hanche, ou au-dessous de l'angle antérieur de l'*ilium;* c'est la *fossette fémoraire* (1). Cette dépression est limitée en dedans, par la saillie étroite et peu prononcée du muscle couturier (2), en dehors, par le tenseur de l'aponévrose fascia-lata (3), qui viennent, tous deux, de l'angle de l'ilium. L'extrémité supérieure du droit antérieur de la cuisse, l'analogue de la longue portion du triceps brachial, en forme le fond, parce qu'elle est plus profondément placée que les deux muscles précédens. Comme cette dépression est si légère, dans l'homme qui se tient debout, qu'on peut à peine l'apercevoir, il faut, afin de l'étudier dans un état où elle est très-profonde, et par conséquent très-distincte, s'efforcer de fléchir en avant la cuisse fortement retenue par un puissant obstacle (A).

Christ de Rubens [675]; elle est beaucoup mieux, sans être parfaitement belle, dans son Apollon du gouvernement de la reine [690]. Elle me paraît un peu maigre, comparativement au bras, sur le Christ de Prud'hon [242]. Elle est bien médiocre sur le Crucifix aux Anges, par Lebrun [118].

(1) P. I, III, 120. (2) 116. (3) 117.

(A) La fossette fémoraire est distincte, du côté gauche, sur le Gladiateur, 262; des deux côtés sur le Mercure, 297; sur le Faune dansant, 403. Elle est nulle sur l'Apollon du Belvé-

Au-delà de cette fossette, la cuisse décrit, par-devant, une grande courbure convexe, que l'on n'apprécie bien que de profil (1). Elle est due à la grande épaisseur du droit antérieur de la cuisse, et à la courbure de l'os fémur. Au reste, on ne la trouve bien prononcée que chez les individus très-musculeux, parce qu'elle dépend bien plus encore du muscle droit antérieur que de l'os de la cuisse (A) (*a*). Un

---

dère. On la retrouve sur l'Hercule de Farnèse, sur le Silène à gauche, 709. Elle est invisible sur l'Achille, 144, quoique ses formes soient, d'ailleurs, si franchement séparées les unes des autres. On l'entrevoit sur l'Hercule tuant l'hydre de Lerne, par le Guide [1046]; sur son Hercule dévoré par les flammes [1049].

(1) P. I, III, 300, 309, 314.

(A) La convexité antérieure de la cuisse est frappante sur le Tibre, 249; sur le Mars, 260; sur le Gladiateur d'Agasias, 262; sur l'Apollon du Belvédère; sur les Mercures, 263 et 297; sur le Faune dansant, 403; sur l'Hercule de Farnèse; sur le Silène, 709, surtout à droite. Elle est d'une grande beauté sur la cuisse gauche du Jason, 710; et sur le Germanicus, 712. On en distingue quelque chose sur la cuisse droite de l'Hercule tuant l'hydre de Lerne [1046], par le Guide, quoique cette cuisse ne se voie que de trois quarts. La courbure antérieure de la cuisse gauche forme une belle ligne sur la Suzanne au bain, par le Tintoret [1209]; mais elle est trop prononcée sur la cuisse droite. Elle l'est peut-être trop peu, au contraire, sur le Christ de Prud'hon, comparativement aux courbures que présentent les bras [242]. Elle est d'une grande beauté sur la cuisse gauche du Léonidas aux Thermopyles, par David [38], et sur plusieurs autres figures du même tableau; sur son Tatius dans les Sabines [39]; sur le Turc nu de la Révolte du Caire, par Girodet [81]; sur la cuisse gauche de l'Adulte de la Scène du Déluge.

(*a*) La grande épaisseur des muscles, au-devant de la cuisse, coïncidant avec l'absence de vaisseaux considérables, les plaies

méplat triangulaire, sus-rotulaire, qui s'étend jusqu'au genou, lui succède en bas (1). La base de ce triangle correspond au genou. Il est borné en dehors par la saillie des fibres charnues du muscle vaste externe (2), saillie qui ne descend qu'à trois travers de doigt de la rotule, que l'on voit proéminer au-devant du genou (3). Le relief arrondi du vaste interne, dont les fibres charnues descendent en dedans de la base de la rotule, circonscrit le méplat sus-rotulaire en dedans (4) (A) (*a*).

---

de cette région pourront être fort profondes, sans donner lieu à de graves hémorrhagies.

(1) P.I, III, 320, 321. (2) 320. (3) 326, 325. (4) 319, 324.

(A) Le méplat sus-rotulaire est large dans le Gladiateur, 262. Il n'est peut-être pas assez senti sur le David du Guide [1029]. Il l'est fortement sur le genou droit de son Hercule tuant l'hydre de Lerne [1046]. Il ne l'est pas assez sur le Saint Michel de Raphaël [1159]. Il n'est pas très-exact sur le Jésus montant au ciel, de Carrache [913], et encore moins sur le soldat debout à la droite du tableau. Il est trop prononcé sur le Jésus ressuscité, de Bronzino [887]; sur le Faustulus de Pietro de Cortone [1142]. Il est méconnaissable sur le Christ de Rubens [675]. Il est beaucoup mieux sur son Apollon du Gouvernement de la reine [690]. On le reconnaît encore sur le Christ [242], de Prud'hon. Il manque d'exactitude sur le Christ aux anges de Lebrun [118]. Il est bien rendu sur le genou droit du premier des Horaces, dans le tableau de leur serment [37]; sur le genou droit du Léonidas aux Thermopyles [38]; sur le même genou du Tatius, dans les Sabines, tous trois par David; sur le Turc de la Révolte du Caire, par Girodet [81]; sur le genou gauche de l'Adulte de la Scène du Déluge.

(*a*) Le méplat sus-rotulaire correspond à la capsule synoviale du genou, qui remonte toujours à environ deux doigts au-dessus de la base de la rotule, dans l'état normal, et qui peut monter jusque vers le tiers supérieur de la cuisse, dans l'hydropisie articulaire. (*Voy.* Boyer, t. IV, p. 463.) Il résulte de

Ce méplat correspond au tendon commun du triceps fémoral et de son droit antérieur de la cuisse, et il est dû, comme tant d'autres dont nous avons parlé, au relief des fibres charnues sur le tissu ligamenteux qui les reçoit.

La cuisse n'offre par-derrière qu'une surface cylindrique (1), séparée de la fesse par le sillon demi-circulaire qui embrasse celle-ci par en bas (2) (*a*).

La surface externe est un large plan, ferme au toucher, qui dessine une grande ligne courbe, convexe. Cette ligne commence au-dessous de la saillie du grand trochanter, succède à celle du muscle tenseur de l'aponévrose fémorale (3) (A), et finit assez brusquement en dehors du genou.

---

là qu'une plaie du méplat sus-rotulaire pourrait bien pénétrer dans l'articulation; s'il s'en écoulait un fluide visqueux et filant, cette complication serait à peu près certaine, et elle aggraverait toujours la plaie.

(1) P. II. 306, 306. (2) 138, 139.

(*a*) La cuisse présente, en arrière, une masse de chairs plus considérable encore que par-devant. Ce côté de sa circonférence correspond à une chaîne artérielle, formée par les artères perforantes, anastomosées les unes avec les autres, et avec les circonflexes et l'ischiatique; en sorte que des blessures profondes pourraient y donner lieu à une hémorrhagie assez abondante, et quelquefois assez difficile à arrêter. Le même côté correspond au nerf sciatique. Ce rapport a conduit le médecin à y appliquer des vésicatoires et même des moxas, contre la névralgie dite sciatique.

(3) P. I, II, 305, 305, 327.

(A) Le profil externe de la cuisse présente précisément ce caractère, sur le Gladiateur, 262; sur l'Apollon du Belvédère, à droite surtout; sur l'Hercule de Farnèse; sur le Mercure, 297; sur le Silène, 709; sur le Germanicus, 712; sur l'Achille, 144. La courbure du profil externe de la cuisse est sensible encore

Le plan externe de la cuisse répond au muscle vaste externe qui le forme. On voit quelquefois sa ligne courbe se prolonger jusqu'à la hanche (A), ou jusque vers le flanc, en s'unissant avec celle qui embrasse assez souvent, ensemble, la hanche et la saillie du grand trochanter. Cette grande ligne, d'un dessin large, s'observe surtout chez les femmes, où le tissu cellulaire comble les dépressions qui la coupent chez tous les gens maigres.

La surface externe de la cuisse est peu convexe d'avant en arrière; elle offre une belle ligne méplate, parfaitement dessinée dans le Gladiateur d'Agasias (*a*). Un sillon profond la borne en arrière (1); il est creusé sur l'aponévrose inter-

---

sur la cuisse droite du David du Guide [1029], quoiqu'on le voie un peu obliquement; mais elle est surtout évidente sur l'Hercule mourant du Guide [1049]. Elle l'est moins et moins bien rendue sur la cuisse droite de l'Hercule [1046], du même peintre. Elle est assez exacte sur le Saint Thomas de Salviati [1184]. Elle est mal rendue sur le Christ de Rubens [675]. Elle est en partie visible sur le Léonidas aux Thermopyles de David [38].

(A) La ligne externe de la cuisse remonte jusqu'à la hanche, dans le Mercure, 263, du côté droit; dans l'Apollon, du côté droit, quand on l'observe dans une certaine perspective; dans le Jason, 710. Elle paraît aussi remonter jusqu'à la hanche dans le Saint Thomas de Salviati [1184]. Elle y remonte évidemment sur le Tatius de David, dans les Sabines [39].

(*a*) La surface externe de la cuisse correspond au point où l'aponévrose fémorale a le plus d'épaisseur, et où le triceps fémoral présente la plus vaste aponévrose. Il résulte de là, que les abcès sous-aponévrotiques de ce côté éprouvent bien plus de peine à s'y faire jour au-dehors, que partout ailleurs, et que c'est ici, surtout, qu'il convient de leur ouvrir une issue par l'instrument tranchant.

(1) P. II, III. 317.

musculaire externe, entre la saillie des muscles postérieurs de la cuisse et le relief moins prononcé du muscle vaste externe (A). Ce sillon descend tout le long du biceps fémoral, et vient enfin mourir en dehors du genou. Chez quelques sujets, il produit, vers le quart inférieur de la cuisse, une branche qui va se perdre dans le creux du jarret, en coupant la saillie du biceps fémoral.

Si la surface externe de la cuisse a des limites tranchées en arrière, il n'en est pas de même en devant. Elle se continue là insensiblement avec le côté correspondant.

La surface interne de la cuisse offre, en haut, un large méplat sous-inguinaire, circonscrit par trois côtés distincts, qui lui donnent la figure d'un triangle (1) (B) : l'un de ces

---

(A) Le sillon externe de la cuisse est sans division inférieurement, sur le Gladiateur, 262; sur le Silène, 709; sur le Jason, 710, où il est peu prononcé; sur l'Achille, 144, où il l'est beaucoup. Il est très-bien rendu sur le Romulus de David, dans les Sabines [39]; sur l'adulte de la Scène du Déluge, par Girodet.

(1) P. II, III, 115, 132, 302.

(B) Rarement le creux de l'aîne se montre bien nettement circonscrit. Néanmoins il l'est assez distinctement sur le Marsyas, 230; sur le Gladiateur, 262; il l'est à peine sur l'Apollon du Belvédère à gauche, et nullement à droite. Il a d'ailleurs été raccourci conventionnellement dans cette statue, par le pli abaissé de la cuisse. Il est très-légèrement marqué, à gauche, sur le Silène, 709. Il est assez bien rendu sur l'Apollon du Gouvernement de la Reine, par Rubens [690]. Il est très-prononcé, mais les détails n'en sont pas très-exacts sur le Turc nu de la Révolte du Caire, par Girodet [81]; il est plus prononcé encore sur la cuisse gauche de l'adulte de sa Scène du Déluge.

côtés n'est autre chose que le pli de l'aîne (1); le second est formé par le plan de la moitié supérieure, environ, du muscle couturier (2), qu'on voit descendre obliquement, en dedans et en arrière, sur la surface interne de la cuisse, depuis le tubercule antérieur et supérieur de l'os de la hanche, jusqu'au genou; le troisième de ces bords est produit par la masse charnue des muscles internes de la cuisse (3), et particulièrement par le grêle interne et les adducteurs (*a*). On voit saillir dans ce méplat une assez grosse veine qui est

---

(1) P. I, III, 115. (2) 116, 132. (3) 302, 307, 311.

(*a*) Les blessures du milieu de la fosse sous-inguinaire peuvent être fort graves et promptement mortelles, si l'artère fémorale est atteinte. Aussi des hommes fatigués de la vie ont-ils choisi cette région pour se donner la mort. Nous avons vu, dans ces derniers temps, plusieurs médecins ou élèves en médecine se suicider par des blessures de ce genre. — Les connexions intimes de l'artère et de la veine fémorales, dans la fosse sous-inguinaire, permettent d'y observer des anévrysmes variqueux. (*Voyez* Hogdson, *Mal. des art. et des vein.*, obs. 47, t. II, p. 365.) — La position sous-cutanée de l'artère permet aussi de l'y lier avec facilité; et on peut le faire même très-peu au-dessous de la fémorale profonde. Je dis très-peu au-dessous, parce que j'ai des raisons pour croire que c'est beaucoup moins le caillot renfermé dans les artères liées, que la cicatrice même de ces artères, qui résiste aux efforts du sang artériel, au moment de la chute des ligatures. J'avoue que cette opinion me donne quelque confiance dans la ligature de l'aorte abdominale elle-même. — Une blessure de la veine fémorale, même après qu'elle a reçu la grande saphène, et immédiatement au-dessous du pli de l'aine, n'exigerait point la ligature de cette veine, quoiqu'elle soit très-volumineuse. L'expérience a montré qu'il suffisait alors d'y exercer une légère compression, pendant un temps assez court, pour en arrêter l'hémorrhagie.

la grande saphène, remontant obliquement en avant et en dehors, pour disparaître à deux ou trois travers de doigt du pli de l'aîne (1), vers le milieu de la dépression légère que fait sentir le méplat sous-inguinaire. On distingue aussi quelquefois, vers le pli de l'aîne, des saillies arrondies, très-variables, dues à des glandes lymphatiques qui s'engorgent assez souvent (A) (*a*).

Au-dessous du méplat que je viens de décrire, la cuisse est traversée, tantôt, et c'est ce que l'on observe chez les gens qui ont un peu d'embonpoint, par un simple sillon qui suit le muscle couturier et descend obliquement en dedans et en arrière (2) (B); tantôt, et c'est ce que nous voyons chez

---

(1) P. I, III, 302.

(A) Girodet, si je ne me trompe, en a dessiné de semblables sur le Turc nu de la Révolte du Caire [81], et peut-être aussi sur l'adulte de la Scène du Déluge.

(*a*) L'engorgement des ganglions de la fosse sous-inguinaire a quelquefois donné lieu à des fistules assez rebelles. J'en ai traité de semblables qui avaient résisté à toutes sortes de moyens, et qui n'ont pu guérir que par l'extirpation, au moins partielle, des ganglions malades qui les entretenaient. — Les rapports du creux de l'aîne avec la partie supérieure de la gaîne des vaisseaux fémoraux, et, par cette gaîne, avec l'ouverture crurale, l'exposent à recevoir des hernies de même nom, ou le pus d'abcès dont la source est plus ou moins éloignée. — La présence de la veine saphène y occasione aussi quelquefois des varices plus ou moins volumineuses.

(2) P. I, III, 132, 318.

(B) Le plan du couturier se dessine par un simple sillon, sur le Marsyas, 230; sur le Tibre, 249, où il n'a pas toute la vérité désirable; sur le Mercure, 297; sur le Suivant de Bacchus, 485; sur le Silène, 709; sur le Jason, 710; sur le Germanicus, 712. Il ne me paraît pas bien sur la cuisse droite de

les gens maigres et musculeux, par le plan *rubané* du couturier, dont deux sillons légers marquent les bords qu'ils accompagnent (A). Ce sillon ou ce plan *rubané*, qui dessine le trajet du couturier (*a*), partage la surface correspondante du membre en deux régions : une supérieure, le méplat sous-inguinaire; une inférieure, le plan du vaste interne.

Cette dernière région correspond au muscle dont elle porte le nom (1). Elle a la figure d'un ovale dirigé de haut en bas, dont l'extrémité supérieure, au lieu d'être arrondie, est aiguisée en une pointe, qui pénètre entre le sillon ou le plan du couturier et le relief du droit antérieur de la cuisse (2) (B); dont l'extrémité opposée fait un relief large

---

l'Hercule tuant l'hydre de Lerne, par le Guide [1046]. Il ne manque pas de vérité sur l'Apollon du Gouvernement de la Reine, par Rubens [690]. Il en a beaucoup sur le Turc nu de la Révolte du Caire, par Girodet [81], sur l'adulte de sa Scène du Déluge.

(A) Le couturier forme un plan *rubané* sur le Gladiateur, 262; sur la cuisse gauche de l'Hercule tuant l'hydre de Lerne [1046], et sur l'Hercule mourant [1049], tous deux par le Guide.

(*a*) Le sillon produit, en avant et en dedans de la cuisse, par le passage du muscle couturier, a des connexions si étroites avec l'artère fémorale, qu'il fournit un guide excellent, pour parvenir à ce vaisseau et le lier, au besoin.

(1) P. I, III, 310, 319, 324.

(2) P. I, III, 310.

(B) L'extrémité supérieure du plan du vaste interne est frappante et pleine de vérité, sur la cuisse gauche du Gladiateur, 262; elle est, extraordinairement, divisée en deux faisceaux, parallèles aux fibres du muscle, dans l'Hercule, 450, du côté gauche. Elle ne manque pas d'exactitude sur le Suivant de Bacchus, 485; sur la cuisse gauche de l'Hercule tuant

et arrondi, que l'on voit entre la tubérosité interne du fémur et l'angle correspondant de la rotule, au niveau duquel il descend constamment (1). Ce rapport est par conséquent très-important à retenir : il l'est d'autant plus, que les artistes sont quelquefois tombés dans des erreurs à cet égard (A).

Le relief du vaste interne est souvent masqué ou altéré,

---

l'hydre de Lerne, par le Guide [1046]. Elle est bien rendue sur la cuisse gauche de l'Hercule mourant [1049], par le même peintre. Elle est méconnaissable sur le Christ de Rubens [675]. Elle est assez distincte sur le Christ de Lebrun [118]. Elle a beaucoup de vérité dans le Tatius de David, tableau des Sabines [39] ; elle est mieux accusée encore dans le Turc nu de la Révolte du Caire de Girodet [81], et sur l'adulte de sa Scène du Déluge.

(1) P. I, III, 314.

(A) L'extrémité inférieure du vaste interne ne descend pas assez bas sur le Marsyas, 230. Elle n'est peut-être pas assez arrondie sur le genou droit du Gladiateur, 262, et du Mercure, 297 ; sur le gauche du Tibre, 249; sur l'Apollon du Belvédère, où elle ne me paraît pas non plus assez abaissée; sur le Suivant de Bacchus, 485. Elle est peut-être encore un peu trop élevée sur le Germanicus, 712, à droite; et trop basse sur l'Apollon Sauroctone, 19, à gauche. Elle est trop élevée aussi sur la cuisse gauche de l'Hercule tuant l'hydre de Lerne [1046], et bien placée, au contraire, sur la cuisse droite de l'Hercule mourant [1049], tous deux par le Guide. Elle est trop élevée sur le Jésus montant au ciel, par Carrache [913]; sur le Christ [675], de Rubens. Elle est très-vraie sur le genou droit du père des Horaces [37] par David, et sur son Tatius; elle est cachée par un pli inutile sur le Turc nu de la Révolte du Caire, par Girodet [81], et sur l'adulte de sa Scène du Déluge.

au-dessus de la rotule, par un repli *sus-rotulaire* de la peau, dirigé en bas et en arrière (A). Ce repli est dû, soit à une disposition sous-cutanée, soit à la diminution de l'élasticité de la peau; aussi ne l'observe-t-on, si souvent, chez l'adulte et le vieillard, que parce que cette membrane, depuis long-temps tiraillée par la flexion répétée du genou, ne pouvant plus revenir sur elle-même, faute d'élasticité, se replie quand la jambe est étendue.

Le côté antérieur de cette région fait, en bas, un relief plus ou moins prononcé, en dedans du méplat sus-rotulaire (1),

---

(A) Le pli sus-rotulaire est une forme conventionnelle. Il n'existe pas sur le genou gauche du Silène, 709, et il est exagéré sur le droit; il existe sur les deux genoux du Jason, 710; ce qui me paraît une faute, car le droit est fortement fléchi. Il est très-sensible sur le Germanicus, 712, sur l'Achille, 144. Il s'observe dans ce dernier, même sur le genou droit, qui est d'ailleurs placé dans la même pose que celui du Germanicus, où l'on n'en observe point, et que le gauche du Silène qui n'en a pas non plus. Il existe fort mal à propos sur l'Apollon Sauroctone, beaucoup trop jeune pour le présenter; il existe encore sur le Génie Funèbre, 22. Le Guide a sans doute voulu le dessiner sur le genou droit de son Hercule tuant l'hydre de Lerne [1046]. Il est très-prononcé sur le Christ [118], de Lebrun; sur le Turc nu de la Révolte du Caire, par Girodet [81], quoique son genou demi-fléchi ne dut pas offrir cette forme. Girodet l'a rendu encore sur les deux genoux demi-fléchis de l'adulte de la Scène du Déluge. Il s'est évidemment inspiré à cet égard sur les antiques, et particulièrement sur le Laocoon qui présente la même forme dans une position analogue. Un sculpteur fort distingué m'a assuré avoir vu ce pli dans la flexion même des genoux. Je n'en nie pas absolument la possibilité, mais du moins il est sûr que c'est une forme très-rare, et dont il ne faut point abuser à l'exemple des anciens.

(1) P.I, III, 319, 324.

ordinairement séparé là, par une largeur de deux ou trois travers de doigt, du relief que le vaste externe fait sur le côté opposé du même méplat. Il arrive, quelquefois, chez les gens robustes, que le vaste externe et le vaste interne se touchent, à une petite distance au-dessus de la rotule, et n'y laissent apercevoir qu'un léger sillon. Au-dessus du méplat sus-rotulaire, le côté antérieur de la région du vaste interne s'adosse au relief du droit antérieur de la cuisse (1). Le côté opposé est limité par un sillon vertical; que l'on ne distingue réellement que dans la contraction des muscles, contraction qui le creuse quelquefois d'une dépression très-distincte, immédiatement au-dessus du condyle interne du fémur (2). Ce sillon est produit par la dépression de la peau entre le vaste interne et le tiers inférieur du couturier (*a*).

Lorsque l'on observe la cuisse d'avant en arrière, et que l'on en aperçoit de profil les côtés latéraux, l'interne présente deux ou trois lignes, seulement, dans toute sa longueur. La première descend obliquement en dehors, depuis le pli de la cuisse jusque vers le tiers inférieur de ce membre (3); elle correspond à la masse du grêle interne et des adducteurs (A). La seconde embrasse le vaste interne et quelque-

---

(1) P. I, III, 310, 314. (2) 313.

(*a*) Par suite des rapports de ce sillon avec les vaisseaux poplités, une épée plongée de dedans en dehors, dans le sillon, blesserait presque infailliblement ces vaisseaux.

(3) P. I, II, 307, 311.

(A) La double ligne du côté interne de la cuisse est très-évidente, sur le Gladiateur, 262; sur les Mercures, 263 et 297; sur l'Apollon du Belvédère, sur le Faune dansant, 403; sur l'Hercule de Farnèse, sur le Silène, 709; sur le Jason, 710; sur le Germanicus, 712; sur l'Achille, 144; sur la cuisse gau-

fois, mais rarement, le côté correspondant du genou, en dessinant une courbe dont la convexité regarde en dedans. La dépression qui sépare ces deux lignes (1) est le produit du passage du couturier en dedans de la cuisse. Le plus ordinairement, une troisième ligne embrasse le côté interne du genou (2).

Un méplat allongé, peu large et médiocrement saillant, descend derrière celui du vaste interne (3) : il correspond à la portion à peu près verticale du couturier, qui embrasse le muscle vaste interne, et à une portion des muscles grêle interne, demi-tendineux, demi-membraneux et troisième adducteur. Mais c'est surtout au couturier qu'il doit sa forme méplate; c'est pourquoi je le nommerai méplat inférieur du couturier (A). Le long de ce plan, comme dans la fosse sous-inguinaire, s'aperçoit souvent la veine saphène interne (B).

Lorsqu'on observe la surface interne de la cuisse par trois quarts, on en voit en profil les parties les plus reculées, c'est-à-dire les points par où elle se réunit et se continue

---

che de l'Hercule mourant [1049], par le Guide; sur l'Apollon du Gouvernement de la Reine, par Rubens [690]; sur le Christ de Lebrun [118]; sur le Léonidas aux Thermopyles de David, [38]; sur la cuisse droite de son Romulus [39].

(1) P. I, 311, 318.

(2) P, I, 318, 331.

(3) P. I, III, 313.

(A) Le méplat inférieur du couturier est très-manifeste sur le Tibre, 249; sur le Gladiateur, 262.

(B) La grande saphène est très-apparente dans la moitié inférieure de la cuisse, sur le Gladiateur, 262, sur l'Hercule, 450. Au lieu de cette veine, Girodet n'a peint qu'une variété assez rare, sur son Turc nu de la Révolte du Caire [81].

avec la surface postérieure du membre, en un mot, ce que l'on pourrait appeler le bord postérieur et interne de la cuisse; ce bord dessine deux grandes lignes, comme on le voit sur les figures des planches I et II, le long du bord interne de la cuisse droite. La première descend verticalement jusque vers le milieu de la longueur de la cuisse, environ, et conserve à ce membre une largeur ou une épaisseur à peu près égale, jusqu'en ce point (1). La seconde descend un peu obliquement jusqu'au genou, en se rapprochant de l'os, en sorte que le membre se rétrécit un peu jusqu'à cette articulation (2). La première tient à la seconde par un angle obtus et arrondi (3); elle correspond aux muscles grêle interne, premier et troisième adducteurs. La masse des deux derniers la soutient jusqu'à l'origine de la seconde. Elle cesse là, parce qu'ils s'enfoncent profondément vers le fémur, où ils vont s'attacher. La seconde descend le long du couturier, du grêle interne, du demi-tendineux et du demi-membraneux, réunis en un faisceau en arrière et en dedans, au-dessus du jarret (A) (*a*).

---

(1) P. I, II, 311. (2) 318. (3) 311.

(A) La double ligne du bord postérieur et interne de la cuisse s'observe sur le Gladiateur, 262; sur l'Apollon du Belvédère; sur le Mercure, 297; sur le Suivant de Bacchus, 485. On la retrouve aussi sur le Jason, 710; sur l'Achille, 144; sur la cuisse droite de l'Hercule tuant l'hydre de Lerne, par le Guide [1046], où elle est tellement heurtée qu'elle donne lieu à des formes peu agréables. Les mêmes lignes s'observent, mais bien plus élégantes, sur la cuisse droite du Saint Michel de Raphaël [1159].

(*a*) La cuisse dont je viens de tracer l'histoire contient un grand nombre de gaînes. J'en compte au moins dix; ces gaînes sont celles du couturier, du pectiné, du premier adducteur,

DU GENOU.

Cette articulation est une des plus remarquables, par la variété des saillies et des dépressions qui s'y observent. Elle

---

du grêle interne, des vaisseaux cruraux, des muscles postérieurs de la cuisse, des muscles internes, du droit antérieur, du tenseur de l'aponévrose, et du triceps. Je les ai indiquées dans une note de ma thèse inaugurale (*Rech. d'Anat. de physiol. et de pathol.*, chez Béchet jeune, 1823) : je vais les reproduire ici.

1° *La gaîne du couturier* est fibreuse dans ses deux tiers supérieurs, et fibro-celluleuse en bas ; elle est composée d'une lame antérieure sous-cutanée, et de deux lames profondes, l'une externe, l'autre interne et postérieure. — 2° *La gaîne du pectiné* est forte, fibreuse, et formée d'une lame antérieure superficielle, d'une lame postérieure profonde, et d'une lame interne. — 3° *La gaîne du premier adducteur* est fibreuse, très-forte, et composée d'une lame antérieure, d'une lame postérieure profonde, d'une lame interne, et enfin, d'une lame externe. — 4° *La gaîne du grêle interne* est fibro-celluleuse en bas, fibreuse en haut, composée d'une lame interne sous-cutanée ; d'une lame externe, c'est l'interne de la gaîne du premier adducteur, et d'une lame postérieure. — 5° *La gaîne du faisceau nerveux et vasculaire crural* est fibreuse, et s'étend jusqu'au canal du troisième adducteur. Elle est formée, d'une lame antérieure, qui, dans une grande étendue, fait la lame postérieure de la gaîne du couturier; d'une lame externe et d'une lame interne. La connaissance de cette gaîne et de celle du couturier donne beaucoup de facilité pour découvrir et lier l'artère fémorale. —6° *La gaîne des demi-tendineux, demi-membraneux et de la longue portion du biceps* contient encore les nerfs et vaisseaux sciatiques ; elle est formée par une lame postérieure fibreuse, c'est l'aponévrose fémorale de derrière la cuisse ; par une lame externe fibreuse, attachée au fémur entre le biceps et le vaste

est légèrement aplatie en quatre sens opposés, par devant,

---

externe ; enfin par une lame antérieure et profonde, celluleuse. — 7° *La gaîne des deuxième, troisième adducteurs et de la courte portion du biceps* est formée, 1° par une lame antérieure fibreuse, solide, composée elle-même des lames postérieures des gaînes du grêle interne, du premier adducteur et du pectiné; 2° par la lame profonde et celluleuse de la précédente. — 8° *La gaîne du droit antérieur* a une lame antérieure superficielle, fibreuse, une lame postérieure profonde, celluleuse, une lame externe, et une lame interne, c'est une portion de l'externe de la gaîne du couturier; les deux dernières sont fibreuses, et ne s'étendent pas au-delà du milieu de la longueur du muscle, de haut en bas. — 9° *La gaîne du muscle fascia-lata* est fibreuse, et formée, d'une lame externe superficielle; d'une lame interne, c'est l'externe de la gaîne précédente; d'une lame postérieure et profonde, qui est unie avec le bord antérieur de la gaîne du grand fessier, et qui sépare, comme une cloison, le bord antérieur du moyen fessier d'avec les muscles de la cuisse. — 10° Quant au muscle *triceps fémoral*, il est revêtu immédiatement par l'aponévrose fémorale, partout où il est sous-cutané, et puis par les lames profondes des gaînes du fascia-lata, du droit antérieur, du couturier et du faisceau nerveux et vasculaire de la cuisse; enfin il est séparé du biceps, en dehors et en arrière, par la lame externe des gaînes postérieures de la cuisse.

A tout cela ajoutons encore que, dans plusieurs endroits, l'aponévrose fémorale est creusée de canaux pour les nerfs et les vaisseaux qui la traversent; mais surtout en devant, pour les nerfs cruraux, et qu'on peut en dégager ceux-ci, comme d'un fourreau, en les tirant avec précaution par leur grosse extrémité.

J'ajouterai enfin, que, parmi les variétés dont ces gaînes sont susceptibles, il en est une fort remarquable que j'ai déjà observée plusieurs fois; c'est que la courte portion du biceps peut avoir une gaîne toute particulière, extrêmement robuste.

par derrière et sur les côtés, en sorte qu'elle a quatre surfaces plus ou moins distinctes.

La surface antérieure est étroite et saillante; trois reliefs s'y observent successivement, au-dessous du méplat sus-rotulaire (1) : ce sont 1° la rotule, 2° son ligament et le relief graisseux sous-rotulaire, 3° l'épine du tibia.

La rotule (2) se dessine sous la forme d'une saillie triangulaire, dont les angles sont arrondis (*a*). Ces angles et la base sont ordinairement plus saillans que le centre, et la lu-

(1) P. I, 321.

(2) P. I, 321, 325.

(*a*) La saillie de la rotule au-devant du genou donne assez de prise aux puissances extérieures, pour qu'elles puissent la chasser de sa place et la luxer. La luxation se fait ordinairement en dehors et arrive, le plus souvent, au moment de la flexion du genou, parce qu'alors le condyle externe du fémur, qui descend moins bas que l'interne, offre à la rotule, déjà inclinée par *la direction oblique de son ligament en bas et en dehors*, un plan, pour ainsi dire incliné dans le même sens, par lequel cet os a beaucoup de tendance à se déplacer. Je crois donc qu'on s'est trompé, en cherchant la cause de la fréquence de ces luxations dans la saillie de l'angle interne de la rotule. Cette saillie peut y contribuer; mais ce n'en est pas la cause principale. La luxation si facile de la rotule en dehors chez certaines personnes, cette luxation constante chez certains culs-de-jatte, confirment la vérité des remarques anatomiques que je viens d'exposer, et la théorie que je donne de la fréquence des luxations de la rotule en dehors. Enfin cette théorie est encore confirmée par les observations de Valentin (*recherches critiques sur la chirurgie moderne*), et de Ravaton (*pratique moderne de la chirurgie*), qui rapportent chacun un exemple de ces luxations. La saillie de la rotule, sa position entre le tendon de l'extenseur de la jambe et le ligament sous-rotulien, l'exposent aux fractures produites, soit par une violence extérieure, soit par un

mière s'y réfléchit avec plus de vivacité. Cet effet est dû à une disposition de détail, fort remarquable pour nous, quoiqu'elle n'ait jamais été remarquée, savoir, au relief que font, sur la surface antérieure de la rotule, le tendon qui s'insère par en haut à sa base, ainsi qu'à ses angles latéraux, et le ligament qui se fixe à son angle inférieur (A). Au milieu même du méplat de la rotule se voit, tantôt une légère dépression irrégulière et transversale, tantôt une étroite saillie; c'est que, dans le premier cas, les fibres du tendon

---

effort musculaire. (*Voy.* les Obs. de Lamotte, obs. 365, et de M. Boyer, art. *Fract. de la rotule*, t. III, *loc. cit.*)

(A) Les angles de la rotule forment un relief saillant et plein de vérité sur le Gladiateur, 262; mais cet os est mal étudié sur le Faune dansant, 403. Il est beaucoup mieux sur le Silène, 709; sur le Jason, 710. Les trois angles de la rotule sont bien rendus sur le genou droit du David du Guide [1029]; sur le genou droit de l'Hercule tuant l'hydre de Lerne, par le même [1046]. La rotule est moins étudiée et moins exactement dessinée sur le genou droit du Saint Michel de Raphaël [1159]. On ne la distingue point assez sur le genou gauche du Jésus montant au ciel, par Carrache [913]. Elle est beaucoup plus exacte sur le Jésus de Salviati [1184]. Elle est assez bien, mais un peu petite, sur le Jésus de Bronzino [887]. Elle est rendue avec plus de vérité que d'énergie, dans la figure de face du tableau des Sabines, par le Guerchin [1025]. Elle est mal rendue sur le Faustulus de Piètre de Cortone [1142]. Elle est tellement difforme sur le genou gauche du Jésus de Rubens [675], qu'il est impossible de l'y analyser. Elle est peu distincte sur son Apollon du Gouvernement de la reine [690]. Elle est mal rendue sur le Christ [118], par Lebrun. Elle est parfaitement dessinée sur les figures du Serment des Horaces, par David [37]; sur le Turc nu de la Révolte du Caire, par Girodet [81].

et du ligament s'approchent plus près du milieu de la surface de l'os que dans le second (A) (*a*).

Le ligament rotulien se dessine assez mal dans l'extension du genou. Il se confond avec le relief du peloton graisseux sous-rotulien, dans lequel il est, pour ainsi dire, noyé : mais quand on peut le distinguer, on reconnaît qu'il ne descend point verticalement à l'épine du tibia, mais un peu obliquement en bas et en dehors (*b*). Le peloton adipeux joue un rôle fort remarquable dans les formes du genou (1) (*c*). Il

---

(A) La surface de la rotule est partagée en deux par un sillon transversal sur le Gladiateur [262], et surtout sur le genou droit. Elle est peu étudiée sur l'Apollon du Belvédère; sur le Mars vainqueur, 260; sur les Mercures, 263 et 297 Elle est encore partagée en deux sur l'Hercule, 450 ; sur le suivant de Bacchus, 485, et du côté gauche. Elle l'est aussi sur le genou droit du David peint par le Guide [1029]; sur le gauche du Saint Michel de Raphaël [1159]; sur le Jésus de Salviati [1184]; sur le Christ de Bronzino [887].

(*a*) Quand la rotule se brise par un violent effort musculaire, c'est ordinairement au niveau de la dépression transversale dont je viens de parler, probablement parce qu'elle est, là, réduite à son tissu osseux.

(*b*) Le ligament rotulien, placé entre la rotule et le tibia, peut être rompu dans les grands efforts musculaires. (*Voyez* les Obs. de Duverney, *Mal. des os*, t. I; *Journ. de méd.*, t. XXIX, p. 342.)

(1) P. I, 332, 333.

(*c*) Le peloton adipeux sous-rotulaire intéresse le chirurgien, par le gonflement qu'il présente dans les tumeurs blanches du genou. Il indique alors un engorgement inflammatoire ou vasculaire, qui mérite de l'attention et des soins. Sa position toute particulière entre des saillies osseuses, où il s'enfonce librement, le fait échapper à une compression régulière. Il faut donc, lorsqu'on emploie la méthode de la com-

surpasse souvent la largeur de la rotule, dans l'extension de l'articulation; parce qu'étant alors pressé d'avant en arrière par le ligament sous-rotulien, il s'élargit et fait saillie sur les côtés. Il affecte une figure triangulaire dont la base, tournée en haut, embrasse l'angle inférieur et les bords de la rotule (1), tandis que les côtés, arrondis, viennent se réunir à l'épine du tibia (2), qui semble quelquefois n'en être qu'un prolongement anguleux. Les angles supérieurs et latéraux du peloton graisseux sont arrondis, comme les bords correspondans (A).

---

pression pour les tumeurs blanches, le couvrir de compresses graduées, de chaque côté du ligament rotulien, avant d'appliquer la bande compressive. En agissant ainsi, on le voit diminuer beaucoup plus vite que si l'on se borne à une compression du genou générale et régulière. Je n'ai eu qu'à me louer d'employer ainsi cette méthode.

(1) P. I, 338. (2) 337.

(A) Le peloton sous-rotulien est beaucoup plus petit que la rotule sur le Gladiateur, 262, et même sur le genou gauche étendu. Sans être plus grand que la rotule, dans l'Hercule de Farnèse, il a néanmoins plus de développement que dans le précédent, surtout à droite. Il est fort sur le même genou du Tibre, 249. Il l'est aussi sur les deux genoux de l'Apollon du Belvédère, où la rotule n'en est pas assez distincte; sur le genou droit du Mercure, 263. Il est mieux rendu sur le Mercure, 297, et au contraire il l'est mal, ainsi que la rotule, sur le Faune dansant, 403. Il ne manque pas de vérité sur le Silène, 709; sur le Jason, 710; sur le Germanicus surtout, où il est très-exact, 712; sur l'Apollon Sauroctone, 19; sur le Génie funèbre, 22. Il est exagéré sur le genou droit du Jésus de Campi, pleuré par sa mère [890]. Il est tellement dessiné dans le genou droit du Saint Michel de Raphaël, qu'il est difficile de le bien reconnaître. Il a plus de vérité sur le Jésus de

L'épine du tibia proémine toujours sur le bord antérieur de la jambe, qu'elle semble commencer (*a*). Elle forme, en s'unissant à ce bord, un angle rentrant en avant, qui est fort distinct et fort remarquable, lorsqu'on l'observe de profil (1) (A).

Salviati [1184]; sur celui de Bronzino [887]. Il est exactement rendu sur l'une des figures principales des Sabines du Guerchin [1025]; sur le genou du père des Horaces (tableau du Serment des Horaces), par David [37]; sur le Léonidas aux Thermopyles, par le même peintre [38]; sur le Turc nu de la Révolte du Caire par Girodet [81]; sur l'adulte de sa Scène du Déluge [80].

(*a*) Cette saillie est vis-à-vis le point où l'extenseur propre du gros orteil s'échappe du coude-pied. Elle est importante à remarquer : elle peut, par ses rapports de direction avec ce tendon de l'extenseur du pouce au coude-pied, servir de guide dans les fractures, pour reconnaître un déplacement des fragmens dans leur circonférence, et par suite éclairer le traitement.

(1) P. III, 338.

(A) L'angle rentrant de l'épine du tibia est très-sensible, de profil, sur le genou gauche du Tibre, 249, sur les genoux du Gladiateur, 262; sur le genou gauche de l'Apollon du Belvédère; mais il ne l'est pas sur le droit, et c'est vraiment une faute. Il est bien exprimé, au contraire, sur le Mercure, 297; sur le Suivant de Bacchus, 485; sur le Silène, 709; sur le Jason, 710; sur le Germanicus, 712. Il est rudement exprimé sur le Christ pleuré par sa mère, de Campi [890]. Il est évident sur le Jésus de Bronzino [887]; sur l'un des deux principaux guerriers des Sabines du Guerchin [1025]; sur le Faustulus de Pietre de Cortone [1142]. Il est parfaitement rendu sur les figures du Serment des Horaces, par David [37]; sur la plupart des figures du Léonidas aux Thermopyles et des Sabines, par le même peintre; sur le Turc nu de la Révolte du Caire, par Girodet [81]; sur son adulte de la Scène du Déluge.

La surface postérieure de l'articulation du genou prend le nom de *jarret*, ou de *creux du jarret*; parce qu'elle est effectivement creusée d'une fosse distincte dans le temps de la flexion (1); mais alors on n'y trouve jamais, que je sache, une saillie médiane, comme dans le Gladiateur d'Agasias. Ce creux, dans le moment de l'extension, n'existe plus; il est à peu près entièrement effacé (*a*). A peine distingue-t-on, parmi les trois côtés qui le circonscrivent, les côtés la-

---

(1) P. II, 329.

(*a*) Le creux du jarret correspond à des parties fort importantes qui en rendent les blessures fort graves : c'est le nerf sciatique déjà divisé, ou se partageant là en deux grosses branches; ce sont l'artère poplitée et la veine de même nom où se rend la petite saphène. Ces vaisseaux sont plus profondément placés que le nerf. Ils occupent le milieu du jarret, le nerf est en dehors, par rapport à l'artère, et la veine est en arrière. Il en résulte que le creux du jarret se trouve par là exposé aux anévrysmes variqueux, que l'on y a observés plusieurs fois. Vous en trouverez plusieurs exemples fort intéressans dans la traduction française d'Hogdson (*Traité des mal. des artères*, t. II, p. 365.). — La présence de l'artère poplitée derrière le jarret l'expose, dit-on, à être lésée, dans les fortes et subites extensions du genou, et par suite aux anévrysmes. (*Voy.* Richerand, *Nosog. chir.*, t. IV, art. ANÉVRYSME.) — La forme du creux du jarret, et l'abondance de son tissu cellulaire, se prêtent à la formation de vastes abcès. Il faut les ouvrir de bonne heure. — La force des muscles et des ligamens postérieurs de l'articulation du genou ne permet point aux hydropisies de cette jointure d'y laisser sentir leur fluctuation et d'y faire saillie. — Les muscles jumeaux étant attachés en arrière, au-dessus des deux condyles du fémur, renversent, dans le creux du jarret, le fragment inférieur de cet os, lorsqu'il est cassé à son extrémité inférieure; il faut alors absolument

téraux (1), séparés alors du creux du jarret par deux sillons satellites assez superficiels. L'interne forme cependant une corde un peu plus grosse et plus prononcée (2), qui contient dans son épaisseur l'extrémité inférieure des muscles couturier, grêle interne, demi-tendineux et demi-membraneux. L'externe, que l'œil ne reconnaît pas toujours, mais dont le doigt peut suivre avec facilité l'étendue, se dirige très-obliquement en bas et en dehors (3). Il correspond au biceps qui le forme. Le dernier de ces trois côtés borne le creux du jarret par en bas. C'est un relief très-prononcé qui semble naître du fond de cette dépression (4), appartient au point le plus élevé du mollet, et est formé par les muscles jumeaux, resserrés, là, entre les bords latéraux du creux du jarret.

La surface externe du genou est assez profondément déprimée (5) (A). Cette échancrure est une sorte d'angle rentrant, produit par la direction, oblique en bas et en dedans, de la

---

relâcher les muscles jumeaux, pour obtenir la coaptation des fragmens, et remplir le creux du jarret pour éviter tout déplacement ultérieur.

(1) P. II, 312, 316. (2) 312.
(3) P. II, 316. (4) 330.
(5) P. I, II, 327, 334.

(A) La dépression externe du genou est évidente sur l'Hercule tuant l'hydre de Lerne, du Guide [1046]; sur le Saint Michel de Raphaël [1159]; sur le Jésus de Salviati [1184]; sur le Jésus de Bronzino [887]. Elle est horriblement exagérée sur le Christ de Rubens [675]; elle est beaucoup mieux sur son Apollon du Gouvernement de la reine [690]. Elle est parfaitement exprimée sur le genou droit du premier des Horaces de David [37]; sur son Léonidas aux Thermopyles [38]; sur le Romulus de ses Sabines [39]; sur l'adulte de la Scène du Déluge, par Girodet.

cuisse, sur la jambe qui est perpendiculaire, et par la saillie que font en dehors, au-dessus et au-dessous de cette dépression, les muscles externes de la cuisse et de la jambe. L'obliquité de la cuisse provient, elle-même, de ce que le condyle externe du fémur descend moins bas que l'interne. La surface externe du genou est hérissée, chez un homme un peu maigre et musculeux, de plusieurs éminences. J'en compte cinq ou sept suivant les individus; trois en avant, une ou deux en arrière, deux au milieu, entre les deux premières séries. Les saillies antérieures nous sont déjà connues; ce sont les parties latérales externes de celles que nous avons décrites au devant du genou, savoir : de l'épine du tibia (1), du peloton sous-rotulien (2) et de l'angle externe de la rotule (3). Les saillies postérieures sont, l'extrémité inférieure du tendon du biceps fémoral, accompagnée d'une certaine quantité de fibres charnues (4), et quelquefois encore la tête du péroné visible plus bas. De cette tête osseuse partent deux plans étroits, celui du péronier latéral et celui du soléaire, qui descendent dans la même direction. L'extrémité inférieure du biceps est très-saillante en dehors du genou étendu, parce qu'elle passe en dehors de la tubérosité externe du fémur; son relief se prolonge jusque vers la tête du péroné (A). Celle-ci ne s'observe que chez

---

(1) P. III, 337. (2) 333. (3) 326.
(4) P. III, 335.

(A) La saillie du tendon du biceps est très-prononcée sur le genou gauche du Gladiateur, 262; mais elle ne me semble pas pouvoir aboutir à la tête du péroné où elle s'attache, au-dessus du long péronier latéral. Elle me paraît exagérée sur l'Hercule, 450. Elle a plus d'exactitude sur le Silène, 709; sur le Jason, 710; sur l'Achille, 144. Elle est distincte, à gauche, sur le Génie funèbre, 22. Elle est grossièrement rendue

les gens maigres. Encore à peine la distingue-t-on, tant son relief est étroit; et si les muscles ont du développement, c'est dans un creux, vis-à-vis l'épine du tibia, qu'il faut la chercher. Ce creux est dû à ce que le tendon du biceps fémoral, qui s'attache à la tête du péroné par en haut, et le long péronier qui s'y fixe par en bas, proéminent sur la surface de cette tête osseuse.

Les saillies intermédiaires à celles que je viens de décrire, sont le tubercule du tibia (1) et le faisceau tibiaire (2) de l'aponévrose fémorale.

Le tubercule du tibia est une saillie qui occupe, en quelque sorte, le centre de la figure quadrilatère, circonscrite par les saillies antérieures et postérieures que l'on observe en dehors du genou. Elle est due à une tubérosité osseuse, qui proémine en avant et en dehors de l'extrémité supérieure du tibia, et que les ostéologistes n'ont point aperçue, ou qu'au moins ils ont négligé de décrire, bien qu'elle ait de l'intérêt pour les chirurgiens, comme pour les artistes (*a*) (A).

---

sur le genou gauche du Christ pleuré par sa mère, de Campi [890]. Elle est évidente sur le genou droit de l'un des deux principaux guerriers des Sabines du Guerchin [1025]; sur l'Apollon du Gouvernement de la reine, par Rubens [690]. Elle est on ne peut plus exacte sur le genou droit du premier des Horaces [37], par David; sur le même genou de l'Adulte de la Scène du Déluge, par Girodet, [80].

(1) P. III, 336. (2) 322.

(*a*) Nous verrons, en décrivant la jambe, que le tubercule antérieur du tibia intéresse beaucoup le chirurgien, par ses rapports avec l'artère tibiale antérieure.

(A) Le tubercule du tibia est très-sensible, mais trop haut et trop reculé, sur le genou gauche du Gladiateur. On le distingue, en général, difficilement, par suite de la confusion qui règne dans les formes de la surface externe du genou, sur la

Le faisceau tibiaire aboutit à ce tubercule. Il fait partie de l'aponévrose fémorale, dont il est le point le plus épais et l'attache la plus robuste. Ce faisceau ne se distingue pas toujours dans la station simple; il faut souvent une contraction forte du tenseur de l'aponévrose (A), pour qu'il se dessine franchement.

Il existe quelquefois, au-devant de ce premier faisceau, un faisceau plus petit, plus grêle, qui est encore produit par la tension de l'aponévrose fémorale. Cette disposition est fort rare, quoique Agasias, et à son imitation Girodet, aient dessiné l'un et l'autre cette corde secondaire (*a*).

---

plupart des statues. Il est un peu trop bas sur le Silène, 709; peu distinct sur le Jason, 710; très-vrai sur le Germanicus, 712; à peine visible sur l'Achille, 144. Il est trop élevé sur le genou gauche du Christ pleuré par Marie, de Campi [898]. Il ne manque point de vérité sur l'Apollon du Gouvernement de la reine, par Rubens [690]. Il me paraît un peu élevé sur le premier des Horaces, dans le tableau de leur Serment [37], par David. Il est très-manifeste sur le genou droit de l'Adulte de la Scène du Déluge, par Girodet [80].

(A) On croit entrevoir le faisceau tibiaire de l'aponévrose fémorale, sur le Tibre, 249; sur l'Apollon du Belvédère : mais il est évident sur le Gladiateur, 262; sur l'E. Verus, 268; sur l'Adrien, 276, où sa direction a de l'exactitude; sur le Mercure, 297, où elle en manque, au contraire; sur le Suivant de Bacchus, 485; sur le Silène, 709. Il est à peine sensible sur le Jason, 710; très-exact sur le Germanicus, 712; sur l'Achille, 144; sur le premier des Horaces, tableau de leur Serment, par David [37]. Il y en a deux pour un sur le genou droit de l'Adulte de la Scène du Déluge, par Girodet, comme sur le Gladiateur, que ce peintre paraît avoir pris, là, pour modèle.

(*a*) Le côté externe du genou correspond à un point, où la

La surface interne du genou forme un large renflement, produit par l'obliquité de la cuisse sur la jambe, déjà signalée un peu plus haut. Trois saillies s'y montrent en avant par leur côté interne, savoir : la rotule ou son angle correspondant, le peloton sous-rotulien, l'épine du tibia ; et trois autres en arrière. Celles-ci sont, le condyle interne du fémur surmonté d'une saillie qui correspond à sa tubérosité interne (A) ; l'extrémité inférieure du relief formé par le vaste interne (1), qui descend entre l'angle de la rotule et la tubérosité interne du fémur, et qui ne les dépasse point par en bas : enfin, le condyle interne du tibia, qui est large et saillant. Plusieurs dépressions remarquables sont aussi creusées en dedans du genou. La première se montre entre la rotule et le condyle interne du fémur ; le relief du vaste interne la comble entièrement par en haut. Un sillon horizontal et superficiel marque la séparation, ou si l'on veut, la jonction, des condyles internes du tibia et du fémur (*a*). Il aboutit en avant au peloton sous-rotulien. Il est si léger, qu'il ne mérite peut-être pas l'atten-

---

synoviale est couverte de parties ligamenteuses assez lâches, et où elle devient saillante, dans l'hydropisie de cette articulation, malgré l'épaisseur du faisceau tibiaire.

(A) La tubérosité interne du fémur est peu distincte sur le genou gauche du Tibre, 249 ; du Gladiateur, 262. Elle l'est beaucoup, au contraire, sur l'Hercule tuant l'hydre de Lerne, par le Guide [1046] ; sur le genou droit du père, dans le Serment des Horaces de David [37].

(1) P. III, 319, 324.

(*a*) Le côté interne du genou correspond à un point, où la synoviale est couverte de parties ligamenteuses encore plus minces, et peut-être plus lâches qu'en dehors, en sorte qu'elle y devient plus saillante encore, lorsqu'elle est gonflée par la synovie, dans les hydarthroses du genou.

tion de l'artiste; mais je le décris parce qu'il est assez constant, et que s'il échappe souvent à la vue, le toucher le retrouve toujours, et, enfin, parce que les artistes les plus distingués l'ont quelquefois dessiné (A). Un dernier sillon, très-profond (1), embrasse, de haut en bas, la saillie du condyle interne du tibia et suit les tendons des muscles couturier, grêle interne, demi-tendineux et demi-membraneux qui l'embrassent aussi, sans former de relief particulier sur celui de l'os. Ce sillon est demi-circulaire: sa convexité regarde en bas et en arrière. Il se continue par en haut avec le sillon qui suit, en dehors, dans le creux du jarret, la saillie cordiforme avec le sillon des muscles dont je viens de parler (2); il se continue en bas vertical de la jambe (3), qui suit le bord interne du tibia, et que je décrirai plus bas (*a*).

(A) Je crois entrevoir, sur le genou gauche du Gladiateur, le sillon articulaire du genou. Il est évident sur le genou droit de l'Hercule tuant l'hydre de Lerne [1046], par le Guide ; sur le même genou du père, dans le Serment des Horaces de David [37].

(1) P. I, II, III, 331. (2) P. II, 312. (3) P. I, III, 341, 352.

(*a*) Parvenue vers le genou, l'aponévrose fémorale adhère étroitement au tendon sus-rotulien, passe entre la rotule et la bourse muqueuse qui la couvre, puis descend devant son ligament inférieur, sans y prendre d'insertions, et enfin, se fixe à l'épine du tibia. En dehors de la rotule, elle s'attache fortement au tendon du vaste externe, et, un peu plus bas, au tubercule externe et antérieur du tibia, par un faisceau très-fort et très-robuste, que je nomme tibien, et à l'aponévrose de la jambe. Entre ces deux points, elle envoie, sur le côté du ligament rotulien, une lame verticale s'attacher à une aponévrose qui recouvre immédiatement la membrane synoviale, et que j'appelle aponévrose *extra-synoviale* : mais, depuis le ligament rotulien jusqu'au tendon du biceps, elle ne fait que

DE LA JAMBE.

Ce membre dirigé verticalement lorsqu'on est debout, les deux jambes rapprochées et parallèles l'une à l'autre, prend toutes sortes de direction par les diverses attitudes du corps.

---

glisser sur l'aponévrose extra-synoviale et le ligament latéral externe de l'articulation du genou. En dehors et en arrière, elle s'unit intimement au tendon du biceps, sur lequel elle passe, et concourt à former la gaîne qui l'enveloppe. En arrière, dans le creux du jarret, elle se continue avec l'aponévrose de la jambe, et envoie profondément un faisceau, pour commencer une gaîne au nerf sciatique poplité externe; qu'elle abandonne au moment où il pénètre dans une ouverture ligamenteuse ovalaire qui le conduit sous le muscle longpéronier.— Derrière le condyle interne du fémur, elle adhère aux tendons des muscles demi-tendineux, grêle interne et couturier, concourt à leur former une gaîne, et reçoit des deux premiers une expansion qui se porte dans l'aponévrose de la jambe, au-dessous du jarret; disposition qui fait de ces muscles des fléchisseurs directs de la jambe, et des tenseurs de son aponévrose, et qui se rattache à une loi de continuité du tissu ligamenteux, que j'appelle la loi des *expansions ligamenteuses*.

En dedans de l'articulation du genou, l'aponévrose fémorale se confond avec le tendon inférieur du vaste interne, s'attache au tubercule interne du fémur, prend quelques insertions à la surface du ligament latéral interne, et glisse inférieurement sur l'extrémité de ce même ligament, dont elle est séparée, là, par une bourse muqueuse. Au-devant de ce ligament, cette aponévrose adhère supérieurement au tendon du vaste interne, et inférieurement, en dedans du tibia et de son épine antérieure, à une empreinte raboteuse qui existe au-dessous du condyle interne de cet os, et au-dessus de laquelle passent les vaisseaux articulaires inférieurs. Entre ces deux

Volumineuse en haut, et de plus en plus mince par en bas, la jambe a trois faces et trois bords, inégalement distincts (A) (*a*).

---

points, l'aponévrose glisse, sans y adhérer, sur l'aponévrose extra-synoviale et sur les os. Enfin, sur le côté interne de l'angle inférieur de la rotule et de son ligament, l'aponévrose du genou envoie profondément, comme en dehors, une lame verticale qui va s'attacher à l'aponévrose extra-synoviale.

Il résulte de toutes ces dispositions deux petites loges ligamenteuses, en dehors et en dedans du ligament rotulien, et une loge médiane plus importante et plus considérable, où sont renfermés le ligament de la rotule et le peloton graisseux placé par-derrière. Cette dernière loge intéresse le chirurgien pour les abcès qui pourraient s'y former.

L'aponévrose du genou, réunie aux muscles et aux ligamens de cette articulation, lui donne une solidité considérable tout en lui conservant une grande flexibilité. Il en résulte que le tibia ne peut être complétement luxé que par des violences très-énergiques, et qui rompent la plupart de ses ligamens; qu'alors la réduction est facile, mais la luxation et les désordres qui l'accompagnent sont fort graves. Cependant, on a vu de semblables affections guérir assez promptement, témoin la 402[e] observation de Lamotte.

(A) Les jambes du Christ [675], de Rubens, sont contournées comme celles d'un rachitique; elles sont encore affreusement tortillées sur son prophète Élie [670]. La jambe est d'un dessin admirable et plein de vérité dans tous les tableaux de David. Elle n'est pas moins belle et moins vraie dans les tableaux de la Révolte du Caire et de la Scène du Déluge, par Girodet.

(*a*) La forme de la jambe, et les deux os qui entrent dans sa structure, se prêtent peu commodément à la réunion des plaies produites par l'amputation circulaire d'une partie de ce membre; mais elle se prête moins facilement encore á la réunion, lorsque l'amputation a été faite à lambeaux.

Des faces de la jambe, l'une regarde en avant et en dedans, ce sera l'interne (1) : la seconde en dehors et en avant, ce sera l'externe (2) : la troisième en arrière. Ses trois bords sont tournés directement, l'un en devant (3), un autre en dehors (4) et le dernier en dedans (5). La surface interne de la jambe est étroite partout, mais plus encore en bas qu'en haut. Elle est d'ailleurs assez uniforme dans toute sa longueur, et en outre arrondie vers le coude-pied. Elle est un peu moins aplatie que la surface antérieure et interne du tibia, qui lui sert de fondement, parce que la peau qui recouvre cet os en est séparée par un peu de tissu cellulaire (*a*).

La surface externe n'offre pas la même uniformité que la précédente, chez un homme robuste et que je suppose debout. Alors des méplats peuvent s'y dessiner un peu, par suite de la contraction légère des muscles de la jambe (A).

---

(1) P. I, III, 342, 356. (2) 343. (3) 360.
(4) 339, 350. (5) 341, 351.

(*a*) La situation sous-cutanée du tibia, à la face antérieure et interne de la jambe, rend les chocs de cette région fort douloureux, et y occasione des bosses sanguines, comme on en voit survenir au crâne. Cependant elles n'y sont ni aussi communes, ni aussi étroitement circonscrites, et d'ailleurs on n'y en voit jamais qu'une espèce.

(A) On trouve les reliefs musculaires de la jambe sentis, mal à propos, sur la jambe gauche du Tibre, 249 ; ils sont inexacts sur le Suivant de Bacchus, 485 ; très-exacts au contraire, mais trop prononcés, sur la jambe gauche du Silène qui est en repos, 709 ; exacts encore, mais peu distincts, sur le Jason, 710 ; nuls sur le Germanicus, 712 ; très-évidens sur l'Achille, 144 ; admirablement rendus sur la jambe droite du premier des Horaces, de David [37] ; moins bien sur le Chactas [83], et sur

J'insiste sur la force du sujet que je prends pour exemple; car, chez la plupart des individus, cette surface de la jambe est assez uniformément convexe, pour qu'on n'y voie aucun relief nettement distinct. Dans le cas complexe que je suppose, deux plans s'observent, ou du moins peuvent s'observer, sur la face externe de la jambe, dans sa moitié supérieure. Le premier, en procédant de dedans en dehors, correspond au jambier antérieur et à l'extenseur commun des orteils (1), le second aux péroniers latéraux (2). Le plan du jambier antérieur (A) comprend au moins la moitié de la largeur de la région qui nous occupe. Il se rétrécit par en haut, où il aboutit au tubercule du tibia (3) (*a*), et par en

---

l'Adulte, de la Scène du Déluge [80], par Girodet. Ce peintre a, je crois, mal à propos fait sentir le plan du péronier antérieur uni à l'extenseur des orteils, et sur la figure de l'Adulte, et sur la figure du Vieillard, dans le même tableau.

(1) P. I, III, 343. (2) 339, 361.

(A) Le plan du jambier antérieur me paraît avoir trop de largeur sur le Tibre, 249; il est beaucoup mieux sur le Gladiateur, 262; il a la vérité de la nature sur le Silène, 709, sur le Jason, 710. Il est peut-être trop large encore sur l'Achille, 144. Il l'est trop, assurément, sur la jambe droite de l'Apollon de Rubens, tableau du Gouvernement de la reine [690]. Il est très-visible sur la jambe droite de l'Adulte de la Scène du Déluge, par Girodet [80].

(3) P. I, III, 336.

(*a*) Les connexions du jambier antérieur avec le tubercule du tibia, auquel il s'attache par devant, tandis que l'extenseur commun des orteils s'y attache par derrière, sont précieuses pour le chirurgien, parce qu'elles se lient en même temps aux rapports de la tibiale antérieure, qui descend le long de la jambe, entre ces deux muscles, et dans la direction d'une ligne que l'on abaisserait depuis le milieu du tubercule du tibia jusqu'au mi-

bas, où il dégénère, vers le tiers inférieur de la jambe, en une corde aplatie, formée par le tendon du même muscle. Tout le relief du jambier antérieur est dirigé obliquement en bas et en dedans, depuis le tubercule du tibia, jusqu'au devant et en dedans du coude-pied.

Le plan des péroniers latéraux est large d'à peu près un travers de doigt (1); il repose sur le péroné qui le fait saillir en dehors (A). Ce relief se soutient jusqu'au-dessus de la

---

lieu du coude-pied. Dans toute la longueur de cette ligne, on trouve l'artère tibiale sur le ligament interosseux. En incisant dans cette direction pour découvrir ce vaisseau, on rencontre sous la peau, dans l'aponévrose de la jambe, une intersection aponévrotique, produite par une cloison ligamenteuse qui sépare le jambier antérieur d'avec l'extenseur commun, et concourt à leur former, à chacun, une gaîne particulière incomplète; mais on peut, si on se porte à une ligne plus loin, en dehors, tomber sur une autre intersection produite par la cloison aponévrotique qui sépare l'extenseur commun d'avec le long péronier, et concourt à la formation des gaînes qui les renferment. En ouvrant l'aponévrose de la jambe sur la première intersection, le chirurgien parvient directement à l'artère tibiale; en l'incisant sur la seconde, il rencontre, tout de suite, le péroné au fond de son incision. Cette erreur est très-facile, mais, aussi, elle est très-facile à réparer, car on peut alors, ou bien agrandir légèrement l'incision, détacher l'extenseur commun du péroné, parvenir au ligament interosseux, et y saisir l'artère; ou bien inciser l'aponévrose de la jambe par la même plaie, à une ligne plus loin en dedans, et regagner le vaisseau par la voie la plus courte et la plus commode.

(1) P. III, 339.

(A) Le plan des péroniers latéraux se montre trop étroit sur le Tibre, 249; plus vrai sur le Gladiateur, 262, mais son obliquité en bas et en arrière n'y est pas conservée. Elle l'est au

malléole externe, en dessinant une grande et belle ligne courbe *péronière* qui, de la tête du péroné, s'étend jusque vers son extrémité inférieure, sans être interrompue, si ce n'est par une dépression *péronière*, à peine sensible, qui s'observe souvent vers la moitié ou le tiers inférieur de la jambe (1), et que l'on ne voit distinctement, ainsi que la ligne courbe péronière, que lorsqu'on examine de profil le plan qui les produit. Le long péronier n'est pas le seul qui forme cette grande ligne (A) : le court péronier latéral qu'il

---

contraire fidèlement sur l'E. Verus, 268, à droite. Les rapports du plan des péroniers avec le tendon du biceps ne sont pas moins exacts, et ils sont encore plus justes sur la jambe droite de l'Adrien 276; mais c'est contrairement à la nature que ce plan aboutit au-devant de l'extrémité inférieure du péroné dans l'Hercule, 450. Il est distinct sur le Silène, 709, le Jason, 710, l'Achille, 144; sur le Prophète-Roi du Dominiquin [954]. Il est rendu avec incertitude sur la jambe droite de l'Apollon de Rubens, tableau [690]; mais avec une grande fermeté sur la jambe droite du premier Horace de David [37], et sur la même jambe de l'adulte de la Scène du Déjuge [80], où il est pourtant moins bien.

(1) P. I, II, 350.

(A) Une seule ligne s'observe sur le profil externe de la jambe ou, si l'on veut, des péroniers latéraux, sur l'Achille, 144, à droite surtout. Une seule et belle ligne s'observe aussi sur la jambe droite de l'Apollon de Rubens, tableau [690], ou du moins, si elle est divisée par une dépression, cette dépression est à peine sensible. Deux lignes au contraire se montrent dans le Tibre, 249; dans le Gladiateur, où elles sont très-belles, surtout à droite; dans l'Apollon du Belvédère; sur le Mercure, 297; sur le Silène, 709, où elle sont d'une grande beauté; sur le Jason, 710; sur le Germanicus, 712; sur le Jésus montant au ciel d'A. Carrache [913]; sur l'Hercule tuant

recouvre, et qui revêt lui-même les deux tiers inférieurs du péroné, est réellement celui qui la continue depuis le milieu de la hauteur de la jambe jusqu'à la malléole externe. Quant à la dépression qui l'interrompt légèrement, elle est due à une de ces dispositions minutieuses de connexion et de structure dont j'ai déjà signalé tant d'exemples; à ce que, vers le milieu de la jambe, le tendon du long péronier, se trouvant tout à coup à nu sous la peau dans toute sa largeur, ne peut affleurer le niveau de la surface des fibres charnues: et lorsque la dépression manque, ce qui est fort rare, son absence me paraît due au court péronier latéral qui, étant couché sur les deux tiers inférieurs du péroné, sous le long péronier latéral, repousse le tendon de celui-ci en dehors, et le met de niveau avec le plan de ses fibres charnues. Il serait possible aussi que cela tînt le plus souvent, ou même toujours, au tissu cellulaire : du moins est-il sûr que l'embonpoint efface cette dépression.

La surface externe de la jambe se montre plus uniforme dans sa moitié inférieure que dans la supérieure. On n'y distingue qu'un seul plan correspondant aux muscles extenseur commun des orteils, extenseur propre du pouce, et court péronier antérieur. Aussi Girodet, en disséquant ces muscles sur les jambes droites de l'adulte et du vieillard de sa Scène du déluge, a-t-il peint l'écorché beaucoup plus que la nature. Le péronier antérieur concourt, beaucoup, à l'uniformité de cette surface, par son aplatissement, et par la manière dont il est couché sur l'extenseur propre du pouce et uni à l'extenseur commun des orteils.

---

l'hydre de Lerne, par le Guide [1046]; sur l'Hercule mourant du même peintre [1049]; sur le Jésus du Titien [1222]; sur le Jésus de Salviati [1184]; sur celui de Bronzino [887].

La surface postérieure de la jambe est plus large, et moins uniforme encore, que l'externe. Renflée dans la moitié de sa hauteur, où elle forme le mollet, elle s'aplatit au-dessous et se rétrécit de plus en plus, de haut en bas, de manière à dessiner le méplat du soléaire, ainsi que le relief du tendon d'Achille, et les gouttières malléolaires que je décrirai avec l'articulation du pied.

Le mollet, arrondi d'un côté à l'autre, arrondi encore en bas, où il se détache sur le reste de la jambe par une saillie frappante, se couvre de plans divers, pour peu qu'il y ait de tension dans ses muscles. Ainsi, se dessinent de haut en bas 1° sur le milieu de sa largeur, un relief allongé, demi-cylindrique (1), qui correspond aux bords voisins et tout charnus des muscles jumeaux. La structure de ces bords rend compte de cette saillie (A); 2° latéralement, deux méplats, un sur chaque muscle jumeau, qui sont dus à la présence des tendons supérieurs de ces muscles, épanouis en aponévrose sur leur surface (2) (B); 3° en bas, une dépres-

---

(1) P. II, 338.

(A) La saillie médiane du mollet est frappante et plus large en haut qu'en bas, sur le Gladiateur, 262; sur le Mercure, 297. Elle est très-visible et très-exacte sur le Silène, 709; sur le Jason, 710. Elle est encore distincte sur le Germanicus, 712; sur l'Achille, 144. On l'entrevoit sur l'un des soldats du Titien, tableau [1222]. Elle est plus évidente sur l'un des hommes qui occupent le premier plan du tableau de Champaigne [396]; sur la jambe gauche de l'Apollon de Rubens, tableau [690]; sur la jambe gauche du premier des Horaces, tableau de David [37].

(2) P. II, 345, 346.

(B) On reconnaît aisément les méplats latéraux du mollet sur le Gladiateur, 262; sur la jambe gauche de l'Apollon du

sion triangulaire (1) qui partage le mollet en deux éminences latérales, l'une droite, l'autre gauche, et qui est due à ce que les jumeaux eux-mêmes sont séparés en bas, quoique réunis sur un tendon commun, et forment deux reliefs arrondis très-distincts (2) (A). Ces reliefs offrent, chez les gens robustes, un angle obtus très-frappant, produit par la réunion du plan postérieur des jumeaux avec un plan inférieur, oblique en bas et en avant, suivant la direction des dernières fibres de ces muscles, qui se portent de la fin du tendon postérieur à la surface du tendon d'Achille (B) (*a*).

Belvédère; sur la jambe droite du Mercure, 297, où l'interne est inexact; sur le Faune dansant, 403; sur le Silène, où le mollet est d'une grande vérité, 709; sur le Jason, 710; sur le Germanicus, 712; sur l'Achille, 144, où ils sont assez légèrement exprimés.

(1) P. II, 347.

(2) P. II, 349, 348.

(A) Vous observez l'échancrure du mollet sur le Gladiateur, quoiqu'elle soit peut-être un peu faible à gauche; sur l'Hercule, 450; sur le Silène, 709; sur l'un des soldats du Titien, tableau [1222]; sur l'une des figures qui occupent le milieu du tableau de Champaigne [396]; sur la jambe gauche de l'Apollon de Rubens [690]; sur la même jambe du premier des Horaces de David [37], où elle est d'une vérité parfaite.

(B) L'extrémité inférieure des jumeaux est vraie, quoique peut-être un peu trop arrondie de haut en bas, sur le Gladiateur, vu l'état d'activité des muscles jumeaux dans sa position. Elle est d'une grande exactitude, à droite, sur le Silène, 709, et sur le Jason, 710, à gauche; sur l'un des soldats du Titien, tableau [1222]; sur la jambe gauche du premier des Horaces de David [37].

(*a*) On sait que, parmi les muscles qui forment le mollet, il s'en trouve un beaucoup plus mince que les autres, et qu'à-

Au dessous du mollet, la surface postérieure de la jambe se déprime brusquement, et conserve une forme triangulaire (1), dont la base tient au mollet qui y semble assis, dont les côtés latéraux, beaucoup plus étendus que la base, descendent jusque vers le talon, où ils se réunissent au tendon d'Achille, qu'on dirait formé par leur convergence et leur prolongement (2) (A). Ce large plan appartient au muscle soléaire. Les côtés latéraux dont je viens de parler, correspondent aux bords épais du même muscle, qui forment, de chaque côté de la jambe, en dehors (3) et en dedans (4), un relief fort distinct.

La surface du plan du soléaire est légèrement bombée et arrondie.

Le bord antérieur de la jambe, chez tous les gens dont les muscles ont un peu de développement, est toujours arrondi de dehors en dedans, au lieu d'être anguleux comme la crête du tibia qui le forme, parce que cette crête est recouverte ou dépassée par le muscle jambier antérieur, qui

---

cause de cette circonstance on appelle le plantaire grêle. On a, sans preuve, attribué à la rupture de son tendon les vives douleurs qu'on éprouve quelquefois dans le mollet, par un violent effort de ses muscles.

(1) P. II, 351, 355.

(2) P. II, 363.

(A) Le plan postérieur du soléaire est très-bien sur le Gladiateur, 262 ; sur l'Apollon du Belvédère ; sur le Silène, 709 ; sur l'un des soldats du Titien, tableau [1222] ; sur la jambe gauche de l'Apollon de Rubens [690] ; mieux encore sur le premier des Horaces de David, tableau [37]; sur l'Adulte de la Scène du Déluge [80].

(3) P. I, 355.

(4) P. I, 351.

en dissimule ainsi la saillie (A). Telle est si bien la cause de la forme arrondie dont je parle, que le tibia fait saillie, précisément au-dessous de son épine (1), en haut de la jambe, parce qu'il s'y trouve à nu sous la peau; le jambier antérieur restant en dehors de l'os. Le bord antérieur de la jambe s'aplatit et s'élargit immédiatement au dessus du coude-pied, comme la crête du tibia elle-même (2). Il ne descend point parfaitement droit du genou au coude-pied, il se courbe en dedans, à son tiers inférieur, et se dirige vers la malléole interne, en tournant sa convexité en dehors. Cette disposition tient à une courbure correspondante de la crête du tibia. A cet égard, je dois faire remarquer que ce rebord osseux étant infléchi en *S italique*, la courbure inférieure est la seule sensible, parce que rien n'en remplit le vide, tandis que le jambier antérieur le comble, à la courbure supérieure, dont la concavité regarde en dehors. Cependant on peut les distinguer l'une et l'autre chez les gens extrêmement maigres (*a*).

(A) C'est ainsi que vous voyez le bord antérieur de la jambe arrondi sur le Gladiateur, 262; l'Apollon du Belvédère, le Silène, 709; le Jason, 710; l'Achille, 144; sur le Jésus montant au ciel d'A. Carrache [913]; sur l'Hercule tuant l'hydre de Lerne, par le Guide [1046]; sur le Saint Michel de Raphaël [1159]; sur le Jésus du Titien, [1222]; sur le Jésus de Salviati [1184]; sur le Jésus de Bronzino [887]; sur l'Apollon de Rubens, tableau [690]; sur la jambe droite du père des Horaces, par David [37]; sur l'Adulte de la Scène du Déluge, par Girodet [80].

(1) P. I, 337. (2) 360.

(*a*) Le chirurgien doit se rappeler que cette courbure en *S* de la crête du tibia, peut devenir apparente chez une personne très-maigre, car il pourrait la prendre alors pour une inflexion

Le bord interne de la jambe n'est pas également distinct et prononcé dans tous les points de sa longueur. Il sépare, l'une de l'autre, les surfaces interne et postérieure de la jambe. Il a l'épaisseur de deux doigts, au moins, en haut. Il est arrondi d'avant en arrière, et creusé, en avant, d'un sillon profond et vertical, qui fait suite à celui qui embrasse le genou par en bas (1) (A). Il est formé, dans les deux tiers supérieurs de la jambe, au moins, par le bord interne des muscles jumeau interne et soléaire, et le sillon qui l'accompagne est dû au relief de ces muscles sur le bord interne du tibia, auquel s'attache le soléaire (B). Peu distinct en

---

rachitique. J'ai vu commettre une pareille erreur par un chirurgien de village.

(1) P. I, III, 331, 252.

(A) Le sillon interne de la jambe est plein de vérité et d'exactitude sur le Gladiateur, 262; sur l'Apollon du Belvédère. Mais il est trop profond et trop dur sur l'E. Verus, 268; sur le Mercure, 263; sur l'Adrien, 276; sur l'E. César, 287; sur une foule d'autres statues romaines. Il l'est même à gauche sur le Silène, 709. Il est beaucoup mieux, et très-bien, sur le Jason, 710; sur le Germanicus, 712; et trop profond à droite sur l'Achille, 144. Il ne manque pas d'exactitude sur le Jésus montant au ciel, par Carrache [913]; sur l'Hercule du Guide, tuant l'hydre de Lerne [1046]. Il me paraît en manquer, au contraire, sur le Jésus du Titien [1222]. Il est exact sur la jambe gauche de l'Apollon de Rubens [690], et surtout sur le père des Horaces, tableau de David [37], et sur la jambe gauche de l'adulte de la Scène du Déluge, par Girodet [80].

(B) Vous reconnaîtrez ces muscles du bord interne de la jambe, sur le Tibre, 249; sur le Gladiateur, 262; sur l'Apollon du Belvédère; sur le Silène, 709; sur le Jason, 710; sur le Germanicus même, 712; sur l'Achille, 144; sur le Jésus montant au ciel, par Carrache [913]; sur l'Hercule du Guide, tuant l'hydre de Lerne [1046]; sur le Jésus de Salviati,

bas, où il devient moins épais, il n'est plus formé là que par le bord du soléaire que l'on voit se diriger en arrière, sur le tendon d'Achille, et enfin par le bord interne du tibia (*a*). Le long de ce bord se dessine souvent une veine bien distincte : c'est la grande saphène. Quelquefois, au lieu d'une il y en a plusieurs. Ce sont des veines voisines de la saphène, qui s'y rendent ou s'anastomosent avec elle. Ces veines sont sujettes à se dilater et à produire des varices qui déforment la jambe.

Le bord externe de la jambe sépare les surfaces externe et postérieure de ce membre. Il paraît un peu moins épais que le bord précédent. Un sillon peu sensible en haut, l'accompagne par devant, et distingue son relief de celui des péroniers latéraux. Dans les deux tiers supérieurs de la jambe, il est formé par le jumeau externe et le soléaire, faisant saillie sur le péroné (1) (*b*). Ce relief est cependant

---

quoiqu'ils y soient peu étudiés [1184]; sur l'Apollon de Rubens [690], où ils sont très-marqués; sur le Père des Horaces, où ils le sont moins [37]; sur l'Adulte de la Scène du Déluge [80].

(*a*) En incisant la peau, en coupant les attaches du bord interne du soléaire sur celui du tibia, le long du sillon interne de la jambe, en incisant l'aponévrose profonde de ce membre, on parvient aisément sur l'artère tibiale postérieure. On arrive même facilement à l'extrémité inférieure de l'artère poplitée, en incisant dans ce même sillon, au-dessous de la tubérosité interne du tibia, et passant entre le jumeau interne et le soléaire. Enfin, par ce même sillon, on parvient inférieurement sur l'artère tibiale postérieure, en incisant en dedans du tendon d'Achille, jusqu'au delà de l'aponévrose profonde de la jambe.

(1) P. III, 339.

(*b*) Lorsque ce sillon externe de la ambe est bien distinct,

moins prononcé que celui des mêmes muscles sur le tibia (A). Vers le bas du membre, on voit le relief du soléaire se diriger vers le tendon d'Achille, comme au bord interne, et le bord externe de la jambe se trouve formé, là, par le péroné et les deux muscles péroniers latéraux, qui l'arrondis-

---

on peut s'en servir comme d'un guide infaillible pour arriver à l'artère péronière; mais lorqu'il ne l'est pas, on y parvient tout aussi sûrement, en incisant sur le bord postérieur du péroné, et rasant sa surface postérieure et interne. En opérant ainsi supérieurement, on détache le soléaire et on parvient entre ce muscle et l'aponévrose profonde de la jambe sous laquelle on trouve immédiatement l'artère. En opérant ainsi au milieu de la jambe, on arrive au même point, mais on ne trouve plus l'artère péronière sous l'aponévrose; elle est engagée sous le fléchisseur propre du gros orteil : enfin, en opérant ainsi au bas de la jambe, on arrive directement sur le fléchisseur du premier orteil, sans avoir besoin de détacher le soléaire du péroné auquel il ne s'attache plus, et il ne reste qu'à détacher, dans ce cas comme dans le précédent, ce muscle fléchisseur, du péroné, en rasant l'os à sa surface interne. On trouve alors l'artère péronière au-dessous du muscle, et contre l'os.

(A) On trouve un exemple assez distinct du relief du soléaire sur le péroné, sur le Tibre, 249; sur le Gladiateur, 262; sur la plupart des statues de la salle du Gladiateur, et entre autres sur le Mercure, 297. On trouve encore ce relief sur l'Hercule, 450, où il descend trop bas; sur la jambe droite du Suivant de Bacchus, 485, où il est grossi du relief des péroniers latéraux, mal à propos confondus avec lui; sur le Silène, où il est exact, 709; sur l'Achille, 144; sur le Jésus montant au ciel, par Carrache [913]; sur le Jésus de Bronzino [887]; sur la jambe droite du premier Horace, où il est parfaitement rendu, tableau du Serment des Horaces par David [57]. On le distingue aussi sur l'adulte de la Scène du Déluge, par Girodet [80].

sent un peu, en descendant par derrière l'os qu'ils recouvrent (*a*).

Ainsi les deux bords opposés de la jambe semblent s'interrompre en bas, ou se diviser en un relief postérieur qui se porte en arrière, et en un relief antérieur qui se prolonge directement en bas jusqu'aux malléoles (*b*).

(*a*) Le péroné, qui concourt aux formes de la jambe en dehors, est un os assez mince, assez fragile et, partant, exposé aux fractures. Ses rapports avec le tibia, contre lequel il peut rester appuyé, quand il n'est encore qu'à demi fracturé, l'exposent même à des fractures incomplètes, et à des ruptures semblables à celle d'une branche à moitié cassée. M. Campaignac, qui a prouvé le premier, par deux exemples concluans, la possibilité de ce genre de fractures, a rapporté une observation d'une fracture semblable du péroné. (*Journal Hebdomadaire*, n° 43, 1829.)

(*b*) La jambe a, proportionnellement au nombre de ses muscles, moins de gaînes ligamenteuses que l'avant-bras auquel elle correspond, et que la cuisse à laquelle elle succède dans le membre inférieur. Ces gaînes sont celles du jambier antérieur qui est incomplète, celle de l'extenseur commun qui l'est encore, celle des péroniers latéraux, celle du mollet, celle des muscles profonds de la jambe, enfin celle du poplité.

La gaîne du jambier antérieur a une lame antérieure, qui appartient à l'aponévrose de la jambe; une lame externe, fibreuse jusqu'au milieu de la jambe, et celluleuse jusqu'au coude-pied; le tibia la complette en dedans.

La gaîne de l'extenseur commun des orteils renferme aussi l'extenseur du pouce et le péronier antérieur. Une lame antérieure qui est l'aponévrose jambière, une lame postérieure qui est le ligament interosseux de la jambe, une lame interne qui forme l'externe de la gaîne précédente, une lame externe et une portion du côté interne du péroné, constituent cette gaîne.

La gaîne des péroniers latéraux est formée par une lame ex-

DE L'ARTICULATION DU COUDE-PIED.

Cette jointure unit à angle droit le pied avec la jambe, et offre quatre côtés différens (*a*). En avant s'observe le sinus ou l'échancrure de l'angle qu'elle forme. Le fond en est arrondi de haut en bas. Par suite du ligament annulaire

---

terne, qui appartient à l'aponévrose de la jambe; par une lame antérieure, qui est l'externe de la gaîne de l'extenseur commun des orteils; par une lame postérieure, qui sépare les péroniers latéraux du soléaire et du fléchisseur propre du gros orteil, en s'attachant au bord externe et postérieur du péroné; enfin par la face antérieure et externe de cet os lui-même.

La gaîne du mollet, qui renferme les jumeaux, le plantaire grêle et le soléaire, est formée, en arrière, par l'aponévrose de la jambe; en avant, par une lame profonde qui sépare les jumeaux et le plantaire grêle du poplité, et par une autre lame qui les sépare, tous à la fois, des muscles profonds.

La gaîne des muscles profonds renferme, avec les muscles profonds de la jambe, le nerf tibial postérieur, l'artère de même nom, et la péronière; elle est formée, en arrière, par l'aponévrose profonde de la jambe, et, en avant, par le tibia, le péroné et le ligament interosseux Il n'est pas fort rare de la voir se partager inférieurement en trois gaînes différentes, qui renferment séparément le fléchisseur propre du pouce, le jambier postérieur et le fléchisseur commun des orteils.

La gaîne du poplité est formée, en arrière, par une lame qui le sépare des muscles jumeaux, en avant, par l'extrémité supérieure du tibia.

(*a*) La forme, et surtout la structure de l'articulation du coude-pied, ne permettent point d'y pratiquer d'amputation. Ce serait une très-mauvaise opération. On n'obtiendrait que des lambeaux trop minces et des surfaces peu favorables à la réunion.

antérieur qui y existe, il est sillonné légèrement d'un côté à l'autre, dans l'inactivité des muscles. Mais dans la tension de ces organes, un tendon y forme un relief très-prononcé, qui, comme une grosse corde saillante, se dirige en bas et en dedans; c'est le tendon du jambier antérieur. Du fond même du sillon du coude-pied, qui correspond au ligament annulaire de cette arrticulation, on voit naître, en dehors du tendon précédent, celui de l'extenseur propre du pouce, et ensuite ceux de l'extenseur commun et du court péronier antérieur, qui sortent de la même gaîne. Ainsi des saillies tendineuses se montrent au coude-pied.

L'articulation du pied, par derrière, laisse voir le tendon d'Achille, qui descend accompagné, de chaque côté, d'une gouttière malléolaire superficielle.

Le tendon d'Achille (1), le plus fort des tendons, forme la corde la plus volumineuse et la plus saillante que l'on aperçoive à la surface du corps et des membres. Large à la jambe, il se rétrécit derrière les malléoles, et sa plus grande étroitesse correspond précisément à la malléole externe, et au bord inférieur de l'interne (2). A partir de ce point, il s'élargit de nouveau et se renfle un peu, en descendant derrière l'os du talon, où il va s'attacher (3) (A). Depuis le niveau de la malléole externe, il descend, obliquement en bas et en arrière, jusqu'au calcanéum. Aussi, lorsqu'on l'observe de profil, on le voit dessiner un creux

---

(1) P. II, , 363. (2) 363. (3) 370.

(A) Le relief du tendon d'Achille sur l'os du talon est très-saillant sur le Gladiateur, et évident sur la plupart des statues antiques. Il est très-évident aussi sur le Turc nu de la Révolte du Caire [81], et l'Adulte de la Scène du Déluge, par Girodet [80].

au-dessus de son renflement. Il rentre ainsi vers les os de la jambe, parce qu'il est bridé et maintenu par des aponévroses, que je nomme la ceinture postérieure du coude-pied, et dont je vais parler tout de suite (*a*).

Les gouttières malléolaires de l'articulation du coude-pied remontent, de chaque côté du tendon, jusque vers la saillie du soléaire, et descendent sur les côtés du talon, où elles se continuent avec les gouttières sous-malléolaires. Ces gouttières sont produites par la ceinture postérieure de l'articulation, qui embrasse le tendon d'Achille, adhère à ses bords, s'étend de là au tibia, d'une part, au péroné, de l'autre, et se fixe à ces os. Cette ceinture se creuse en gouttière sur les côtés du tendon, parce que des brides aponévrotiques, passant en travers devant le tendon d'Achille, retiennent, et attirent vers le milieu de la jambe, les deux côtés de cette ceinture fibreuse, auxquels on les voit adhérer en entremêlant leurs fibres ensemble. Cette ceinture ligamenteuse est

---

(*a*) Les blessures de la partie postérieure de l'articulation du pied sont moins graves que celles du côté opposé; le tendon d'Achille protége, pour ainsi dire, la jointure par derrière. Il peut bien être coupé par un instrument tranchant, mais la résistance qu'il lui a opposée, a suffi, souvent, pour affaiblir son action, au point de l'arrêter entièrement, avant qu'il ait atteint l'articulation, ainsi que les tendons qui l'avoisinent en arrière: d'ailleurs, la section du tendon d'Achille n'a rien de grave, et peut même guérir très-vite, comme le prouve la 260e observation de Lamotte. Il paraît en effet, d'après cette observation, que le malade ne garda le repos que pendant environ un mois. Néanmoins, il ne faudrait pas en conclure que ce temps soit généralement suffisant. Dans un cas semblable, il faudrait commander un repos d'environ cinquante jours ou deux mois, et d'ailleurs essayer la force de la réunion, si je puis parler ainsi, avant d'abandonner le malade à lui-même.

encore la cause qui arrondit en corde les bords du tendon d'Achille. Aussi n'ont-ils point cette forme quand ils sont disséqués.

Ces gouttières, dont je viens d'expliquer la structure, sont moins profondes, et par suite, le tendon d'Achille est moins détaché, chez les personnes grasses, parce qu'il existe au-devant de ce tendon, dans l'épaisseur du plan profond de la ceinture postérieure du coude-pied, une certaine quantité de graisse qui remplit ces gouttières, et les efface plus ou moins entièrement (*a*).

(*a*) Quoique le tendon d'Achille soit le plus robuste de tous les tendons qui sont en usage dans notre machine, il n'en est point de plus ni d'aussi souvent rompu, dans les efforts musculaires que leur corde transmet aux os. C'est ordinairement dans un saut violent qu'arrive la rupture; mais souvent, je m'empresse de le dire, la rupture n'est qu'incomplète. Vous lirez des observations de ruptures complètes du tendon d'Achille dans J.-L. Petit (*Mém. de l'Acad. des Sc.*, 1722, ou *Mal. des os*, t. II, chap. 15); dans la dissertation de Kuhn (sur la rupt. du tendon d'Achil. Dantzick, 1730); dans la chirurgie de M. Boyer (t. XI, p. 93). Vous en trouverez, sur les ruptures incomplètes, dans le même mémoire de J.-L. Petit que je viens de citer, ou dans ses *Maladies des os*, et dans Lamotte (*Chir.*, Obs. 412, supplém.) Dans le cas où la rupture du tendon est incomplète, se borne-t-elle ordinairement, comme le dit Petit, aux fibres qui viennent des muscles jumeaux? Les raisons qu'il en donne ne me paraissent pas sans fondement; mais on n'a rien de certain à cet égard. Lorsque la rupture du tendon est complète, le bout supérieur, obéissant au ressort naturel et à la contraction lente des muscles jumeaux et soléaire, remonte de deux ou trois doigts. — Comme le tendon d'Achille n'est jamais plus tendu que dans la flexion du pied en avant et dans l'extension de la jambe, il en résulte que les premières

En dehors, l'articulation du coude-pied présente, et la malléole externe, et la gouttière sous-malléolaire qui l'accompagne (*a*).

La malléole externe forme une saillie abaissée sur les côtés du pied, jusqu'au niveau de la saillie du talon; elle est un peu plus rapprochée du tendon du jambier antérieur, qui est la partie la plus avancée de l'articulation, que du tendon d'Achille qui en est la plus reculée. Cette saillie

---

indications à remplir, dans la rupture de ce tendon, pour en rapprocher les deux parties opposées, c'est de fléchir le pied et la jambe en arrière, et de comprimer uniformément les muscles du mollet au moyen d'un bandage. On obtient la guérison en tenant le malade soumis à ces soins pendant quarante ou cinquante jours. Alex. Monro l'ancien, se trouvant lui-même dans un cas semblable, n'abandonna ses machines contentives qu'au bout de cinq mois. (*Voy.* S. Cooper, art. *tendon*, *Dict. de chir.*)

(*a*) La malléole externe contient peut-être bien un peu le pied dans la station, comme on l'a dit, mais elle serait absolument incapable d'en empêcher le renversement, si les muscles latéraux du pied ne s'y opposaient par leur action : aussi ce sont là les véritables puissances qui s'opposent avec succès aux mouvement latéraux du pied, comme je le démontrerai dans ma physiologie, où je donnerai une histoire et une analyse détaillée des phénomènes de la mécanique animale. Néanmoins, si, sur un cadavre, par exemple, où la roideur n'existe point, les mouvemens latéraux des pieds s'opposent à l'équilibre de la machine dans la station debout, et si les malléoles, et l'externe en particulier, sont insuffisantes pour le lui conserver, je dois dire que la résistance de la dernière est cependant assez forte pour que le péroné soit cassé dans son corps par une vive et brusque adduction du pied, comme on l'a vu arriver fréquemment sur le vivant. La fracture provient alors, de ce que la tête de l'astragale, poussant en dehors l'extrémité inférieure du

n'est pas précisément verticale. Avec quelqu'attention à cet égard, on reconnaît qu'elle se dirige un peu obliquement en bas et en avant, comme le péroné qui la forme par son extrémité inférieure.

Elle ressemble à un prisme à trois côtés, qui finirait en pointe et se continuerait par en haut avec le péroné. De ces côtés, l'un, tourné en dedans, repose sur l'articulation, sert de base à l'éminence et ne se voit pas. Un autre est tourné en arrière. Il est fort étroit et coupé presque directement de dehors en dedans, sans s'incliner en arrière. Le troisième, qui regarde en avant et en dehors, continue, pour ainsi dire, le plan de la surface externe de la jambe, à laquelle il fait suite. Ce côté est beaucoup plus étendu que le précédent. Ils se réunissent l'un à l'autre par un bord qui forme une arête assez saillante sur le péroné, mais que la peau arrondit sur la malléole (A). L'extrémité inférieure de la malléole

---

péroné retenue un peu plus haut par des ligamens, oblige cet os à se courber dans son corps jusqu'à ce qu'il se casse. Cette malléole descend si bas, que le péroné peut encore être fracturé par contre-coup, dans un mouvement inverse. C'est en effet ce qui arrive, lorsque le pied, fortement renversé en dehors, heurte soudainement, de bas en haut, la malléole, par son bord externe. Alors le péroné se courbe encore jusqu'au point de se briser.

(A) La malléole externe est imparfaitement rendue dans sa forme, sur le Tibre, 249; elle l'est mieux sur le pied droit que sur le gauche du Gladiateur, 262; elle me paraît un peu élevée, relativement à l'interne, sur l'Apollon du Belvédère; trop forte et trop ronde sur le Mercure, 263, et sur une infinité d'autres statues. Elle est surmontée d'une dépression vicieuse, sur le Mercure, 297; elle est trop large et tronquée contrairement à la nature, sur le Suivant de Bacchus, 485; elle a plus de vérité à gauche qu'à droite, sur le Silène, 709; elle est très-exacte sur

orme une saillie anguleuse très-prononcée, parce qu'elle est, si je puis parler ainsi, détachée de la surface externe du talon, par la gouttière sous-malléolaire. En haut, la malléole se continue avec un plan étroit qui appartient au péroné, à découvert en cet endroit, entre le court péronier antérieur, qui se porte en avant, et les péroniers latéraux, qui se portent en arrière (A). Devant la malléole remonte parfois la saphène externe, qui passe le plus souvent par dessous et par derrière. Il est assez rare qu'on l'aperçoive, parce qu'elle est peu volumineuse. Aussi n'est-ce point celle que le chirurgien cherche ordinairement pour pratiquer la saignée du pied.

La gouttière sous-malléolaire externe (1) est étroite, et circonscrit exactement, en arrière et en bas, la saillie dont elle emprunte son nom (B). Elle est quelquefois interrompue sous la pointe de la malléole, par la saillie tendineuse des péroniers latéraux. Au-devant de la malléole se voit quelquefois

---

le Saint Luc d'A. Carrache [916]. Elle a la même forme que l'interne sur le Jésus du Titien [1222], ce qui ne me paraît pas exact. Elle n'est pas exacte non plus sur le Jésus de Salviati [1184]. Elle est très-belle sur le premier des Horaces de David [37].

(A) On retrouve rarement ce plan *sus-malloléaire* du péroné sur les ouvrages de sculpture. On en reconnaît pourtant quelque chose sur la jambe gauche du Gladiateur, 262; sur le Silène, malgré les restaurations, 709; sur le Jason, 710; sur l'Achille, 144; sur le Saint Luc d'A. Carrache, 916. Il est évident sur le premier des Horaces de David [37], où il est parfaitement exprimé. On le retrouve encore sur l'Adulte de la Scène du Déluge, par Girodet [80].

(1) P. II, III, 374.

(B) La gouttière sous-malléolaire externe est très-évidente sur

un petit méplat, où le tibia se trouve à nu sous la peau, à l'endroit même où il s'articule avec l'extrémité inférieure du péroné; c'est un méplat *prémalléolaire* (A).

L'articulation du pied ne présente de remarquable, en dedans, que la malléole interne et la gouttière sous-malléolaire.

La malléole interne descend moins bas que l'externe de près d'un travers de doigt (1). Elle est bien plus avancée que l'externe, puisqu'elle touche au tendon du jambier antérieur; et comme elle est plus large, elle s'étend aussi loin que l'autre, par derrière: mais il reste au moins un tiers des côtés de l'articulation derrière ces éminences, et ce tiers est formé par les gouttières malléolaires, qui n'appartiennent pas moins aux surfaces latérales du coude-pied que je décris, qu'à son côté postérieur. La malléole interne n'est pas seulement plus avancée, plus élevée, plus large que l'externe; elle en diffère encore par sa conformation (2): en effet, tandis que la première est allongée en fer de flèche, en tête de serpent, comme l'est elle-même l'extrémité inférieure du péroné qui en fait le fondement, la seconde paraît quadrilatère et tronquée en bas, quoique l'éminence du tibia, qui en est la base, soit légèrement allongée en pointe obtuse, dans le devant de son bord inférieur. Cela tient à ce que le tendon du jambier postérieur remplit la gouttière, ou le vide, que ce bord présente derrière l'apophyse dont je viens de parler (B). Con-

---

le Saint Luc de Carrache [916]; sur le premier des Horaces de David [37]; sur l'adulte de la Scène du Déluge, par Girodet, 80.

(A) Vous verrez ce méplat sur la jambe gauche du Gladiateur, 262; sur le Silène, à gauche, 709.

(1) P. II, 359.

(2) P. III, 367.

(B) La malléole interne est certainement trop étroite sur le

tinue, en haut, avec la surface interne du tibia, dont elle ne semble être que la suite, la malléole est, là, surmontée par la saillie de la grande veine saphène (1), qui s'élève obliquement le long du bord interne de la jambe, où on la distingue d'habitude. C'est la veine où les chirurgiens pratiquent ordinairement la saignée du pied (*a*) (A).

---

pied droit du Tibre. Elle n'a pas la même forme des deux côtés, sur le Gladiateur, 262. Je lui trouve des formes un peu âpres et osseuses sur le Mercure, 297. Elle laisse sentir, au-dessous de son relief, le tendon du jambier postérieur, dans le Silène, 709. Elle est très-exacte sur le Jason, 710, et mal exécutée sur l'Achille, 144, surtout à gauche. Elle ne manque pas de vérité sur le pied gauche du Jésus montant au ciel, de Carrache [913]. Il y en a moins à cet égard sur l'Hercule tuant l'hydre de Lerne, du Guide [1046]. Elle est mal rendue dans le Jésus de Salviati [1184]; dans celui de Bronzino [887]; plus basse que l'interne sur l'Apollon de Rubens [690], ce qui est une faute singulière; beaucoup trop élevée sur l'un de ses Archanges, dans son tableau [676]. Elle est peut-être un peu étroite sur le père des Horaces [37].

(1) P. I, III, 359.

(*a*) La grande saphène ne donne pas autant de sang qu'on pourrait le présumer d'après son volume. Cela tient à ce que ses parois étant très-épaisses, son canal est plus petit que dans les veines des membres supérieurs, et à ce que, étant très-près des orteils, elle n'est pas alimentée par des veines assez nombreuses; enfin, à ce que la compression n'agissant ici que très-faiblement, ou n'agissant pas du tout sur les veines profondes, elle n'y arrête pas le cours du sang aussi complétement qu'au bras.

(A) On observe rarement la grande saphène au-dessus de la malléole interne, sur les chefs-d'œuvre des arts. On l'entrevoit sur le pied droit du Père des Horaces [37]. Elle est manifeste sur le pied droit de l'Adulte de la Scène du Déluge [80].

La gouttière sous-malléolaire n'est autre chose ici que la voûte du pied, ou le commencement de cette voûte et la fin de la gouttière malléolaire correspondante (A).

Le lecteur a dû remarquer par ce que j'ai dit, que les deux malléoles n'ont point la même hauteur. Cette disposition, frappante lorsqu'on examine le coude-pied par devant, l'est bien davantage par derrière, et c'est ainsi qu'il faut l'observer pour en prendre une bonne idée (*a*).

(A) La gouttière sous-malléolaire interne est différente à droite et à gauche sur le Gladiateur, 262, et elle n'offre qu'une forme adoptive sur le pied gauche; elle est peu exacte sur le Silène, 709; beaucoup mieux sur le Jason, 710; sur le Germanicus, 712, et de nouveau assez médiocrement modelée sur l'Achille, 144. Elle est très-visible sur le Saint Luc d'A. Carrache [916]. On la reconnaît aisément sur le Jésus du Titien [1222]. Elle est pour ainsi dire effacée sur le Jésus de Salviati [1184]. Elle est très-apparente sur le pied droit du Père des Horaces de David [37], et sur le vieillard et l'adulte de la Scène du Déluge, par Girodet [80].

(*a*) Par sa forme, et surtout par sa structure, l'articulation du pied cède encore avec assez de facilité aux violences extérieures. Aussi elle peut se luxer dans ses quatre sens principaux, et d'une manière complète ou incomplète. Ses luxations en avant et en arrière sont les plus rares. L'interne est la plus fréquente, parce qu'elle est la plus facile; et elle est la plus facile parce que le pied s'infléchit naturellement un peu en dehors, surtout dans la marche. A chaque pas, en effet, on voit l'articulation saillir davantage en dedans, vers la malléole interne. Ce mouvement est surtout sensible chez les femmes dont les articulations sont plus souples et plus flexibles. Les luxations complètes sont toujours faciles à reconnaître, par les grands changemens qu'elles apportent dans l'articulation du pied et dans les formes de la jointure. Mais il n'est pas toujours aisé de reconnaître si elles sont compliquées de l'écartement du péroné, de la

DU PIED (A).

Le pied, soutien de tout le poids du corps, est, comme la main, formé de deux parties distinctes, mais d'une éten-

---

fracture de son extrémité, de celle de la malléole interne et d'une double luxation de l'astragale. Toutes les luxations complètes du pied sont graves, et ordinairement difficiles à réduire, au point que Desault, un jour, après maints essais infructueux, a osé ouvrir l'articulation, pour réduire une luxation qui avait résisté à ses efforts. Les plus graves sont celles qui sont accompagnées de l'issue et de la double luxation de l'astragale. Sans doute on les peut guérir; les observations rassemblées par le professeur Boyer le prouvent incontestablement (*Voy.* Boyer, *mal. chir.*, t. IV, *lux. du pied*); mais elles n'en sont pas moins des cas excessivement graves. — La disposition des os du coude-pied ne permet pas de réséquer facilement l'extrémité inférieure du péroné, et surtout celle du tibia. A moins que l'extrémité du tibia ne sorte elle-même par une plaie, je ne crois pas qu'on doive en faire jamais le retranchement. Ainsi, dans les maladies organiques de l'articulation du coude-pied, dans ses tumeurs blanches, il faut toujours préférer l'amputation de la jambe à la résection du tibia, du péroné, et à l'ablation de l'astragale, bien que celle-ci ait été faite avec succès dans les luxations du pied compliquées du détachement partiel de cet os. Ce qui distingue ces derniers cas, et ce qui explique les succès d'opérations aussi graves, c'est qu'elles sont faites sur des parties que l'accident a saisies en bonne santé, et chez des individus bien portans; circonstances qui rendent bénignes les opérations les plus redoutables, comme les circonstances opposées rendent mortelles les opérations les plus innocentes.

(A) Les pieds sont d'un mauvais dessin dans le Christ de Salviati [1184]. Il sont au contraire d'une grande vérité dans le Saint Christophe de Spada [1200]. Ils ont des formes ignobles dans le Christ et le Saint Jean du tableau [675] de Rubens. Ils

19

due proportionnelle bien différente : ce sont, le pied proprement dit ou sa *voûte*, et les *orteils*.

DE LA VOUTE DU PIED.

Je nomme *voûte* du pied toute la portion de cet organe qui est postérieure aux orteils; elle est aplatie de haut en bas, quadrilatère dans sa circonférence, et offre, comme son nom l'indique, la forme d'une voûte, d'ailleurs très-surbaissée, qui a deux faces, deux bords et deux extrémités (*a*).

---

sont aussi d'une vilaine forme dans les Archanges de son tableau du triomphe de la religion [676]; d'une plus vilaine encore dans une figure d'homme, à draperie jaune, que l'on voit à la droite du même tableau, ainsi que dans le prophète Élie [670]. Il y a beaucoup d'exactitude dans les pieds des figures du tableau [151] exécuté par Lesueur. David en a donné d'admirables modèles [37, 38, 39.]

(*a*) La voute du pied est à peu près nulle chez certains individus. C'est ce qui constitue les *pieds plats*, disposition qui, dit-on, gêne beaucoup la marche, et est même une cause de réforme militaire. — Le pied peut être renversé en dehors ou en dedans. Il en résulte une difformité qu'on nomme *pied-bot*, et qui, surtout quand elle est légère et quand les individus sont jeunes, peut être réparée par le moyen des bottines mécaniques (*Voy.* mon *Traité des Bandag.*, *Réduct. du pied*, 519.) —La structure des os du pied, et surtout de ceux du tarse, leur peu d'étendue, leur rapprochement, y rendent fort rares les fractures uniques. On n'y observe guère que des fractures multipliées, compliquées d'écrasement des parties molles et de plusieurs os. L'arrangement des os du pied permet d'en faire l'amputation, 1° entre le calcaneum et l'astragale d'une part, le scaphoïde et le cuboïde de l'autre; 2° entre le scaphoïde et le cuboïde d'une part, les os cunéiformes et les deux derniers os du métatarse d'autre part; 3° entre les os du tarse et du métarse. Dans le premier cas, on opérerait d'après la mé-

Des deux faces, l'une forme le dos; l'autre la plante du pied; des deux bords, l'un est interne ou *tibiaire*; l'autre est externe ou *péronéaire*; des deux extrémités, l'une est antérieure ou *digitaire*; l'autre est postérieure et forme le talon.

Couvert en arrière, dans sa portion la plus reculée, par la jambe qu'il soutient, le dos du pied est libre et convexe dans le reste de son étendue; mais il n'est nulle part plus convexe, que le long de son bord interne. Il est en même temps incliné en avant et en dehors, parce que sa courbure s'abaisse rapidement dans ces deux sens, mais surtout en dehors.

Sur sa surface se dessine, d'abord, une arcade veineuse irrégulière (1), qui aboutit, en dedans, à la grande saphène qu'elle commence, en suivant le dos du pied, le long de son bord interne; en dehors, à la petite saphène qu'elle commence aussi, en se dirigeant vers la malléole externe: à cette arcade arrive une veine de l'intervalle de chaque orteil (A).

---

thode de Choppart, dans le troisième, comme le fait M. Lisfranc, et, dans le second, comme personne ne doit le faire quand on peut conserver les os cunéiformes, mais comme on devrait opérer dans certains cas d'écrasement ou de gangrène du pied, où il serait possible de conserver le scaphoïde et l'os cuboïde, parce qu'on doit toujours être extrêmement économe des os du pied, dans les amputations que l'on y pratique. Peut-être, aussi, pourrait-on substituer avec avantage l'amputation du pied dans la continuité de ses os, aux amputations que l'on pratique dans leurs articulations.—La disposition des parties molles oblige d'ailleurs à n'y faire qu'un lambeau, et à le faire aux dépens de la surface inférieure du pied.

(1) P. I, III, 377, 371.

(A) Cette arcade veineuse du dos du pied est frappante, et

Sous ces vaisseaux s'aperçoivent, dans la tension des muscles, de dedans en dehors, le tendon du jambier antérieur, qui, du coude-pied, descend, comme une corde forte, saillante, se fixer à l'extrémité du premier os du métatarse, vers le milieu du bord interne du pied (1) (A); le tendon de l'extenseur propre du pouce, qui, sortant du coude-pied en dehors du précédent (2), se dirige le long du dos du pied, tout près de son bord interne, et va s'attacher au pouce (*a*) (B); les tendons de l'extenseur commun des orteils, qui, partant d'un seul point, se portent en diver-

---

même trop marquée, sur le pied droit du Tibre, 249; elle est très-bien rendue sur le Gladiateur, 262; assez bien sur le Faune dansant, 403; sur le Suivant de Bacchus, 485; sur le Silène, 709. On l'entrevoit sur le Prophète-Roi du Dominiquin [954]. Elle est plus distincte sur le pied droit de l'Hercule du Guide, tuant l'hydre de Lerne [1046], et très-apparente sur l'Adulte de la Scène du Déluge [80]; mais accompagnée mal à propos d'autres veines, sur les pieds du vieillard.

(1) P. I, III, 365.

(A) Le tendon du jambier antérieur est légèrement visible sur le pied gauche du Tibre, 249, et du Gladiateur, 262. Je crois l'entrevoir sur le coude-pied dans le Jésus de Bronzino [887]; dans l'Apollon de Rubens, tableau du Gouvernement de la reine [690].

(2) P. I, III, 366.

(*a*) Le tendon de l'extenseur du gros orteil offre un excellent guide pour découvrir et lier l'artère pédieuse. Ce vaisseau se trouve sous son bord externe et au-dessous du bord interne du muscle pédieux.

(B) On croit reconnaître le tendon de l'extenseur propre du gros orteil, sur le pied gauche du Tibre et du Gladiateur; sur le droit du Prophète-Roi du Dominiquin [954]. Il paraît se dessiner un peu sur le coude-pied du Jésus de Bronzino [887].

geant aux quatre derniers orteils (A); le tendon du court péronier antérieur, que l'on ne peut distinguer que sur un pied très-maigre et très-sec. En dehors de ce tendon proémine la partie la plus reculée et la plus externe du muscle pédieux, configurée en un plan triangulaire, qui n'est pourtant bien distinct que chez les personnes un peu maigres, et dont les muscles ont au moins un certain développement (B). Il est fort rare qu'en dehors du méplat du pédieux, on puisse apercevoir le tendon du court péronier latéral, qui, de la gouttière sous-malléolaire externe, va s'attacher sur l'extrémité postérieure du dernier des os du métatarse. Il est plus rare encore qu'on entrevoie, au-dessous de tous les reliefs veineux, tendineux et musculaires que je viens de décrire, la saillie des os du métatarse. Les tendons extenseurs des orteils se font si distinctement sentir, au moindre effort, qu'on n'aperçoit pas même les tendons sous-jacens et plus grêles du muscle pédieux, dans le moment de leur plus énergique tension.

Il est plus évident encore dans le même point sur l'Apollon de Rubens, tableau [690].

(A) On distingue assez rarement les tendons de l'extenseur commun des orteils; néanmoins ils sont assez visibles sur le Gladiateur, et on croit même y reconnaître une anomalie sur le pied gauche, 262. On les voit très-distinctement sur les articulations des orteils avec le pied, dans le Prophète-Roi du Dominiquin [954]; dans le Saint Luc d'A. Carrache [916].

(B) Le pédieux est distinct, à gauche, sur le Tibre, 249; il est fortement gonflé, du même côté, sur le Gladiateur, 262; trop distinct sur le Silène, 709; sur le Germanicus, 712; à peu près invisible sur l'Achille, 144, quoique les muscles de cette statue soient généralement exagérés. On l'entrevoit sur le Saint Luc d'A. Carrache [916].

Courbée en une voûte ouverte vers le côté interne du pied (1), la plante de cet organe (A) est surbaissée en arrière, au talon; en avant, vers les orteils, et, en dehors, vers son bord externe ou péronéaire; en sorte que ce membre, toujours détaché du sol par son côté interne, s'y repose toujours par le talon, par son bord externe et par l'extrémité antérieure de sa voûte, par conséquent dans les trois quarts, au moins, de la circonférence du pied, sans qu'il y ait aucune interruption entre ces trois points. Ce sont là les véritables appuis du pied, les véritables bases de sa voûte qui sert de soutien à l'édifice entier de notre machine.

Le pied présente, en dessous, un coussin plus que demi-circulaire, arrondi en tête au talon, rétréci au bord externe, élargi et saillant vers la base des orteils, et partout remarquable par sa mollesse et son élasticité. Cette mollesse, cette élasticité, en effet, adoucissent, pour le pied de l'homme civilisé, comme pour le pied du sauvage, la dureté de la terre et l'aspérité des cailloux qui gisent à sa surface, les chocs de la marche et les chocs plus violens de la course (*a*).

---

(1) P. I, III, 376.

(A) La plante du pied est d'une vérité remarquable dans le Saint Christophe de Spada [1200]. Elle est encore assez bien rendue sur l'aîné des enfans de la Scène du Déluge, par Girodet [80].

(*a*) Le coussin plantaire n'adoucit pas seulement l'âpreté des lieux où l'homme pose son pied, il n'amortit pas seulement le choc et la pression du pas; souvent, aussi, il modère et arrête l'action des corps vulnérans. Alors les blessures ne dépassent point son épaisseur, et conservent un caractère de benignité qu'elles perdent, au contraire, quand les blessures s'étendent par de-là l'aponévrose plantaire. La gravité de ces blessures provient de ce que les gaînes du pied compriment les parties enflammées,

Le coussin plantaire se prolonge plus loin sous la base des doigts du milieu, moins loin sous le pouce, mais moins loin encore sous le petit doigt. Il est partout formé par la peau épaisse de la plante du pied, et par le tissu fibro-graisseux sous-cutané. Sous le talon, la saillie du calcanéum; sous le bord externe du pied; la saillie des muscles du petit orteil; sous les articulations des orteils, les têtes des métacarpiens, les tendons et les gaînes fibreuses, sous-jacens à ces os, rendent parfaitement compte des formes de ce relief (A). Sous l'articulation du premier orteil avec le premier os du métatarse, où le relief a plus de volume et plus de saillie encore (1), cet excès de volume est dû, et à ce que la tête articulaire du premier os du métatarse est beaucoup plus forte que les autres, et à ce qu'elle repose sur deux os sésamoïdes très-gros. Ainsi, l'excès de force de cette join-

---

en s'opposant à leur gonflement. C'est une pure hypothèse que d'expliquer la gravité de ces blessures, aussi bien que celle des piqûres en général, par la section incomplète des filets nerveux des parties blessées. Jusques à quand répéterons-nous, sans preuves, comme sans critique, les opinions de nos devanciers? Comment ne voyons-nous pas que, dans toutes ces lésions, c'est l'étranglement des parties enflammées qui cause tout le mal, et que, s'il cesse par une incision qui élargit l'ouverture d'une plaie, c'est parce qu'on la débride largement, et non parce qu'on achève la section de prétendus nerfs, qu'on ne voit pas, et qui seraient incomplétement divisés? Si tel était l'avantage des incisions, par quel bonheur, puisque ces nerfs échappent entièrement à nos yeux par leur délicatesse, pourrions-nous, en en faisant la section, n'en pas couper d'autres incomplétement?

(A) Le coussin de la plante du pied est d'une exécution parfaite dans le Saint Christophe de Spada [1200].

(1) P. I, III, 380.

ture, comparativement aux jointures voisines, est en harmonie avec le poids du corps dont elle est surchargée, par suite de la forme voûtée du bord interne du pied, et par conséquent, avec la résistance qu'elle doit offrir, puisque le pied ne s'appuie sur le sol, à son bord interne, que par cette articulation (A) et par la proéminence du talon (*a*).

Le bord interne du pied a une grande épaisseur vers le point où la jambe appuie sur sa courbure; il en perd peu à peu jusque vers le premier orteil qu'il semble produire. Son arc, plus sensible quand le pied est détaché du sol, s'étend et s'affaisse un peu sous le poids du corps dans la station debout. Sa surface, à peu près uniforme, est cependant un peu échancrée sous la malléole interne, par la gouttière sous-malléolaire (1), saillante à un ou deux travers de doigt du coude-pied, vis-à-vis le scaphoïde qui proémine en ce point (*b*), et renflée à l'articulation du pouce (2). Une grosse

---

(A) La saillie formée par l'articulation du pouce est très-évidente sur le David du Guide [1029]; sur le pied gauche du Saint Luc d'A. Carrache [916]; sur le Saint Christophe de Spada [1200].

(*a*) Il résulte de cette observation qu'on ne saurait trop ménager cette articulation, ou du moins la tête du premier os du métatarse, dans les amputations que l'on pratique sur le pied. M. Blandin me paraît avoir parfaitement senti cette nécessité.

(1) P. I, III, 372.

(2) P. I, III, 380.

(*b*) Le renflement du scaphoïde est un excellent guide pour pénétrer dans l'articulation de cet os avec l'astragale. Aussi, M. Richerand a réellement rendu plus aisée l'amputation du pied par la méthode de Choppart, en montrant qu'on pouvait se diriger dans son exécution sur la saillie du scaphoïde (*Nosog. chir.*, t. IV, AMPUT. DU PIED). Cette saillie peut encore servir de guide pour l'amputation tarso-métatarsienne, car à un pouce

veine s'y dessine : c'est le commencement de la grande saphène (1), déjà indiquée, plus haut, à plusieurs reprises (A). Une grosse corde tendineuse vient obliquement, de haut en bas et d'arrière en devant, se fixer à l'extrémité postérieure du premier os du métatarse ; c'est le tendon du jambier antérieur (2).

Le bord externe du pied a moins de largeur et d'épaisseur que l'interne. Il repose par toute sa surface, quand il s'appuie sur un plan uniforme. Il est arrondi du dos à la plante du pied, mais échancré, pour ainsi dire, au-dessous et au-devant de la malléole externe, parce que les os du tarse donnent à ce membre peu de largeur en cet endroit, tandis que ceux du métatarse lui en donnent bien davantage (B). L'extrémité postérieure du cinquième métatarsien proémine constamment sur ce bord, ou est au moins distincte au toucher (*a*).

---

au-devant du scaphoïde se rencontre l'articulation du premier os du métatarse avec le premier des os cunéiformes. Cette observation est très-importante, lorsqu'opérant sur le pied gauche, on commence par le bord interne ; car il est rare que l'état du pied permette de sentir distinctement l'articulation que l'on veut ouvrir.

(1) P. I, III, 371.

(A) Vous voyez la veine saphène sur le pied, dans le Gladiateur, 262 ; sur le Silène, 709.

(2) P. III, 365.

(B) L'échancrure externe du pied est on ne peut plus évidente sur le Gladiateur, 262, et à peu près sur toutes les statues antiques. Elle l'est aussi sur le pied droit du Saint Luc d'A. Carrache [916] ; sur celui de l'Hercule mourant, par le Guide [1049]; sur le Saint Christophe de Spada [1200].

(*a*) La proéminence du cinquième os du métastase est un

Le talon proémine derrière les malléoles, d'environ deux travers de doigt, en une saillie sphéroïdale, où se dessinent, par-derrière, deux renflemens, le relief du tendon d'Achille à son attache au calcanéum, et le relief beaucoup plus fort du talon lui-même.

Le premier (1) ne s'élève pas plus haut que le sommet de la malléole externe, mais il s'élève jusque là (A). Le second, arrondi en tête, se montre immédiatement au-dessous du premier (2); il est formé par la peau épaisse du

---

excellent guide pour pénétrer dans les articulations tarso-métatarsiennes, lorsqu'on y pratique l'amputation, et surtout lorsqu'on la commence par le bord externe, comme on le fait quand on opère sur le pied droit. La disposition des os du métatarse placés aux bords du pied, permet d'en faire la résection avec assez de facilité. On doit pratiquer cette opération par la méthode ovalaire. Il n'est pas impossible non plus de réséquer un seul os du métatarse, entre les autres, en emportant l'orteil correspondant; et à moins que l'on n'opère sur le premier, on ne voit pas l'avantage qu'il y aurait à conserver l'orteil.

(1) P. II, III, 370.

(A) La saillie supérieure du talon est trop tuberculeuse, et peut-être trop élevée, sur le pied gauche du Gladiateur, 262, et sur le plus grand nombre des statues antiques. Elle n'est point la même, d'ailleurs, des deux côtés, sur le Faune dansant, 403, où elle est trop forte à droite. Elle l'est trop aussi, et trop élevée sur le Silène, 709; elle se rapproche plus de la nature sur le Jason, 710, et sur le Germanicus, à gauche; car elle est plus forte sur le talon droit. Elle est trop forte sur le Saint Luc d'A. Carrache [916]. Elle est à peine visible sur le Saint Christophe de Spada [1200]. Elle est bien rendue sur l'Apollon de Rubens, dans son tableau du Gouvernement de la reine [690]; sur l'adulte de la Scène du Déluge, par Girodet [80].

(2) P. II, III, 375.

talon, et surtout par le tissu ligamento-graisseux sous-cutané, et la moitié inférieure de la grosse tubérosité que le calcanéum présente par-derrière (A) (*a*).

L'extrémité digitale du pied donne naissance aux cinq orteils. Plus épaisse en dedans qu'en dehors, elle n'est point coupée transversalement, mais obliquement en arrière et en dehors, en sorte que la naissance de chaque orteil est d'autant plus reculée qu'il s'éloigne davantage du pouce.

DES ORTEILS.

Les doigts du pied ne sont guère moins inégaux, en volume et en longueur, que les doigts de la main; tout le monde le sait. Le pouce est beaucoup plus gros que les autres, disposition en harmonie avec la solidité que doit offrir le bord du pied qui porte le plus du poids du corps, et qui s'appuie le moins sur le sol, puisqu'il n'y touche que par ses extrémités. Le deuxième orteil est aussi long que le pouce, ou à peine davantage; le troisième l'est presque autant que le second, et cependant moins que le pouce; le quatrième approche beaucoup du troisième; mais le cinquième est très-

---

(A) La saillie inférieure du talon est toujours visible; mais vous la voyez bien séparée de la supérieure, sur le Gladiateur, 262; sur le Silène, 709; sur le Jason, 710; sur le Germanicus, 712; sur le Saint Luc d'A. Carrache [916]. Elle est encore visible sur le Saint Christophe de Spada [1200]; elle l'est beaucoup plus sur l'Apollon de Rubens [690]; sur l'adulte, de la Scène du Déluge, par Girodet [80].

(*a*) L'os du talon, donnant attache aux plus puissans des muscles du corps, peut être brisé par eux dans un effort violent et subit, comme ceux auxquels on se livre dans l'action de sauter. Aussi en a-t-on déjà d'assez nombreux exemples.

sensiblement plus court que les autres, et il n'atteint qu'avec peine le niveau de la dernière articulation du pouce (A). Placés tous côte à côte, il reste cependant un intervalle sensiblement plus large entre les deux premiers qu'entre les suivans. A l'exception du pouce, les orteils sont naturel-

---

(A) On n'a, je crois, adopté pour la longueur des orteils, qu'une étendue de convention. Dans le Gladiateur, 262, le second dépasse évidemment le premier, dans le pied gauche seulement, et le cinquième y est aussi plus long que dans la nature. Ces dispositions sont un peu moins sensibles dans l'Apollon. Le second est assez loin d'atteindre le premier sur le Silène, 709, et sur le Jason, 710, qu'on dirait ici exécutés par le même ciseau. Il est plus long à gauche qu'à droite, sur le Germanicus, 712; sur l'Achille, 144; bien plus long que le pouce, à droite, sur l'Apollon Sauroctone, 19, et à gauche seulement sur le Génie funèbre, 22. Le second présente à peu près la même longueur que le premier, sur le Prophète-Roi, du Dominiquin [954], et le dernier n'y est qu'un peu plus court que le quatrième. Le second et le troisième sont plus longs que le premier sur le pied gauche du David, du Guide [1029], et le cinquième y est beaucoup plus court que celui qui le précède; le second est plus court que le premier, le cinquième un peu plus court que le quatrième, sur le Saint Luc de Carrache [916]. Le second est un peu plus long que le premier, et les autres décroissent graduellement jusqu'au dernier, en suivant une ligne courbe, dans le pied droit de l'Hercule tuant l'hydre de Lerne, par le Guide [1046]; la même disposition, à peu près, s'observe sur l'Hercule mourant, du même peintre [1049], et cette disposition est la plus commune de celles que présente la nature. Le second ne paraît pas plus long que le premier, dans le Jésus de Bronzino [887], et il en est écarté avec excès. Les doigts sont lourds dans les pieds de l'Apollon de Rubens [690]. Le second est un peu plus long que le premier, dans les figures du tableau des Horaces, par David [37].

lement recourbés en bas, et vont presque toucher le sol par leur extrémité libre (A). Ils sont à la fois cylindriques, comprimés en quatre sens opposés, et offrent, comme les doigts, deux extrémités, et quatre faces, un dos, un ventre et deux côtés latéraux. Leur base tient au corps du pied par une articulation métatarso-phalangienne, et par une commissure qui les unit en même temps les uns avec les autres. L'articulation est beaucoup plus reculée que leur commissure; comme elle ne se dessine en aucune manière, je n'ai rien à en dire (*a*).

La commissure des orteils est, comme celle des doigts, un pli de la peau, qui se tend et figure une arcade par l'écartement des orteils, et qui, ici comme à la main, est soutenu par une arcade ligamenteuse analogue, à laquelle ce pli cu-

---

(A) L'extrémité des orteils se dirige sensiblement vers le sol, sur le pied gauche du Prophète-Roi, du Dominiquin [954]; sur le David du Guide [1029]; sur le Saint Luc, d'A. Carrache [916]. Cette disposition est surtout évidente sur le pied droit d'un homme vu de profil, et gravissant un rocher, dans le Déluge d'Ant. Carrache [927]; sur le même pied du guerrier à l'écharpe rouge, dans les Sabines du Guerchin [1025]; sur le pied gauche de l'Apollon de Rubens [690]; sur les pieds des figures du Serment des Horaces, par David [37].

(*a*) La position reculée des articulations de la base des orteils, et la position avancée de leurs commissures, permettent d'emporter ces doigts, tous ensemble, comme les quatre derniers de la main, et de tailler aux dépens du coussin de la plante du pied qui s'étend jusqu'à la commissure, un lambeau inférieur plus que suffisant pour recouvrir les têtes des os du métatarse mises à découvert. Cette opération, facile, est bien préférable, lorsqu'on en a le choix, à toute autre amputation qui retrancherait une plus grande portion du pied.

tané doit toute sa résistance. L'extrémité onguéale des orteils semble comme tronquée, par son apposition sur les plans où reposent nos pieds. Il n'y a que le pouce dont l'extrémité soit arrondie, précisément parce qu'il l'a dirigée en avant. Cette partie des orteils a un grand volume, qui ne tient pas seulement à un grand développement de leur pulpe; il tient encore à ce qu'elle est refoulée en arrière, par la manière dont les orteils viennent s'appuyer sur le sol. L'extrémité libre des orteils porte un ongle, que le défaut de soin des gens sales et malpropres laisse souvent s'accroître d'une manière difforme (*a*).

Le dos des orteils, légèrement arrondi d'un côté à l'autre, laisse sentir, d'une manière peu prononcée, les deux dernières articulations de ces doigts. A leur ventre on ne distingue rien dans l'état de repos, parce que, recourbés sur eux-mêmes, ils ne présentent à l'œil qu'un sillon profond, et la surface, pour ainsi dire tronquée, de leur extrémité qua-

---

(*a*) Quand l'ongle est pressé et refoulé, par des chaussures étroites, contre sa racine et les chairs qui l'environnent, il les irrite. Quand à ce refoulement se joint une disposition particulière de l'ongle à rentrer dans les chairs, et des chairs à s'irriter, elles s'enflamment d'une inflammation ulcéreuse, qui cause des douleurs vives et insupportables. Les uns proposent pour guérir cette affection de glisser sous les bords de l'ongle des plaques de plomb, qui sont ordinairement impuissantes; les autres, d'emporter une moitié latérale de l'ongle; d'autres, de l'arracher en entier; d'autres, d'en couper le bord avec les chairs qui le recouvrent. Toutes ces méthodes sont fondées sur l'opinion où l'on est, que l'ongle est la seule cause du mal; sous ce rapport, je crois que l'on s'abuse, et que les chairs de la circonférence de l'ongle présentent une disposition morbide particulière.

drilatère (A). Mais, lorsqu'ils sont étendus, ils ne laissent que deux sillons superficiels, marques de leurs articulations. Le pouce, seul, offre un sillon profond, simple ou double, vis-à-vis la jointure de ses deux phalanges. Les autres côtés des doigts nous offrent peu d'intérêt, à l'exception du bord interne du pouce, qui fait une grande saillie, en dedans, au niveau de son articulation phalangienne, et parce que la phalange onguéale correspondante porte une apophyse assez prononcée, en dedans de sa base, et parce que l'étroitesse de nos chaussures, à leur extrémité, repousse la première phalange du pouce en dehors.

Les orteils conservent rarement intactes, chez nous, les formes qu'ils ont reçues de la nature. Les chaussures étroites, dans lesquelles nous les emprisonnons, y produisent des callosités accidentelles, des durillons et des cors. Ces dernières altérations sont des maladies souvent fort douloureuses, qui s'exaspèrent quelquefois, par les changemens de temps, et peuvent persister avec opiniâtreté, lors même qu'on revient à l'usage de chaussures larges. La théorie qu'on en donne, en regardant la compression mécanique comme leur unique cause, explique fort mal leur apparition chez des personnes qui ne portent jamais que de très-larges chaussures, l'opiniâtreté de leur persistance chez d'autres qui n'en portent plus d'étroites, et quelquefois la vivacité de leurs douleurs.

L'étroitesse de nos chaussures n'altère pas seulement la forme des orteils, elle en change aussi la direction; et tandis qu'elle repousse le premier en dehors, elle ramène en dedans les deux derniers, et effile en pointe l'extrémité de nos

---

(A) La disposition des orteils, vus en dessous, est très-exacte sur le Saint Christophe de Spada [1200].

pieds, toujours large au moment de la naissance, par la divergence des doigts (A) (*a*).

(A) La forme effilée du pied ne s'observe, ni sur le Gladiateur, 262 ; ni sur l'Apollon du Belvédère, ni sur la plupart des chefs-d'œuvre de l'antiquité ; ni sur le Prophète-Roi du Dominiquin ; ni sur le David du Guide, [1029] ; ni sur le Saint Michel de Raphaël [1159] ; ni sur une foule d'autres. Mais on la trouve sur le Saint Sébastien de Bonini [880], et quelques autres figures peu correctes.

(*a*) Le pied présente une grande analogie de structure avec la main, soit dans sa plante, soit dans son dos, soit dans ses orteils.

Les muscles, les nerfs et les vaisseaux de la plante du pied sont renfermés dans des gaînes ligamenteuses, comme le sont les muscles, les nerfs et les vaisseaux, dans les autres parties des membres. Ces gaînes sont au nombre de trois, l'une interne, l'autre moyenne, la dernière externe.

1° *La gaîne plantaire interne* renferme les muscles adducteur et court fléchisseur du gros orteil, l'artère plantaire interne et un rameau du nerf correspondant. Elle est formée, en bas et en dedans, par la portion interne de l'aponévrose plantaire, qui va s'attacher le long du bord interne du pied ; en dehors, par une cloison plantaire externe qui s'enfonce vers le tarse et le métatarse, où elle va s'attacher ; enfin, en haut, par les os du tarse et le premier du métatarse.

2° *La gaîne plantaire moyenne* contient, dans sa cavité, le court fléchisseur, le long fléchisseur des orteils, avec ses lombricaux et son accessoire, le long fléchisseur du premier orteil, les abducteurs oblique et transversal du même doigt, l'artère plantaire externe, le nerf satellite et une partie du plantaire interne. Cette gaîne est formée, en bas, par la portion moyenne de l'aponévrose plantaire ; en dedans, par la cloison plantaire interne, qui est la lame externe de la précédente ; en dehors, par la cloison plantaire externe, qui s'attache aux os du tarse ;

REMARQUES GÉNÉRALES SUR LA SURFACE DU CORPS DE L'HOMME.

Notre corps étant partout recouvert par la peau, toutes ses formes, à l'exception de quelques parties où existent les ongles, des poils abondans et considérables, des vaisseaux plus injectés et plus colorés qu'ils ne le sont dans les autres points de la peau, présentent, à peu près la même disposition et les mêmes caractères extérieurs, dans la surface de la membrane qui les revêt. Ces caractères ne méritent pas tous, assurément, l'attention des artistes; mais, comme ils concourent, presque tous, à l'aspect que prend à nos yeux la surface de la peau frappée par une lumière

---

en haut, par les mêmes os du tarse, ceux du métatarse et les lames inférieures des muscles interosseux. Cette gaîne se subdivise en deux, en arrière, sous le tarse, par une aponévrose mince qui sépare le court fléchisseur des orteils d'avec l'accessoire du long fléchisseur, et en avant par une lame aponévrotique particulière, qui sépare l'abducteur oblique des tendons du long fléchisseur des orteils.

3° *La gaîne plantaire externe* renferme les muscles du cinquième orteil. Elle est formée, en bas, par la portion externe de l'aponévrose plantaire, qui s'attache au bord externe du pied, excepté au point où le tendon du long péronier latéral s'engage dans la gaîne qui lui est propre; en haut, par les os du tarse et du métatarse; en dedans, par la cloison plantaire externe, qui est la lame externe de la gaîne moyenne.

La portion moyenne de l'aponévrose plantaire, qui envoie des languettes à tous les orteils, présente, en avant, des ouvertures différentes, pour le passage des tendons, des nerfs et des vaisseaux qui sortent de la plante du pied. Elles sont analogues à celles que nous avons indiquées à l'article de la main.

4° Outre les gaînes dont je viens de parler, je dois mention-

vive, comme d'ailleurs ils sont peu connus, je les décrirai, pour la plupart, d'après mes propres observations, avec quelques détails, bien que plusieurs soient à peine visibles à l'œil nu.

Sur la surface de la peau se dessinent, à peu près à tout âge, plusieurs genres de dépressions et de saillies : les dépressions sont des plis, des rides, des sillons papillaires, de petits godets pilifères, des ouvertures perspiratoires et des ouvertures folliculaires; les saillies, des papilles régulières et irrégulières et des *saillies épidermaires.*

Les plis de la peau sont les dépressions linéaires qu'elle présente, au niveau de certaines articulations, où elle adhère intimement au tissu ligamenteux sous-jacent : ce sont, par exemple, ceux que l'on observe à la surface pal-

---

ner, au moins en commun, celles des muscles interosseux qui sont formées latéralement, par les os du métatarse, en bas et en haut par des lames ligamenteuses évidentes.

Au dos du pied, on ne trouve qu'une aponévrose, qui s'attache à sa circonférence, comme celle du dos de la main, et qui adhère intimement à ses tendons. Cette disposition y produit les mêmes effets qu'à la main; un abcès sous-aponévrotique du dos du pied remonte facilement dans les gaînes de la jambe, en passant par celles du ligament annulaire : j'ai disséqué plusieurs cas de ce genre. Ici, comme à la main, en ouvrant des abcès sous-cutanés, il faut bien se garder d'enfoncer le bistouri assez profondément pour aller ouvrir l'aponévrose sous-jacente; le pus pourrait s'engager au-dessous et fuser plus loin.

Les orteils ont absolument la même organisation que les doigts des mains. Elle y est peut-être seulement moins prononcée. Une aussi légère différence me semble insuffisante pour rendre compte de la bénignité de leurs lésions et de leurs maladies, comparativement à la malignité de celles des doigts.

maire du poignet, de la main et des doigts. Ils paraissent dus, à la fois, aux adhérences mêmes de la peau et au plissement de son tissu par la flexion répétée des articulations : aussi existent-ils à peine chez l'enfant à la naissance et chez l'enfant qui a peu d'embonpoint; et s'ils semblent exister évidemment, au poignet et au coude-pied, chez les enfans gras et bien portans, c'est qu'ils sont remplacés alors par des plis d'un autre genre : ceux-ci, en effet, proviennent de ce que la peau ne se laisse point distendre par la graisse, au niveau même de la flexion des jointures, soit que les mouvemens s'opposent à cette distension, soit que la peau adhère davantage aux parties sous-jacentes, par le fond de ces plis. Voilà donc deux espèces de plis articulaires.

Il y a aussi deux espèces *de rides* : les unes tiennent au relâchement de la peau, les autres à son *ressort*. Les rides *par relâchement* s'observent au dos des articulations ginglimoïdales, et à la face du vieillard. Elles proviennent de deux causes, et de ce qu'à la longue des plissemens répétés de la peau y produisent mécaniquement ces rides, en en renouvelant incessamment l'empreinte, et de ce que la peau, ayant perdu son ressort par des tiraillemens répétés, se replie sur elle-même.

Les rides *par ressort* sont des rides produites par l'élasticité même de la peau; aussi changent-elles singulièrement par les tiraillemens qu'on lui fait éprouver. Elles jouent un grand rôle dans les reflets qu'elles impriment à la lumière, comme je vais l'expliquer dans un instant. Ces rides étant extrêmement fines, on ne les aperçoit qu'à la loupe, sur presque toute la surface du corps. En les regardant de très-près, sur le poignet et sur la main, on peut jusqu'à un certain point les étudier à l'œil nu.

De ces rides, les unes affectent l'apparence d'une suite de quadrilatères en losange, d'autres la forme de lignes à peu

près parallèles, qui communiquent entr'elles par des rides intermédiaires, obliques ou transversales, moins visibles; d'autres encore sont *irrégulières :* les premières, qui sont *quadrilatères* à peu près, s'observent au pli du coude, autour du poignet, au dos de la main; les secondes, qui sont linéaires, se voient dans les mêmes points, mêlées avec les précédentes. On les distingue aussi au ventre des doigts. Les troisièmes existent sur tout le reste du corps à peu près, et ne se voient bien qu'à la loupe. Elles forment des réseaux irréguliers.

Quand on tire la peau dans un sens, ces diverses rides s'y allongent aussitôt, et aussitôt que l'on tire la peau dans le sens opposé, elles s'y allongent encore, précisément comme les mailles d'un filet. Les rides quadrilatères et linéaires, ou du moins celles d'entre elles qui sont les plus visibles, sont dirigées en sens inverse des grands mouvemens auxquels elles obéissent. Ainsi, elles sont transversales autour du poignet et sur le dos de la main, longitudinales entre les têtes des os du métacarpe, et transversales au dos des doigts; ainsi, encore, elles suivent des directions composées dans les lieux où la peau doit s'étendre dans plusieurs sens à la fois; par exemple, entre le pouce et l'index, sur les têtes des os du métacarpe. Il résulte, de là, que, par leur seule direction, on pourrait indiquer les mouvemens de la partie où on les observe, et auxquels elles paraissent destinées à se prêter librement. Elles servent aussi, toutes, à l'ampliation de la peau dans l'embonpoint. Telle paraît être surtout la destination des rides longitudinales du ventre des doigts. Les rides irrégulières n'en ont pas d'autre habituellement, et c'est probablement parce qu'elles doivent servir au déploiement de la peau, en tout sens, qu'elles ne sont pas, comme les rides régulières, plus prononcées dans un sens que dans un autre : celles-ci, en effet, ne diffèrent des autres que

par ce caractère. Elles forment des réseaux comme les rides irrégulières, mais des réseaux dont les mailles sont plus prononcées dans un sens que dans l'autre.

Ces rides, en cédant et en se déployant par l'embonpoint, donnent à la peau une surface unie et luisante, où la lumière se réfléchit avec éclat; en se rapprochant et se resserrant par le froid, elles font saillir le derme dans leur intervalle et donnent lieu à la *chair de poule*.

Les sillons papillaires sont des dépressions étroites, qui dessinent des courbes, plus ou moins régulières, à la pulpe des doigts et à la paume des mains. Ils ont été décrits par beaucoup d'anatomistes.

Les godets pilifères sont de petites dépressions d'où l'on voit sortir les poils. Je crois qu'on les rencontre seulement dans le trajet des rides de contraction ou de ressort.

Les ouvertures perspiratoires s'observent très-distinctement à la loupe, au bout des doigts sur les filets papillaires qui séparent les sillons de même nom. Ces ouvertures donnent passage au fluide de la transpiration, et on l'en fait sortir, d'une manière visible à la loupe, par la pression des doigts, quand la peau est échauffée. Elles prouvent évidemment la perforation de l'épiderme pour le passage de la sueur, perforation que l'on s'est cru autorisé à nier, parce que le mercure ne passe point à travers l'épiderme, dans lequel on le renferme et on le presse, comme il le fait à travers une peau de chamois. Mais ce fait ne prouve rien, car les ouvertures de l'épiderme pourraient être obliques, comme celles des uretères à la vessie.

Les ouvertures folliculaires sont les orifices de petits organes sécréteurs, connus sous le nom de follicules.

Les saillies papillaires régulières forment des filets courbés sur eux-mêmes, au ventre des doigts et à la paume

des mains. Elles ont été décrites avec soin par divers auteurs et entre autres par Gauthier.

Les saillies des *papilles irrégulières* sont beaucoup moins évidentes; elles existent partout où manquent les précédentes, c'est-à-dire, à peu près sur toute la surface du corps.

Les saillies épidermaires sont des saillies irrégulières répandues çà et là comme de petits boutons au milieu des poils des membres. Elles sont formées par l'épiderme légèrement soulevé, quelquefois un peu chagriné, d'autres fois déjà déchiré, et par un poil sous-jacent replié et enroulé sur lui-même, qui tantôt ne sort point encore, tantôt sort déjà distinctement, quoique flexueux, à travers l'épiderme qui l'arrête.

De toutes les dépressions et saillies que je viens de décrire, les plis de la peau et les rides produites par le relâchement de cette membrane sont si visibles à l'œil, que les artistes ne peuvent se dispenser de les dessiner, ou au moins de les indiquer, dans certains endroits et dans certaines circonstances. Quant aux rides produites par le ressort de la peau, comme elles sont à peine visibles ou même invisibles, ils ne peuvent jamais songer à les copier; mais, comme elles rembrunissent, pour ainsi dire, la peau par leur présence; comme en s'effaçant par la distension de cette membrane, elles la rendent plus polie et plus luisante par leur absence: il en résulte que les artistes sont obligés d'en exprimer les effets.

La peau, chez le blanc, est partout colorée d'une teinte à peu près uniforme. Nous verrons, dans la seconde partie de cet ouvrage, quand nous exposerons les caractères distinctifs des peuples, qu'il n'en est pas de même chez le nègre, et qu'il présente, à cet égard, des différences très-considérables. Quoique fort légères chez le premier, les nuances de la couleur de la peau y sont cependant appréciables. On prétend

que cette coloration est due à un *corps muqueux*, blanchâtre, sorte d'enduit ou de vernis répandu entre la membrane mince et transparente qui forme la surface de la peau, et le derme qui est au-dessous. Depuis Malpighi, les anatomistes l'ont sans cesse répété, en ajoutant que, si le nègre diffère de nous par la couleur, cette teinte provient de ce que le corps muqueux de sa peau est noir. Dans cette théorie de la coloration de la peau, les anatomistes ont mêlé l'erreur à la vérité. Il est bien vrai que la peau du nègre présente, sous l'épiderme qui revêt sa surface, une sorte d'enduit ou de peinture noire; mais il n'y a rien d'analogue chez le blanc, et il doit le privilége de sa couleur, non à un vernis blanchâtre, mais à l'absence de tout enduit coloré. Ce que j'avance est fondé sur de nombreuses recherches et de nombreuses expériences, qu'il serait trop long et inutile de rapporter dans cet ouvrage.

PROPORTIONS DES PRINCIPALES PARTIES DU CORPS DE L'HOMME ADULTE.

Par proportions, les artistes entendent l'étendue relative des diverses parties du corps; on peut les définir, encore : l'étendue qu'ont les différentes parties du corps, les unes par rapport aux autres.

Les proportions de l'homme adulte offrent de nombreuses et d'assez grandes différences, chez les divers individus; néanmoins il y a des limites à ces variations, et, chez les hommes bien constitués, elles deviennent assez étroites. C'est donc chez eux que les arts doivent étudier l'amplitude de ces variations, pour y choisir les proportions les plus belles et en même temps les plus générales. Ce travail a été fait en grande partie par J. Cousin, peintre et sculpteur français, qui vivait dans le seizième siècle. Il a bien été entrepris par

d'autres, mais aucun n'y a mis autant de clarté, de simplicité et d'intelligence. Il n'y a point de comparaison, sous ce rapport, entre le petit ouvrage de J. Cousin sur *l'Art de dessiner*, et l'ouvrage bien plus volumineux d'Albert Durer. Ce dernier est d'une prolixité et d'une obscurité insupportables. Le premier est d'ailleurs plus exact, et les proportions que j'ai trouvées sur un grand nombre de sujets, se rapprochent beaucoup plus des siennes, quoique, pour certaines parties, elles en diffèrent considérablement, par exemple, pour les côtés de la tête et pour le cou.

Je rapporterai l'étendue des diverses parties du corps à la hauteur *de la tête*, pour avoir, toujours, le même terme de comparaison; c'est ce que j'appellerai une tête. Mais je prendrai quelquefois, en même temps, pour autres termes de comparaison, la *hauteur de la face*, sa *largeur*, ou l'étendue que la tête présente d'avant en arrière, au niveau de la racine du nez. Ce sera ce que j'appellerai *l'épaisseur de la tête*. Enfin je comparerai quelquefois aussi l'étendue d'une partie avec celle des parties voisines, parce qu'il me semble avantageux de déterminer l'étendue respective des parties rapprochées les uns des autres, pour les assembler avec exactitude.

Comme il est des parties qui ont plus ou moins d'une tête, et des fractions de la hauteur de la tête, comme d'ailleurs celle-ci se divise, très-naturellement, en quatre parties très-simples et à peu près égales dans une belle tête, ces divisions servent avantageusement à indiquer les fractions dont je viens de parler.

Les quatre parties de la tête s'étendent : la première, depuis son sommet jusqu'à la naissance des cheveux, au-dessus du milieu du front; la seconde, depuis ce dernier point jusqu'à la racine du nez, entre les yeux; la troisième, depuis la naissance du nez jusqu'à sa base; la quatrième,

depuis ce point jusqu'au bas du menton. Nous les désignerons habituellement sous le nom tout simple de *parties*.

La tête, par sa hauteur, fait la huitième partie environ de celle du corps de l'homme. Dans mes recherches à cet égard, j'ai fort rarement trouvé moins de sept têtes et demie, souvent huit têtes, ou un peu plus, et quelquefois même neuf têtes, sur des cadavres que j'ai mesurés à la Faculté de médecine. La proportion de huit têtes se prête commodément à une division régulière de la hauteur du corps de l'homme; mais il n'en résulte pas que les artistes doivent n'en point suivre d'autres. C'est au goût, au sentiment des convenances, à y apporter les modifications nécessaires. La première division de la hauteur du corps comprenant la tête elle-même, la seconde s'étend jusqu'au niveau des mamelons, la troisième à l'ombilic, la quatrième aux organes de la génération, la cinquième au milieu de la cuisse, la sixième au-dessous du genou, près de l'épine du tibia, la septième au milieu de la jambe et la huitième à la plante du pied.

La tête a, dans son point le plus large, au-dessus des oreilles, immédiatement, trois parties; elle en a quatre, environ, dans son épaisseur, c'est-à-dire d'avant en arrière, quelquefois même un peu plus; en sorte que la tête, vue de côté, peut être renfermée dans un carré. Cette proportion est fort simple, et ne manque point de beauté : c'est, à peu de chose près, celle du Gladiateur.

La face a trois parties de hauteur, et deux et demie de largeur au niveau des pommettes et des tempes. Si on la partage en cinq divisions égales, au niveau des yeux, la racine du nez et ses côtés occupent celle du milieu; les yeux prennent les deux suivantes, et les deux dernières appartiennent aux tempes. Si l'on partage aussi les yeux en trois divisions égales, dans la longueur de leur ouverture, la cor-

née transparente occupe celle du milieu, et le blanc de l'œil les deux latérales. La base du nez et les renflemens de ses ailes s'étendent jusqu'au niveau d'une ligne verticale, que l'on abaisserait du côté interne de la cornée transparente, c'est-à-dire du tiers interne de l'œil. La bouche s'étend latéralement jusqu'à une autre ligne verticale que l'on abaisserait du centre de la prunelle, et le bord libre de la lèvre inférieure ne dépasse pas le milieu de l'espace compris entre le nez et le menton, espace qui est la quatrième partie de la tête.

La face occupe la moitié antérieure des côtés de la tête; l'oreille et la saillie du derrière de la tête prennent, à peu près, toute la moitié postérieure. En effet, sur un assez bon nombre de têtes osseuses mesurées avec soin, j'ai trouvé le milieu de leur épaisseur immédiatement au-devant du conduit auditif. Telles sont, à peu près aussi, les proportions du Gladiateur, à cet égard. D'après ces observations, il est évident que l'angle de la mâchoire inférieure ne doit jamais dépasser une ligne verticale que l'on abaisserait du milieu de l'épaisseur de la tête, et que l'oreille doit être fort rapprochée de cette ligne par-derrière.

L'oreille a, au moins, la longueur d'une partie; aussi s'étend-elle ordinairement du niveau de la base du nez jusqu'au niveau de l'échancrure nasaire, qui est un peu plus élevée que l'angle interne de l'œil. Elle a, au contraire, un peu moins d'une partie de tête en largeur.

La saillie de la tête, par-derrière, ne paraît pas descendre plus bas que le niveau du conduit auditif; aussi l'échancrure qui lui succède et la sépare du cou, se montre-t-elle un peu plus élevée que le bout de l'oreille.

Le cou porte, dans sa largeur, en haut, deux parties de tête; il est donc d'une demi-partie moins large que la face, et d'une partie entière moins large que la tête; observations

importantes pour lui donner, sans hésiter, dans une figure de face, une largeur qui soit en harmonie avec celle de la tête qu'il soutient.

Il a deux parties dans son épaisseur, deux de moins que la tête dans le même sens, par conséquent; autre observation fort importante, pour lui donner, sans embarras, dans une figure de profil, une épaisseur convenable. Il s'avance, au-dessous du menton, jusque vers le milieu de la longueur de la mâchoire. La hauteur du cou, par devant, est d'une partie et demie à deux parties. Il n'en a guère plus par derrière, parce que les épaules s'élèvent plus haut, de ce côté, que par-devant.

Les diamètres de la poitrine varient beaucoup, suivant les points où on les mesure. Depuis la fossette sus-sternaire jusqu'au creux de l'estomac, il y a environ trois parties; trois parties et demie depuis le bord supérieur de la clavicule jusqu'au bord inférieur de la mamelle, chez l'homme, et six, au moins, depuis le même point jusqu'à la saillie *costo-abdominaire*, que font sentir les neuvième et dixième côtes, sur le ventre, un peu au-dessus du niveau de l'ombilic.

Sur les côtés, la poitrine descend jusqu'au sillon du flanc, qui concourt à limiter, en bas, la saillie *costo-abdominaire*.

La poitrine a six parties en arrière, depuis la saillie spinaire ou cervico-spinaire, que l'on voit proéminer en bas du cou, jusqu'à la douzième vertèbre du dos, ce que l'on ne peut apprécier que sur le cadavre. L'épaule, ou la région scapulaire, en a quatre, en la mesurant depuis son bord supérieur, au-dessus de la fosse sous-clavière jusqu'à l'angle de l'omoplate; et elle descend, chez l'homme, au niveau du bord inférieur de la mamelle; observation importante pour bien assembler ces parties, dans une figure de profil.

La région dorso-sous-scapulaire, qui vient au-dessous de

l'épaule, a environ trois parties de hauteur, et il y en a quatre, à peu près, entre l'angle inférieur de l'épaule et la crête osseuse de la hanche.

La largeur de la poitrine ou du torse, du sommet d'une épaule au sommet de l'autre, est de huit parties. La largeur de la poitrine est d'au moins six parties, au niveau de l'aisselle, de cinq, au-dessous des mamelles, de quatre à cinq, entre les fossettes sous-clavières, de quatre, environ, entre les deux mamelons. La largeur des régions scapulaires prend en arrière les deux sixièmes de la largeur du dos, de chaque côté, et il reste, au milieu, deux sixièmes pour les régions spinaires, qui s'allongent entre les deux épaules, de chaque côté de la rainure du dos. Il résulte, de ces proportions, que la poitrine a, au-dessous de l'aisselle, deux parties de plus en largeur que la tête, c'est-à-dire deux sixièmes, et un sixième seulement au dessous des mamelles. Ces observations ont de l'importance pour les figures que l'on dessine de face.

L'épaisseur de la poitrine est d'environ cinq parties, depuis la surface antérieure de la mamelle, jusqu'à la surface postérieure de l'épaule, et de quatre et demie au-dessous de la mamelle et de l'épaule. Ainsi, l'épaisseur du torse n'est que d'une partie plus considérable que celle de la tête. Cette observation n'est pas sans intérêt pour dessiner une figure de profil.

Le ventre a, sur la ligne médiane, six parties de hauteur depuis le pubis jusqu'au creux de l'estomac, une tête et demie, par conséquent, ou deux fois autant de longueur que la région sternaire. Une partie plus bas viennent les organes de la génération. Le ventre n'a guère qu'une partie de hauteur, dans la région des flancs. Il en a cinq, dans la région des lombes ou des reins, mesurée depuis le commencement de la rainure des fesses, jusque vers la douzième vertèbre du dos,

c'est-à-dire, à peu près vers le milieu de l'espace qui sépare l'angle inférieur de l'épaule d'avec la hanche.

Le ventre a environ cinq parties de largeur au niveau du sillon des flancs, et environ quatre d'épaisseur au niveau de l'ombilic, chez un homme de la nature du Gladiateur ou du modèle qui a posé pour la planche III de cet ouvrage.

Le bassin a de quatre à cinq parties de hauteur, depuis le point le plus élevé de la hanche jusqu'au pli de la fesse; six de largeur au niveau de la hanche, comme la poitrine au-dessous de l'aisselle. Il a une demi-partie de plus, au niveau de l'articulation de la hanche. Enfin, il a de quatre à cinq parties d'épaisseur au niveau du pubis.

Le membre supérieur a cinq parties, depuis le sommet de l'épaule, ou le haut de la fossette sous-clavière, jusqu'au pli du coude; quatre, depuis ce dernier point jusqu'au-dessus du poignet, au niveau de la tête du cubitus, et quatre, encore, jusqu'au bout du doigt du milieu. Le doigt du milieu, qui est le plus long de tous, est plus court que la paume de la main d'environ la longueur de sa phalange onguéale. Les diverses fractions du membre supérieur n'ont pas des rapports moins intéressans avec le torse: le bras descend jusqu'au niveau de l'ombilic, l'avant-bras jusqu'à l'articulation de la hanche, et le bout des doigts jusqu'au dessous du milieu de la cuisse. Le bras a une partie et demie de largeur, et deux d'épaisseur, au plus, de son ventre à son dos. L'avant-bras a deux parties d'étendue, au plus, d'un bord à l'autre, dans son point le plus large. Il a un peu moins d'épaisseur, de son ventre à son dos. Le poignet a, de largeur, un peu plus, et, d'épaisseur, un peu moins d'une partie. La main a deux parties au moins de largeur.

Le membre inférieur a trois parties, environ, d'épaisseur et de largeur, immédiatement au-dessous de la hanche; deux parties au-dessus, et une partie et demie au-dessous

du genou; deux parties, au moins, au niveau du mollet; une partie au-dessus du coude-pied; quatre parties au moins de longueur, sur une d'épaisseur, et deux, environ, de largeur, au pied.

En résumé, la hauteur du corps étant divisée en huit parties égales, la première comprend la tête, la seconde se prolonge jusqu'au mamelon, la troisième finit au nombril, la quatrième aux organes génitaux, la cinquième au milieu de la cuisse, la sixième sous le genou, la septième au milieu de la jambe, et la huitième s'étend jusqu'à la plante du pied.

La tête se subdivise en quatre parties égales, dans sa hauteur, savoir, son sommet couvert de cheveux, le front, le nez, et enfin, la région qui vient au-dessous, et comprend la bouche et le menton. Ces parties servent de mesures comparatives pour les autres fractions du corps, et on les désigne sous le nom de *parties*.

La tête a trois parties de largeur, quatre d'épaisseur. Le milieu de la ligne d'épaisseur de la tête répond immédiatement au-devant de l'oreille.

La face a trois parties de hauteur, deux et demie de largeur.

Le cou est d'une partie, c'est-à-dire, d'un tiers, moins large que la tête, et de deux parties moins épais.

La poitrine a cinq parties de largeur sous les mamelles, six au-dessous de l'aisselle, et par conséquent, dans son point le plus large, trois de plus que la tête. Elle a cinq parties d'épaisseur au niveau de l'épaule, quatre et demie au-dessous, par conséquent une de plus que la tête.

Le ventre a cinq parties de largeur, au niveau du pli du flanc, et environ quatre d'épaisseur, vis-à-vis le nombril.

Le bassin a quatre à cinq parties de hauteur, de la hanche au pli de la fesse; il en a six de largeur aux hanches, et, par

conséquent, autant que la poitrine sous les aisselles; il en a de quatre à cinq d'épaisseur, par conséquent, encore, autant que la poitrine.

Le membre supérieur a cinq parties de longueur jusqu'au coude, quatre jusqu'au-dessus du poignet, et quatre jusqu'au bout des doigts.

Il y a une partie et demie de largeur, et deux d'épaisseur au bras; une et demie d'épaisseur, et deux de largeur à l'avant-bras; enfin deux parties de largeur à la main.

Le membre inférieur en a trois d'épaisseur et de largeur à la cuisse, une et demie au-dessous du genou, deux, au moins, au mollet, et quatre de longueur au pied (A).

(A) Les proportions étant très-variées chez les différens hommes, les anciens n'ont pas suivi de règles bien précises à cet égard. C'est ce que l'on peut vérifier sur les antiques, en comparant les proportions des mêmes parties, d'après les mesures de Gérard Audran. J'en ai extrait un certain nombre d'exemples, que j'ai réunis ici en tableau (*Voy*. p. 320). Ce tableau laisse beaucoup de vides, parce que je ne suis point en position de les remplir, et que ces vides existent dans l'ouvrage d'Audran. Quoique cet auteur ait entassé un grand nombre d'observations, comme il les a recueillies pêle-mêle, sans les rapprocher, sans les comparer, en un mot, je suis obligé de le dire, sans aucun art, il en est résulté qu'il a oublié, à chaque instant, d'étudier les proportions des mêmes parties, et que, sans cesse, en passant d'une statue à une autre, il mesure les proportions de parties nouvelles, qu'il n'étudie pas plus que les précédentes, sur les statues qu'il examine ensuite.

TABLEAU des proportions des Antiques, extrait de l'ouvrage de Gérard Audran sur ce sujet.

L'Auteur divise la tête en quatre parties, et chaque partie en douze minutes.

	LAOCOON.	HERCULE de FARNÈSE.	TERME ÉGYPTIEN.	VÉNUS de MÉDICIS.	APOLLON PYTHIEN.
Hauteur du corps.	7 têtes 2 p. 3 m.	7 têtes 3 p. 7 m.	7 têtes 1 p. 7 m.	7 têtes 3 p.	7 têtes 3 p. 6 m.
Largeur du cou.	2 p. 6 m.	» »	» »	1 p. 11 m.	2 p. 8 m. 1/2
Largeur du tronc sous l'aisselle.	6 p. 3 m.	» »	5 p. 8 m.	» »	» »
Intervalle des mamelons.	4 p.	4 p. 7 m. 1/3	4 p.	3 p. 3 m.	4 p. 7 m.
Largeur du tronc sous les mamelles.	5 p.	6 p. 9 1/3	5 p. 2 m.	4 p. 8 m.	6 p. 1 m.
Largeur du milieu du ventre.	4 p. 9 m.	6 p. 3 m. 1/2	4 p. 3 m. 1/2	4 p. 8 m.	5 p. 3 m.
Hauteur du ventre.	5 p. 5 m.	» »	» »	» »	6 p. 2 m.
Largeur du milieu du bras.	1 p. 8 m.	2 p. 6 m. 1/2	» »	1 p. 9 m.	1 p. 9 m. 1/2
Longueur de l'avant-bras.	»	4 p. 6 m.	4 p. 1 m.	4 p. 4 m.	4 p. 7 m.
Largeur du bas de l'avant-bras.	1 p. 2 m.	1 p. 6 m. 1/4	1 p. 1 m. 1/3	1 p.	1 p. 1 m.
Epaisseur de la cuisse au milieu.	3 p. 1 m.	3 p. 8 1/2	3 p. 2 m.	3 p. 1 m.	3 p. 4 m.
— au-dessus du genou.	2 p. 2 m.	2 p. 4 m.	2 p. 2 m.	» »	2 p. 1 m.
— au-dessous du genou.	2 p.	2 p. 1 m.	» »	1 p. 11 m.	2 p.
Longueur de la jambe.	7 p. 3 m.	« «	» »	7 p. 6 m.	» »
Epaisseur de la poitrine, à l'épaule.	6 p. 2 m.	5 p. 7 m.	4 p. 6 m.	4 p. 4 m.	» »
— au-dessous de l'épaule.	5 p. 4 m.	4 p. 11 m.	4 p. 2 m.	3 p. 11 m.	» »
Longueur du haut du genou sous le pied.	9 p. 5 m.	8 p. 9 m.	9 p.	» »	9 p. 6 m.
Largeur du bassin aux trochanters.	» »	6 p. 7 m.	» »	6 p. 3 m.	» »

RÉSUMÉ GÉNÉRAL.

Si le corps de l'homme se divise naturellement en deux ordres de parties principales, le tronc et les extrémités, ces parties se subdivisent naturellement aussi en plusieurs régions, en plusieurs surfaces et en plusieurs formes, qui se subdivisent encore en des régions, en des surfaces, et en des formes plus petites. Parmi ces formes, les unes sont nettement circonscrites, les autres, au contraire, sont si peu limitées dans certains sens, qu'on est obligé de leur donner des limites arbitraires; les unes varient peu chez les différens hommes, les autres, au contraire, sont sujettes à tant de différences, que l'on a souvent de la peine à en donner une description exacte et une explication parfaite; toutes ont, les unes avec les autres, des rapports de situation plus ou moins rapprochés : toutes, en effet, s'observent sur les mêmes lignes horizontales et verticales que d'autres formes, et ces rapports ont quelquefois une telle importance qu'il n'est pas permis de les omettre. Nos planches en offrent à la vue des exemples évidens : toutes présentent des modifications plus ou moins délicates, et souvent si peu apparentes qu'elles échappent à des yeux inattentifs. Mais, quelque délicates qu'elle soient, il n'en est presque aucune dont l'anatomie ne puisse donner l'explication, et qu'elle ne puisse graver, par là, d'une manière durable, dans notre mémoire. Et, chose remarquable, la disposition des formes se lie à des loix générales d'organisation. Ainsi, presque partout, les saillies de la surface du corps répondent à des fibres charnues, et les dépressions à des parties fibreuses ou osseuses; partout les formes les plus sujettes à des variations al-

ternatives répondent aux points où abonde le tissu graisseux, comme on le voit aux tempes, aux orbites, à la joue; partout les muscles tendent à arrondir les formes, soit en s'agglomérant et en dissimulant les angles et les bords des os, soit en se courbant, comme les muscles du ventre, soit en se roulant sur eux-mêmes et en se contournant en spire, ainsi que le font le trapèze en dehors du cou; le grand pectoral, le grand dorsal et le grand rond aux bords de l'aisselle; le long supinateur et le radial externe sur le côté radiaire du coude; partout, enfin, les causes qui apportent le plus de variétés chez les divers individus sont les muscles, la graisse et les veines sous-cutanées, par les diverses proportions de leur développement.

Mais, si ces parties apportent beaucoup de variétés individuelles dans les formes, il n'en est pas de même de la peau. Elle leur donne de la ressemblance, en répandant, si je puis parler ainsi, de l'uniformité sur leur surface. Cependant la surface de la peau n'est point partout semblable à elle-même; elle présente, au contraire, des différences assez nombreuses dans les plis, les rides, les sillons et les diverses éminences peu étudiées et peu connues que nous y avons décrites: mais ces formes y sont peu apparentes.

Les proportions des différentes parties du corps ne sont guère moins variables que les formes; et, s'il est vrai qu'il est des degrés que ces variétés ne dépassent point, chez un homme bien conformé, il est vrai aussi que ces variétés s'exercent dans une amplitude assez considérable, et d'ailleurs peu connue et peu appréciable aux yeux.

De toutes les parties du corps, il en est peu qui aient été traitées plus conventionnellement par les statuaires de l'antiquité, que la face, la poitrine, ses côtés, le ventre et les flancs. La face y a beaucoup gagné en beauté, et peu perdu en exactitude; mais la poitrine, le ventre et leurs côtés y ont,

je crois, trop perdu pour ce qu'ils y ont gagné. On y voit, en effet, des fautes d'anatomie, c'est-à-dire des fautes contre la nature que rien ne peut légitimer. J'ai signalé les plus graves en parlant des côtés de la poitrine (p. 121), de la région sous-mammaire (p. 86) et de l'échancrure antérieure de la poitrine (p. 144). Pour le dos et les reins, ils sont plus négligés sur les statues antiques, et, par suite, dépouillés des formes adoptives que les statuaires de la Grèce et de Rome ont répandues, à profusion, sur les parties antérieures du corps, probablement parce que ce sont les plus exposées à nos regards.

Quant aux membres, ils présentent peu de formes conventionnelles et beaucoup plus de vérité. En effet, en exceptant l'angle tronqué que les artistes anciens ont donné au deltoïde, et le pli susrotulaire qu'ils ont prodigué, on n'en trouve presque plus. Mais alors ils sont tombés dans d'autres erreurs, par suite du défaut de connaissances anatomiques. Ils se sont égarés dans les formes du dos de l'avant-bras, dans celles de la main, surtout dans celles de la surface externe de la jambe et dans celles de l'articulation du coude-pied.

Autant qu'il est permis d'en juger par la galerie du Louvre, assurément trop incomplète pour porter un jugement inattaquable dans ce qu'il a de général, les écoles d'Italie se sont beaucoup plus rapprochées de la nature; mais, aussi, leur dessin me paraît beaucoup moins beau, beaucoup moins large et beaucoup moins élégant que celui des écoles de l'antiquité. Quant aux écoles flamande et allemande, elles n'ont rien de plus exact que celles d'Italie, et elles leur sont bien inférieures encore dans le choix des formes.

Pour l'école française, elle me paraît se partager en deux écoles différentes, l'ancienne et la moderne. L'ancienne ne manque pas tant d'exactitude que de choix, de sévérité et de noblesse dans les formes. J'en excepte le Poussin, qu'on ne

peut guère y rattacher, et à cause de la pureté même de son dessin, et parce qu'il n'a presque jamais travaillé qu'à Rome.

La nouvelle, dont David est le chef, possède les qualités qui manquent à l'ancienne; et, en la jugeant par David et par ceux de ses élèves qui ont hérité de sa gloire et de son talent, j'ose dire que son dessin a plus d'exactitude et de vérité qu'il n'y en a dans tous les chefs-d'œuvre des arts que j'ai pu voir jusqu'ici; et ce que je dis s'applique également à notre sculpture moderne. Les statuaires les plus distingués de l'ancienne Grèce peuvent rester encore au-dessus de nos plus célèbres artistes, par l'élégance, le grandiose des formes, la grâce des poses, mais ils ne l'emportent point par l'exactitude et par la vérité. Peut-être même, d'ailleurs, ont-ils trouvé, de nos jours, dans Girodet, un rival dans le genre de mérite qu'ils possèdent. Mais, à dire vrai, Girodet peut être regardé comme leur élève, car son génie, bien fait pour s'élever de lui-même, s'est autant inspiré à leur école qu'à celle de la nature.

Nous ne finirons pas ce résumé sans nous adresser aussi aux chirurgiens, et sans leur rappeler l'importance de l'anatomie des formes pour la chirurgie, dont elle peut éclairer le diagnostic et diriger assurer les opérations. Qu'il nous suffise de rappeler, en preuves, la multitude de rapports que nous avons signalés entre des parties profondes et les formes de la surface du corps, et, particulièrement, entre les dents et les nerfs sus-orbitaire, sous-orbitaire et mentonnier; entre le tubercule articulaire de l'arcade zygomatique, l'angle orbitaire externe du frontal, et l'angle temporal du pariétal; entre le nerf facial, la jugulaire interne, et l'apophyse mastoïde; entre les artères carotides, la thyroïdienne supérieure, la linguale, et la fossette hyoïdaire; entre la fossette des muscles sterno-mastoïdiens, et

la plus grande partie des gros nerfs et des gros vaisseaux qui passent par l'ouverture supérieure de la poitrine; entre les saillies costo-articulaires du côté gauche, et le médiastin; entre la fosse sous-clavière, et l'artère axillaire; entre le creux de l'estomac, et les deux ouvertures latérales et antérieures du diaphragme; entre le sillon latéral du dos, et le point le plus déclive des plèvres à sa partie inférieure, en sorte qu'il seroit avantageux d'y pratiquer l'empyème; entre l'angle sternaire, le mamelon et les côtes, ce qui permet de déterminer l'ordre des côtes avec facilité; entre les digitations du grand dentelé, les côtes, et le point le plus déclive de la cavité des plèvres sur les côtés de la poitrine, de manière que l'on peut pratiquer l'empyème au-devant du grand muscle dorsal; entre le sillon latéral du ventre, et les points les plus minces des parois de cette cavité; entre le méplat sus-inguinaire et l'artère épigastrique; entre le sillon latéral des lombes, les angles latéraux de la même région, et les reins, ce qui permet de pratiquer, aisément et sans danger, la section des lombes, et par suite la néphrotomie, la ligature de l'aorte et d'autres opérations, toutes regardées comme inexécutables, surtout parce que l'on ne connaît pas de voie commode pour leur exécution. Qu'il me suffise enfin de rappeler que la plupart des muscles sous-cutanés dessinant leurs plans à l'extérieur, il est aisé d'ouvrir les gaînes dans lesquelles ils sont, presque tous, renfermés, chacun en particulier, ainsi que je l'ai démontré, en donnant, dans cet ouvrage, une description abrégée de chacune de celles qui appartiennent aux muscles des membres. Quiconque voudra vérifier mes observations le pourra faire aisément. Qu'il découvre l'aponévrose d'enveloppe d'un membre, du dos de l'avant-bras, par exemple; qu'il l'incise ensuite le long d'un muscle, qu'il enlève avec un peu de précaution toutes les fibres charnues de celui-ci,

et il videra, peu à peu, sans découvrir les muscles voisins, l'étui fibreux qui le contenait ; et, en même temps qu'il vérifiera l'existence des gaînes ligamenteuses des muscles, il pourra s'assurer que les tendons supérieurs de beaucoup de muscles ne sont autre chose que des gaînes aponévrotiques.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

EXPLICATION DES PLANCHES.

Les trois planches de cette première partie présentent trois figures d'homme adulte, dessinées dans la pose d'un homme qui s'apprête à lancer une boule en l'air.

Leur pose est à peu près celle du discobole. Je l'ai choisie, parce que cette attitude, quoique simple, permet de faire sentir un peu plus les muscles que dans la station verticale ordinaire, et par conséquent donne plus de facilité pour décrire, dessiner et étudier les formes extérieures.

Tout en adoptant la pose du discobole, je n'ai pas cru devoir en adopter les formes. Je dois peut-être m'en justifier. J'ai pensé qu'écrivant un ouvrage, non sur les statues antiques, mais sur l'homme lui-même, je devais le peindre aussi dans mes planches. Cependant j'ai prié M. Demesse, qui les a dessinées, de conserver, du grandiose des formes antiques, tout ce que la nature permettait d'en garder. Par la même raison, je lui ai demandé de rejeter toutes les petites saillies et les petites dépressions, qui, ne se liant pas nécessairement à notre organisation, ne sont que des pauvretés de la nature, qui interrompent les grandes lignes des belles formes. Mais j'ai cru devoir faire dessiner, au contraire, les détails les plus minutieux, quand ils tiennent à une disposition constante de notre structure. Sous tous ces rapports, je n'ai que des remercîemens à adresser à M. Demesse, pour la complaisance avec laquelle il s'est prêté à tous mes désirs, et pour le talent avec lequel il les a accomplis et surpassés.

J'ai placé les chiffres d'explication sur trois figures au trait, de la grandeur d'un in-8°, pour qu'elles pussent être reliées à la fin du volume. Ces petites figures sont l'exacte copie des trois grandes figures ombrées qui accompagnent l'ouvrage. Comme les premières suffisent à l'intelligence de mes descriptions, j'ai pris des arrangemens avec mon libraire pour

que l'on pût acheter isolément le livre et les grandes figures, qui en sont un complément utile, mais non indispensable.

J'ai fait diviser les figures au trait en huit parties, qu'on n'a pu rendre égales les unes aux autres, à cause de l'inflexion du corps et de l'écartement des jambes. J'ai fait ponctuer aussi quelques lignes verticales sur la première figure, pour montrer les rapports de certaines formes les unes avec les autres.

PLANCHE PREMIÈRE.

FIGURE VUE PAR DEVANT.

1. Bosse médiane du front.
2. Dépression médiane du front.
3. Arcade sourcilière.
4. Ligne courbe du temporal.
5. Arcade orbitaire.
6. Extrémité supérieure de l'oreille.
7. Paupière supérieure.
8. Échancrure de la racine du nez.
9. Sillon vertical du nez.
10. Contour de l'orbite.
11. Saillie zygomataire.
13. Sillon oblique de la paupière inférieure.
14. Pommette.
15. Lobe de l'oreille.
16. Fossette sous-auriculaire.
17. Sillon de l'aile du nez.
18. Plan du masséter.
19. Pli de la commissure des lèvres.
20. Angle de la mâchoire inférieure.
23. Ligne latérale de la partie supérieure du cou et veine jugulaire externe.
25. Saillie du larynx.
26. Faisceau du muscle sterno-mastoïdien.

27. Relief des côtés du cou formé par le trapèze.
32. Relief du bord supérieur de l'épaule, formé par le trapèze et dessinant une belle ligne courbe, convexe en haut et en dehors.
33. Faisceau externe du muscle sterno-mastoïdien.
34. Fosse sus-clavière, parcourue de haut en bas par la veine jugulaire externe.
35. Fossette sus-sternaire.
36. Fossette du muscle sterno-mastoïdien.
37. Saillie formée par l'extrémité externe de la clavicule.
38. Faisceau interne du muscle sterno-mastoïdien.
39. Convexité antérieure de la clavicule.
40. Concavité antérieure du même os.
41. Premier plan de la région sternaire.
42. Faisceau claviculaire du grand pectoral.
43. Fossette sous-clavière.
44. Angle sternaire.
45. Faisceau sternaire supérieure du grand pectoral.
46. Réunion des deux bords de la fossette sous-clavière.
47. Région sternaire ou sillon médian de la poitrine.
48. Faisceau sternaire inférieur du grand pectoral.
49. Plan du grand pectoral concourant à former la paroi antérieure de l'aisselle.
50. Plan triangulaire de la région sternaire.
51. Angle inférieur et interne de la région mammaire qui est arrondi.
52. Mamelon.
53. Bord axillaire de la région mammaire.
54. Creux de l'estomac.
55. Angle interne et supérieur de la région sous-mammaire.
56. Bord inférieur de la région mammaire.
57. Angle inférieur et externe de la région mammaire.
58. Première digitation visible du grand dentelé.
59. Deuxième digitation visible du même muscle.
64. Sommet de l'épaule.
87. Extrémité inférieure de l'appendice xiphoïde.

88, 93. Sillons transversaux du plan des muscles droits.
92. Sillon médian du ventre.
89, 94, 97. Digitations des bords de l'échancrure antérieure de la poitrine, formées par les articulations des cartilages asternaux les uns avec les autres.
90, 95, 98. Seconde série de digitations, formées, soit par les digitations du grand oblique, soit par les articulations des côtes avec leurs cartilages.
96. Ligne oblique du côté de la poitrine en bas et en dedans, jusqu'au pli du flanc.
100. Ombilic ou nombril.
101. Extrémité supérieure du sillon latéral du ventre.
102. Saillie costo-abdominaire, formée par le cartilage de la dixième côte.
103. Pli du flanc.
104. Sillon médian de l'abdomen, s'effaçant au dessous de l'ombilic.
105. Bord externe du plan du muscle droit.
106. Bord antérieur du plan charnu du grand oblique de l'abdomen.
107. Plan charnu du même muscle.
108. Saillie du bas-ventre formée par le rapprochement des muscles droits.
109. Bord externe des mêmes muscles.
110. Extrémité inférieure du sillon latéral du ventre, s'ouvrant sur le méplat sus-inguinaire.
111. Bord antérieur du plan charnu du grand oblique, aboutissant à l'angle antérieur de l'ilium.
112. Sillon de la hanche.
113. Sillon sus-pubiaire.
114. Bord du muscle droit, limitant en dedans le méplat sus-inguinaire.
115. Pli de l'aîne, bordant en bas et en dehors le même méplat.
116. Extrémité supérieure du plan du muscle couturier.
117. Extrémité supérieure du plan du muscle tenseur de l'aponévrose fémorale.

118. Milieu de l'échancrure antérieure et supérieure du bassin.
119. Milieu du pli de l'aîne donnant naissance, par en bas, au pli de la cuisse.
120. Fossette fémoraire.
126. Région des pubis.
127. Pli de la cuisse.
132. Bord externe du plan du couturier.
133. Plan du tenseur de l'aponévrose de la cuisse.
135. Saillie de l'articulation de la cuisse.
140. Dépression coraco-claviculaire.
141. Saillie de la tête de l'humérus.
142. Bord antérieur du deltoïde.
143. Sillon du deltoïde.
146. Ligne courbe qui dessine ce muscle en dehors, et descend depuis le sommet de l'épaule jusque vers le milieu du bras en 147.
147. Angle inférieur du deltoïde.
148. Ventre du biceps brachial.
149. Fossette du deltoïde.
150. Veine céphalique.
152. Ventre du biceps brachial.
153. Ligne du bord externe du bras.
154. Ligne du bord interne du bras et veine basilique.
156. Commencement de la grande ligne courbe qui embrasse le côté radiaire du coude et se prolonge jusqu'au milieu du même bord de l'avant-bras en 187.
159. Veine basilique.
160. Veine céphalique.
161. Réunion des veines cubitale et médiane basilique.
162. Méplat du pli du coude.
163. Angle d'union des veines médiane céphalique et radiale.
164. Veine médiane basilique.
165. Veine médiane céphalique.
166. Réunion de la veine médiane de l'avant-bras avec les médianes basilique et céphalique.
167. Veine radiale.

171. Tubérosité cubitaire de l'humérus.
174. Échancrure cubitaire du bord de l'avant-bras.
175. Veine médiane de l'avant-bras.
176. Échancrure radiaire.
185. Ligne courbe du bord cubitaire de l'avant-bras.
186. Ventre de l'avant-bras.
187. Extrémité inférieure de la ligne courbe du bord radiaire de l'avant-bras.
192. Suite de la ligne courbe cubitaire de l'avant-bras.
193. Tendons médians de l'avant-bras.
194. Ligne droite du bord radiaire de l'avant-bras.
195. Tendon du palmaire grêle.
196. Tendon du grand palmaire.
200. Saillie du scaphoïde.
201. Saillie du pisiforme.
202. Dépression triangulaire des éminences thénar et hypothénar.
207. Bord radiaire de la main.
208. Éminence thénar.
210. Naissance du pouce.
211. Pli du pouce.
212. Pli oblique de la main.
215. Pli vertical de la main.
216. Pli des doigts.
217. Bord cubitaire de la main.
231, 233. Bord inférieur de la main.
300. Plan ovalaire du droit antérieur de la cuisse.
301. Partie inférieure de la saillie de l'articulation de la cuisse.
302. Veine saphène interne.
303. Bord interne du plan ovalaire du muscle droit antérieur de la cuisse.
304. Bord externe du même plan.
305, 305. Grande ligne courbe du côté externe de la cuisse, qui se porte depuis la saillie de son articulation, 301, jusqu'à 327, en dehors du genou.

307. Première ligne du côté interne de la cuisse, oblique en bas et en dehors.
308. Veine saphène interne.
309. Plan convexe et saillant du muscle droit antérieur de la cuisse.
310. Extrémité supérieure, anguleuse, du plan du muscle vaste interne.
311. Union anguleuse de la première avec la deuxième ligne du côté interne de la cuisse.
313. Bord interne du plan du vaste interne.
314. Extrémité inférieure du plan du droit antérieur de la cuisse.
315. Bord externe du même plan.
318. Angle rentrant formé par la réunion de la seconde ligne du côté interne de la cuisse avec celle du genou.
319. Pli sus-rotulaire.
320. Méplat sus-rotulaire.
321. Base de la rotule.
323. Sillon articulaire du côté interne du genou.
324. Saillie interne du genou et extrémité inférieure du pli sus-rotulaire.
325. Angle interne de la base de la rotule.
326. Angle externe de la base du même os.
327. Extrémité inférieure de la grande ligne courbe du côté externe de la cuisse.
328. Angle inférieur de la rotule.
331, 331. Ligne courbe et sillon du côté interne du genou.
332. 333. Peloton graisseux sous-rotulaire.
334. Extrémité supérieure de la ligne courbe du côté externe de la jambe, séparée de celle de la cuisse par la dépression externe du genou.
336. Tubercule externe du tibia.
337. Epine du tibia.
339. Suite de la ligne courbe du côté externe de la jambe.
340. Ligne courbe du côté interne du mollet, étendue depuis le genou, 331, jusqu'au milieu de la jambe en 347.

341. Plan du jumeau interne et sillon qui le sépare de celui du soléaire.
342. Surface antérieure et interne de la jambe.
343. Plan du jambier antérieur.
344. Sillon qui sépare ce plan d'avec celui des péroniers.
347. Extrémité inférieure de la ligne courbe qui dessine le côté interne du mollet.
350. Dépression péronière qui interrompt légèrement la ligne courbe du côté externe de la jambe.
351. Plan interne du muscle soléaire, donnant lieu à une seconde ligne interne de la jambe qui s'étend jusqu'à la malléole interne, en 359.
352. Sillon interne de la jambe.
353. Bord antérieur de la jambe.
354. Suite de la grande ligne externe de la jambe.
356. Partie inférieure de la surface interne de la jambe.
357. Partie inférieure du bord antérieur de la jambe.
359. Partie supérieure de la malléole interne.
360. Veine saphène interne.
364. Malléole interne.
365. Tendon du jambier antérieur.
366. Tendon de l'extenseur propre du gros orteil.
367. Tendon de l'extenseur commun.
371. Veine saphène interne.
372. Gouttière sous-malléolaire interne.
373. Plan du muscle pédieux, saillant sur le dos du pied, en dehors.
376. Voûte du bord interne du pied.
377. Arcade veineuse du dos du pied.
378. Côté externe de cette arcade.
380. Saillie volumineuse de l'articulation du premier orteil.

A, B, C. Lignes ponctuées, pour montrer les rapports de la fosse sous-clavière, du mamelon et de la saillie costo-abdominaire, avec les digitations du grand dentelé, l'angle de l'ilium et le sillon latéral du ventre.

PLANCHE DEUXIÈME.

FIGURE VUE PAR DERRIÈRE.

6,6,6. Repli de l'hélix, ou bourrelet de l'oreille.
12. Eminence du tragus.
15. Lobe de l'oreille.
16. Fosse sous-auriculaire.
22. Région occipitale.
24. Surface postérieure du cou.
28. Angle supérieur de la dépression cervico-dorsaire, ou spinaire.
29. Ligne latérale du cou.
30. Saillie spinaire, formée par la sixième ou la septième apophyse épineuse des vertèbres du cou.
31, 31. Angles externes de la figure rhomboïdale de la dépression cervico-spinaire.
32. Profil du bord supérieur de l'épaule, dessinant une belle ligne courbe qui finit au-dessus du sommet de l'épaule en 37.
37. Saillie formée par l'extrémité de la clavicule au-dessus de l'épaule.
41. Angle inférieur de la dépression cervico-spinaire.
42. Méplat, ou versant sus-spinaire.
60. Région spinaire.
61. Dépression scapulaire du trapèze, répondant à une petite aponévrose triangulaire de ce muscle.
62, 63. Epine du scapulum.
64. Sommet de l'épaule.
65. Ligne ponctuée, marquant le bord interne du scapulum.
66. Partie supérieure du méplat du sous-épineux.
67. Dépression répondant à la partie supérieure et postérieure du deltoïde.
68. Bord postérieur du deltoïde.
69. Bord externe du trapèze.
70. Angle externe du méplat du sous-épineux.

71. Ligne ponctuée indiquant le bord interne du scapulum.
72. Bord interne du plan du grand rond.
73. Angle inférieur du plan du sous-épineux.
74. Plan du grand rond.
75. Rainure du dos.
76. Petit méplat triangulaire du rhomboïde.
77. Angle inférieur du scapulum, largement arrondi.
78. Bord externe du plan du grand rond.
79. Angle inférieur du trapèze.
80. Ligne ponctuée pour marquer le sillon latéral du dos.
81. Ligne ponctuée, marquant la petite aponévrose triangulaire de l'angle inférieur du trapèze.
82. Plan des muscles sacro-spinaires.
83, 85. Sillon lombaire supérieur.
84. Plan du grand dorsal.
85. Voyez 83.
86. Plan des muscles sacro-spinaires dans la région des lombes.
103. Pli du flanc.
121. Fossette lombaire médiane.
122. Ligne ponctuée pour marquer le sillon lombaire latéral.
123. Angle externe de la région lombaire.
124. Fossette lombaire, latérale.
124, 125. Partie postérieure de l'os de la hanche, faisant un losange avec le sillon lombaire supérieur, 83, 85.
126. Angle inférieur de la région lombaire.
129. Rainure des fesses.
130. Saillie postérieure des fesses.
131. 136. Dépression latérale de la fesse.
135. Saillie de l'articulation de la hanche.
137. Saillie inférieure de la fesse.
138, 139. Pli de la fesse.
144. Bord postérieur du deltoïde.
145. Un des sillons du deltoïde.
146. Ligne courbe du deltoïde prolongée jusqu'en 147.
147. Angle inférieur du deltoïde.

149. Fossette du deltoïde.
151. Bosse charnue du triceps, par en haut, et angle supérieur du méplat de son tendon, par en bas.
153. Ligne latérale externe du bras.
155. Ligne latérale interne du bras.
156. Extrémité supérieure du plan du long supinateur.
157. Bord externe du méplat du triceps brachial.
158. Bord interne du même méplat.
167. Plan du long supinateur et du radial externe.
168. Fossette radiaire.
169. Saillie osseuse du coude.
170. Fossette cubitaire.
171. Tubérosité cubitaire de l'humérus.
172. Angle radiaire du muscle anconé.
173. Angle supérieur et externe du même muscle.
174. Echancrure cubitaire.
176. Echancrure radiaire.
177. Extrémité supérieure du second radial externe.
178. Extrémité supérieure de l'extenseur commun des doigts.
179. Plan de l'anconé.
180. Partie supérieure du sillon cubitaire.
181. Extrémité supérieure du cubital antérieur ou dorsal.
182. Grande ligne courbe du bord cubitaire de l'avant-bras, se prolongeant jusqu'en 206, au poignet.
187. Terminaison de la ligne courbe du bord radiaire de l'avant-bras.
188. Autre ligne courbe du bord radiaire de l'avant-bras.
189. Plan de l'extenseur commun des doigts.
190. Plan du cubital antérieur ou dorsal.
191. Inflexion du sillon cubitaire.
192. Suite de la ligne du bord cubitaire de l'avant-bras.
197. Ligne des muscles long abducteur et court extenseur du pouce.
198. Surface postérieure aplatie de l'avant-bras.
199. Extrémité inférieure du sillon cubitaire.
204. Dos du poignet.

205. Tête du cubitus.
206. Echancrure cubitaire du poignet.
217. Bord cubitaire de la main.
218. Tendon du long extenseur du pouce.
219. Faisceau des tendons extenseurs des trois doigts du milieu.
220. Tendon de l'extenseur propre du petit doigt.
224. Tendon que l'extenseur commun envoie à celui de l'extenseur propre du petit doigt.
301. Commencement de la ligne externe de la cuisse, au-dessous de la saillie de l'articulation de la hanche.
305. Grande ligne courbe du côté externe de la cuisse, se prolongeant jusqu'en 327, en dehors du genou.
306. Saillie de la surface postérieure de la cuisse.
307. Ligne interne de la moitié supérieure de la cuisse, oblique en bas et en dehors.
311. Seconde ligne interne de la cuisse.
312. Faisceau interne du jarret.
316. Faisceau externe du jarret.
317. Sillon externe de la cuisse.
318. Ligne interne du genou.
327. Terminaison de la ligne courbe du côté externe de la cuisse.
329. Creux du jarret.
330. Extrémité supérieure du mollet et des muscles jumeaux.
331. Sillon inférieur et interne du genou.
334. Commencement de la grande ligne courbe de la jambe.
337. Saillie médiane du mollet.
339. Profil du long péronier latéral.
345. Méplat interne du mollet.
346. Méplat externe du mollet.
347. Echancrure du mollet.
348. Extrémité inférieure du jumeau interne.
349. Extrémité inférieure du jumeau externe.
350. Echancrure ou dépression péronière.
351. Bord interne du muscle soléaire.

354. Grande ligne courbe du côté externe de la jambe, qui commence en dehors du genou en 334, et se prolonge jusqu'en 368, à la malléole externe.
355. Bord externe du soléaire.
358. Plan des péroniers latéraux descendant derrière le péroné.
359. Extrémité inférieure de la seconde ligne latérale interne de la jambe, se terminant au-dessus de la malléole correspondante.
362. Gouttière malléolaire externe.
363. Extrémité inférieure du tendon d'Achille.
364. Malléole interne.
368. Malléole externe.
369. Côté postérieur de la malléole externe.
370. Renflement supérieur du talon, formé par l'attache du tendon d'Achille.
373. Plan du pédieux.
374. Gouttière sous-malléolaire externe.
375. Renflement inférieur du talon.
379. Saillie du bord externe du pied produite par l'extrémité postérieure du cinquième os du métatarse.

PLANCHE TROISIÈME.

FIGURE VUE A PEU PRÈS EN TROIS QUARTS.

1. Bosse médiane du front.
3. Arcade sourcilière.
4. Ligne courbe de la tempe.
5, Arcade orbitaire.
6, 6. Repli de l'hélix.
7. Paupière supérieure.
8. Echancrure de la racine du nez.
9. Sillon vertical du nez.
10. Contour de l'orbite.
11. Saillie zigomataire.

12. Tragus, petite éminence de l'oreille.
13. Sillon de la paupière inférieure.
14. Pommette.
15. Lobe de l'oreille.
16. Fossette sous-auriculaire.
17. Sillon de l'aile du nez.
18. Plan oblique du masséter.
19. Pli de la commissure des lèvres.
20. Angle de la mâchoire inférieure.
21. Gouttière sous-mentonnière.
22. Saillie sous-mentonnière.
23. Veine jugulaire externe.
25. Saillie du larynx.
26. Faisceau du muscle sterno-mastoïdien.
27. Relief des côtés du cou formé par le trapèze.
32. Bord supérieur de l'épaule formé par le trapèze.
33. Faisceau externe du muscle sterno-mastoïdien.
34. Fosse sus-claviculaire, parcourue, de haut en bas, par la veine jugulaire externe.
35. Fossette sus-sternaire.
36. Fossette du muscle sterno-mastoïdien.
37. Saillie formée par l'extrémité externe de la clavicule.
38. Faisceau interne du muscle sterno-mastoïdien.
39. Convexité antérieure de la clavicule.
40. Concavité antérieure de la clavicule.
41. Premier plan de la région sternaire.
42. Faisceau claviculaire du grand pectoral.
43. Fossette sous-clavière.
44. Angle sternaire,
45. Faisceau sternaire supérieur du grand pectoral.
46. Réunion des deux bords de la fossette sous-clavière.
47. Région sternaire ou sillon médian de la poitrine.
48. Faisceau sternaire inférieur du grandpectoral.
49. Plan du grand pectoral concourant à former la paroi antérieure de l'aisselle.
50. Plan triangulaire de la région sternaire.

51. Angle inférieur et interne de la région mammaire.
52. Mamelon.
53. Bord axillaire de la région mammaire.
54. Creux de l'estomac.
55. Angle interne et supérieur de la région sous-mammaire.
56. Bord inférieur de la région mammaire.
57. Angle inférieur et externe de la région mammaire.
58. Ire digitation visible du grand dentelé.
59. IIe digitation visible du même muscle.
64. Sommet de l'épaule.
87. Extrémité inférieure de l'appendice xiphoïde.
88, 93. Sillons transversaux du plan des muscles droits.
91. Plan du bord externe du grand dorsal montant à l'aisselle.
92. Sillon médian du ventre.
89, 94, 97. Digitations des bords de l'échancrure antérieure de la poitrine, formées par les articulations des cartilages asternaux les uns avec les autres.
90, 95, 98. Seconde série de digitations formées, soit par les digitations du grand oblique, soit par les articulations des côtes avec leurs cartilages.
96. IIIe digitation visible du grand dentelé.
99. Plan du bord externe du grand dorsal.
100. Ombilic ou nombril.
101. Extrémité supérieure du sillon latéral du ventre.
102. Saillie costo-abdominaire formée par le cartilage de la dixième côte.
103. Pli du flanc.
104. Sillon médian de l'abdomen s'effaçant au-dessous de l'ombilic.
105. Bord externe du plan du muscle droit.
106. Bord antérieur du plan charnu du grand oblique de l'abdomen.
107. Plan charnu du même muscle.
108. Saillie du bas-ventre formée par le rapprochement des muscles droits.
109. Bord externe du muscle droit.

110. Extrémité inférieure du sillon latéral du ventre s'ouvrant sur le méplat sus-inguinaire.
111. Bord antérieur du plan charnu du grand oblique, aboutissant à l'angle antérieur de l'ilium.
112. Sillon de la hanche.
113. Sillon sus-pubiaire.
114. Bord du muscle droit, limitant en dedans le méplat sus-inguinaire.
115. Pli de l'aîne, bordant en bas et en dehors le même méplat.
116. Extrémité supérieure du plan du muscle couturier.
117. Extrémité supérieure du plan du muscle tenseur de l'aponévrose fémorale.
118. Milieu de l'échancrure antérieure et supérienre du bassin.
119. Milieu du pli de l'aine donnant naissance, par en bas, au pli de la cuisse.
120. Fossette fémoraire.
126. Région des pubis.
127. Pli de la cuisse.
131. Partie supérieure du creux de la fesse.
133. Plan du tenseur de l'aponévrose de la cuisse.
135. Saillie de l'articulation de la cuisse.
136. Partie inférieure de la fosse externe de la fesse.
140. Dépression coraco-claviculaire.
141. Saillie de la tête de l'humérus.
142. Bord antérieur du deltoïde.
143. Sillon de la surface du deltoïde.
147. Angle inférieur du deltoïde.
148. Ventre du biceps brachial.
149. Fossette du deltoïde.
150. Veine céphalique.
151. Profil du plan charnu du triceps.
152. Ventre du biceps brachial.
153. Sillon externe du bras.
156. Extrémité supérieure du long supinateur.

157. Plan du tendon qui appartient au triceps brachial.
162. Méplat du pli du coude.
164. Veine médiane basilique.
165. Veine médiane céphalique.
166. Union de la veine médiane de l'avant-bras, avec les médianes basilique et céphalique.
168. Fossette radiaire du coude.
177. Plan fusiforme du second radial externe.
183. Ligne convexe du ventre de l'avant-bras.
186. Fin de la ligne courbe du ventre de l'avant-bras.
187. Extrémité inférieure de la ligne courbe du bord radiaire de l'avant-bras.
189. Ligne courbe surbaissée du dos de l'avant-bras.
195. Tendon du palmaire grêle.
196. Tendon du grand palmaire.
197. Plan du long abducteur et du court extenseur du pouce réunis.
200. Saillie du scaphoïde.
201. Tendon du cubital antérieur.
202. Dépression triangulaire des éminences thénar et hypothénar.
203. Echancrure radiaire du poignet.
204. Dos du poignet.
207. Bord radiaire de la main.
208. Eminence thénar.
209. Saillie du pisiforme.
210. Naissance du pouce.
211. Pli du pouce.
212. Pli oblique de la main.
215. Pli vertical de la main.
216. Pli des doigts.
217. Bord cubitaire de la main.
218. Tendon du long extenseur du pouce.
219. Faisceau des tendons de l'extenseur commun des doigts.
222. Plan du premier inter-osseux dorsal.
223. Bord inférieur de la main.

234. Dépression triangulaire du dos de la commissure qui réunit le pouce au doigt indicateur.
300. Ligne courbe du côté antérieur de la cuisse produite par le muscle droit antérieur.
301. Partie inférieure de la saillie de l'articulation de la cuisse.
302. Veine saphène interne.
303. Bord interne du plan ovalaire du muscle droit antérieur de la cuisse.
305. 305. Grand plan convexe du muscle vaste externe.
306. Bord postérieur de la cuisse formant une ligne courbe dans ses deux tiers supérieurs, et ensuite une ligne droite et oblique jusqu'au jarret.
308. Veine saphène interne.
309. Plan convexe et saillant du muscle droit antérieur de la cuisse.
310. Extrémité supérieure, anguleuse, du plan du muscle vaste interne.
313. Bord interne du plan du vaste interne.
314. Extrémité inférieure du plan du droit antérieur de la cuisse.
315. Bord externe du même plan.
319. Pli sus-rotulaire.
320. Méplat sus-rotulaire.
321. Base de la rotule.
322. Faisceau tibiaire de l'aponévrose fémorale.
324. Saillie interne du genou, et extrémité inférieure du pli sus-rotulaire.
326. Angle externe de la base de la rotule.
328. Angle inférieur de la rotule.
331, 331. Ligne courbe et sillon inférieur et interne du genou.
332. 333. Peloton graisseux sous-rotulaire.
335. Relief formé par le tendon du biceps fémoral.
336. Tubercule externe du tibia.
337. Epine du tibia.

338. Ligne postérieure du mollet, formant une courbure prolongée jusqu'au milieu de la jambe.
339. Plan des péroniers latéraux.
341. Plan du jumeau interne, et sillon qui le sépare de celui du soléaire.
342. Surface antérieure et interne de la jambe.
343. Plan du jambier antérieur.
344. Sillon qui sépare ce plan d'avec celui des péroniers.
345. Méplat du jumeau interne.
346. Méplat du jumeau externe.
348. Extrémité inférieure du jumeau interne.
349. Extrémité inférieure du jumeau externe.
350. Dépression péronière qui interrompt légèrement la ligne courbe du côté externe de la jambe.
351. Plan interne du muscle soléaire.
352. Sillon interne de la jambe.
353. Convexité du bord antérieur de la jambe, formée par le jambier antérieur.
354. Plan des péroniers latéraux.
356. Partie inférieure de la surface interne de la jambe.
357. Partie inférieure du bord antérieur de la jambe.
359. Partie supérieure de la malléole interne.
360. Veine saphène interne.
362. Gouttière malléolaire.
363. Tendon d'Achille.
364. Malléole interne.
365. Tendon du jambier antérieur.
367. Tendon de l'extenseur commun.
368. Côté antérieur de la malléole externe.
369. Côté postérieur de la même éminence.
371. Veine saphène interne.
372. Gouttière sous-malléolaire interne.
373. Plan du muscle pédieux.
374. Gouttière sous-malléolaire externe.
375. Renflement inférieur du talon.
376. Voûte du bord interne du pied.

377. Arcade veineuse du dos du pied.
378. 379. Echancrure et tubérosité externes du pied.
380. Saillie volumineuse de l'articulation du premier orteil.
381. Base du petit doigt.

INDICATION

DES

STATUES ET TABLEAUX

CITÉS DANS L'OUVRAGE.

STATUES ANTIQUES DU MUSÉE DU LOUVRE.

STATUES ANTIQUES,

DONT NOUS NE POSSÉDONS, A PARIS, QUE LES PLATRES.

STATUES MODERNES DE LA GALERIE D'ANGOULÊME.

TABLEAUX DU MUSÉE DU LOUVRE.

ÉCOLE FRANÇAISE.

ÉCOLES FLAMANDE, ALLEMANDE ET HOLLANDAISE.

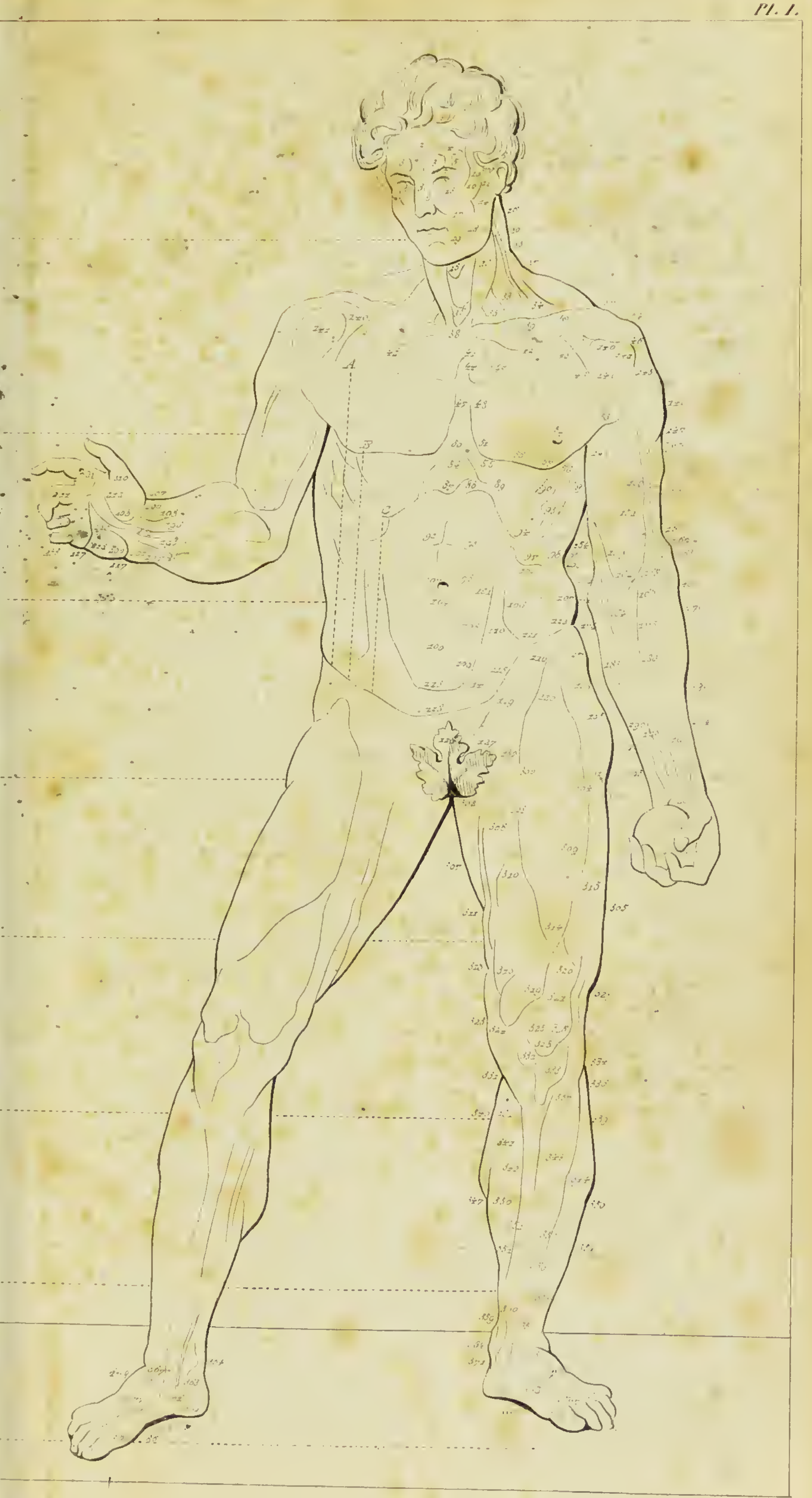
ÉCOLES D'ITALIE.

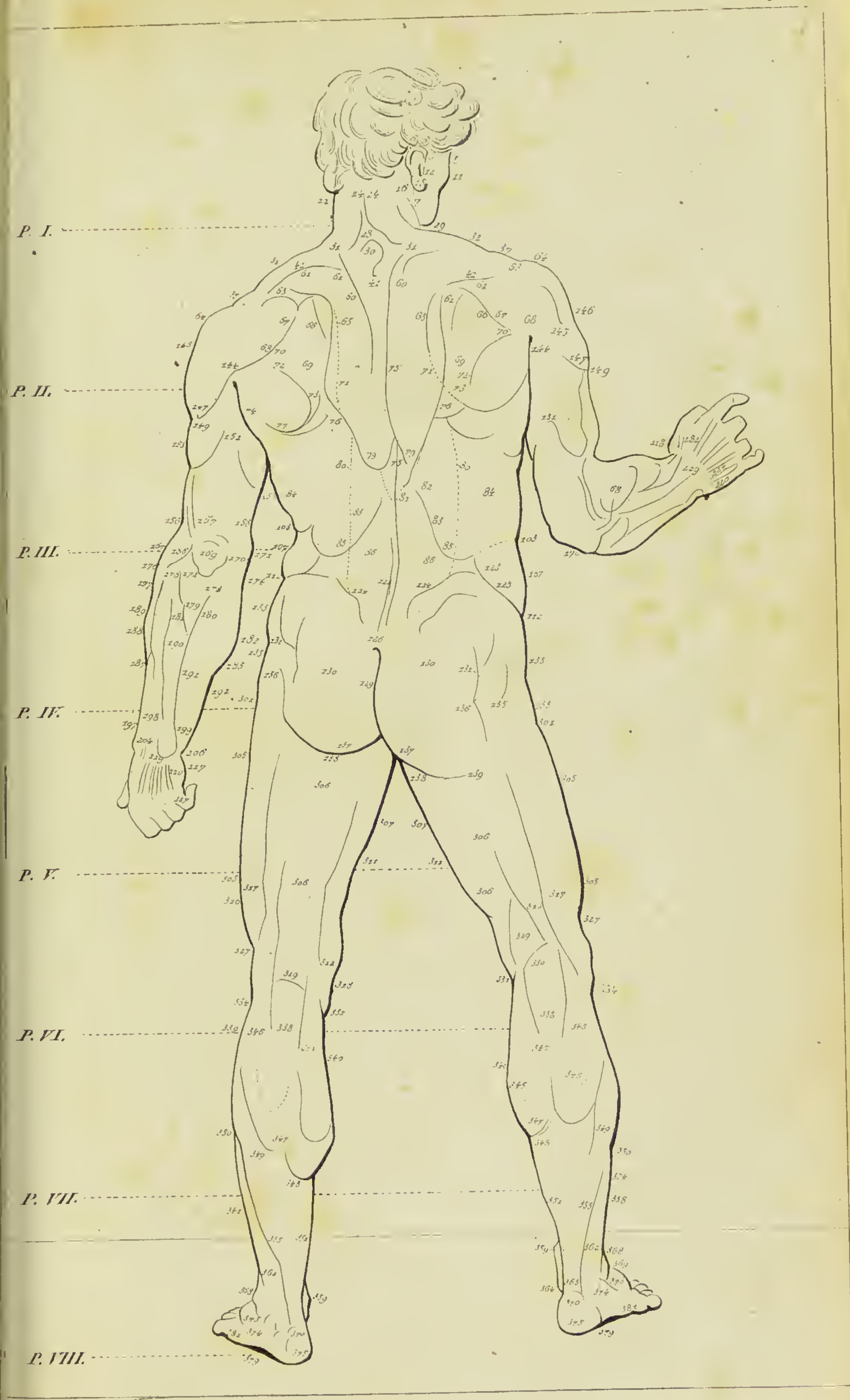
TABLE ANALYTIQUE

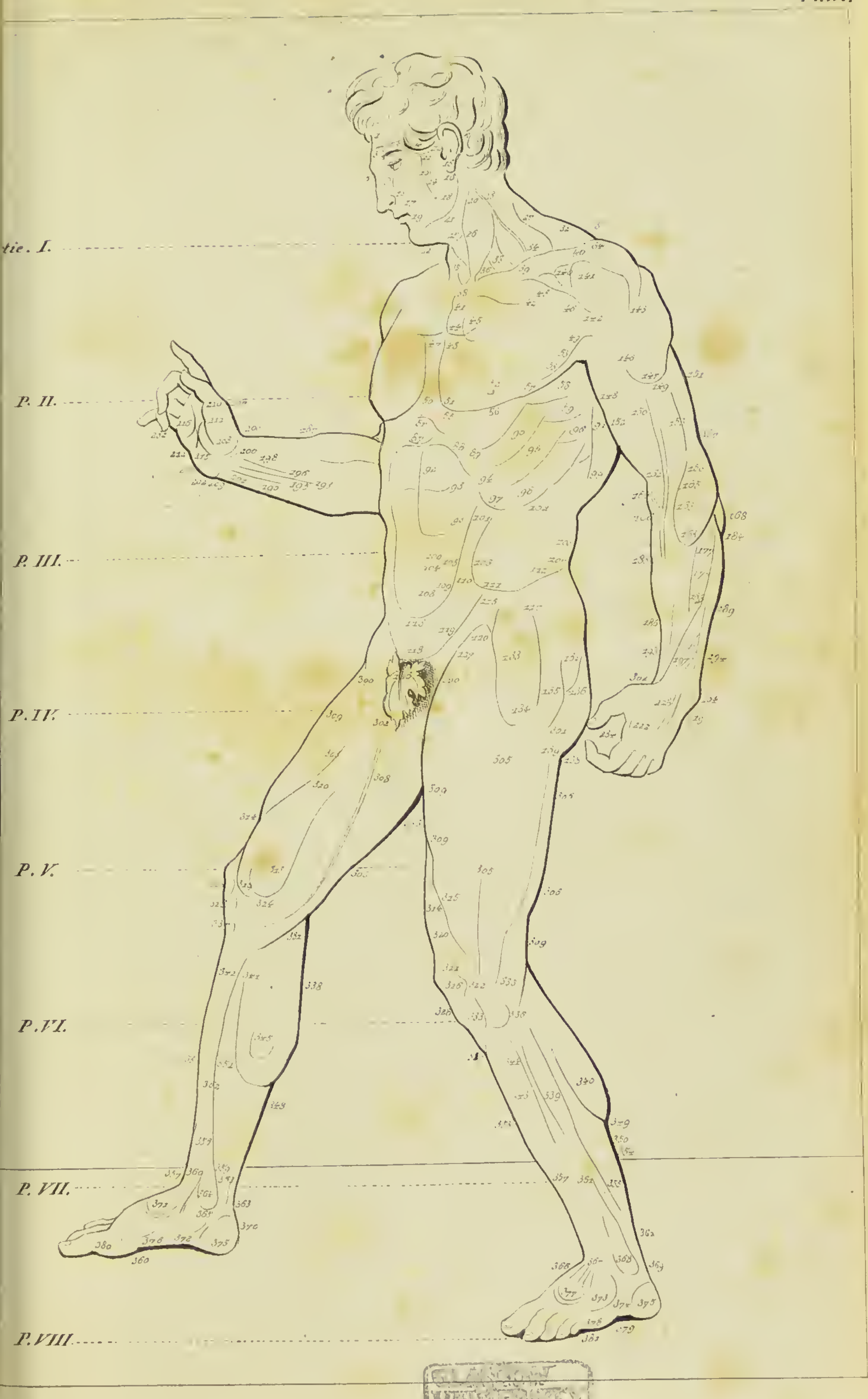
DES

MATIÈRES CONTENUES DANS L'OUVRAGE.

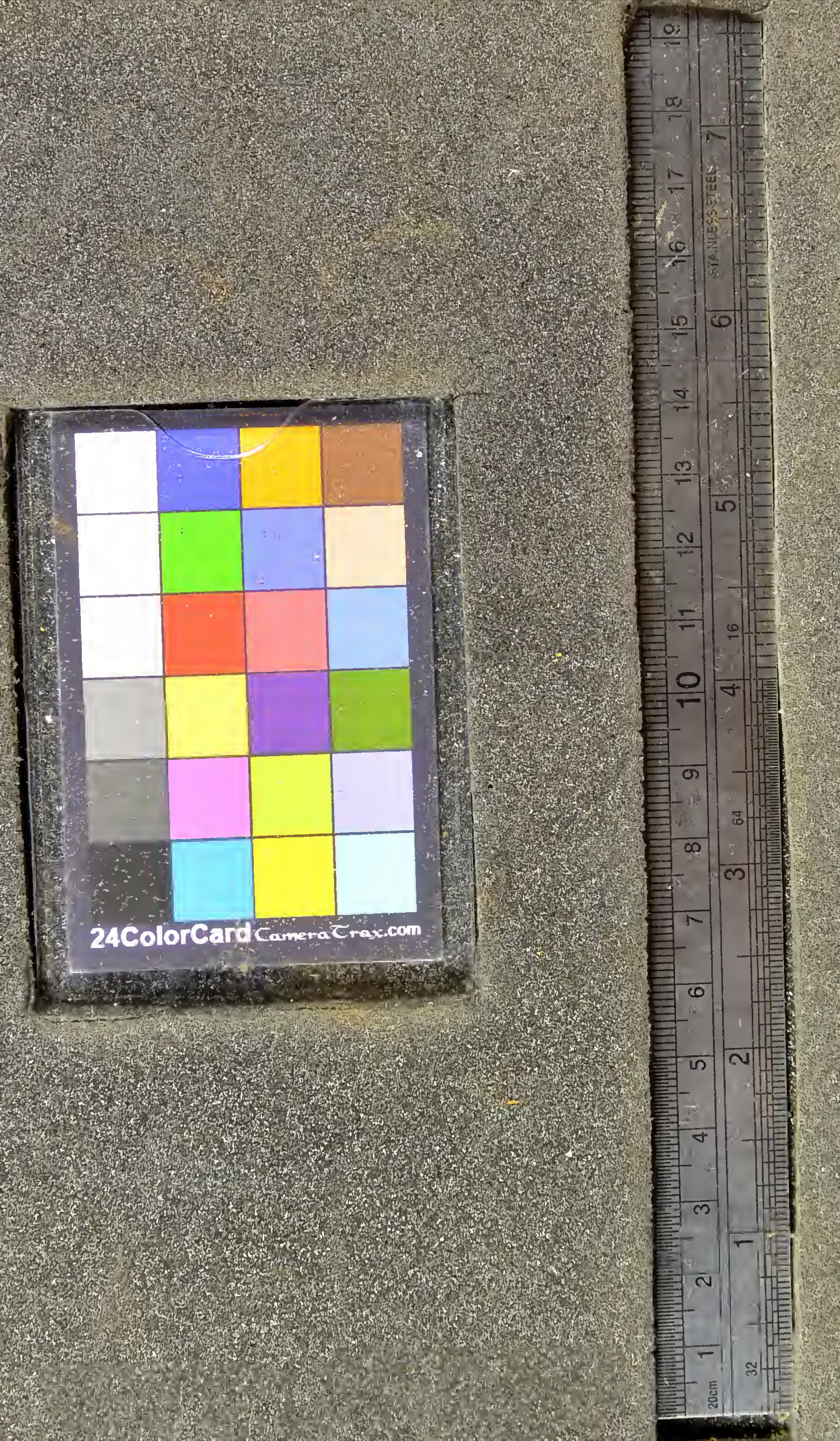
FIN DE LA TABLE ANALYTIQUE.


A
B
C


P. I.
P. II.
P. III.
P. IV.
P. V.
P. VI.
P. VII.
P. VIII.


tie. I.
P. II.
P. III.
P. IV.
P. V.
P. VI.
P. VII.
P. VIII.




24ColorCard
CameraTrax.com